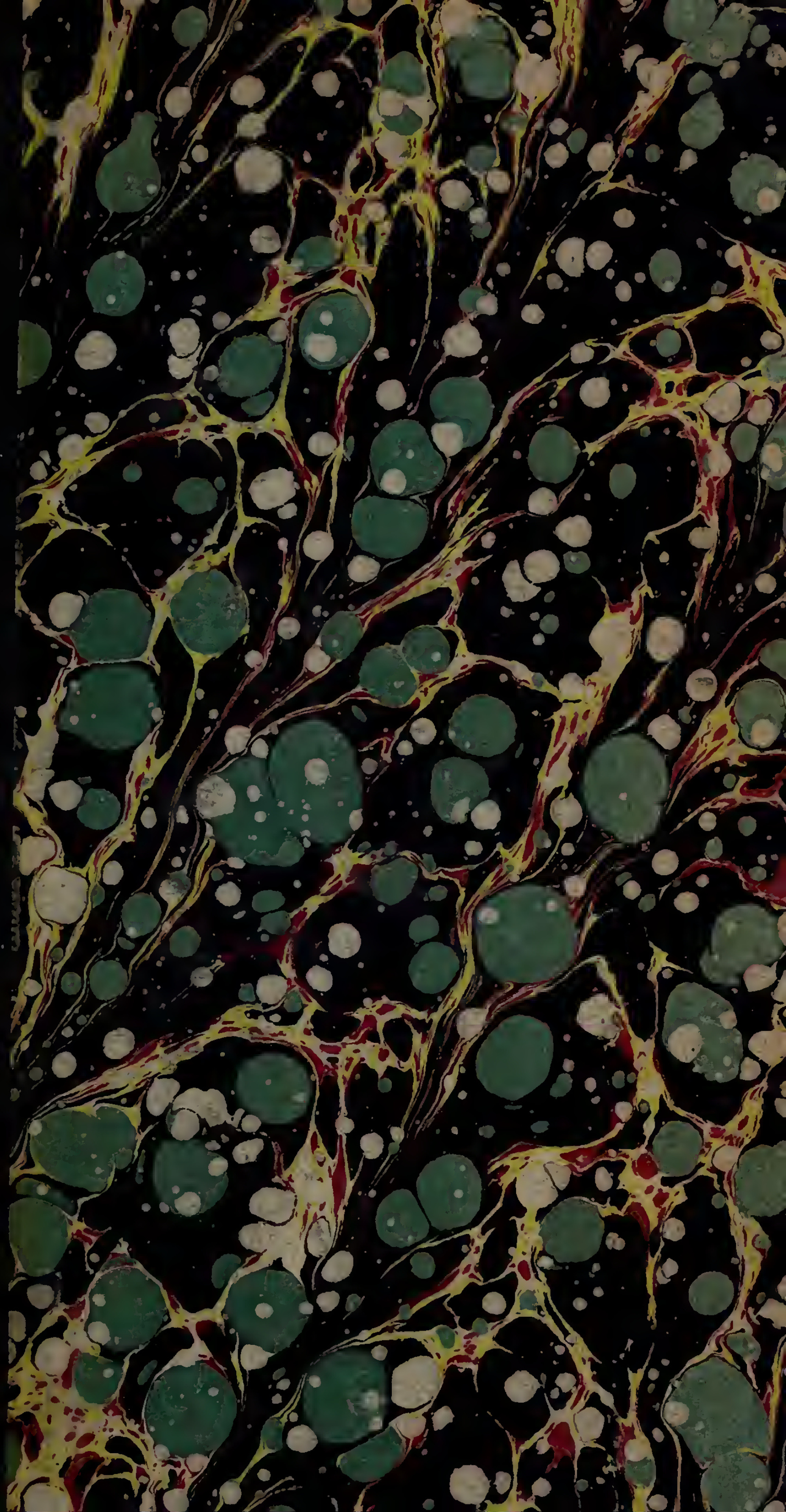
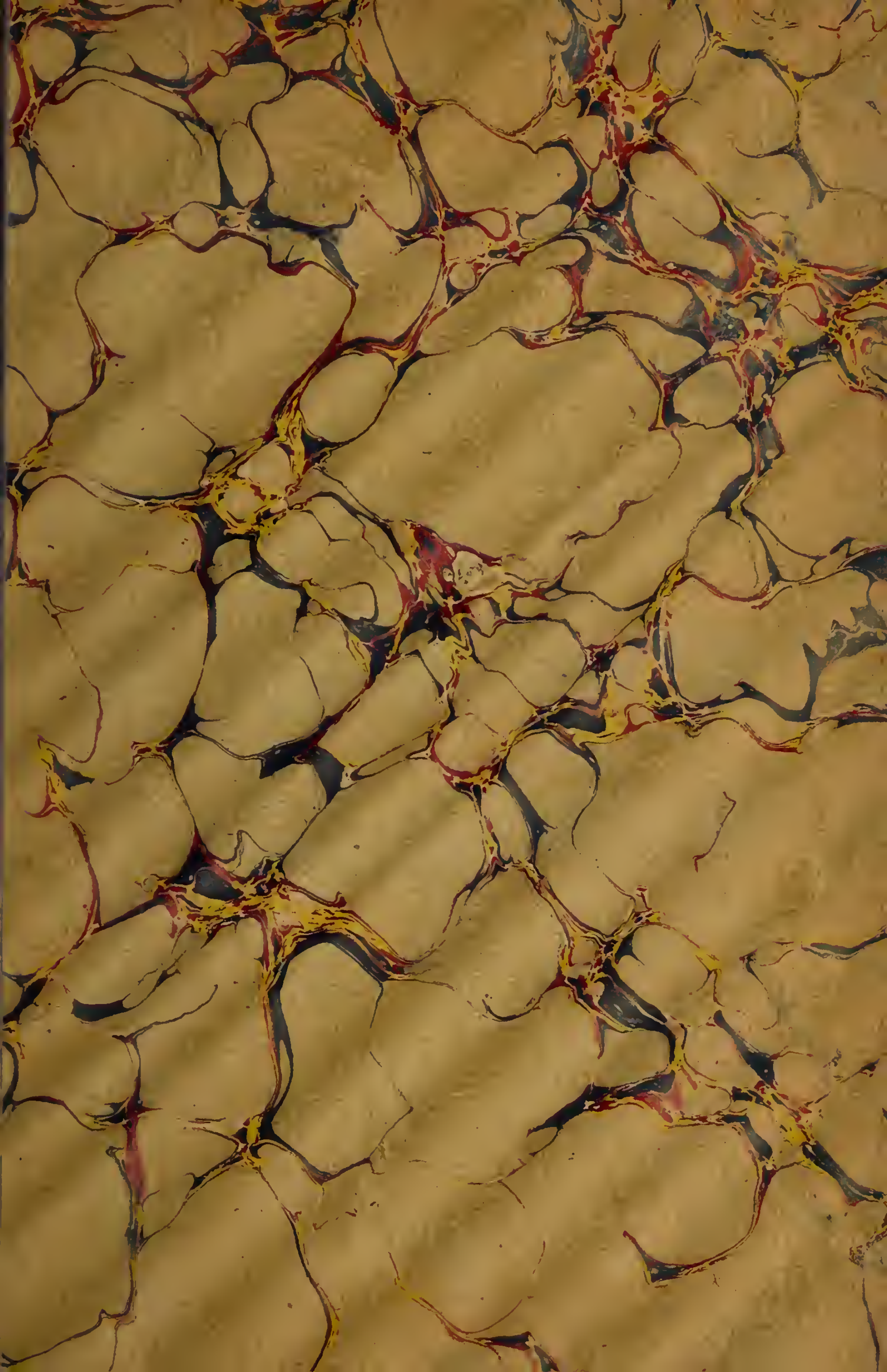


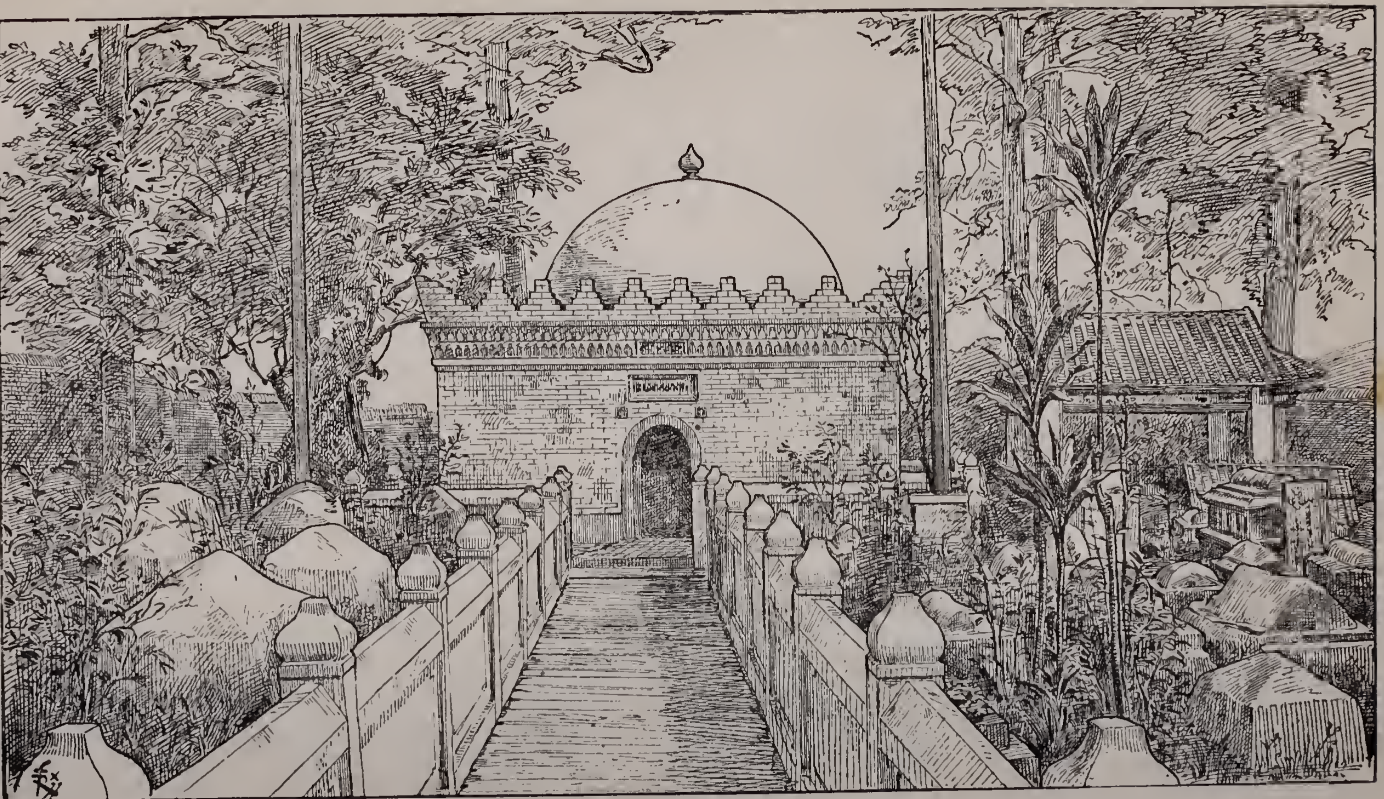


LE MAHOMÉTISME

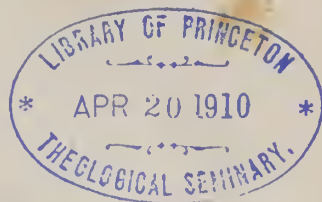
EN CHINE

ET DANS LE TURKESTAN ORIENTAL

TOME PREMIER



TOMBEAU DE WAHB-ABU-KABCHA A CANTON.



LE

MAHOMÉTISME

EN CHINE

ET DANS LE TURKESTAN ORIENTAL

PAR

P. DABRY DE THIERSANT

CONSUL GÉNÉRAL ET CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE

Ouvrage orné de dessins originaux, par F. Ragamey, et d'une carte du Turkestan Oriental

TOME PREMIER

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1878

AVANT-PROPOS

Au moment de mettre au jour cet ouvrage, dont la publication a été retardée par des causes indépendantes de notre volonté, nous avons reçu, *viâ* Tachkend, une nouvelle qui est venue confirmer un événement de la plus haute importance, que nous avons prédit, il y a plus de huit mois, comme on pourra s'en rendre compte en parcourant le dernier chapitre de ce premier volume. Kachgar, la capitale du Turkestan-Oriental, a été prise. avec l'aide des Russes, par les Chinois, et le royaume musulman fondé par Yakoub-Khan est menacé de retomber sous la domination païenne, à moins que l'empereur Alexandre, devenu, par la force des choses, le protecteur avoué des musulmans sur tous les points du globe, n'oppose son *veto*. Dans ce cas, le général Tso-Tsong-Tang n'aura qu'à se retirer, avec son armée, du Turkestan, avec la satisfaction d'avoir pu venger, dans des flots de sang, ses compatriotes massacrés lors de l'insurrection des Tounganis.

Cet accord final de la Russie victorieuse et de la Porte vaincue peut paraître étrange, après les tueries épouvantables dont la Bulgarie a été le théâtre dans ces derniers temps. Cependant, nous croyons que cette solution de la question d'Orient, que nous avons indiquée dans un mémoire au début de la guerre, est, dans les circonstances actuelles, la plus pratique et la plus favorable aux intérêts des deux nations. — Le Sultan, commandeur des croyants, abandonné de tous et aux abois, ne peut, s'il veut sauver sa couronne et son empire, que se jeter dans les bras du Czar, en lui rappelant que, parmi ses sujets, un grand nombre suivent la doctrine de Mahomet, et qu'en combinant leurs efforts, les deux gouvernements peuvent améliorer le sort de leurs peuples, tout en répandant les bienfaits de la civilisation dans les contrées encore barbares de l'Asie.

Du reste, l'histoire est là pour rappeler l'étroite alliance russo-turque qui suivit les campagnes de Diebitch et la paix d'Andrinople, et l'on n'a qu'à relire, dans les *Mémoires* de M. Guizot, le récit des événements de 1840, pour voir quelle excellente protectrice la Porte a trouvée alors dans la Russie contre l'Egypte, contre la France contre l'Angleterre même.

Maintenant, si ce grand fait s'accomplit, quelles pourront être ses conséquences au point de vue européen? Résoudra-t-il cette interminable question d'Orient et assurera-t-il la paix du monde, ou amènera-t-il une conflagration générale? Nous vivons à une époque si

troublée, les ambitions des uns sont tellement démesurées et les haines des autres empreintes de tant de fiel, que bien habile serait celui qui pourrait affirmer ce que nous réserve le lendemain. Mais, d'un autre côté, si nous tournons nos regards vers l'Asie-Centrale et l'Extrême-Orient, nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'une nouvelle alliance entre la Croix et le Croissant sera, pour les populations musulmanes qui habitent ces immenses contrées, l'inauguration d'une ère de liberté, de progrès, de prospérité, et que, dans ce cas, la prise de Kachgar, que nous venons d'apprendre par un télégramme de Tachkend, tout en faisant le plus grand honneur au général Tso-Tsong-Tang, ainsi qu'à son armée, ne rapportera au gouvernement chinois qu'un glorieux mais stérile triomphe.

P. DE THIERSANT.

Paris, 14 février 1878.

PRÉFACE



Dans ce moment où le monde entier, les regards tournés vers les champs de bataille de la Bulgarie, attend avec anxiété l'issue de la guerre acharnée d'où doit sortir la solution de l'interminable question d'Orient, il n'est pas sans utilité et sans intérêt de connaître les peuples qui, considérant le sultan, le commandeur des croyants, trônant à Constantinople, comme le chef de l'islamisme, font des vœux ardents pour le triomphe de la grande cause que leurs coreligionnaires ottomans défendent avec tant d'héroïsme et d'abnégation contre les ennemis de la foi. Parmi ces peuples, il en est un qui, par le rôle qu'il a déjà joué dans l'histoire et par l'influence qu'il peut être appelé à exercer dans l'avenir, est digne d'une véritable attention. — Nous voulons parler des Sunnites de la Chine et du Turkestan-Oriental, lesquels, au nombre de plus de vingt millions, issus la plupart d'origine étrangère, sont établis dans le royaume du Milieu depuis onze siècles, et ont su vivre et grandir, au point d'être devenus aujourd'hui un sujet de craintes sérieuses pour le gouvernement des Ta-Tsing. Il y a douze ans, un savant russe, M. le professeur Vasilieff, disait à ce sujet, dans son remarquable mémoire intitulé *Marche du Mahométisme en Chine* : « Entré dans le Céleste-Empire par les mêmes voies que le bouddhisme, l'islamisme,

parviendra peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Kakia-Mouni. Cette question est de la plus haute importance; en effet, si jamais un pareil événement venait à se réaliser, si la Chine, qui renferme au moins le tiers de la race humaine, venait à se convertir au mahométisme, tous les rapports politiques du Vieux-Monde se trouveraient considérablement modifiés. La religon de Mahomet, s'étendant de Gibraltar à l'océan Pacifique, pourrait de nouveau menacer le christianisme; en outre, l'activité pacifique du peuple chinois, activité si profitable à tous les autres peuples, étant surexcitée par un fanatisme énergique, pourrait peser comme un joug sur les autres nations. Ce n'est pas tout; quel malheur pour l'humanité, si, aujourd'hui que la supériorité des idées avancées de l'Occident par rapport au pâles conceptions de l'Orient, est reconnue par tous les penseurs, de nouveaux obstacles venaient arrêter le développement du progrès fondé sur la science et sur les principes de la vraie civilisation! »

On voit de suite, par ces lignes, tout l'intérêt que présentent ces Sunnites de l'Extrême-Orient au point de vue politique. En outre, par leur dogme plus élevé, plus épuré, par les emprunts intelligents qu'ils ont faits au christianisme et au confucianisme, par leur esprit de tolérance, et par les sacrifices que leur morale a dû faire aux exigences de leur pays d'adoption, ils constituent une secte tout à fait distincte de toutes celles connues jusqu'à ce jour, et qui offre, aux hommes d'Etat et aux philosophes, un vaste sujet d'études et de méditations.

Avant d'exposer la nature et le plan de cet ouvrage, nous dirons qu'il est le résultat de quinze années de patientes recherches effectuées sur les lieux mêmes, avec le concours éclairé de plusieurs mandarins et

prêtres musulmans, qui ont bien voulu nous prêter l'aide de leurs lumières, de leur science et de leur expérience. Mais que de préjugés, que de préventions nous avons eu à combattre pour gagner leur confiance! Peu communicatifs par nature, défiants par raison, ils voyaient en nous dans le principe, un *fan-kouey* un diable d'étranger et comme un *keafir*, c'est-à-dire un infidèle, un blasphémateur, un homme dans les ténèbres, dont les yeux étaient fermés à la lumière et à la grâce divine. Un autre écueil que nous avons rencontré, c'est l'interprétation des ouvrages historiques et religieux qui ont été écrits sur ce sujet dans les trois langues arabe, chinoise et persane. Si à ces difficultés nous ajoutons la rareté des livres devenus presque introuvables, depuis que la plupart des planches ont été détruites sous le régne de Kien-Long, et l'ignorance du plus grand nombre des auteurs, qui ne possèdent que des notions fort imparfaites sur leur propre histoire, on comprendra alors tous les efforts que nous avons dû faire pour découvrir la vérité au milieu des nuages épais qui l'enveloppaient. Nous espérons que le lecteur sera assez bienveillant pour nous en tenir compte.

Pour plus de clarté, nous avons divisé notre travail en deux parties tout à fait distinctes. La première comprend le résumé historique des événements auxquels ont pris part les musulmans de l'Extrême-Orient, depuis le VIIe siècle jusqu'à nos jours. Un chapitre spécial est consacré au Turkestan-Oriental et aux luttes sanglantes dont ce nouveau royaume a été le théâtre dans ces dernières années. La deuxième partie comprend le code religieux, embrassant les dogmes, le culte extérieur et la morale. Les faits historiques ont été puisés aux meilleures sources; nous avons étudié les dogmes et les rites autant dans les livres que dans les temples, et, avant de décrire les devoirs civils et religieux qui in-

combent à chacun, nous avons eu soin de nous renseigner auprès de ceux dont la mission était d'enseigner les principes de la morale et d'en surveiller la pratique.

Nous dirons, pour terminer, que nous nous sommes efforcé de rester dans la voie de la plus stricte impartialité, nous faisant un devoir de juger les faits et leurs conséquences sans esprit de parti, et bien décidé à accepter d'avance toute la responsabilité des considérations politiques et autres que nous avons cru devoir émettre dans le courant de l'ouvrage.

Maintenant, cher livre, à qui nous avons consacré tant de labeurs, après avoir exposé ton origine, ta nature et ton but, il ne me reste plus qu'à te souhaiter bonne chance; et si, dans tes pérégrinations qui, nous l'espérons, seront nombreuses et variées, tu n'obtiens pas toujours l'accueil que nous désirons, ne pense pas trop de mal de celui qui t'a créé et recommandé, mais console-toi en songeant que rien n'est plus difficile ici-bas que de plaire et d'instruire tout à la fois.

LE MAHOMÉTISME EN CHINE

DÉNOMINATION

DES MAHOMÉTANS CHINOIS

Autrefois, les peuples, pour désigner les hommes et les agrégations d'hommes, se servaient de mots caractéristiques, qui exprimaient les races, le caractère, les qualités physiques et morales, ou bien les défauts de ceux auxquels ils étaient appliqués. Ainsi, nous savons que Galls, dont les auteurs latins ont fait Galli, signifiait blanc, épithète donnée à nos ancêtres à cause de la blancheur de leur peau; de même que Frank, d'où l'on a fait successivement Franci et Français, voulait dire intrépide.

Les religions ont tiré leur dénomination de leur fondateur; mais presque tous leurs initiés ont adopté ensuite un ou plusieurs noms collectifs désignant les bases fondamentales des croyances et du culte, l'origine de la religion, et quelquefois les différences de doctrine.

Le mahométisme est la religion fondée par Mahomet; son vrai nom est *islam* (c'est-à-dire soumission en Dieu), d'où nous avons fait le mot *islamisme*. Quant à ceux

qui professent l'islam, ils se nomment *musliminn* (1), les abandonnés, les résignés à Dieu ou bien *mumininn*, fidèles, confiants, vrais croyants, ou enfin *mawahhidinn*, adorateurs de l'unité.

Les mahométans chinois ont traduit dans leur langue le sens de *musliminn* et de *mumininn*, et ont choisi pour les représenter les mots de Hoey-Hoey, ou Hoey-Tsee (2). Le caractère Hoey, signifie tout à la fois retour et soumission; c'est-à-dire, le retour à Dieu par la voie droite, et la soumission à la volonté du Tout-Puissant.

« A ceux, dit le Coran (chapitre 1er, v. 151-152), qui, lorsqu'un malheur s'appesantit sur eux, s'écrient : Nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui, les bénédictions de Dieu et sa miséricorde s'étendront sur eux; ils seront dirigés dans la droite voie. » « La religion de Dieu est l'Islam, c'est-à-dire la résignation à la volonté de Dieu. » « A Dieu appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre; tout retournera à lui; il est le pouvoir où tout aboutit (chap. II, v. 6, 17, 115). » « Vous retournerez tous à Dieu; il est tout puissant (chap. XI, v. 4). » « On ne dit jamais, je ferai telle chose demain, sans ajouter si c'est la volonté de Dieu. Celui qui se résigne entièrement à Dieu est juste, il a saisi une cause solide; le terme de toutes choses est en Dieu. » « Voici, dit le Seigneur, le droit chemin pour retourner à moi, suivez-le, et ne cherchez point d'autres routes, car elles vous en écarteraient. » (Coran.)

(1) Musliminn est le pluriel de Muslinn, dont le duel est Musulman.

(2) Le caractère Tsee est une particule euphonique.

Abdallah-Massoud, un des plus illustres compagnons du Prophète, commentant ce dernier verset, raconte que Mahomet traça une ligne droite pour les mahométans, et, qu'à droite et à gauche, il marqua d'autres lignes, en disant à ses disciples : « Vous voyez toutes ces lignes; eh bien, ce sont autant de chemins détournés dans lesquels chaque homme est entraîné par un démon particulier, mais écoutez le verset suivant : Si vous voulez revenir à moi, suivez la ligne droite qui seule conduit au but auquel nous devons tendre. »

« Toute ligne, a dit un autre savant docteur, ou tout chemin a un commencement et une fin, car une ligne est le plus court chemin d'un point à un autre. L'homme intelligent qui connaît le premier point, qui est le commencement, l'origine de toutes choses, ne doit pas ignorer le deuxième point, qui est le terme où tout aboutit. Cette connaissance constitue la base fondamentale de l'Islam. »

« L'immensité de Dieu, a dit à son tour Sadreddin-Kenaoui, comprend tout. Or, qu'est-ce que l'immensité, sinon un cercle où aboutissent toutes les lignes, toutes les voies de toutes les religions; c'est le terme que chacun a en vue selon sa foi. »

Les mots Hoey-Hoey ou Hoey-Tsee renferment en eux les fondements de la religion de Mahomet appelée par les chinois Hoey-Hoey Kiao, ou encore Tsin-Tching Kiao, la religion pure et vraie. Ce dernier nom date de l'an 1335 (après J.-C.), et l'autorisation de s'en servir officiellement a été accordée aux musulmans chinois par l'empereur Chun-Ty, sur la demande d'un prince musulman

nommé Say-Tien-Tche, ou le Seyid-Ed-Jell dont nous parlerons plus loin.

Par suite de cette autorisation, la plus ancienne mosquée de Sy-Ngan-Fou, alors la capitale de l'Empire, et qui dans le principe portait le nom de Tsin-Kiao-Sze, temple de la religion pure, et plus tard celui de Tang-Ming-Sze, temple brillant des Tang, put changer ce dernier nom en celui de Tsin-Tching-Sze, temple pur, vrai.

Les mosquées, en Chine, sont nommées actuellement Ly-Pay-Sze (temples des cérémonies rituelles). — Entre eux, les mahométans se désignent souvent par les termes de Muminiun et Mousoulmani. Au moyen âge, il existait un royaume des Hoey-Hoey dont le nom n'a été mentionné pour la première fois dans l'histoire chinoise qu'en l'an 1124, quand Ye-Lu-Ta-Che, fondateur de la dynastie des Sy-Leao, fit sa grande expédition dans les royaumes de l'Ouest (1). Il est donc probable que, jusqu'en 1124, le nom de Hoey-Hoey était à peu près inconnu en Chine. De 1124 à 1222, l'histoire ne dit pas un mot du royaume des Hoey-Hoey, dont le nom et la situation furent, à cette dernière époque, clairement indiqués par le passage suivant du Tong-Kien-Kang-Mou (*Histoire générale de la Chine*): « Tamoudjin (Gengiskhan) en l'an 1222, divisa sa grande armée en trois corps dont il donna le commandement

(1) Quand Ye-Lu-Ta-Che arriva à Samarkand, il rencontra l'armée des royaumes orientaux comprenant plus de 100,000 hommes et commandée par le Kourkan. L'armée du Kourkan fut complétement défaite, et la plaine, à une distance de 10 lieues, fut couverte de morts. Ye-Lu-Ta-Che resta trois mois à Samarkand, où le roi des Hoey-Hoey vint lui offrir sa soumission, et lui apporta, comme tribut, de riches produits de son pays.

à ses trois fils Giagathai, Oktai et Touly. Oktai s'empara de la ville de Otoloeul (Otrar) (1), après un siége de cinq mois. Giagathai prit celle de Yu-Long-Kie-Che (Orcandje ou Urgendj), ainsi que celle de Benaket (2) (ville de la Transoxiane). Gengiskhan se rendit maître de Pan-Le-He (Balkh), et investit la place de Ta-Li-Han (Talecan) (3), qui résista pendant sept mois. Cette place étant tombée en son pouvoir ainsi que *Pou-Ha-A-Eul* (Boukhara) et Sie-My-Sje-Kan (Samarkand), la grande armée pénétra dans le royaume des Hoey-Hoey dont le roi s'enfuit et se réfugia dans une île de la mer (Caspienne), où il mourut quelque temps après. Le général Supoutai (Subutai-Bahadour) fit main basse sur tous ses trésors, ses pierres précieuses, ses vases d'argent et les envoya à l'Empereur. » Quel est donc ce roi des Hoey-Hoey, qui, poursuivi par Gengiskhan, est allé finir ses jours dans une île de la mer Caspienne? Le nom de ce roi est Mohammed-Khotbeddin, surnommé Khouaresm-Shah, fils de Tagash-Khan, le sixième sultan de la dynastie des Khouaresmiens. Mohammed-Khotbeddin fut un grand prince, à qui ses sujets donnèrent le sur-

(1) Le Dr Petersmann dans son excellente carte du Turkestan occidental (Mittheel 1873, tab. 9), place les ruines d'Otrar sur la rive septentrionale du Syr-Daria, entre le fort Perowsky et la ville de Turkestan (Dr Bretschneider, *Notice of the mediæval geography and history of central and western Asia*. 1876).

(2) Benaket, ville de la Transoxiane, dépendant de celle de Schash, servait de limite entre les Etats du roi de Kharism ou Khouaresm et les Etats de Kuschlek, fils du roi de Karakathai, sous le règne de Mohammed-Khouaresm-Shah.

(3) Talekan, ville du Tokarestan (Eb-Hankal).

nom d'Iskender-Thani, Alexandre second. Lorsqu'il fut attaqué par Gengiskhan, son royaume comprenait le Khouaresm, la Transoxiane, qu'il avait enlevée au Kara Kathai-Kourkan, une partie du Turkestan, le Khorassan, l'Iraque persienne, le royaume de Gaznah, la Caramanie persique, le Mazanderan, etc... Il fut le dernier souverain du royaume de Khouaresm (Kharism), ou Hoey-Hoey, qui resta ensuite en la possession des successeurs de Gengiskhan jusqu'à ce que Timour ou Tamerlan vînt les en chasser. Aujourd'hui, il forme le Khanat de Khiva. Quant à son nom de Hoey-Hoey, il lui fut sans doute donné parce que ce fut le premier royaume de cette partie de l'Asie dont les peuples vaincus par Coutebé ou Catibah-ben-Moslim, général des armées de Walid, sixième kalife des Omniades, furent obligés d'embrasser la loi de Mahomet. Catibah avait été nommé, en l'an 88 de l'hégire, gouverneur du Khorassan. Au lieu de rester tranquille dans son gouvernement, il conquit le Khouaresm, qui dépendait de la Perse, et contraignit ses habitants à brûler leurs idoles et à bâtir des mosquées. Cette conquête achevée, il s'empara des villes de Samarkand et de Boukhara. Lorsqu'il fut maître de la première de ces places, il fit construire de suite une magnifique mosquée qui existe encore actuellement et dans laquelle il officia personnellement, en exposant la doctrine du Prophète qui, à partir de ce moment, ne tarda pas à se répandre jusqu'en Chine. Le nom de Hoey-Hoey n'a pas été appliqué aux mahométans chinois, en général, avant le XIIe siècle. Dans l'histoire de la dynastie des Kin (Kin-Che), on trouve qu'en l'an 1138, sous le règne de l'Empereur

Hi-Tsong, il y avait dans l'armée impériale un régiment de Hoey-Hoey (musulmans), dont les fonctions consistaient à lancer des matières inflammables. Dans les annales de la dynastie des Mongols (Yuen-Chi), 1260 à 1368, les mahométans sont désignés tantôt sous le nom de Hoey-Hoey et plus souvent sous celui de Hoey-Hé ou Hoey-Hou, nom d'un peuple qui a joué un grand rôle dans cette partie de l'Asie et qui, à cette époque, s'était converti à l'islamisme (1).

On donne le nom de hoey-hoey-chou à l'écriture ou plutôt à la langue des anciens Hoey-Hoey ou habitants du royaume des Hoey-Hoey. Un grand nombre de sinologues distingués, tels que le R. P. Amiot, MM. Abel de Rémusat, Klaproth, J. Schmith, Pauthier, etc..., ont appelé hoey-hoey-chou le persan de la Boukharie, en se basant sur la découverte faite par le R. P. Amiot d'un vocabulaire et d'un volume d'adresses (2), écrits en hoey-hoey-chou, c'est-à-dire en langue persane et en caractères arabes, et que le savant missionnaire a traduits en latin et en français. Ces ouvrages faisaient partie d'un grand travail en seize volumes, publié par ordre de l'Empereur Kang-Hi et composé d'après les mémoires d'un certain nombre de jeunes gens instruits que Sa Majesté avaient envoyés dans différentes contrées pour en étudier les mœurs, les langues et le gouvernement. Maintenant, pourquoi a-t-on donné à cette langue persane, écrite avec des caractères arabes, le

(1) Une partie de ce peuple qui, après avoir été chrétien, est devenu bouddhiste, a été appelée Oueï-Ou-Eur ou Oueïgour.
(2) Voir le tome XIV des *Mémoires* concernant les Chinois.

nom de persan de la Boukharie? Nous avouons que nous ne le comprenons pas, à moins que ce ne soit parce que M. Abel de Rémusat, dans ses *Mélanges asiatiques* a supposé que ces jeunes gens n'avaient pas dépassé la Boukharie et que la plupart des adresses avaient été forgées par eux-mêmes. Sans discuter la valeur de cette supposition, nous croyons que les mots hoey-hoey-chou veulent simplement dire la langue des Hoey-Hoey, qui était le persan écrit avec des caractères arabes (1). En l'an 1289, l'empereur Houpilié (Koublai-Khan) fit établir, dans la capitale de l'empire, un collége impérial où l'on enseignait le hoëy-hoey et l'oueïgour. En 1407, Tching-Tsou, troisième Empereur de la dynastie des Ming, fonda quatre bureaux (sze-y-kouan) où les élèves du collége impérial étaient admis pour s'exercer à la traduction.

(1) Le turc, le persan et l'arabe ont les mêmes caractères, le même alphabet, qui est l'alphabet arabè. Ces caractères communs aux trois langues ne diffèrent entre eux que par la terminaison des lettres, par leur enchaînement et leur ponctuation. Ces caractères se diversifient en dix manières. Chacun a sa dénomination et son emploi particuliers. Le plus simple, et par là même le plus ordinaire, est le nesskh dont on se sert pour les livres, manuscrits, imprimés. Le divany est employé pour les lettres (les affaires en général), le siyacath est réservé au département des finances, le rika est pour les requêtes, les placets; le talik et le dirvany-nesskhssy sont spécialement consacrés à la poésie; le sulus, le suluss-djerissy et le nesskh-djerissy ne sont que pour les devises, les épigraphes, les légendes, et le djery pour les brevets, les diplômes, comme pour les inscriptions des mosquées, etc. On se sert également du kiufy pour les inscriptions des temples; le nessky et le divany sont les caractères les plus usités dans toutes les classes de la nation. (D'Ohsson.)

On y enseignait huit langues, à savoir : le mongol, le joutche (tartare oriental), le thibétain (syfan), le sanscrit (sytien), l'oeïgour (kaotchang ou oueioueul), le birman (mientien), le siamois (sien-lo) et enfin le hoey-hoey.

En 1644, les sze-y-kouan ou quatre bureaux de traduction furent rétablis, et aux huit idiomes précédents, on ajouta le *pape*, langue d'un pays situé entre le Laos et l'Empire birman, et que l'on nomme aujourd'hui Ching ou Tchingmai. On forma également une nouvelle section, *pey*, qui était une salle spéciale pour les traducteurs, dans laquelle les jeunes gens s'exerçaient à traduire les textes. L'Empereur Kang-Hi donna une plus grande extension aux sze-y-kouan; huit interprètes furent nommés pour les Turcs musulmans, et deux pour les Oueïgours.

En résumé, hoey-hoey-chou veut dire la langue des Hoey-Hoey, c'est-à-dire le persan écrit avec des caractères arabes; et, par extension, la langue et l'écriture arabes. Dans la relation officielle (1) d'un ambassadeur nommé Ta-Lou-Hoa-Tchi, qui fut envoyé en 1265 par l'empereur Che-Tsou dans les pays occidentaux, on remarque ce passage : « La dix-septième année du règne de Che-Tsou, l'ambassade arriva à Ku-Lang (Coïlum de Marco Polo), après quatre mois de voyage par mer, et engagea le roi Py-La-Tie à venir faire sa soumission à l'Empereur. Le roi ordonna alors à son frère Ken-No-Kia-Pou-La-Mou, de préparer une dépêche pour l'Em-

(1) La relation de cette ambassade a été publiée en anglais par M. A. Mayer dans le *China Review*.

pereur de Chine, en caractères Hoey-Hoey, employés par les Arabes. »

Il est une autre langue dont se sont servis longtemps les mahométans répandus depuis l'Ili jusqu'aux frontières du Chensi, et qui est encore en usage dans quelques-uns de ces pays (1). C'est le vieux turc, que l'on écrit soit avec des caractères arabes, soit avec des caractères turcs dits oueïgours. Parmi les vocabulaires des langues étrangères trouvés par le Père Amiot, et dont nous avons parlé plus haut, l'un d'eux était intitulé, recueil des mots de la langue des Kaotchang, mot, qui, dans le vocabulaire, est rendu par celui d'Oueïgour. Il contenait neuf cents mots qui sont, à bien peu d'exceptions près, du turc pur appartenant à ce dialecte qu'on a nommé Oueïgour ou turc occidental; ce fait a été confirmé par les récits des voyageurs du moyen âge et par les savants travaux de MM. Amiot, Abel de Rémusat et Klaproth. Les noms des heures tels que les enseignaient les astronomes oueïgours nous ont été conservés par Oulong-bey, et ces noms sont entièrement turcs. Le bureau des interprètes de Péking a fait rédiger également,

(1) Les Kiptchaks du khanat de Khokand parlent un dialecte qui peut être regardé comme le meilleur point de transition de la langue mongole avec celle du Djagathai. Les Sarthes du khanat de Khiva, appelés Tadjiks dans les khanats de Boukhara et de Khokand, et qui descendent des anciens habitants du Khouaresm, ne parlent plus leur langue maternelle, le persan, et ont adopté le turc. — Mouraviev, dans son voyage en Turcomanie, dit que la langue khivienne est un dialecte turc nommé djagathai ressemblant plus au tartare qu'on parle à Kazan qu'à celui qui est usité parmi le bas peuple de la Perse septentrionale.

entre autres lexiques destinés à l'usage de ses agents, un ample vocabulaire oueïgour. Ce vocabulaire, d'après M. Abel de Rémusat, existe à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, et les mots qu'il renferme sont presque tous turcs. M. d'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, mentionne plusieurs ouvrages écrits en langue turquesque, parmi lesquels : le *Tadhkerat Alschoora*, recueil des poëtes, traduit en turc de Constantinople, du turc des Tartares, c'est-à-dire de l'oueïgour. Il existe aussi un autre ouvrage très-intéressant, et qui pourrait jeter quelque lumière sur cette question : c'est un livre intitulé *Bolgat Filogat*, par Yacoub al Karovi, sur la langue mongole ou tartare, et qui a été réduit en tables, dans lesquelles les quatre langues, persane, turque, arabe et mongole sont séparées. L'oueïgour est donc bien, d'après toutes les recherches faites jusqu'à ce jour, le turc oriental, dont l'alphabet est dérivé de celui que les missionnaires syriens ont porté dans la Tartarie, au VIIe et au VIIIe siècle de notre ère.

La langue arabe (lessan el arabi) a pris, selon les Arabes, son origine de Cahtan ou Jectan, fils du patriarche Heber, et sa dénomination arabe d'Iarab, fils de Jectan qui tous deux ont fondé le royaume d'Hamiar ou Hemiar, dans l'Yemen. Cette langue arabe, que parlait la postérité d'Heber, approchait fort du *syriaque et de l'hébreu*. C'est pourquoi elle était peu entendue des autres Arabes qui habitaient la province de Hedgiaz où Abraham bâtit le temple de la Mecque. Ismaël, son fils, s'étant arrêté dans ce pays, oublia peu à peu sa langue maternelle, et apprit celle de la famille de Giorrham, à

laquelle il s'était allié; il perfectionna cette nouvelle langue, et c'est elle qui est aujourd'hui écrite et parlée par tous les peuples arabes. Quant à la langue syriaque ou chaldaïque, elle se divisait, suivant Abulfarage, en trois dialectes : l'araméen, employé dans l'Aram, Mésopotamie ou Syrie extérieure; celui de la Syrie intérieure, qui se parlait à Damas et dans tout le pays entre l'Euphrate et la Méditerranée; on l'appellait aussi le dialecte de la Palestine; enfin, le nabathéen, dont se servaient les habitants des montagnes de l'Assyrie et de la province d'Iraque ou Chaldée, c'est la plus ancienne langue chaldaïque qu'Abraham et ses ancêtres aient parlée et dans laquelle les livres de Zoroastre, le Zend, le Pazend, le Vesta ont été écrits avec quelque mélange de l'ancienne langue des Perses. Cette langue était déjà connue en Chine, sous les Tang, puisque les annexes de l'inscription catholique de Sy-Ngan-Fou sont en caractères syriaques — estrangels ou anciens caractères chaldaïques. Jean Duplan de Carpin, dans la relation de ses voyages, raconte (p. 650-651), que « Gengiskhan se prépara de nouveau au combat et marcha contre le pays des Oueïgours (Huiutrorum), chrétiens de la secte « des nestoriens. Il les vainquit, et, comme les Mongols n'avaient pas d'écriture, il prit aux Oueïgours leur alphabet (1). »

(1) Temoudjin, Gengiskhan, ayant défait Ta-Yang-Khan, roi des Naymans, fit prisonnier un des confidents du roi nommé Ta-Ta-Tong-Ou que Ta-Yang-Khan honorait comme son maître. Après la perte de la bataille et la mort du roi, Ta-Ta-Tong-Ou chercha à fuir, emportant avec lui un sceau d'or que le roi lui avait confié; mais il fut fait prisonnier et amené devant Temoudjin, qui lui

Guillaume de Ruysbruk, dit Rubruquis, dans sa lettre à Louis IX, et Hayton, dans son *Histoire orientale*, rapportent également que les Oueïgours, avant d'être bouddhistes, étaient chrétiens. On peut donc admettre que cet alphabet leur a été donné par un de ces courageux missionnaires de la Syrie, qui, sous les Tang, apportèrent en Chine la *Bonne Nouvelle*.

demanda pourquoi on l'avait trouvé en possession de ce sceau. Ce sceau, répondit Ta-Ta-Toug-Ou, m'a été confié par mon maître et je voulais le remettre au prince de sa famille qui doit lui succéder. Temoudjin, après l'avoir loué de son zèle et de sa fidélité, le pria de lui expliquer les caractères du sceau et le lui rendit ensuite, pour qu'il s'en servît auprès de lui comme il l'avait fait auprès de Ta-Yang-Khan. Il l'interrogea plus tard longuement sur les mœurs et les coutumes des Hoey-Hou, et lui ordonna d'enseigner à ses frères et à son fils la langue et les lettres de son pays. Les caractères oueïgours et chinois que le ministre Ye-Lu-Tchou-Tsai avait appris aux Mongols, furent alors employés par ces derniers dans les actes publics jusqu'au règne de Hou-Pi-Lie (1269). Un des premiers soins de ce prince, une fois arrivé au pouvoir, fut de faire composer des caractères particuliers plus adaptés à la langue des Mongols, et il chargea de ce soin le fameux lama Pasepa du Thibet. L'édit qu'il publia à ce sujet était ainsi conçu : « Le nord est le berceau de l'empire des Mangoux; notre langue a emprunté jusqu'à présent aux Chinois et aux Oueïgours leurs caractères. Les Leao, les Kin, et en général les souverains de tous les royaumes les plus éloignés se glorifient d'avoir des caractères propres à chaque royaume. Le degré de puissance qu'a atteint la nation mongole exige qu'elle ait des lettres assorties au génie de sa langue. Nous avons donné nos ordres en conséquence, et nous avons chargé de l'exécution de ce projet, qui honorera la nation et notre règne, le lama Pa-Ha-Se-Pa, maître et précepteur du prince impérial. » Le lama répondit par son zèle aux desseins de l'empereur ; il forma plus de mille mots qu'il composa de quatre lettres matrices dont les différentes

Il existe encore en Chine deux autres expressions concernant le mahométisme chinois et qui sont employées très-souvent, surtout dans le style officiel. On nomme Hoey-Pou (tribus musulmanes) les tribus nomades ou sédentaires répandues depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières de la Chine et qui professent l'islamisme.

On appelle Hoey-Hou (feux mahométans) les familles des musulmans d'origine, classés pour le recensement en feux ou portes. Cette population, qui est disséminée dans toutes les provinces de l'empire, est classée parmi les feux du peuple pour le payement de l'impôt. Dans le district de Ho-Tcheou (province du Kansou), se trouvent des familles musulmanes de la race salar, placées sous les ordres des magistrats locaux indigènes. Ces Salars,

combinaisons de deux, de trois, de quatre et de cinq ensemble, produisaient différents sons et rendaient exactement les expressions de la langue des Mongoux. L'Empereur, pour le récompenser, le créa prince, avec le titre de tapao-saouang et le nomma, en 1260, Dalay Lama.

Il est une autre langue que l'on a confondue quelquefois avec celle des Oueïgours, c'est le tangouth ou langue fan, la langue sacrée des Thibétains, celle dans laquelle sont conçues les prières les formules d'invocations et les litanies que récitent presque continuellement les prêtres de la Chine, du Japon, du royaume de Siam et du Thibet, le plus souvent sans en comprendre le sens. Les caractères de cette langue ont été inventés par un bonze, dans le royaume de Hia (Tangouth), en l'an 1034, sous le règne de Tchao-Te-Ming. Ces caractères ressemblent beaucoup aux caractères chinois nommés pa-fen-siao-tchuen; leur nombre est limité ; ils peuvent se lier entre eux. Voir, pour plus de détails, les renseignements intéressants donnés par M. Abel de Rémusat dans ses *Mélanges asiatiques*...

d'après les uns, seraient des Oueïgours de Khamil qui se seraient convertis à l'islamisme en adoptant les doctrines et rites schiites. Suivant d'autres, ce seraient d'anciens Hoey-Hou qui auraient été convertis par un docteur schiite venu au Kansou, au XIVe siècle. Dans l'Ili, la population est composée presque entièrement de familles musulmanes indigènes, qui dominent également dans la plupart des villes fortifiées, situées sur la route qui relie la Chine avec l'occident de l'Asie.

Les villes de Kashgar, Hoten, etc. (aujourd'hui indépendantes) sont toutes mahométanes; elles formaient, d'après le Ta-tsing-hoei-tien, avec le territoire spécial de l'Ili, habité par des tribus de race musulmane, une population de 69,644 feux..... Maintenant que nous connaissons le nom des musulmans chinois et les différentes expressions employées pour désigner leur religion, leurs temples, etc., nous allons parler de leur origine.

INTRODUCTION DE L'ISLAMISME EN CHINE

Les premiers mahométans venus en Chine ont dû être des marchands arabes. Les relations commerciales entre la Chine et les peuples de l'Asie ou de l'Afrique, par la voie de mer, ont commencé sous la dynastie des Tsin (1). Les empereurs Hiao-Yuen-Ty et Hiao-Ling-Ty, reçurent (de 151 à 175 ap. J.-C.) des présents que le monarque de l'Inde et l'empereur romain leur envoyèrent par la mer Orientale (2). Sous les Leang, de 502 à 557, et sous le règne de l'empereur Kao-Tsou, les vaisseaux chinois allaient en grand nombre à l'île de Ceylan, et dans les ports de l'Inde, où ils faisaient un trafic important.

(1) Relations de voyage de deux marchands arabes qui ont visité la Chine au IXe siècle de notre ère, traduites par l'abbé Renaudot.

(2) L'histoire rapporte que sous Hiuen-Ty (166 ap. J.-C.), le roi du Grand-Tsin, l'empereur romain An-Thun, envoya par mer des ambassadeurs en Chine. On ne peut pas dire précisément combien ces relations entre les deux plus puissants empires de l'antiquité ont duré; mais il est probable qu'elles continuèrent pendant toute la dynastie des Han et jusqu'au commencement du IIIe siècle. Les expéditions maritimes pour la Chine partaient des ports de l'Egypte et du golfe Persique pour se rendre, à

Au commencement de la dynastie des Tang, le commerce entre la Chine, l'Arabie et la Perse prit une extension très-considérable. Un voyage de Chine à l'entrée du golfe Persique (aller et retour) pouvait se faire, à cette époque, en un an et quelques mois au plus. Les Chinois venaient jusqu'à Siraf sans oser toutefois se hasarder plus loin à cause de la crainte des tempêtes.

Siraf était une ville maritime située dans le golfe Persique par 78° ou 79° de longitude et 28° 40° ou 29° 50' de latitude. Elle était éloignée de 60 lieues de Chiraz, selon Albufeda, et de 69 selon d'autres. Elle était le centre de réunion d'un grand nombre de bâtiments arabes venant de Bassora, la principale échelle où se rendaient les négociants de la mer Rouge, de l'Egypte, de l'Arabie, etc. Ils faisaient voile de Siraf à Mascate, et de Mascate à Cancam, qui devait être ou Calicut ou Cochin; de là, on allait à Cala ou Calabar, en un mois de navigation (Cala était une île près de la pointe de Malabar); on mettait ensuite dix jours pour parvenir à Bétounia, puis à Senef, à Senderfont et à Canton.

Plusieurs de ces noms de port sont aujourd'hui inconnus; mais voici un itinéraire suivi par une mission officielle envoyée par l'empereur Siuente en 1431 et qui

travers les mers de l'Inde, à Canton, ou tout autre port de la Chine méridionale. Les troubles et le partage de l'empire chinois qui succédèrent à la dynastie des Han, n'ont probablement pas empêché le commerce des Romains, qui alors se devait faire dans les Etats du roi d'Ou, situés dans le sud de la Chine, et dont la résidence était à Kiang-Kang. (*Tableaux historiques de l'Asie.*)

montrera la facilité avec laquelle ces voyages se faisaient à cette époque.

« Le 9 de la douzième lune de l'année 1431, parti de l'embouchure des Cinq-Tigres (rivière Min, près de Fou-Tcheou (Fo-Kien), pris la mer, voyagé seize jours ; le 16, arrivé à Tchan-Tching, pays situé au S.-O. de Canton, à une distance d'envion 2,000 ly (200 lieues environ). Cette contrée, qui doit être la Cochinchine moderne, s'appelait, sous les Tang, Tchang-po et était la résidence du roi de Tchan-Tching, nom que prit plus tard, sous les Song, tout le royaume qui fut annexé à celui d'Annam à la fin du xve siècle. Il était alors borné, au nord et à l'est, par l'Océan ; à l'ouest, il touchait au Kiao-tche (Tong-King), et au sud au Tchen-la (Cambodge) : une grande jonque pouvait aller du Fo-kien à Tchan-Tching en dix jours. »

« Le 11 de la première lune de l'année 1432, mis à la voile, voyagé 25 jours ; le 6 de la deuxième, lune arrivé à Koua-oua (Java) et à Souloumay (Sourabaya) ; le 16 de la sixième lune, mis à la voile, voyagé onze jours. Le 27, arrivé à Kin-Kiang (Sumatra détroit de Banca). Le 1er de la septième lune, mis à la voile, voyagé sept jours ; le 8, arrivé à Manlaka (Malacca ou quelque point de la péninsule malaise). Le 8 de la huitième lune, mis à la voile, voyagé dix jours. Le 18, arrivé à Soumentala (Sumatra) ; le 10 de la dixième lune, mis à la voile, voyagé trente-six jours ; le 6 de la quatrième lune, arrivé à Sy-lan (Ceylan), dont le port est Pieloly. Le 10, mis à la voile, voyagé neuf jours. Le 18, arrivé à Couli

(Calicut) ; le 22, mis à la voile, voyagé trente-cinq jours. Le 26 de la douzième lune, arrivé à Ormuz, après avoir mis un an et quinze jours pour accomplir ce voyage.

« Reparti le 18 de la deuxième lune de l'année 1433 et arrivé le 10 de la sixième lune, en face de l'île de Lin-chan (Lockout-Island), après avoir employé en tout pour le voyage de retour quatre mois et huit jours. »

Grâce à la facilité avec laquelle s'effectuaient ces traversées, les relations commerciales entre la Chine et tous les pays compris depuis le royaume de Tchen-la (Cambodge) jusqu'à la Perse et l'Arabie, ne tardèrent pas à prendre une grande extension. Sous les Tang, suivant un écrivain de l'époque, l'Océan était fatigué par les milliers de navires qui le sillonnaient de l'orient à l'occident. « Au commencement de la dynastie des « Tang, » disent les annales du Kouang-tong, » il est « venu à Canton (Kouang-tchéou) un nombre considé- « rable d'étrangers originaires du royaume d'Annam, du « Cambodge, de Médine et de plusieurs autres contrées. « Ces étrangers adoraient le ciel (Tien, c'est-à-dire « Dieu), et n'avaient ni statue, ni idole, ni image dans « leurs temples. Le royaume de Médine est proche de « celui de l'Inde (Tien-tchou-koué) ; c'est dans ce « royaume qu'a pris naissance la religion de ces étrangers « qui est tout à fait différente de celle de Fo (Bouddha). « Ils ne mangent pas de porc, ne boivent pas de vin et « regardent comme impure la chair de tout animal qui « n'a pas été tué par eux-mêmes. On les nomme aujour- « d'hui Hoey-Hoey. Ils avaient un temple appelé le « temple du Saint-Souvenir, qui a été construit au com-

« mencement des Tang. A côté du temple, est une grande
« tour nommée Kouang-ta (la tour non ornementée),
« ronde et ayant 160 pieds de hauteur. Ces étran-
« gers allaient tous les jours dans ce temple pour y faire
« leurs cérémonies. Ayant demandé à l'Empereur l'au-
« torisation de résider à Canton, et l'ayant obtenue, ils
« bâtirent des maisons magnifiques, d'une architecture
« différente de celle de notre pays. Ils étaient très-riches
« et obéissaient à un chef choisi par eux. Ils étaient
« si nombreux et si influents, à cause de leur fortune,
« qu'ils pouvaient inpunément maltraiter le peuple
« chinois. Cet état de choses empira même au point
« qu'un mandarin du rang de King-lo-Sze dut faire une
« proclamation au nom de l'Empereur pour avertir ces
« étrangers que, s'ils continuaient à mal se conduire, on
« les punirait sévèrement. »

Certains écrivains chinois prétendent que l'arrivée des mahométans en Chine remonte à la dynastie des Soui, en l'an 587 de notre ère. Cette opinion est tout à fait inadmissible. Mahomet est né le 12 avril de l'an 569; en 580, il avait donc dix-huit ans. Or, on sait qu'à seize ans il accompagna son oncle Zobeir, lorsque celui-ci alla en caravane au Yémen. L'année suivante, il portait l'armure de ce même oncle dans l'expédition que ce dernier dirigea à la tête des Koreischites contre la tribu d'Hawazan. Après cette petite campagne, Mahomet fut employé comme agent commercial, et fit divers voyages en Syrie, dans l'Yémen et autres lieux. Il épousa ensuite Cadijah, qui lui apporta une grande fortune. Il visita alors les grandes foires arabes, et tout à coup se retira dans

une caverne du mont Hara, à trois lieues de la Mecque, où il resta pendant un certain temps. C'est à cette époque qu'il commença à faire connaître ses révélations. Il avait quarante ans; les débuts de sa mission datent donc de l'an 610. Par conséquent, avant cette année, aucun mahométan arabe n'a pu venir en Chine. Continuons; dix années s'écoulent. Mahomet est-il bien avancé? Son avenir, dit un historien, était de plus en plus sombre. Cadijah, sa dévouée compagne, était morte, et il avait perdu son puissant protecteur Abou-Taleb. Presque sans appui et sans influence dans la Mecque, pour échapper à ses nombreux ennemis, il était obligé de se cacher chez des amis qui avaient embrassé sa doctrine et pour lesquels il était une véritable charge. Abou-Soffian, gouverneur de la Mecque, alarmé des idées nouvelles que propageait le Prophète, résolut de les étouffer à leur naissance. Il réunit les chefs des Koreischites, et, après de longues discussions, il fut décidé par l'assemblée que Mahomet serait mis à mort. Le Prophète, averti du danger qui le menaçait, s'enfuit à Médine, le 22 juillet 622. C'est de cet événement que date l'ère des mahométans. Il est difficile de supposer qu'avant cette première année de l'hegire, des mahométans soient venus en Chine. Or, nous voilà précisément au commencement de la dynastie des Tang, dont le premier Empereur est monté sur le trône en l'an 618. Il est donc plus naturel d'admettre que l'arrivée des premiers mahométans dans le royaume du Milieu remonte à cette époque. Quant à savoir par qui l'islamisme a été apporté en Chine, cette question, malgré les recherches des savants, n'a pu être encore éclaircie;

ce qui est plus extraordinaire, c'est que les mahométans chinois ignorent eux-mêmes leur origine, et en sont réduits à des conjectures qui ne présentent même pas l'apparence de la vérité, si l'on en juge par leurs ouvrages et inscriptions, dont nous allons donner quelques extraits.

Extrait d'une inscription trouvée à Canton relative à la restauration du temple du Saint-Souvenir, Hoey-Chin-Sze.

« Au pied de la montagne des nuages blancs, est située une tour très-haute, bâtie par les soins d'un homme de l'Occident, et qui, suivant la tradition, fut construite sous la dynastie des Ly-Tang. Le grand saint de l'Occident Mohammed, dont les disciples se tournent vers la pierre sacrée en faisant leur prière, a envoyé un de ses compagnons (Sa-Ka-Pa) en Chine, pour y propager sa religion. Environ 800 ans se sont écoulés depuis cette époque. Ce disciple a mis un an et plus pour venir par mer dans notre pays. Il a débarqué à Canton, a traversé la Chine, et a commencé à établir sa religion à Canton. *Premier jour de la huitième lune de la dixième année Tche-Tchen du règne d'Ouenty (1351 après J.-C.).* »

Dans une autre inscription concernant la mosquée du Saint-Souvenir, se trouve ce passage : « La tour du saint temple a été bâtie en l'année Tchen-Kouan sous le règne de Tai-Tsong. *Trente-septième année de Kang-Hi (1699).* »

Voici un autre passage d'une inscription gravée sur la pierre tombale de l'hadji Mohammed décédé à Canton, en 1752.

« Le nom de celui qui est enterré ici est Mohammed, hadji, fils de Mohammed, hadji, effendi du royaume de Rou-Mou (Turquie), venu à Canton pour visiter le tombeau de notre chef Sarta-Ibou-Wakasa, decédé à Canton en la troisième année Tchen-Kouan de Tai-Tsong (630); en l'année du kalife Omar, le 27 du mois Dsulcadath (634). *29 de la huitième lune de la sixième année du règne de l'Empereur Kang-Hi (1752).* »

Une quatrième inscription, relative à la mort de quarante mahométans massacrés à Canton, sous le règne de Tai-Tsong, contient le passage suivant : « Quarante sages obéissant aux ordres de Mohammed sont partis de Médine pour accompagner le Sa-ha-pe Ouang-Ka-Sze, chargé d'apporter en Chine le livre sacré du Ciel, et de répandre la religion du saint Prophète dans le royaume du Milieu. Ces sages sont arrivés dans les années Tchen-Kouan de Tai-Tsong ; ils étaient occupés à faire leurs cérémonies, quand de méchantes gens les ont massacrés. *Quatrième lune de la septième année de Kia-Hing (1803).* »

Extrait d'une inscription pour rappeler la restauration du tombeau de l'ancien sage, Sarti ou Sarta.

« L'ancien sage, oncle maternel de Mahomet, a fait preuve d'un grand courage en venant en Chine, la sixième année Kai-Houang d'Ouenty (587). En la première année du Très-Saint, une comète ayant paru, le chef des astronomes avertit l'Empereur que cette apparition annonçait qu'un homme très-remarquable venait de naître dans un pays de l'Occident. L'Empereur dépêcha alors un ambassadeur pour s'assurer de ce fait. Plus

tard, Mahomet envoya quatre de ses compagnons pour porter des présents à l'Empereur. Ce sont ces envoyés qui ont construit le temple du Saint-Souvenir à Canton. Quelques personnes prétendent que l'ancien sage est venu sous les Tang par mer, à Canton, pour y faire le commerce. Cette assertion est fausse. Certainement il est venu à Canton sous les Soui. Les quatre envoyés de Mahomet sont ensuite retournés chez eux. Vingt et quelques années après cet événement, l'Empereur Yang-Ty envoya une autre ambassade dans les pays occidentaux pour en rapporter la carte géographique. Mahomet ordonna alors à l'ancien sage d'aller propager sa religion dans Tong-Tou; l'ancien sage obéit aux ordres de son maître, et, sa mission accomplie, ayant appris que le grand saint était remonté au ciel, il en éprouva tant de chagrin qu'il mourut à Pan-Yu-Hien (Canton), où il se trouvait en ce moment. L'ancien sage a vécu quelque temps en Chine; son tombeau a été élevé en la troisième année Tchen-Kouan, de Tai-Tsong (630). *Deuxième lune, vingtième année de Kia-Hing (1816).* »

Extrait d'une inscription relative à la restauration du tombeau de l'ancien sage.

« L'ancien sage, parent de la mère du grand saint de l'Arabie, a apporté dans ce royaume la vraie religion d'Arabie, en la sixième année Kai-Houang d'Ouenty (587). Ce Sahhabe est mort en cette ville et a été inhumé en ce lieu. *Deuxième lune de la vingt-huitième année de Tao-Kouang (1829).* »

Extrait d'une inscription gravée sur le mur de l'en-

ceinte du cimetière où se trouve le tombeau du premier sage.

« L'honorable nom de Son Excellence, l'ancien sage, est Sahhabe, connu également sous le nom de Sarti. Il était oncle maternel de Mahomet. En la sixième année Kai-Houang, une comète parut en Chine et l'astronome de l'empire déclara que cette comète annonçait la naissance d'un grand homme en Occident. En effet, peu de temps après, on sut qu'un roi était né à Médine, qu'il avait reçu du ciel un livre sacré qui lui enjoignait d'enseigner à son peuple l'adoration du seul et vrai Dieu, l'extirpation de toutes les autres doctrines, l'extermination des infidèles ou non croyants et la propagation de la vraie foi. L'Empereur envoya alors un haut fonctionnaire pour porter des présents au roi de l'Occident et nouer des relations avec ce grand souverain. Dans les annales du Très-Saint (en Arabie), il est dit qu'en la sixième année de l'hégire (629), l'Empereur de Chine envoya une ambassade auprès du roi d'Arabie qui, à son tour, chargea Sarti et Kankou de porter des présents à l'Empereur de Chine. Quand les deux envoyés arrivèrent dans la capitale de la Chine, l'Empereur les reçut en audience privée et les interrogea longuement sur leur nouvelle doctrine. Sa Majesté, spontanément et joyeusement, pria alors Sarti de propager sa religion dans Tong-Tou. Sarti fit ensuite construire la mosquée du Saint-Souvenir dans la ville de Pan-Tchéou (Canton), où il résida pendant quelque temps. Il retourna plus tard dans son pays, et apprit, à son arrivée, que son souverain était monté au ciel sur le chariot-dragon.

Sarti, après avoir donné cours à son chagrin, demanda à ses amis quels ordres avait laissés l'honorable saint. Tous ses amis lui dirent que l'honorable saint avait prescrit que le Coran fût porté dans le royaume de Tong-Tou pour y être lu le vendredi. Sarti, obéissant à ces ordres sacrés, porta en Chine les trente volumes du Canon céleste qu'il communiqua aux Chinois ; puis il mourut à Canton, après avoir vécu quelque temps dans la mosquée du Saint-Souvenir. Ce tombeau a été élevé en son honneur. » *Cette inscription ne porte pas de date, mais a été gravée, suppose-t-on, en 1830.*

Extrait d'une proclamation publiée à Péking par un mandarin mahométan, nommé Sy, en 1867 ou 1866, et dont le professeur Vassilief a donné la traduction dans son mémoire sur la marche du mahométisme en Chine (1867).

« En l'an 632 après J.-C., sixième année Tchen-Kouan du règne de Tai-Tsong, au temps où le très-saint Mahomet vivait encore en Arabie, son oncle maternel Ouang-Gue-Tche (Abou-Gamza) est entré dans notre empire du Milieu, à la tête de trois mille hommes, qui escortaient le porteur du livre sacré et céleste (le Coran). L'Empereur, voyant que ce haut personnage de l'Occident était poli, instruit, et possédait une science profonde, ordonna au gouverneur de sa capitale (Tchang-Ngan) de construire une mosquée (Ta-Tsung-Tsing-Sze), et pria instamment Ouang-Gue-Tche de se fixer à Tchang-Ngan. Ouang-Gue-Tche accepta les offres de l'Empereur et s'installa avec sa suite dans la capitale. Comme ces nouveaux venus accomplissaient cinq fois par jour leurs cérémonies (Ly-

pay) dans cette mosquée, et adoraient le vrai Dieu, en se tournant vers l'Occident, la mosquée fut appelée ensuite Ly-pay-sze (le temple où l'on fait les pay); plus tard, le nombre de ces croyants s'étant multiplié dans tout l'empire, Tai-Tsou leur permit de bâtir deux mosquées, l'une à Nanking, l'autre à Canton, et autorisa les mahométans à résider dans ces deux villes. »

Extrait des annales de la province du Kouang-Tong. « Le Temple du Saint-Souvenir (Hoey-Chin-Sze) est situé dans l'intérieur de la ville de Kouang-Tcheou-Fou (Canton); il a été construit sous la dynastie des Tang, par des étrangers. On arrive au sommet de la tour par des escaliers circulaires. Cette tour a 165 pieds de hauteur. Sous les Ming, un officier étranger nommé Abdallah, vivait dans les dépendances du Temple avec dix-sept familles. Sur le sommet de la tour, était un coq d'or qui tournait avec le vent. Chaque année, les étrangers avaient l'habitude d'y monter à la cinquième et à la sixième lune, appelant à haute voix le bon vent. En 1388, un typhon a renversé le coq d'or, dont les débris furent versés dans les caisses du Trésor. Le coq d'or fut remplacé par un autre coq de cuivre qui fut lui-même abattu par un coup de vent; on mit alors à sa place (1593) une gourde qui existait encore en 1670. »

Extrait du *Tao-kou-tang-ouen-tsy* (mélanges littéraires tirés de la salle de l'antiquité de la doctrine, par Hang-Chi-Tsuen).

« Dans les années Kai-Houang des Soui (581 à 600 ap. J.-C.), des hommes du royaume arabe, nommés Sa-Ha-Pe, Sa-Ho-Ty, Kouan-Tse-Ko, commencèrent à apporter en

Chine leur religion. C'est pourquoi, au commencement des Ming (1368), on se servait du calen drier musulman. Les lois qui régissent le calendrier datent aussi des années Kai-Houang. »

« Un écrivain musulman-chinois, dans une biographie de Mahomet, raconte qu'en 587, l'Empereur de Chine expédia une ambassade en Arabie pour inviter le Prophète à visiter ses Etats; mais ajoute l'auteur, Mahomet s'excusa et envoya à sa place son portrait, peint de façon à disparaître, après un temps voulu, de la toile sur laquelle il était tracé; précaution qui lui avait été dictée par la crainte de voir défigurer son image. »

Traduction d'un écrit intitulé *Hoey-hoey-yuen-lay*, origine des hoey-hoey (mahométans chinois), publié en la deuxième année de l'Empereur Kang-Hi.

« Sous la dynastie des Tang, l'Empereur Taï-Tsong, le 18 de la troisième lune de l'année Tchen-Kouan (627) vit en songe un guerrier qui, la tête ceinte d'un turban, poursuivait un démon dans sa chambre. Sa Majesté fut d'abord effrayée de cette vision, et en demanda l'explication aux deux astrologues de l'empire. Ceux-ci déclarèrent qu'ayant examiné les étoiles, ils en avaient aperçu une dont l'éclat extraordinaire se dirigeait de l'Occident vers l'Orient; ce qui indiquait qu'un saint homme était né dans un pays de l'Occident, ou allait naître. L'Empereur alors leur dit, que le démon qui, dans son rêve, était poursuivi par l'homme au turban avait le visage noirâtre. les cheveux rouges et une bouche énorme, armée de longues dents. L'homme au turban avait la figure brillante comme le feu, des oreilles très-longues, une

barbe épaisse, les sourcils fort grands, le nez prononcé et les yeux noirs; il poursuivit longtemps le démon, qui, se voyant perdu, changea de forme, pleura et demanda grâce. L'homme au turban, sans tenir compte de ses pleurs, le tua et disparut ensuite. Que signifie ce songe, continua l'Empereur, dois-je le considérer comme un bon ou un mauvais augure ? Un des astrologues répondit que l'homme au turban était un Hoey-Hoey de l'Occident, à l'Ouest de Kia-Yu-Kouan, passe de Kia-Yu (Kansou). Cet homme, ajouta-t-il, est du royaume de Tien-Fang (Arabie), dont le roi, riche et puissant, intelligent et vertueux, commande à de nombreux guerriers. Le royaume renferme des mines de toutes sortes, et les coutumes de ses habitants sont excellentes. Quand le roi, qui est un saint, fit son entrée dans le monde, des phénomènes extraordinaires se manifestèrent. Le soleil eut cinq couleurs; la nuit, cinq veilles; des nuages bleus du ciel, tomba un livre sacré. Il importe d'établir de suite de bonnes relations avec le roi dans l'intérêt de l'empire. L'Empereur, après avoir longtemps réfléchi à ce qu'il venait d'apprendre, se décida à envoyer en Arabie un ambassadeur nommé Che-Min-Ting, avec des présents et une lettre pour le roi d'Arabie. Celui-ci envoya à son tour trois de ses sujets, très-intelligents, habiles astronomes, et nommés Kai-Chi, Ouai-Sy et Ko-Sin. Les deux premiers moururent en route. Ko-Sin arriva en Chine, et l'Empereur lui fit préparer, pour lui et sa suite, un magnifique palais. Peu de temps après l'arrivée de Ko-Sin, l'Empereur s'étant déguisé alla le voir, et remarqua que Ko-Sin ressemblait à l'homme au turban qu'il avait vu

en songe. Ko-Sin, de son côté, reconnut de suite l'Empereur, et, s'agenouillant, lui dit : — Je suis confus de l'honneur que me fait Votre Majesté, que ma connaissance approfondie des étoiles, des hommes et des choses de ce monde m'a permis de reconnaître aussitôt. — L'Empereur fut extrêmement surpris, et, l'ayant fait venir le lendemain dans son palais, l'interrogea longuement sur son pays. — Mon pays, lui répondit Ko-Sin, est un grand pays dont les habitants sont bons et justes. On y connaît les trois King et les cinq Tching. — C'est, sans doute, ajouta l'Empereur, grâce à la doctrine de Confucius qui a dû pénétrer en Arabie. — Certainement, répliqua Ko-Sin, la doctrine de Confucius est venue jusqu'à nous; en outre, nous avons un livre sacré appelé Coran, tombé du ciel, et qui explique tout ce que les hommes doivent savoir pour bien se conduire et être heureux. Ce livre est supérieur à tous ceux qui existent dans le monde. — L'Empereur fut très-satisfait, et, lorsqu'après quelques mois de séjour en Chine, Ko-Sin voulut retourner dans son pays, l'Empereur lui donna pour l'escorter trois mille de ses soldats, qui restèrent en Arabie et à la place desquels le roi d'Arabie envoya trois mille soldats mahométans avec Ouang-Ga-Sa, son oncle, chargé de porter en Chine le livre sacré. L'Empereur Tai-Tsong, frappé du savoir-vivre, de l'intelligence et de la science de cet envoyé, ordonna au gouverneur de sa capitale de faire construire une mosquée pour les mahométans qui l'accompagnaient, et le pria de rester à Tchang-Ngan. Ouang-Ga-Sa accepta les offres de l'Empereur et s'installa à Tchang-Ngan avec sa nombreuse suite. Le peuple,

ayant remarqué que les nouveaux venus faisaient, cinq fois par jour, leurs cérémonies dans la mosquée, en se tournant vers l'occident, la mosquée fut appelée, Ly-pay-sze; plus tard, les mahométans étant devenus plus nombreux, l'Empereur leur permit de résider à Nanking et à Canton, en leur accordant l'autorisation de bâtir une mosquée dans chacune de ces villes. C'est ainsi que la religion mahométane a pénétré en Chine. »

~~~~~~~~

Nous pourrions donner encore des extraits de plusieurs autres ouvrages chinois relatifs à l'introduction de l'islamisme en Chine. Mais ils ne font que reproduire les mêmes faits sous une autre forme, suivant les suppositions de chaque historien, et l'on peut dire sans crainte de se tromper que les Chinois ignorent l'époque à laquelle la religion de Mahomet a pénétré dans leur pays.

Cependant, au milieu de tous ces documents, plus ou moins obscurs, il semble ressortir d'une manière assez claire que les premiers mahométans arrivés en Chine ont été des marchands arabes venus par mer, au commencement de la dynastie des Tang (de 618 à 625).

Maintenant, quel est le premier apôtre que Mahomet a choisi pour aller prêcher sa doctrine en Chine? Suivant les uns, comme on a pu le voir, c'était un oncle maternel du Prophète, nommé Ouang-Ke-Tchi, ou Ouang-Ka-Sa, ou Ouang-Ka-Sze; suivant d'autres, il se nommait Sahhapa ou Sahhape; quelques-uns l'appellent Sarta ou Sarti, tou-
~~~~~~~~

jours oncle maternel de Mahomet. Enfin, un certain nombre de musulmans chinois, trouvant qu'un seul apôtre ne pouvait pas porter le Coran, le livre saint par excellence, lui ont adjoint deux autres compagnons. Nous ne parlons pas de ceux qui, pour bien montrer que leur religion ne le cède en rien au bouddhisme, qu'ils exècrent par-dessus tout, ont inventé la fameuse fable du songe que nous avons racontée plus haut, et qui n'a pas même le mérite de la nouveauté. L'Empereur Mingty, d'après les annales chinoises, en l'an 65 de notre ère, eut un rêve dans lequel il vit un homme resplendissant d'or, très-grand, dont la tête et le cou brillaient d'un vif éclat et qui s'avançait vers lui. Il comprit avec l'aide de ses astrologues (ce qui fait honneur à la sagacité des uns et des autres), qu'il y avait dans les contrées occidentales de l'Asie, un génie dont le nom était Fô, et qui était plus fort que les rois, plus sage que les lettrés. Il envoya aussitôt chercher dans le Tien-Tchou-Koue (l'Inde) la statue du maître inconnu et les livres renfermant sa doctrine. Voilà comment le bouddhisme pénétra en Chine. L'histoire racontée par l'auteur du *Hoey-hoey-yuen-lay* n'est donc qu'une reproduction de la fable bouddhique. Tant il est vrai, a dit avec raison ce pauvre de Carné, que rien n'est plus stérile que l'imagination des peuples barbares, qui, enfantant toujours les mêmes chimères, a éternellement recours aux mêmes plagiats.

Dans toutes ces allégations, il n'y a pas l'ombre d'une vérité historique, et les musulmans chinois sont restés dans la plus grande ignorance au sujet de leur origine. A force de recherches, nous espérons être parvenu à

résoudre cette importante question. Nous croyons, et c'est l'opinion d'un certain nombre de lettrés et de prêtres musulmans chinois, que le premier mahométan venu en Chine pour y propager l'islamisme a été le Sahhabe Wahb-Abi-Kabcha, un des oncles maternels de Mahomet, dont parle El-Cheikh-el-Quastalani, historien arabe de Castille, comme son nom l'indique. Des savants européens ont prétendu qu'Amina, la mère du Prophète, n'avait pas de frères, c'est une erreur. En-dehors du Cheikh-Al-Quastalani, Albuféda raconte, dans le chapitre de son *Histoire universelle* intitulé : « Les Parents du Prophète, » que la mère de Mahomet mourut à Abouaa, entre la Mecque et Médine, un jour qu'elle était en visite chez ses frères, dont il ne donne pas le nom.

La plupart des mahométans chinois qui ont écrit sur ce sujet disent, ainsi qu'on a pu le voir par les documents publiés ci-dessus, que le grand sage, dont le tombeau est à Canton, et qui leur a apporté la lumière de la foi, s'appelait Wa-Ka-Sa ou Wang-Ka-Sze (1), qu'ils écrivent Wa-Ka-Sze, en le faisant précéder de Saad et quelquefois d'Ebou, ou d'Abi. Ainsi, dans une inscription dont nous avons donné un extrait, le nom de l'ancien sage, écrit en arabe, se prononce Saad-Ebu-Wakkass; en consultant l'histoire arabe, nous trouvons bien un per-

(1) La plupart des auteurs chinois l'appellent en chinois Ouang-Kassa; c'est une erreur qui provient de ce que le même caractère employé dans le principe se prononce, ou Ouang, ou Ouo, ou Ouah; de même ils ont fait de Saad, ou plutôt Seyid, Sarte, Sarti ou Sarta.

sonnage qui porte le même nom, et qui était un des douze principaux Asshabs (1) auxquels Mahomet conféra le titre d'Hawary, apôtre ou coopérateur. Etait-il parent du Prophète, il nous a été impossible de le constater? Ce que l'on sait, c'est que le Saad-Ebu-Wakkass était un vaillant soldat de la foi, qui se vantait d'avoir, le premier de tous les croyants, versé le sang d'un infidèle. C'est à lui à qui Mahomet, dans la première guerre sainte, confia en son absence le soin de garder sa famille, en lui disant : « Saad, tu es pour moi autant que mon père et ma mère. Je te confie ce que j'ai de plus précieux. » Plus tard, Omar, nomma ce favori et confident du Prophète, commandant en chef des troupes arabes en Perse. En l'an 636 (quinzième année de l'hégire), il gagna la célèbre bataille de Cadexia, traversa le Tigre et s'empara de la capitale de la Perse. Quand il mourut, *en Arabie*, Aishé, veuve du Prophète, fit porter son corps à la mosquée, où elle récita elle-même les prières avec les autres veuves du Prophète, cérémonie qui fut approuvée par l'iman Schafiy et blâmée par les autres imans du rite hanéfite.

Ce n'est donc pas le Saad-Ebu-Wakkass qui est enterré à Canton. Ce n'est pas également son fils, il ne porterait pas ce nom, et, de plus, il faudrait admettre, dans ce cas, que les auteurs chinois se seraient trompés.

(1) Tous les disciples de Mahomet, tous ceux qui, de son vivant, embrassèrent sa doctrine, qui furent admis en sa présence, ou qui assistaient à ses prédications, portent le nom d'Asshabs, ou Sahhabe, c'est-à-dire compagnons ou favoris. D'après les auteurs arabes, leur nombre s'élevait à plus de 14,000.

Nous préférons supposer que ce grand sage, comme ses coreligionnaires chinois le désignent, était Wahb-Abi-Kabcha, oncle maternel de Mahomet, et qu'en l'an 628 (qu'on appelle dans l'histoire arabe, l'année des missions), il fut envoyé pour porter des présents à l'Empereur de la Chine et lui annoncer la nouvelle doctrine. On nous objectera peut-être que la première ambassade arabe, dont les annales chinoises font mention, arriva en l'an 651 ; ceci est juste, seulement il ne faut pas oublier qu'en l'an 628 (1) l'Arabie dépendait encore de la Perse et que, diplomatiquement parlant, le Sahhabe Wahb-Abi-Kabcha, ne pouvait être considéré comme un ambassadeur. Le Koreisch Abou-Wahab, dont il est question dans la relation des deux voyageurs arabes qui vinrent en Chine au IXe siècle, n'était pas lui-même un envoyé politique ; cependant il fut reçu à la cour et obtint une audience de l'Empereur. En résumé nous croyons, en nous appuyant sur l'opinion de savants mahométans, que Wahb-Abi-Kabcha, venu par mer en Chine, en l'an 628 ou 629, a débarqué à Canton, qu'il est allé ensuite à Sy-Ngan-Fou, capitale de l'empire, où il a été reçu par l'Empereur Tai-Tsong, qui était un souverain très-libéral et très-avancé pour son siècle, et qu'il a obtenu l'autorisation de construire une mosquée à Canton, en même temps que le droit pour ses coreligionnaires de professer

(1) L'année 628 est appelée par les Arabes l'année des missions. Les plus remarquables de ces missions furent celles que Mahomet envoya à Khosroës II, roi de Perse, qui déchira sa lettre sans vouloir la lire, et à Héraclius, empereur romain, qui, en habile politique, traita avec les plus grands égards les délégués du Prophète et les combla de présents.

librement leur culte dans l'empire. Wahb-Abi-Kabcha, sa mission une fois accomplie, est rentré en Arabie, en 632, espérant y retrouver le Prophète. Mais, en arrivant, il apprit sa mort, qui lui causa un profond chagrin. Il se reposa quelque temps, et, lorsque Aboubekr eut formé le Coran avec les feuillets épars, laissés par Mahomet, il prit le saint livre et repartit pour la Chine. A peine fut-il de retour à Canton, qu'il s'y éteignit, épuisé par les fatigues du voyage. On l'enterra dans un des faubourgs de la ville, où son tombeau est resté jusqu'à ce jour un objet de vénération pour tous les croyants de l'Extrême-Orient. C'est à lui que les musulmans doivent la construction de la plus ancienne mosquée de la Chine. Le premier temple mahométan, bâti ensuite dans le nord-ouest, à Sy-Ngan-Fou, une des deux capitales de l'empire, date de 742, première année Tien-Pao du règne de l'Empereur Ming-Houang-Ty, ce qui permet de supposer que l'islamisme n'a pénétré par terre dans le nord de l'empire que sous le règne de cet Empereur éclairé. « Dans la période florissante des années Kai-yuen (713-742), relate le *Sy-yu-tchuen*, les barbares de l'Occident arrivèrent en foule dans le royaume du Milieu, et comme par irruption, de plus de cent royaumes, éloignés d'au moins mille lieues, apportant avec eux, comme présents, leurs livres sacrés, qui furent reçus et déposés dans la salle de traduction des livres sacrés ou canoniques du palais impérial. A partir de cette époque, les doctrines religieuses des différents pays de l'Occident se répandirent et furent pratiquées ouvertement dans l'empire des Tang. »

Le fait mentionné par cet ouvrage est très-important

au point de vue historique. Toutefois l'auteur a oublié de rappeler qu'avant l'an 742, il y avait dans le nord-ouest de l'empire, aussi bien que dans le sud, une véritable colonie de musulmans étrangers, la plupart marchands, ne songeant nullement à propager leur religion, et qui, après avoir séjourné plus ou moins longtemps sur la terre hospitalière qui les avait reçus, retournaient joyeusement dans leur pays natal.

Le premier noyau des mahométans de l'Occident, implanté en Chine, a été un contingent de 4,000 soldats, arabes, venus du Khouaresm, portant le nom de Tche-Choui-Kiun (division de la rivière Rouge), que le kalife Abou-Giafar envoya, en l'an 755, au secours de l'empereur Sou-Tsong, menacé par le rebelle An-Lo-Chan, et qui, pour les récompenser de leurs services, leur permit de s'établir dans les principales villes de l'empire. Ces soldats, qui épousèrent des femmes chinoises, peuvent être considérés comme la souche des mahométans chinois.

POPULATION MUSULMANE DE LA CHINE

Les Mahométans chinois évaluent à 20,000,000 le chiffre de la population musulmane dans l'intérieur de l'empire. Ce chiffre n'a rien d'extraordinaire, quand on connaît l'époque à laquelle l'islamisme a pénétré en Chine, l'accroissement rapide de la population dans l'Extrême-Orient, la promptitude avec laquelle se sont repeuplées les provinces dévastées par divers fléaux si familiers à ce malheureux pays, enfin, la nature des moyens employés par les mahométans pour augmenter le nombre de leurs prosélytes (1). On a cru jusqu'alors qu'ils avaient un système de propagande religieuse admirablement organisé pour opérer des conversions sur une vaste échelle : tous les prêtres musulmans que nous avons consultés à ce sujet nous ont répondu qu'à

(1) Nous croyons, comme le Dr Martin, attaché en 1872 à la légation de France à Péking, qu'il est à peu près impossible de préciser le montant de la population de la Chine, et que le chiffre de 400 millions, qui est donné par des statistiques, est celui qui se rapproche le plus de la vérité. (*Bulletin de la Société de géographie*, juillet, août 1872.)

la vérité, un certain nombre d'infidèles, chaque année, demandaient à entrer dans leur religion, mais que ces conversions assez restreintes étaient le résultat naturel des bons rapports existant entre les familles ainsi que de l'influence réelle de l'esprit de charité qui règne dans toutes les classes de la population musulmane.

« Les lettrés, » nous ont-ils dit encore, « dans leur ignorance, prétendent que nos idées ne diffèrent nullement de celles des autres Chinois qui sont basées sur l'étude des livres classiques; que le culte que nous rendons à l'Être suprême ressemble à celui qu'a prescrit Confucius pour le Seigneur du ciel, que notre morale est la même que celle des grands philosophes; quelques-uns sont même persuadés, que nous avons emprunté au bouddhisme nos cérémonies rituelles, le jeûne, l'aumône et la doctrine des récompenses. Vouloir leur prouver le contraire, de même que chercher à éclairer les masses idolâtres pour les convertir à la foi, constituerait pour nous un véritable danger, et nous l'évitons avec le plus grand soin. Quand le moment sera venu, ils reconnaîtront leurs erreurs. »

« En attendant, c'est par les mariages contractés entre familles mahométanes, et par les achats d'enfants que l'islamisme augmente progressivement en Chine. » Cette assertion est parfaitement exacte; dans plusieurs famines qui ont dévasté l'empire à différentes époques, les musulmans ont effectivement acheté des enfants aux familles indigentes, les ont élevés, leur ont donné plus tard, des femmes, des maisons, et ont formé

des villages entiers de ces nouveaux convertis (1) qui ont pris leur place dans la grande communauté.

La population musulmane des dix-huit provinces est divisée ainsi :

Kan-Sou, 8,350,000.

Dans l'arrondissement de Kouei-te-tchin, on compte plus de 1,300 mosquées (1). A Lan-tcheou-fou, et dans les environs, le nombre des mosquées s'élevait, avant la dernière insurrection, à plus de 2,000. Les principaux départements du Kan-Sou, où la population musulmane

(1) John Anderson, dans son mémoire sur les Panthays du Yun-Nan, dit que ce système existe dans le Yun-Nan et à Ghad. « J'en ai eu de nombreuses preuves, » ajoute-t-il, « quand j'étais à Momien, la plaee forte des Panthays, située plus à l'ouest. »

Les musulmans, dans les anciens temps, augmentaient seulement le nombre de leurs adeptes par des allianees et des mariages eontraetés entre eux. Mais, depuis quelque temps, ils ont fait des progrès considérables par l'argent. Ils aehètent partout où ils peuvent des enfants. Dans une famine qui a ravagé le Chan-Tong, ils en ont aeheté plus de 10,000. Ils les marient ensuite, et les établissent soit eomme ouvriers, soit eomme agrieulteurs. Ils habitent prineipalement les villes ; peu à peu, ils finissent par former des quartiers dans les villes, et ne permettent à personne d'habiter parmi eux, s'il ne va pas à la mosquée ; ce qui fait qu'ils se sont multipliés eonsidérablement dans ees dernières eentaines d'années. Ils sont dans les diverses provinees depuis 600 ans. (Du Halde.)

Le Père Leeomte éerivait au eardinal de Bouillon, en 1680 : « Les mahométans habitent la Chine depuis 600 ans ; ils n'ont jamais été molestés, paree qu'ils jouissent tranquillement de leur liberté, sans ehereher à propager leur religion, même par des mariages en-dehors de leurs eoreligionnaires. Ils sont regardés eomme étrangers, quoique très-nombreux dans eertaines provinees, par exemple au nord du Houang-ho, et le long du eanal impérial.

est la plus considérable, sont : Ning-hia-fou, Si-ning-fou, Léang-tcheou-fou, Kan-tcheou-fou.

Dans le Kan-Sou, les mahométans sont, par rapport aux autres Chinois, dans la proportion de 6 à 5 ou 4.

Une des plus grandes villes de commerce sur le Houang-ho, Ling-tcheou, l'ancienne capitale des Tangouths, est peuplée en grande partie de musulmans. La population mahométane n'est pas moindre dans le département de Léang-tcheou-fou, à l'extrémité septentrionale de la Chine. Sous Kien-Long, les Salars comprenaient environ 6,000 familles.

Chen-Si, 6,500,000.

La population musulmane du Chen-Si est environ de 6,500,000 âmes, répandues dans les départements d'Han-tchong-fou, Yu-lin-fou, Sy-ngan-fou, Tong-tcheou-fou, Fong-tsiang-fou, dans les arrondissements de Tien-Tcheou, Ling-tcheou et Chang-tcheou. Dans les trois premiers départements, les musulmans ont toujours été assez tranquilles. Un décret publié par l'Empereur Kien-Long, en 1782, fait savoir, que, d'après un rapport du Fou-tay du Chen-si, nommé Py-Yuen, « il y a, « dans cette province, plus de mahométans que partout « ailleurs. Dans la ville de Sy-ngan-fou et les environs, « dans les districts de Oey-nan-hien, Lin-tong-hien, « Kao-ling-hien, Hien-yang-hien, dans le département « de Tong-tcheou-fou, l'arrondissement de Hoa-tcheou, « dans le département de Han-tchong-fou, dans le district « de Nan-tchen, et plusieurs autres, Tcheou ou Hien, « les mahométans occupent un grand nombre de tchay,

« ou villages fortifiés; dans la ville de Sy-Ngan-Fou, « ajoute le Fou-tay, le nombre des familles musulmanes « est de plus de 50,000, qui habitent le quartier où se « trouve situé mon yamen (résidence); ils ont sept grandes « mosquées, dont la plus grande a été construite sous « la dynastie des Tang. »

Il y a quelques années, quand éclata la rébellion du Chen-Si, la *Gazette officielle de Péking* publia le bulletin d'une prétendue victoire remportée sur les insurgés, et donna les noms de plus de cent villages musulmans formant une ligne continue sur les rives de la rivière Oey-ho. Le même journal informait en même temps les populations, que plusieurs dizaines de mille musulmans, natifs du Chen-Si, s'étaient réfugiés dans le Kan-Sou, et que l'empereur leur avait promis le pardon, s'ils voulaient retourner dans leurs foyers.

Il paraît, si l'on doit en croire les journaux chinois édités à Hong-Kong, et généralement assez bien informés, que le nombre des mahométans du Chen-Si, qui, battus dans ces dernières années par les armées impériales, ont dû quitter la province et sont maintenant réunis en grandes bandes, près de la frontière occidentale de l'empire, sous le nom de tigres à barbe blanche, dépasse 300,000 hommes.

Chan-Si et sud de la Mongolie, 50,000.

Près de Ta-tong-fou et jusqu'aux frontières de la Mongolie, on trouve des mahométans. « Le penchant « des Mongols pour le lamaïsme ne pouvait permettre « de supposer que l'islamisme serait parvenu à s'im-

« planter parmi eux. Cependant, dans toutes les villes « les plus importantes de la Mongolie qui, dans le « sud, n'est nullement déserte ni habitée par les no- « mades, comme quelques personnes le supposent, les « mahométans sont répandus en grand nombre. Dans « la capitale de la Mongolie, à Koukha-Khoto, les cé- « lèbres voyageurs Huc, Jecker et Marcartney ont ren- « contré des musulmans. La *Gazette officielle de Péking* « a parlé, il y a quelques années, avant la dernière insur- « rection des mahométans, des brigandages commis à « Nan-Si par le musulman Ma-Te-Sin. D'où peuvent « venir ces mahométans? Il est vrai que tous les Chi- « nois marchands de bestiaux sont mahométans, et, « comme la Chine n'a pas de prairies, c'est la Mongolie « qui lui fournit des bestiaux. Les troupeaux entrent « dans le Chan-Si et se rendent de là dans le Tchy-ly, « en traversant le Houang-ho à la nage. Ce qui est « plus curieux encore, c'est qu'au commencement du « siècle dernier, il existait déjà une mosquée à Tsi-tsi- « gar, capitale de la province Mandchoue-Amoursk « presque sur la frontière de la Russie, certainement le « point le plus avancé au nord-ouest où le mahométisme « ait pénétré. Toutefois, il serait possible qu'à Argoun « même, dans nos possessions, il existât des familles « musulmanes (1). »

Tchy-Ly, 250,000.

Le nombre des mahométans à Péking était, en 1867, d'après le professeur Vasilieff, qui devait être bien renseigné par l'archimandrite Palladius, de 20,000 fa-

(1) Vasilieff, *Marche du mahométisme en Chine.*

milles, comprenant environ 100,000 personnes. Aux environs de la capitale, des villages entiers sont peuplés exclusivement de mahométans. Il existe à Péking 11 mosquées; près du palais, s'en trouve une assez belle, bâtie vis-à-vis des pavillons impériaux, en l'honneur et pour le service d'une impératrice mahométane que Kien-Long épousa en 1735.

Le Dr Martin, dans une notice sur Péking (*Bulletin de la Société de géographie*, 1873), mentionne que les musulmans de la capitale sont à peu près tous marchands; leurs magasins se distinguent des autres par un croissant qui surmonte l'enseigne. Ils sont joailliers, marchands de pelleteries, ils tiennent presque tous, sinon tous, les établissements de bains publics et les boucheries, où, chaque matin, se rend le sacrificateur pour tuer les animaux, conformément aux rites.

« Chaque samedi, les musulmans font entre eux des « collectes pour les nécessiteux de leur secte. Il n'est pas « jusqu'aux mendiants qui tiennent à se distinguer des « mendiants chinois; ils tendent la main gauche, tandis « que ces derniers tendent la main droite. »

Chan-Tong, 200,000.

La province de Chan-Tong comprend également un assez grand nombre de mahométans, dont la plupart sont soldats et courriers, ainsi que nous avons pu en juger par nous-même en nous rendant, par terre, de Yen-Tay (Tche-fou) à Péking. Lin-Tsin-Tcheou, sur le grand canal, est un des principaux foyers de l'islamisme en Chine; c'est là que les prêtres musulmans qui exercent

leur ministère à Péking reçoivent l'instruction religieuse. On compte, dans le Chan-Tong, 325 mosquées.

Yun-Nan, 3,500,000 à 4,000,000.

Dans la province de Yun-Nan, on compte de 3,500,000 à 4,000,000 de mahométans, dispersés dans les départements de Ta-Ly-Fou, Chin-Ning-Fou, Yong-Tchang-Fou, Tchao-Tong-Fou, Pou-Eul-Fou, Ly-Kiang-Fou, King-Tong-Fou, Kouang-Nan-Fou, Ly-Ngan-Fou, Tcha-Hiong-Fou. Un grand nombre habitent également l'arrondissement de Yun-Tcheou et les Ting de Kin-Yue-Ting, Yong-Pe-Ting.

Marco Polo, qui a parcouru ces pays de 1271 à 1295, raconte qu'à la fin du XIIIe siècle, la population du Yun-Nan, qu'il appelle Carajan, était composée en grande partie de musulmans. Rashid-Ood-Din, vizir de Perse, rapporte également, dans ses ouvrages, qu'au commencement du XIVe siècle, les habitants du Yun-Nan (Carajan), étaient presque tous mahométans. Ibn-Batouta, confirme ce fait, qui, depuis cette époque, n'a pas été démenti. Actuellement, la population musulmane de cette province, malgré les vides considérables produits par la dernière rébellion, dépasse 3,500,000 âmes; dans ce nombre, sont comprises les tribus sauvages qui résident sur les frontières de la Birmanie, et qui ont embrassé l'islamisme sous la dynastie des Yuen.

Dans le Leao-Tong, on compte environ	100,000	mahométans
Hou-Nan; Hou-Pe.	50,000	—
Kiang-Si	4,000	—
Kiang-Sou; Ngan-Hoei. . . .	150,000	—

Kouang-Tong	21,000	mahométans
(12 mosquées, 4 dans l'île d'Hai-nan.)		
Kouang-Si	15,000	—
Kouei-Tcheou	40,000	—
Sze-Tchuen	40,000	—
Ho-Nan.	200,000	—
Tche-Kiang; Fo-Kien.	30,000	—

En résumé, la population musulmane de la Chine, sans comprendre celle des pays qui dépendent de l'empire, est de 20 à 21 millions d'âmes, chiffre que nous croyons exact, d'après les renseignements qui nous ont été donnés par des mandarins, des prêtres et des notables des diverses provinces.



CARACTÈRE PHYSIQUE ET MORAL

DES MAHOMÉTANS CHINOIS

Les mahométans chinois diffèrent essentiellement par la physionomie et le caractère des autres habitants de l'empire. Ils forment une nouvelle race, dans laquelle on reconnaît le mélange des trois sangs arabe, turc et chinois. Pour bien comprendre ce type qui n'existe nulle autre part, il faut remonter à son origine. La souche des mahométans chinois est, comme nous l'avons dit plus haut, un contingent de quatre mille soldats arabes, envoyés, en l'an 755, par le kalife Abou-Giafar, au secours de l'Empereur Sou-Tsong, et qui, ayant obtenu l'autorisation de rester en Chine, s'y établirent et épousèrent des femmes chinoises. Trois siècles plus tard, lorsque les conquêtes de Gengiskhan ouvrirent une large voie de communication entre l'orient et l'occident de l'Asie, des masses de Syriens, d'Arabes, de Persans, de Tadjiks, de Hoey-Hou et d'Oueïgours en profitèrent pour pénétrer dans l'empire, comme marchands, artisans, soldats ou colons. Quelques-uns y furent amenés comme prisonniers de guerre. Un grand nombre d'entre eux se

fixèrent alors dans le pays où ils furent accueillis avec certains égards par la dynastie mongole qui régnait à cette époque. Pendant quatre siècles, ces étrangers, enviés par les indigènes pour leurs immunités politiques, eurent mille facilités pour se développer et s'organiser en une commune populeuse et florissante. Forcés par leur loi religieuse de se marier entre eux, ils prirent peu à peu des concubines chinoises, et ne tardèrent à perdre cette diversité de types qui les différenciait au moment de leur arrivée en Chine, et formèrent ainsi une race distincte de la race chinoise, et ne rappelant en rien leur origine hétérogène. Tous les voyageurs qui ont pu les observer depuis, tels que l'abbé Huc, Francis Garnier, Anderson, Dupuis, etc., ont été frappés de leurs traits caractéristiques qui permettent de les reconnaître au milieu des autres habitants du Céleste-Empire.

« Ils sont, » dit John Anderson, « généralement bien faits, d'une structure athlétique, de moyenne taille ; avec le visage allongé, les yeux légèrement obliques, les pommettes proéminentes ; leur physionomie tout à fait mâle respire la vigueur et l'énergie ; ils portent habituellement la moustache, mais assez courte, ils se rasent le reste de la figure ; leur principale coiffure est le turban.

« Ils ne sont nullement fanatiques ; ce qui est d'autant plus extraordinaire qu'en-dehors de leur religion, qui ne prêche pas la tolérance envers les autres religions, ils sont nés sur le sol le plus exclusif du monde. Ils sont habiles marchands et ont une véritable appréciation des avantages qu'ils auraient en entretenant des relations très-étendues avec les autres nations ; leur honnêteté est

au-dessus de tout commentaire. Un Chinois qui voyageait dans le nord du Yun-Nan, pendant la rébellion, m'a dit qu'une grande caravane allant au Thibet oriental, devant passer dans un endroit où les Panthays et les Impériaux étaient sur le point d'en venir aux mains, le général mahométan ajourna son attaque pour lui laisser le passage libre. Ce même Chinois m'a raconté que ses compatriotes préféraient les mandarins mahométans aux autres mandarins, comme étant plus justes, plus doux, et moins prévaricateurs. »

« Les mahométans chinois portent des traces très-visibles d'une origine étrangère : les traits distinctifs de la race turque sont apparents chez la plupart de ceux qui habitent l'ouest de la Chine (1). »

Francis Garnier a remarqué également que les mahométans d'origine arabe étaient assez nombreux en Chine, mais que la majorité ressemblait beaucoup aux autres Chinois, dont ils se distinguent toutefois par la taille, la force et la physionomie plus énergique. Il attribue cette ressemblance à l'habitude qu'ont les musulmans chinois de prendre des concubines chinoises en-dehors de leurs femmes légitimes, qui sont choisies dans les familles mahométanes. Quant à l'origine réelle des mahométans du Yun-Nan, il est d'avis qu'ils proviennent de souche arabe mélangée avec du sang d'émigrants turcs et du sang chinois. Suivant M. le D[r] Martin, « les mœurs des musulmans à Péking

1. John Anderson, *Journal of the anthropological Institute of Great Britain*, octobre 1871, et voyage de Mandalay à Momien.

« diffèrent assez de celles des Chinois. Quoiqu'ils portent « absolument le même costume, il n'est pas difficile de les « reconnaître à la forme aquiline de leur nez, ainsi qu'à « l'obliquité moindre de leurs yeux. Dans son *Voyage en* « *Chine* (t. XI, p. 76), le Père Huc dit : Leur physionomie « est tout à fait chinoise, leur esprit non. La première de « ces assertions seule est inexacte; cet auteur ajoute « que les musulmans sont plus énergiques, ce qui les fait « craindre et respecter. En cela, il a raison; on pourrait « aller plus loin et dire qu'ils finiront par dominer la « Chine. Ils menacent de compliquer ainsi le grave pro- « blème des relations avec l'Occident. »

Pour M. l'abbé David, le savant missionnaire lazariste, qui a parcouru la Chine dans toute son étendue, les mahométans chinois n'ont rien du fanatisme oriental; leur religion se réduit à quelques articles dogmatiques, à la pratique de la circoncision, à l'abstinence de la viande de porc. Seulement, un petit nombre d'entre leurs chefs religieux ont pu effectuer le pèlerinage à La Mecque. Ils lisent le Coran en arabe sans le comprendre guère. Lors de l'insurrection du Chen-Si, au premier bruit de la conspiration qui s'ourdissait contre leur existence, ils avaient essayé d'unir leur cause à celle des chrétiens toujours tracassés et non moins détestés qu'eux par les païens. »

Enfin, voici une autre appréciation de M. Dupuis, qui, mieux que personne, a pu observer les mahométans chinois dans ses nombreux voyages dans tout l'empire : « L'intérieur de Sin-Chin avait peu souffert, mais il n'en « était pas de même du faubourg et de la plaine. Dans la

« ville, nous remarquâmes des mosquées, dont une très-
« jolie, et qui, par sa magnificence nous rappela les mos-
« quées d'Orient. Le type arabe nous apparut là, chez quel-
« ques-uns, très-bien conservé, avec cet œil pénétrant,
« cette fierté, ce maintien, cette allure qui les caractéri-
« sent. Avant l'insurrection, les musulmans, disséminés
« dans la masse de la population, passaient inaperçus
« pour la plupart; mais, lorsqu'ils se groupèrent pour
« mieux résister aux Chinois, ils prirent un cachet tout
« particulier. Tous portaient des turbans blancs, sauf
« les marabouts (Ha-Hong), qui avaient des turbans
« verts. » (*Voyage au Yun-Nan*, par J. DUPUIS. *Bulletin de la Société de géographie.*)

Qu'il nous soit permis, à notre tour, de donner notre appréciation sur cette race arabe-turco-chinoise, qui diffère individuellement suivant que l'infusion du sang chinois a été plus ou moins considérable. Ainsi, dans certaines provinces de l'empire, où les mahométans sont moins nombreux, on ne peut guère les reconnaître qu'à leur physionomie plus énergique, à leur visage plus allongé et à leur moustache plus épaisse et plus courte. Dans d'autres provinces, au contraire, principalement dans le nord et l'ouest de l'empire, les caractères distinctifs de la race sont très-apparents. Ils sont, en général, d'une taille moyenne, plutôt grande que petite; les hommes sont bien proportionnés et musculeux; les femmes sont moins grandes que les hommes, avec une poitrine assez développée et les hanches prononcées. Les pieds et les mains sont remarquables par leur petitesse, mais un peu maigres. La plupart des femmes appartenant à des

familles riches, que nous avons vues, avaient adopté l'usage du petit pied comprimé. Les femmes de la basse classe, dans un grand nombre de provinces, n'ont pas voulu s'assujettir à cette mode ridicule et barbare. La couleur de la peau est plus brune ou plus blanche que celle des autres Chinois, qui est jaune olivâtre ; les cheveux sont noirs et gros ; cependant, les cheveux blonds ne sont pas rares dans l'ouest. La barbe est plus fournie et plus fine. Le visage est ovale, les yeux légèrement obliques et plus fendus ; les pommettes proéminentes, le nez assez long et saillant. La physionomie est mâle et empreinte d'une franchise audacieuse qui forme un véritable contraste avec l'air efféminé et rusé des autres Chinois.

On sent une race qui unit, aux qualités et aux défauts du Chinois, une partie des qualités et des défauts de l'Arabe et du Turc, dont elle se distingue par sa tolérance et son libéralisme. Ils aiment peu les arts et les lettres, et préfèrent à l'industrie le métier des armes et le commerce. Ils sont animés, en général, d'un grand esprit de droiture et d'honnêteté. Ceux qui occupent des fonctions publiques sont aimés et estimés des populations, et ceux qui se livrent au négoce jouissent d'une excellente réputation. Ils sont charitables par principe religieux, et ne semblent former qu'une seule et grande famille dont tous les membres se protègent et se soutiennent mutuellement.

Ce qui prouve par-dessus tout leur supériorité, c'est que malgré leur tache originelle, grâce aux concessions adroites qu'ils ont su faire aux exigences de leur pays

d'adoption, grâce également au lien de confraternité religieuse qui les unit tous entre eux, ils ont pu grandir et se développer pendant que les autres religions étrangères qui ont voulu s'implanter en Chine n'ont fait, jusqu'à présent, que passer ou végéter.

Les mahométans jouisent, en Chine, des mêmes droits et des mêmes priviléges que les autres sujets du gouvernement impérial. Ils peuvent être agriculteurs, ouvriers, marchands, notables, mandarins, si leurs moyens ou leurs aptitudes le leur permettent. Ils occupent des emplois dans l'armée, les prétoires, l'académie des Han-lin et jusqu'auprès de l'Empereur. Néanmoins, ils mettent tous leurs soins à se faire oublier et à ne pas blesser les susceptibilités, ainsi que les préjugés des fonctionnaires et des lettrés, disciples fervents de Confucius. Ils portent les mêmes vêtements que les autres Chinois, la longue robe, la queue et la coiffure nationale qu'ils remplacent, lorsqu'ils sont dans leurs mosquées, par un bonnet de forme tronc-conique de diverses couleurs. Leurs mosquées ne dépassent pas les autres temples, et ils ont supprimé le minaret, par crainte du *fong-choui* (1), cette superstition absurde qui a tant d'influence sur les masses chinoises. Ils ne s'en tiennent pas là; ils assistent aux fêtes populaires, contribuent dans une certaine limite aux collectes ou quêtes faites en faveur d'œuvres qui ne les intéressent nullement,

(1) Nous avons expliqué, dans le petit livre que nous venons de publier sur *La Piété filiale en Chine*, ce que les Chinois entendent par le fong-choui, qui joue un si grand rôle dans les actes de leur existence.

et ceux qui exercent des fonctions élevées n'hésitent pas à accomplir les cérémonies religieuses fixées par le tribunal des rites. En un mot, ils s'appliquent à respecter en tout la loi et les usages de l'empire, aux dépens même des prescriptions de leur religion dont ils ne parlent jamais. Si, par hasard, ils sont amenés à discuter avec des lettrés des questions de doctrine, ils cherchent à leur démontrer que le seul point dans lequel ils diffèrent de leur école confucianiste, c'est que, conformément aux enseignements de leur maître révéré qui défend l'adoption de nouveaux usages, ils s'en tiennent aux traditions de leurs ancêtres pour tout ce qui concerne les mariages, les enterrements, qu'ils ne mangent pas de viande de porc, ne boivent pas de vin, ne fument pas de tabac, font des ablutions, et proscrivent la débauche ainsi que les jeux de hasard. Y a-t-il, dans tout cela, ajoutent-ils quoi que ce soit de répréhensible? Ces idées ont fini par prévaloir, même dans la classe la plus instruite, qui regarde le mahométisme comme un mélange de confucianisme et de bouddhisme. « La religion arabe, a dit un écrivain chinois du XVIIIe siècle, prescrit, pour le culte de l'Être suprême, ce que Confucius a ordonné pour le Chang-Ty; elle n'y a ajouté que ce qu'on a emprunté au bouddhisme et qui a trait à la prière, au jeûne, à l'aumône, aux récompenses et aux peines après la mort, et à certaines cérémonies du culte. Elle ne condamne pas la loi morale, c'est-à-dire la loi naturelle, et en autorisant les sacrifices supérieurs au ciel, au soleil, à la terre, à la lune; les sacrifices moyens aux génies des montagnes, de l'eau et de la terre; les

sacrifices inférieurs dans les temples des ancêtres et sur les tombeaux, elle fait preuve d'une tolérance éclairée dont on doit lui tenir compte. »

Le gouvernement (1) a toujours manifesté, au sujet de l'islamisme, une opinion plus ou moins favorable, et l'on peut citer de nombreux décrets, publiés à diverses époques, pour rappeler aux populations que la doctrine de Mahomet n'a pas d'autre but que d'enseigner la pratique du bien, ainsi que l'observation des obligations naturelles et des devoirs sociaux, et que si elle présente quelques différences avec les autres doctrines, il fallait considérer ces différences comme de simples questions de pays et de mœurs parfaitement comprises par son fondateur.

« Les mahométans, » disait l'Empereur Yong-Tching,

(1) Sous la dynastie des Ming, en l'an 1381, l'Empereur Tai-Tsou fit lui-même l'éloge de Mahomet en cent caractères gravés sur une tablette qu'il donna à un de ses ministres mahométans. Cette inscription était ainsi conçue « Les livres arabes expliquent la création de l'univers. Le fondateur et le propagateur de la religion musulmane est un grand saint, né en Occident, il a reçu du ciel 30 volumes d'un livre sacré qui lui a servi à éclairer le monde entier. C'était un grand roi et un grand maître, c'est le premier des saints ; il coopère aux mouvements du ciel, il protège les royaumes et les peuples, il a prescrit des prières orales qui doivent être récitées cinq fois par jour ; il a ordonné également la prière mentale. La base de sa doctrine est l'adoration du vrai Seigneur. Elle augmente le courage du pauvre, console les malheureux, pénètre le caché et l'obscur, sauve les vivants et délivre les morts. Cette doctrine, conforme à celle de l'antiquité et du présent, repousse et combat les superstitions. C'est la doctrine pure. Mahomet est réellement un grand saint. »

infligeant en 1732 un blâme sévère au grand juge du Ngan-Hoey, qui lui avait adressé contre la religion musulmane un rapport malveillant et mensonger, « sont devenus enfants du pays, et appartiennent, comme tous les autres, à la grande famille chinoise. J'entends qu'on les laisse libres de professer leur religion, et qu'ils soient traités comme mes autres sujets, pourvu qu'ils respectent les lois de l'empire. La religion est une affaire de conscience que nul n'a le droit de scruter. »

RELATIONS DE LA CHINE AVEC L'ARABIE

L'Arabie a joué un rôle important dans l'histoire du mahométisme chinois; il importe donc de connaître tout d'abord les relations qui ont existé entre ce berceau de l'islamisme et la Chine.

Jusqu'à la dynastie des Han, les Chinois ne possédaient que des notions extrêmement vagues sur les contrées situées à l'ouest des monts Bolor, cette chaîne de montagnes de l'Asie-Centrale qui, partant de l'Hindou-Kouch, se relie à l'Oulouk-Tag. En l'an 126 (après J.-C.), un général, nommé Tchang-Kien, résolut, avec une audace inouïe, de se rendre, accompagné d'une escorte de cent hommes, dans le pays des Yue-Tche, qui occupaient alors la Transoxiane, pour tâcher de conclure avec eux une alliance contre les Hiong-Nou, dont la puissance, toujours croissante, inquiétait sérieusement l'empire. Fait prisonnier par les Hiong-Nou, Tchang-Kien resta dix ans en captivité, finit par s'évader, et, après mille aventures, atteignit, le pays des Yue-Tche, d'où il rapporta des renseignements très-intéressants sur la Perse (Po-Sze), l'Inde (Tien-Tchou-Koue) et l'Arabie

(Ta-Che). A partir de cette époque, des relations s'ouvrirent entre la Chine et ces contrées de l'Occident, et des ouvrages publiés par ordre du gouvernement impérial, communiquèrent au peuple les informations géographiques et historiques que l'on s'efforçait de puiser auprès des ambassades ou des caravanes qui, de loin en loin, venaient offrir des présents à l'Empereur ou échanger les produits de leur industrie. Ces informations, comme on peut le supposer, ne brillaient pas toutes par l'exactitude ou la clarté. Mais les écrivains, connaissant l'esprit d'indifférence de la nation pour tout ce qui concerne l'étranger, s'en préoccupaient fort peu, et le gouvernement, suivant sa politique séculaire, ne tenait nullement à instruire les masses sur de pareilles questions. Pour qu'on se rende mieux compte de la valeur de ces écrits, nous allons donner un extrait relatif à l'Arabie, tiré d'un ouvrage intitulé *Sin-Ṫang-Chou*, nouvelles annales des Tang, et qui a été publié sous les Song, au commencement de notre ère :

« L'Arabie porte le nom de Ta-Che ou Ta-Tche (1),

(1) Ce nom de Ta-Che ou Ta-tche est probablement le même que celui de Tadjik, l'ancien nom de la Perse et des Perses, ou plutôt la dénomination nationale des Parthes qui la communiquèrent aux Persans leurs sujets. A l'origine, les Chinois appelaient la Perse et tous les pays qui en dépendaient, tels que l'Arabie, Tiao-Tche. Ce n'est que plus tard qu'on changea ce nom en celui de Po-Sze, prononciation vicieuse de Parsi. Quand les Mongols s'emparèrent de la Perse, l'Arabie fut appelée par les Chinois Tien-Tang, maison de Dieu, ou Tien-Fang, palais céleste, paradis, par allusion sans doute à la tente dressée par les anges le jour de la création du monde à l'endroit où Abraham construisit plus tard le Keabé. Cette tente,

« et dépend de la Perse. Ses habitants ont le nez fort, le « visage très-brun et barbu. Les femmes ont le teint « blanc, et sont remarquables par leur beauté. Elles ont « l'habitude de se cacher la figure au moyen d'un voile. « Ces mêmes habitants font chaque jour des prières en « cinq temps différents. Ils portent continuellement une « ceinture, dans laquelle ils mettent leur argent et un « long couteau. Ils ne boivent pas de vin, défendent « l'usage de la musique, et adorent le ciel dans des « temples très-grands et très-hauts. Tous les sept jours « leur roi se rend au temple, s'assied sur un trône, et « fait à ses sujets un discours qui se termine toujours « par ces mots : Si vous mourez en combattant contre les « ennemis de votre pays, vous êtes sûrs de monter au ciel. « Plus vous tuerez d'ennemis, plus grandes seront vos « récompenses de la part du ciel. Ces discours, répétés « sans cesse, ont fini par rendre ce peuple aussi auda- « cieux que courageux. Le territoire de ce pays est vaste, « mais sablonneux et peu productif. La chasse est abon- « dante et sert à nourrir les habitants, qui aiment « beaucoup le miel qu'on ramasse dans des petites « maisons en forme de voûte. Le pays produit également « de très-gros raisins, qui sont offerts chaque année aux « chefs, et des chevaux très-rapides, nommés chevaux « dragons, pouvant parcourir 100 lieues par jour. Sous la

d'après la cosmogonie chinoise, a été transportée du paradis par les anges et consacrée à l'Eternel, sous le nom de Beith'Allah, maison de Dieu. D'autres écrivains chinois prétendent que Tien-Tang (lieu de félicité) exprime le sens du mot arabe Yemen, le pays sacré, dont le premier prince fut Yareb qui donna son nom à l'Arabie.

« dynastie des Soui, en l'année Ta-ye du règne de Yang-
« Ty (615), un habitant de ce pays entretenait un grand
« nombre d'animaux sur une montagne, nommée Ku-
« Fen Médina. Un jour, un de ces animaux lui révéla
« qu'à l'ouest était située une montagne, dans le sein
« de laquelle avaient été creusées trois grottes conte-
« nant des armes et une pierre noire avec cette ins-
« cription : Qui me trouvera sera roi. Cet habitant
« se rendit de suite à la montagne désignée et décou-
« vrit la pierre en question. Il dit alors à ceux qui
« l'accompagnaient : — Cette pierre m'indique ce que
« je dois faire. Que ceux qui ont confiance en moi
« me suivent. — Il commença à attaquer les marchands
« de Mekochan (de la Mecque), qui venaient dans ce
« pays pour faire leur commerce, et, leur ayant enlevé
« un butin considérable, conduisit ses partisans dans
« un désert, où ils le nommèrent roi. Le roi de
« Perse, en apprenant cette nouvelle, envoya de suite
« des troupes pour écraser le rébellion, mais ses troupes
« furent défaites, et il perdit son royaume, dont les
« rebelles s'emparèrent. Ceux-ci se ruèrent ensuite sur
« le royaume de Fo-Ling (1), qu'ils soumirent également,

(1) S'appelait également Ta-Tsing et Ly-Kan-Koue, sous la dynastie des Han. A la fin de cette dynastie, le roi Antun, Antoine, envoya en Chine, par l'Annam, une ambassade qui apporta des dents d'éléphants et des cornes de rhinocéros. Ce royaume comprend plus de 400 villes; le roi habite un palais dont les colonnes brilllent comme le cristal. Il a douze ministres, il est nommé à l'élection par le peuple. Il y a, dans le pays, des oiseaux verts qui avertissent le roi par un cri, quand il y a du poison dans un mets. Ce royaume est borné, au sud et à l'ouest, par une

« et où ils trouvèrent des provisions de toutes sortes, telles
« que blé, orge, etc... Ces rebelles, qui, dans le prin-
« cipe, portaient des vêtements blancs, étaient appelés
« Koreischs, et formaient une tribu divisée en deux
« grandes branches, celle des Pan-ly-Mo-Kouan, et
« celle des Sy-Chin, d'où est sorti Mahomet. Mahomet
« était très-intelligent et surtout fort habile; lorsqu'il
« eut été proclamé roi par les Koreischs, il ne son-
« gea plus qu'à agrandir son royaume, qui eut bientôt
« 3,000 ly (300 lieues) d'étendue. Il s'empara du
« royaume de Sy-La-Koue (Syrie). Plus tard, il prit ceux
« de Polomen (Inde) (1), de Kang (Sogdiane) (2) et de

grande mer; à l'est, est une immense porte en fer qui ferme un passage important, et au-dessus de laquelle est un cadran solaire. Chaque heure est indiquée par une boule d'or qui tombe d'une certaine hauteur et remonte ensuite. Les habitants portent les cheveux courts et se les blanchissent. Les vêtements des hommes sont blancs; ceux des femmes sont brodés et très-beaux. Ils voyagent dans des voitures couvertes; on boit beaucoup de vin de raisin; le peuple est très-intelligent et très-industrieux. Le roi de cette contrée a souvent envoyé des ambassadeurs en Chine. — (*Tai-ping-kouan-yu-ky*, par Ouang-Tsee, dynastie des Song.)

(1) Ce royaume est connu des Chinois depuis la dynastie des Han; il portait différents noms, entre autres ceux de Yuen-Tou-Koue (Inde), Mo-Kia-Tou-Koué, Po-Lo-Men-Koue et Tien-Tchou-Koue. Il est situé au sud des Tsong-Ling, à 986 lieues de Tchang-Ngan-Fou, et se divise en cinq parties, gouvernées chacune par leur propre roi. C'est le pays de Bouddha. (*Tai-ping-kouan-yu-ky.*)

(2) Ce royaume a été connu des Chinois sous la dynastie des Han; sa capitale était San-Kien, Samarkand; les habitants de ce royaume ont les yeux creux, le nez fort et la barbe très-fournie; ils ont des aptitudes spéciales pour le commerce. Ce pays est très-riche et produit toutes sortes de grains. On y trouve

« Che (Chach) (1), et s'avança jusqu'à la mer; il soumit « également les habitants d'une grande île, nommée Po-« Pa-Ly, qui ne vivaient que de la chair d'animaux et de « laitage. Ces habitants avaient des femmes très-jolies « et vendaient de l'ivoire et des parfums. Depuis Ma-« homet jusqu'à leur quatorzième roi, ces Koreischs « portèrent des vêtements blancs, c'est pourquoi on les « appelait Pe-Ta-Tche. Un de leurs chefs, nommé Mé-« rivan, ayant assassiné le fils du roi Yezid, se fit élire « à sa place, mais une insurrection, dirigée par les « nommés Lou-Cou-Chan de Mou-Lou, et Po-Che-Ling, « ne tarda pas à éclater; l'usurpateur fut massacré. Les « deux chefs de l'insurrection adressèrent alors au « peuple une proclamation pour lui faire savoir que « ceux qui approuveraient la mort de Mérivan devraient « de suite prendre des vêtements noirs. Ce que tout le « monde fit. C'est pourquoi, à partir de cette époque, on « appela les habitants de ce royaume He-Ta-Tche (Tad-« jiks noirs). Un neveu de l'ancien roi, nommé Aboul-« Abba, monta ensuite sur le trône. A sa mort, son frère « Aboul-Giafar-Al-Mansour lui succéda. Sous le règne « de Tai-Tsong, ce roi de Ta-Tche envoya des troupes en « Chine pour assister l'empereur contre les rebelles du « Sy-King et du Tong-King. Après Abou-Giafar ré-« gnèrent successivement Madhy-Hady et Haroum. En « l'année Tchin-Yuen, du règne de l'empereur Tai-

de l'or, du mercure, des pierres précieuses, de l'excellent vin. que l'on conserve pendant 20 ou 30 ans.(*Tai-ping-kouan-yu-ky*.)

(1) Ce royaume de Che ou de Tche-che est le même que le royaume de Tachkend, nom qui lui fut donné sous les Mongols.

« Tsong, comme le royaume de Turfan était en guerre « avec le royaume de Ta-Tche, les communications avec « ce dernier royaume furent interrompues; depuis cette « époque, les renseignements que l'on a eus sur ce « royaume ne méritent pas d'être mentionnés. » Nous pourrions citer des extraits d'autres ouvrages; mais ils diffèrent peu de celui que nous venons de donner, ou bien renferment tant d'absurdités, que nous aurions honte de les reproduire.

Les premières relations commerciales entre la Chine et l'Arabie remontent, comme nous l'avons déjà dit, à la dynastie des Tsin, tandis que les rapports politiques entre les deux gouvernements ne datent que de la dynastie des Tang, vers l'an 650 ou 651 (après J-C), époque à laquelle Yezdejerd III, roi de Perse, après avoir mené pendant dix années consécutives l'existence la plus malheureuse, poursuivi et traqué sans cesse par les Arabes, finit par être assassiné lâchement près de la ville de Mery, sur l'Oxus. D'après certaines traditions restées populaires en Perse, cet infortuné monarque, chassé de ses Etats, aurait été obligé de se jeter au milieu des hordes scythes, et serait venu jusqu'aux frontières de l'empire du Milieu. On dit même qu'il aurait confié les joyaux de la couronne et les trésors de Nouchirvan au khaçan ou Empereur de la Chine ou de la Tartarie, qui ne les aurait jamais rendus. Quoi qu'il en soit, après la mort de ce souverain, son fils Firouz, que les Chinois nomment Py-Lou-Sze, se retira dans le Tokarestan, et, invoquant son titre de vassal, pria l'Empereur Kao-Tsong de le secourir contre ses ennemis. L'Empereur lui répondit que la Perse

était trop éloignée pour y envoyer une armée, mais qu'il ferait parler en sa faveur au kalife Othman. Ce kalife dont les armées pénétrèrent dans le Mawarannahar, en l'an 650, accueillit fort bien l'ambassadeur impérial, et, à son retour, le fit accompagner par un de ses généraux qui arriva, en l'an 651, à Tchang-ngan, où il fut reçu avec les plus grands égards.

En l'an 713, sous le règne du kalife Walid Ier, le général Couteybe-Ibn-Musslim, fils de Musslim, un des quatre frères du kalife, ayant été nommé gouverneur du Khorassan, traversa l'Oxus, entra dans le Mawarannahar (pays situé entre l'Oxus et l'Iaxarte), défit une armée de Turcs, Tartares et Chinois, commandée par un neveu de l'empereur Hiuen-Tsong, et s'empara de Boukhara, capitale du royaume. Il battit, peu de temps après, Magourek, alors khan du Khouaresm et l'obligea à se réfugier dans la ville de Samarkand, alors un des principaux marchés de l'Asie et l'entrepôt le plus important des marchandises de la Chine et de l'Inde. La plaine dans laquelle était située la ville était renommée pour sa fertilité et regardée comme le paradis de l'Asie. Couteybe mit le siége devant la place, dont les défenseurs, réduits par la famine à la dernière extrémité, après une résistance énergique, capitulèrent et consentirent à embrasser l'islamisme tout en payant un tribut annuel de 1,000 deniers d'or et 3,000 esclaves. Couteybe fit construire une magnifique mosquée dans laquelle il officia lui-même, en expliquant au peuple les doctrines de l'islam. Il fit ensuite bâtir une autre mosquée à Boukhara, et tout le pays ne tarda pas à se convertir au mahométisme. Couteybe

ne s'en tint pas là; à la tête de son armée victorieuse, il s'avança à l'ouest, et, arrivé à une certaine distance de la frontière de la Chine, envoya des députés pour faire à l'Empereur une sommation aussi terrible que singulière (1).

« Il lui manda que, s'il ne se soumettait pas au kalife, son maître, par un tribut annuel, il parcourrait ses Etats le fer et le feu à la main, et n'en sortirait qu'après avoir tout dévasté, brûlé, ruiné et même appliqué sur sa personne le Tangho, empreinte de sa dépendance. La députation composée de dix officiers très-instruits, avait pour chef Hubeyre-Ibn-Meschimerrah. Arrivés à la cour, ils paraissent d'abord devant l'Empereur, revêtus des plus riches habits, parfumés des plus délicieuses odeurs, dans un extérieur, enfin, qui ne respirait que mollesse et volupté. Ils entrent, gardent le silence, et se retirent l'instant d'après, au grand étonnement de l'Empereur qui les avait reçus avec des honneurs distingués. Le second jour, ils paraissent en habits noirs, riches, et font absolument la même chose. Mais le troisième jour, ils se montrent en habit de guerre, armés de pied en cap et dans la plus fière contenance. L'Empereur, alors, leur adresse la parole, et leur demande le motif de leur mission, ainsi que de ce changement de parure dans les trois jours qu'ils s'étaient présentés devant son trône. — La parure du premier jour, lui dit Hubeyre, est celle que nous prenons lorsque nous voyons nos femmes, le costume du second jour est celui de la cour, et l'habillement que nous

(1) *Tableau général de l'Empire ottoman*, par D'OHSSON.

portons aujourd'hui est celui dans lequel nous nous montrons à nos ennemis. »

« L'Empereur, ajoutent les historiens arabes, frappé de ce discours, et plus encore de la sommation dont ils étaient chargés, alarmé en même temps des nouvelles qu'il recevait à chaque instant de la frontière, leur fit remettre une grosse somme d'argent comme un hommage qu'il rendait à la puissance du kalifat, leur témoigna les sentiments les plus respectueux pour Welid Ier, les combla de présents et les fit accompagner jusqu'au camp de leur général par quatre princes de sa maison. »

Tout en laissant aux Arabes la responsabilité de ce récit légendaire, nous ferons remarquer que l'annexion du Mawarannahar par Couteybe-Ibn-Musslim, en l'an 713, est un événement extrêmement important dans l'histoire de l'islamisme en Chine. Car c'est de cette époque que date l'établissement du mahométisme dans le Khouaresm, qui, plus tard, est devenu le royaume des Hoey-Hoey ou mahométans chinois.

En l'an 717, les Turcs occidentaux mécontents des Chinois, prièrent le kalife Omar II et le roi du Thibet de leur prêter leur concours pour les aider à chasser les gouverneurs chinois de l'Asie occidentale. Les Thibétains, les troupes du kalife et les Turcs assiégèrent deux villes dans le pays de Kashgar; mais, harcelés par de nombreuses hordes turques du voisinage de Tourfan, qui étaient venues au secours des Chinois, ils furent obligés de lever le siége de ces villes, et une trêve eut lieu entre la Chine, les Turcs occidentaux et le Thibet.

En l'an 719, les rois de la Sogdiane et des autres Etats

voisins envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Hiuen-Tsong pour demander sa protection contre les vexations des Arabes. Sous le règne de Tai-Tsong, les rois d'Out-chang (1), de Kipin (Cophène (2), de Samarkand avaient reconnu l'Empereur de Chine pour leur suzerain, et, malgré les conquêtes des kalifes lui restèrent toujours fidèles. En la première année Kai-yuen, 724 du règne de ce même Empereur Tai-Tsong, le kalife Hescham offrit à l'Empereur des présents parmi lesquels se trouvaient des chevaux, des ceintures, etc. Les annales des Tang (2) rapportent que l'ambassadeur chargé de remplir cette mission, admis en présence de l'Empereur, refusa de faire la cérémenie du koteou, qui consiste à se mettre à genoux et à courber le front jusqu'à terre. Les ministres conseillèrent à Sa Majesté de punir l'audacieux étranger qui ne voulait pas se prosterner devant le plus grand des souverains. Mais Sa Majesté, écoutant plutot les sages avis d'un haut dignitaire, nommé Tchong-Chou-Ling, qui lui représenta respectueusement que cet étranger, en agissant ainsi, ne faisait, sans doute, que se con-

(1) Royaume de l'Inde septentrionale, qui s'appelait également royaume d'Ou-Fou-No, et avait 500 lieues de longueur; peuple très-riche, peureux, trompeur, adroit, bouddhiste ; langue et écriture comme dans les autres parties de l'Inde, très-habiles dans l'art d'écrire (*Tai-ping-kouan yu-ky*).

(2) Ce royaume était situé au sud des Tsong-Ling ; le roi résidait dans une ville nommée Sieou-Tien-Tchung, à 9 lieues au nord de Fan-Yen (Banien), à 6 lieues à l'est de Takie, et à 660 lieues de Koua-Tcheou, pays plat, très-sec, climat tempéré, peuple très-adroit pour travailler le bois et les métaux, apte au commerce: se servant de monnaie d'or et d'argent à l'effigie d'un cheval (*Tai-ping-kouan yu-ky*).

former aux usages de son pays ou aux prescriptions de sa religion, se contenta de demander à l'ambassadeur pourquoi il ne voulait pas faire cette cérémonie à laquelle tous les ambassadeurs s'étaient toujours soumis. — Parce que, lui répondit le fier envoyé du kalife, un vrai musulman ne doit s'agenouiller que devant Dieu, le roi des rois. Les annales ajoutent qu'après de longues hésitations, il consentit à faire le koteou.

En l'an 738 (14e année Kai-yueu du règne de Hiuen-Tsong,) un autre ambassadeur nommé Soulyman, vint de la part du kalife Hescham apporter de nouveaux présents, fut traité avec les plus grands égards, et reçut le titre de Ko-y, ainsi qu'un manteau rouge et une magnifique ceinture. Les rapports devinrent alors de plus en plus intimes entre l'Empereur et le kalife, et, lorsqu'en 742, le roi du royaume de Che (Schash) demanda des secours à l'Empereur contre le kalife, l'Empereur refusa et en informa le kalife.

Les historiens mahométans racontent qu'un grand nombre de mahométans de Boukhara et de la Transoxiane, convertis par la volonté des kalifes, et des marchands arabes venus pour chercher fortune en Chine, profitèrent des excellents rapports qui existaient alors entre le kalife et l'Empereur (1) pour se rendre à Tchang-Ngan (2), où ils obtinrent l'autorisation de résider pour

(1) Le Père Gaubil attribue ce fait à trois ambassadeurs envoyés en Chine par le kalife Haroun, en 798. C'est une erreur, si nous devons croire les annales des Tang.

(2) Les musulmans chinois prétendent que, dans cette ville de Tchang-Nan ou Sy-Ngan-Fou, près de l'endroit où a été dé-

leurs affaires. C'est à cette époque, d'après Ma-Ouen-Ping, que fut construite à Tchang-Ngan la première mosquée, à laquelle fut donné le nom de Tsin-Kiao-Sze, le temple de la religion pure. Un mandarin, nommé Lo-Tien-Tsio, fut chargé de la surveillance générale des mahométans de la capitale. Quelques années plus tard, le nom de Tsin-Kiao-Sze fut changé, par ordre de l'Empereur, en celui de Tang-Ming-Sze.

En l'an 749, l'Empereur Hiuen-Tsong fit mettre à mort le roi de Che et s'empara de son pays. Le fils du malheureux souverain, ainsi que les princes du royaume, implorèrent alors l'assistance du kalife Mérivan II, offrant de le reconnaître comme suzerain, s'il voulait venir à leur aide. Le kalife s'empressa d'envoyer une

couverte l'inscription chrétienne, sinico-chaldaïque, dont nous avons donné cette année une nouvelle traduction, l'on a découvert un monument musulman de l'an 742, époque à laquelle fut construite la premiére mosquée. Co qui est difficile à expliquer, c'est comment, dans la description de Tchang-Ngan par Nin-Kieou des Song (de 960 à 1120 ap. J.-C.), il n'est pas fait mention de cette mosquéc, ni de la religion musulmane. Cela prouverait qu'à cette époque, l'islamisme n'avait pas encore de nom particulier, et était confondu avec la religion Ta-Tsing-Kiao, qui était le nom donné à trois ou quatre religions étrangères et à une foule de sectes. La mosquée dont nous venons de parler fut restaurée en l'an 1127, sous les Song, par les soins d'un mandarin militaire, nommé Ha-Tou-La. Elle fut de nouveau réparée au commencement de la dynastie des Yuen, et c'est un roi de Kouai-Ngan, nommé Pe-Ye, qui fut chargé de ces réparations par ordre de l'Empereur. Ce roi demanda à l'Empereur, l'autorisation de changer le nom de Tang-Ming-Sze en celui de Tsin-Tching-Sze, qui est l'origine du nom de Tsing-Tching-Kiao, que les mahométans ont adopté pour désigner leur religion.

armée qui défit complétement l'armée chinoise, près de Tharas. En l'an 752, le roi du Tsao occidental (pays au nord-ouest de Samarkand), et celui du Ngan, à l'est de Samarkand, prièrent ce même empereur Hiuen-Tsong de les protéger contre le kalife à robe noire (Aboul-Abbas). Quelque temps après, éclata la grande rébellion D'An-Lo-Chan, dont nous avons parlé plus haut. Le kalife Abou-Giafar envoya, au secours de l'empereur Sou-Tsong, 4,000 hommes de troupes d'élite, sous les ordres d'un général nommé Kotche (1). Lorsque la rébellion fut écrasée, ces 4,000 Arabes, suivant plusieurs historiens, ne retournèrent pas dans leur pays (2). Ils commirent, dit-on, de graves désordres à Lo-yang, capitale de l'Est de l'empire, et reçurent l'ordre de se rendre à Canton, où des navires avaient été préparés pour les transporter en Arabie. Mais, arrivés dans cette ville, leurs coreligionnaires, qui étaient déjà nombreux, leur ayant reproché d'être restés trop longtemps avec les infidèles et d'être devenus des man-

(1) Ces Arabes jouissaient d'une grande influence à la cour En 758, un ambassadeur des Hoey-He, nommé Toyen-Apo, ayant demandé une audience à l'empereur, en même temps que Kotche, le chef des Arabes, une dispute de préséance s'éleva entre eux, dispute à laquelle le maître des cérémonies mit fin en les faisant entrer tous deux en même temps par des portes considérées comme également honorables.

(2) D'après une autre version, ces 4,000 Arabes, après que la rébellion d'An-Lo-Chan eut été écrasée, retournèrent dans le Khoarems; mais le commandant en chef de l'armée à laquelle ils appartenaient refusa de les recevoir, parce qu'ils étaient restés trop longtemps avec des mangeurs de porc. Ils reprirent alors le chemin de la Chine, où ils obtinrent l'autorisation de résider.

geurs de porc, ils refusèrent de s'embarquer en disant qu'ils ne voulaient pas s'exposer à de pareils reproches, une fois de retour dans leur pays. Le gouverneur voulut les y obliger par la force; ils s'unirent alors aux marchands arabes et persans qui se trouvaient dans le port, et s'emparèrent de la place, dont ils pillèrent les principaux magasins. Le gouverneur se sauva en sautant du haut des remparts, et ne put rentrer que lorsqu'il eut obtenu de l'Empereur l'autorisation pour les 4,000 soldats de demeurer en Chine, où ils se marièrent avec des femmes du pays et formèrent le noyau des mahométans répandus aujourd'hui dans le Céleste-Empire (1).

Le règne de Tai-Tsong, successeur de Sou-Tsong, fut marqué par de nombreuses insurrections. Au début, il parvint à dominer les factieux et à rétablir la paix intérieure. Mais les Thibétains ayant envahi les frontières avec 300,000 hommes, il fut obligé de demander des secours au kalife Almansour, qui lui envoya un contingent de troupes si considérable que le gouvernement impérial dut doubler les impôts sur le thé, afin de pouvoir les payer.

En l'an 787, un des ministres de l'Empereur Te-Tsong profita de la demande en mariage d'une princesse chinoise par un khan des Hoei-He pour faire comprendre à Sa Majesté la nécessité de se rallier avec ces derniers contre les Thibétains qui devenaient de plus en plus menaçants. Il proposa aussi à l'Empereur d'engager le roi

(1) Voyez *Tableaux historiques de l'Asie.*

du Yun-Nan, les souverains des royaumes de l'Inde et le kalife à s'unir à la Chine. Il insista surtout pour obtenir la coopération du kalife, comme étant l'ennemi le plus acharné du Thibet et le prince le plus puissant de l'Occident. L'Empereur suivit les conseils de son ministre, promit une princesse au khan des Hoei-He, et envoya des ambassadeurs au roi du Yun-Nan, aux princes des Indes et au Kalife des Arabes.

En l'an 794, quatorzième année Tching-Yuen du règne de Te-Tsong, le kalife Haroun envoya en Chine trois ambassadeurs nommés Hamza, Ouky et Chapou; d'autres historiens réduisent ces trois ambassadeurs à un seul, nommé Hamzah (Muphty-Chah), à qui l'Empereur donna le titre de Tchong-Lang-Hiang, après l'avoir comblé de présents. A cette époque, l'Asie était divisée en six grands empires. A l'orient, celui de la Chine; au sud, le royaume de Yun-Nan ou Nan-Tchao, qui, indépendamment de la province actuelle, comprenait aussi une grande partie de l'Inde, au-delà du Gange; le royaume de Magada, le plus puissant parmi ceux de Tien-Tchou ou de l'Indoustan-Inférieur; à l'occident, l'empire des kalifes; au milieu, celui des Thibétains, qui s'agrandissait de jour en jour; et au nord, celui des Hoei-He, qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne. Les Thibétains étaient continuellement en guerre avec les Arabes; les Chinois avaient donc intérêt de rester unis avec ces derniers, afin d'être en état de repousser les Thibétains, qui faisaient souvent des incursions sur le territoire de l'empire.

L'année 875 fut marquée par la révolte de Houang-Tchao, dont nous avons parlé plus haut, et qui, pen-

dant quelques années, porta un coup funeste aux relations politiques et commerciales entre la Chine et l'Arabie.

Les relations politiques entre les Arabes et les Chinois continuèrent pendant les xe xie et xiie siècles. L'histoire des Song mentionne deux ambassades arabes, de 960 à 1280. Les Song ne régnaient pas sur toute la Chine, les provinces septentrionales furent d'abord soumises aux Leao, ensuite aux Kin. Dans l'histoire des Leao, il est dit que le premier Empereur de cette dynastie, Apao-Ky (916-927), reçut, en 924, une ambassade arabe, à Boko-han, ancienne capitale des Hoey-Hou, près de laquelle fut ensuite bâtie Karakorum.

En l'année Hiunte du règne de Hiuen-Tsong (1436), un ambassadeur arabe nommé Cha-Sien, apporta à l'Empereur des présents parmi lesquels se trouvaient des lions. Cette ambassade clôt les relations politiques de la Chine avec l'Arabie.

HISTORIQUE

DE L'ISLAMISME DANS LE KOUANG-TONG

Les mahométans chinois, depuis le jour où ils ont été autorisés à professer librement leur religion ont vécu de la vie des autres habitants de l'empire. Soumis aux mêmes charges, jouissant des mêmes droits, ils ont participé à tous les événements politiques qui se sont succédé depuis la dynastie des Tang jusqu'à nos jours. — Leur histoire se confond donc en partie avec celle de la Chine tout entière; seulement, il est intéressant de savoir comment ils ont pu grandir et se développer au point de former aujourd'hui un Etat dans l'Etat, qu'elle a été aux différentes époques leur situation politique, religieuse et sociale, en un mot quel rôle ils ont joué comme musulmans et comme membres de la grande famille chinoise.

Le Kouang-Tong est la province dans laquelle le mahométisme a commencé à pénétrer avec les marchands arabes venus par mer des ports de la mer Rouge. Ce fait est constaté par les historiens arabes et par les annales de la province que nous avons citées plus haut. C'est également à Canton qu'à été bâtie la première mosquée

par les soins de l'introducteur de l'islamisme en Chine, le Sahhabe Wahb-Abi-Kabcha oncle maternel de Mahomet L'histoire du mahométisme dans le sud de la Chine, à partir de la dynastie des Tang jusqu'à la dynastie des Yuen (1260), époque où son influence commença à se faire sentir dans tout l'empire, n'offre rien de remarquable. Comme les intérêts commerciaux étaient identiques entre les marchands arabes et les Chinois ces derniers avaient soin d'entretenir les meilleures relations possibles avec ces marchands, que les gouverneurs des ports où abordaient leurs navires protégeaient d'une manière toute spéciale.

On trouve dans certains ouvrages les preuves les plus évidentes de l'indulgence que montrait le gouverneur de Canton envers le représentant du comptoir musulman, « qui se permettait de faire construire des bâtiments dont la forme était en opposition avec les prescriptions de la loi chinoise. Ce gouverneur, en agissant ainsi avec les nouveaux arrivés, avait en vue l'augmentation des revenus de la couronne; les étrangers, de leur côté, étaient très-contents de cet ordre de choses, si l'on en juge par les récits d'un de leurs écrivains, qui désigne le chef du comptoir comme l'homme le plus riche du monde. Ce chef, raconte cet écrivain, jetait l'or au vent comme un objet sans valeur. »

« A la fin du VIIIe siècle, les places de commerce maritime étaient encore dans des conditions plus satisfaisantes au point de vue du commerce extérieur. C'est à cette époque que l'autorité impériale commença à décliner de plus en plus. Les gouverneurs des provinces

en profitèrent alors pour administrer, suivant leur caprice, les pays soumis à leur juridiction. Ils étaient entièrement libres de faire ce que bon leur semblait et s'efforçaient de protéger, tout à la fois, les localités et le commerce étranger (1). »

Les premiers renseignements conservés sur la Chine par les écrivains arabes et qui proviennent de marchands arrivés par mer à Canton, confirment l'accueil cordial que recevaient les musulmans dans les ports de l'empire. En l'an 758, d'après les annales du Kouang-Tong, 4,000 soldats arabes, que le kalife Abou-Giafar avait envoyés au secours de l'Empereur, Sou-Tsong, lors de la rébellion d'An-Lo-Chan et qui étaient venus à Canton pour retourner par mer dans leur pays, refusèrent de s'embarquer. Le gouverneur ayant voulu les y obliger par la force, ils s'unirent aux marchands arabes ou persans, leurs coreligionnaires, qui étaient déjà très-nombreux, et pillèrent les principales maisons de commerce de la place. Le gouverneur se sauva en sautant par-dessus les murailles, et les 4,000 soldats obtinrent l'autorisation de rester en Chine (2).

Ce fait, qui est relaté par plusieurs historiens, n'empêcha pas les relations commerciales de continuer comme précédemment entre le sud de la Chine et

(1) *Marche du mahométisme en Chine* (en langue russe), par le professeur VASSILIEFF (1867).

(2) En l'an 758, Ni-Men-Sou, fils de Firouz, roi de Perse, se joignit aux Arabes, qui allaient attaquer Canton, avec une armée navale; il l'attaqua avec eux à l'improviste, la prit et la pilla. Ils prirent ensuite la fuite avec leur butin. (D'HERBELOT.)

l'Arabie. Un marchand arabe, du milieu du IX[e] siècle, raconte qu'à cette époque, les mahométans de la ville de Canton avaient leur cadi, et ne priaient pas pour l'Empereur de la Chine, mais pour leur propre souverain. Masouty, qui vivait vers le milieu du X[e] siècle, relate comment l'Empereur de la Chine s'occupa lui-même de l'affaire d'un marchand arabe qui, ayant à se plaindre de la douane de Canton, lui avait adressé une supplique, et comment un Koreish parvint à obtenir une audience du Fils du ciel. La relation de cette audience est trop intéressante pour que nous ne la donnions pas, telle qu'elle se trouve dans le manuscrit arabe traduit par l'abbé Renaudot (1) :

« Il y avait autrefois à Bassora un homme de la tribu des Koreishs, appelé Abou-Wahab, descendant d'Hebar, fils d'El-Assoud. Il sortit de Bassora quand la ville fut saccagée. Il vint à Siraf, où il trouva un vaisseau prêt à faire voile pour la Chine. Il partit sur ce vaisseau. Arrivé dans ce pays, il eut la curiosité d'aller à la cour de l'Empereur; de Canfou, il se rendit à Cumbden, après un voyage de deux mois. Il demeura longtemps à la cour de l'Empereur, et présenta plusieurs requêtes dans lesquelles il marqua qu'il était de la famille du Prophète des Arabes. Après un long espace de temps, l'Empereur ordonna qu'il fût logé dans une maison qu'on lui marqua, et qu'il lui fût fourni ce dont il avait besoin. Cependant

(1) *Anciennes relations de l'Inde et de la Chine*, par deux voyageurs mahométans arabes, au IX[e] siècle de notre ère (traduites de l'arabe par l'abbé RENAUDOT; relations d'ABOU-ZEÏD-EL-HAÇAN, de Siraf).

l'Empereur écrivit au gouverneur de Canfou pour lui commander de s'informer auprès des marchands touchant la prétendue parenté avec le Prophète. Le gouverneur de Canfou confirma la vérité de ce qu'il avait dit; alors l'Empereur lui donna audience et lui fit de riches présents, avec lesquels il revint en Irak.

« Cet homme, lorsque nous l'avons vu, était fort âgé, et nous rapporta que, lorsqu'il eut une audience, l'Empereur de Chine le questionna beaucoup sur les Arabes, et lui demanda particulièrement comment ils avaient détruit le royaume de Perse. Abou-Wahab lui répondit que c'était par le secours de Dieu, et parce que les Perses étaient idolâtres; à quoi l'Empereur répondit qu'ils avaient conquis le royaume le plus riche, le plus illustre, etc. L'Empereur lui demanda ensuite : quelle estime fait-on parmi vous des autres rois de la terre, à quoi Wahab répondit qu'il ne les connaissait pas. L'Empereur dit à l'interprète : — Dis-lui que nous ne sommes que cinq rois. Le roi des rois, maître de l'Irak au milieu du monde; le roi du genre humain, le roi des hommes, moi-même, parce que mon autorité est absolue, et que le peuple est le plus obéissant; le roi des lions, le roi des Turcs; le roi des éléphants, roi des Indes ou roi de la sagesse; enfin le roi de la Grèce ou roi des hommes. — Ensuite, dit Wahab, il ordonna à l'interprète de me demander si je connaissais mon maître et mon seigneur (le Prophète), et si je l'avais vu. Je lui répondis non (parce qu'il est devant Dieu). Il répliqua : — Je demande quelle était sa figure? — Je répondis qu'elle était très-belle. En même temps il fit apporter une belle cassette, et

l'ayant ouverte, il en tira une autre plus petite, et dit à l'interprète : — Fais-lui voir son maître et son seigneur. — J'aperçus dans la boîte les images des Prophètes, et je remuai les lèvres en faisant tout bas la prière pour honorer leur mémoire. L'Empereur demanda pourquoi je remuais les lèvres. Je répondis en mémoire des Prophètes. J'ajoutai que je les connaissais par la représentation de leurs histoires. — Voilà Noé dans l'arche, qui fut délivré avec ceux qui étaient avec lui, lorque Dieu envoya les eaux du déluge, et il peupla ensuite toute la terre avec ceux qui étaient dans l'arche. — L'Empereur lui répondit : — Tu ne t'es pas trompé pour Noé, mais tu as commis une erreur pour le déluge, qui n'est pas venu jusqu'à notre pays, ni jusqu'aux Indes. — Je tâchai de répondre à ses objections suivant ma capacité. Après cela, je lui dis : — Voilà Moïse avec sa verge, et les enfants d'Israël. Celui-là est Jésus monté sur un âne, et voici les apôtres qui sont avec lui. — Celui-ci, dit l'Empereur, n'est pas resté longtemps sur la terre, puisque tout ce qu'il a fait s'est passé en trente ans. — Wahab vit ensuite les images des autres Prophètes. Il crut aussi que ce qui était écrit en gros caractères signifiait les noms des Prophètes, leur pays, etc... Enfin je vis l'image de Mahomet, monté sur un chameau, et ses compagnons étaient représentés autour de lui, montés sur des chameaux, avec des souliers arabes et des ceintures de cuir autour du corps. Je me mis à pleurer, et l'Empereur demanda pourquoi je pleurais. Je répondis : — C'est là notre Prophète et notre seigneur, qui est aussi mon cousin. Il dit que c'était vrai, il me fit ensuite plusieurs

questions sur les kalifes, sur la manière de s'habiller, sur plusieurs préceptes et obligations de la religion. Je lui répondis en lui disant ce que j'en sais. Il me demanda ensuite mon opinion sur l'âge du monde; je lui dis que les uns disent six mille ans, d'autres plus, d'autres moins. L'Empereur éclata de rire et donna plusieurs raisons pour prouver qu'il n'était pas satisfait. — Quel est le calcul de votre Prophète à ce sujet; a-t-il dit ce que vous dites? Je répondis qu'assurément il l'avait dit. Cette réponse lui déplut fort. Il dit ensuite à l'interprète de me parler ainsi : — Vous dites que, pour vous, il y a différentes opinions touchant l'antiquité du monde. Vous êtes donc partagés d'opinion sur les choses qu'à dites le Prophète. Cela est mal. Il faut considérer comme certain et indiscutable ce qu'ont dit les Prophètes; ne prononcez jamais de tels discours.

« L'Empereur demanda alors pourquoi j'avais quitté mon royaume. Je lui dis les révoltes arrivées à Bassora, comment j'étais venu à Siraf, et la curiosité que j'avais eue de visiter ce beau pays; que je partirai bientôt pour retourner dans ma patrie, que je raconterai la magnificence de l'Empereur, et les bons traitements que j'en ai reçus. Il me fit ensuite de riches présents, et ordonna que je fusse conduit à Canfou sur des chevaux de poste; je fus partout bien traité et reçus plusieurs riches présents quand je partis de la Chine. »

Le nombre des mahométans qui habitaient à cette époque le sud de la Chine devait être considérable, s'il est vrai, d'après les relations de deux voyageurs mahométans dont nous venons de donner un extrait, que

plus de 120,000 musulmans, chrétiens, juifs et parsis furent massacrés dans Canfou (Canton) (1), lors de la prise de cette ville par Houang-Tchao. Voici ce que disent à ce sujet les annales du Kouang-Tong. « En la sixième année Kien-Fou ou Kan-Fou du règne de l'Empereur, Hi-Tsong, un lettré nommé Houang-Tchao, habile à tirer de l'arc et très-ambitieux, n'ayant pu obtenir le grade de kiu-jin (docteur), se mit à la tête d'un parti considérable de rebelles du Kouang-Nan (partie méridionale de la Chine), et marcha sur Kouang-Tcheou (Canton). Arrivé à une certaine distance de la ville, il adressa une requête ou plutôt une sommation à l'Empereur pour demander le grade de Tsie-tou-sze (gouverneur). L'Empereur après avoir pris l'avis de ses conseil-

(1) Canfou, suivant quelques historiens, était située à 7 kilomètres de la mer, sur le Tchou-Kiang (fleuve des Perles). Nous ne connaissons pas les documents sur lesquels ont pu s'appuyer ces historiens pour préciser ainsi la position de Canfou. Les deux marchands arabes, dans leurs relations de voyage, rapportent simplement que le rebelle Bai-Chou ou Bai-Choa (Houang-Tchao) marcha vers Canfou, où abondaient les marchands arabes, et qui était située sur une grande rivière près de la mer. Or, Canton est située sur le Tchou-Kiang, près de la mer, et, à l'époque indiquée par les deux voyageurs, a été pillée par un rebelle, nommé Houang-Tchao. Canfou est donc bien le Canton actuel. Une autre preuve de ce fait, c'est que c'est dans cette même ville qu'a débarqué le Koreish-Abou-Wahab, et que les annales de la ville parlent des ordres envoyés au gouverneur par l'Empereur, en réponse à la demande d'audience qui lui avait été adressée. Il est fort possible, et même plus que probable, qu'on a confondu l'année Kan-fou, dans laquelle cet événement a eu lieu, avec la ville de Kan-fou, que quelques personnes ont prise pour Kan-Pou, dans le Tche-Kiang.

lers, lui répondit que la ville de Canton, fréquentée par tant d'étrangers était trop importante pour qu'il lui en confiât l'administration, mais qu'il lui offrait le grade de sinfou (préfet). Houang-Tchao, désappointé et furieux, s'avança alors contre Canton, qu'il attaqua (la cinquième lune de cette même année) et dont il s'empara facilement. Une fois maître de la place, il voulut obliger le gouverneur nommé Ly-Tchao d'écrire à l'Empereur pour l'engager à lui donner le poste de Tsie-tou-sze, promettant de se soumettre si on le lui accordait. Le gouverneur refusa de faire une pareille démarche et fut mis à mort. Houang-Tchao, après avoir pillé Canton et pris plusieurs grandes villes du Hou-Kouang et du Kiang-Si, finit par s'emparer des deux capitales de l'empire et se fit nommer roi en donnant à sa famille le nom de Thsi. Les hordes turques vinrent ensuite au secours de l'Empereur et les troupes impériales, commandées par le Turc Ly-Ke-Yong, battirent l'armée rebelle, près de Sy-Ngan-Fou. Houang-Tchao, se voyant perdu, se suicida. »

Les deux marchands arabes qui voyagèrent en Chine à cette époque, et dont l'abbé Renaudot a traduit la relation de voyage, racontent que, lors de la prise de Canfou, 120,000 mahométans, juifs, chrétiens et parsis, qui demeuraient dans la ville pour leur négoce, furent massacrés par les rebelles. Les historiens chinois ne font pas mention de cet événement, mais cela ne prouve pas qu'il ne soit pas exact. Les annalistes chinois ont toujours été très-sobres de détails pour tout ce qui concerne les étrangers, les fân-jin, comme on les appelait à cette époque. Est-ce par ignorance ou esprit

de parti? Le lettré du Céleste-Empire, fût-il même un Han-lin, un académicien, ne possède encore aujourd'hui aucunes notions scientifiques; il ne sait rien, ne connaît rien en-dehors de la littérature classique et de l'histoire de son pays. Et encore, quelle histoire possède-t-il? Tout ce qui pouvait blesser sa vanité nationale a été élagué avec intention, et les faits qui sont relatés sont enveloppés la plupart du temps d'une obscurité telle qu'on a de la peine à en comprendre le sens ou la portée. C'est pour ce motif qu'on ne trouve pas mentionné une seule fois, dans les ouvrages des dynasties des Tang et des Song, le nom des mahométans arabes, qui étaient cependant nombreux dans l'empire, aussi bien dans le nord que dans le sud. A l'ignorance et à un stupide orgueil, le lettré chinois joint encore une profonde indifférence en fait de religion. Disciple de Confucius, il a emprunté à ce grand moraliste le scepticisme qui laisse l'homme en face de lui-même avec toutes ses petitesses, ses imperfections, ses infirmités, ses déceptions, et lui enlève jusqu'à l'espérance de l'avenir. Sans la découverte de l'inscription de Sy-Ngan-Fou, qui se serait jamais douté que, sous les Tang, la religion chrétienne a brillé d'un éclat qu'elle n'a pas retrouvé depuis? Il n'y a donc rien d'étonnant que les historiens chinois n'aient pas parlé du mahométisme, et que nous sachions fort peu de choses au sujet même du nom que portait cette religion en Chine, depuis les Tang jusqu'aux Yuen (1). Une autre raison historique

(1) Nous espérions trouver des renseignements plus précis et surtout plus détaillés dans les ouvrages composés par des ma-

qui confirme cet événement c'est que. selon la relation des deux voyageurs arabes, après le sac de Canton par Houang-Tchao, le commerce des Arabes avec la Chine par mer cessa à peu près complétement pendant un certain nombre d'années, jusqu'en l'an 960, où il reprit sans doute un nouvel essor ; car on lit, dans les annales du Konang-Tong, qu'en la troisième année Tchen-Hoa du règne de Tai-Tsong, les marchands arabes de Nan-Hai, offrirent à l'Empereur des étoffes en coton, des peintures, des ceintures en jade, qui furent très-admirées de la cour. Sous l'Empereur Jin-Tsong, en l'an 1023, il est venu à Canton un nombre considérable d'étrangers du royaume de Ta-Che (Arabie). Leur chef, nommé Pou-Sy-Yu, envoya plusieurs fois de riches présents à l'Empereur qui, de son côté, le récompensa généreusement. En l'an 1068, l'Empereur Chin-Tsong, désigna un de ces étrangers, nommé Sin-Ya-To-Lo, pour administrer tous les marchands de l'Occident. Il lui donna le titre de Houan-hoa-tsiang-kieou. Ce fonctionnaire répartit alors les étrangers par quartier, et leurs familles durent être inscrites sur les registres de l'État. Il est probable que des mesures de rigueur furent ensuite déployées contre eux, car un certain nombre émigrèrent à Kiong-Tcheou-Fou (île d'Hai-Nan), où ils construisirent quatre mosquées qui existent encore. Dans cette île, se trouvent

hométans chinois. Malheureusement, comme nous l'expliquerons plus loin, les premiers historiens mahométans chinois ont écrit à une époque trop récente, et, soit par ignorance du passé, soit par crainte de l'autorité, ont gardé un silence regrettable au sujet de ces intéressantes questions.

des descendants d'une de ces anciennes familles nommées Pou. A partir de cette époque, le commerce de Canton avec les étrangers diminua de jour en jour; la plupart d'entre eux retournèrent dans leur pays, et le nombre des mahométans devint si faible, qu'un écrivain qui était contemporain de Gengiskan (1155 à 1227), parlant du comptoir commercial de Canton, dit que les sectateurs de Mahomet étaient alors sans influence dans cette ville. Il profite de cette circonstance pour tourner en ridicule la religion de ces étrangers, qui, ajoute-t-il avec cet esprit délicat qui caractérise le lettré chinois, ont de grandes tours, ou minarets, leur servant de lieux d'aisance, et au sommet desquelles un des leurs monte pour crier Ai-ya (Allah) (1).

Sous les Yuen (1260), les marchands arabes, profitant de l'influence que leurs coreligionnaires avaient à la cour de Houpilie (Che-Tsong), renouèrent sur une grande échelle des relations avec la Chine. Mais la plupart, au lieu de revenir à Canton, se rendirent dans les provinces de Fo-Kien, Tche-Kiang, Kiang-Sou (2), etc. Le port de Tsuen-Tchéou (Fo-Kien) devint, par suite de cette circonstance, un grand centre de commerce. Les bâtiments étrangers remontaient le Ta-Kiang (Yang-Tsee-Kiang) jusqu'à Nan-King; toutefois le nombre des étrangers qui habitaient Canton, en 1351, devait être encore considérable, si l'on s'en rapporte à une inscription de ce temps dont

(1) L'exclamation *Ai-ya* est très-souvent employée par les gens du peuple pour exprimer l'étonnement.

(2) C'est ce qui explique pourquoi les mahométans sont aujourd'hui si peu nombreux à Canton, où il n'existe pas plus de 800 familles.

nous donnerons plus loin la traduction. Sous les Ming, en l'an 1385, les marchands mahométans (Hoey-Hoey), résidant à Canton, reçurent l'ordre de quitter la ville et de rester sur leurs navires. Une proclamation du gouverneur défendit en même temps aux populations d'avoir de trop fréquents rapports avec eux. En 1465, sous le règne de Tchun-Ty, ils s'établirent secrètement à Ouan-Ngao (Macao), où ils pouvaient se livrer plus facilement à leurs opérations commerciales. En 1525, comme les pirates de Tchao-Tcheou menaçaient Canton, l'entrée de ce port leur fut interdite pendant quelque temps. Depuis cette époque, ils ne furent pas inquiétés, et continuèrent à jouir tranquillement des mêmes droits, des mêmes priviléges que les autres sujets de l'empire.

Le nombre des mosquées dans la province de Kouang-Tong est de douze dont cinq à Canton (1), trois à Chao-King-Fou, et quatre dans l'île d'Hainan. A Canton, la plus vieille et la plus vénérée est celle de Hoey-Chin-Sze (temple du Saint-Souvenir), construite par les soins de Wahb-Abi-Kabcha, oncle maternel de Mahomet, venu en Chine en l'an 628 ou 629. Elle ressemble à toutes les autres mosquées de la Chine. C'est un bâtiment de 45 pieds de longueur sur 32 de largeur, recouvert d'un toit chinois, pareil à celui de toutes les pagodes, et en-

(1) Les cinq mosquées de Canton sont : la mosquée de Hoey-Chin-Sze rue Kouang-Ta-Kiai ; celle de Tsin-Tchin-Sze, rue Nan-Chin-Li-Kiai ; celle de Tsin-Tchim-Sze, rue Hao-Nan-Kiai ; celle de Tsun-Tchin-Sze, qui contient le tombeau de Wahb-Abi-Kabcha, en-dehors de la porte du Nord ; enfin celle de Tong-Yu-Sze, dans le faubourg de Tsiao-Tong-Yu, en-dehors de la porte de l'Est.

touré d'un portique, au milieu d'une cour carrée. La salle des cérémonies ne renferme ni tableau, ni banc, ni siége. A l'entrée, est une espèce d'autel sur lequel repose une tablette avec cette inscription chinoise: *Ouan soui, ouan soui, ouan ouan soui* (longue vie, longue vie, très-longue vie pour l'Empereur). Des nattes recouvrent le plancher. Les murs blanchis à la chaux sont décorés avec des inscriptions sur soie ou sur papier, en gros caractères jaunes ou rouges qui représentent des versets du Coran. A l'ouest, en remarque, taillée dans le mur, une sorte de niche nommée Yang-yu-lo qui marque la direction (Kibleh) de la Mecque. A droite et non loin de la niche se trouve la chaire destinée à l'iman ou au khateeb, quand il lit la prière ou prêche le vendredi. Au-dessus de la niche, sont tracées, sur le mur, en caractères arabes, les trois inscriptions suivantes : « Dieu a toujours existé; il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; il n'y a qu'un seul Dieu, priez-le, adorez-le, n'adorez que Dieu; que votre cœur soit toujours avec Dieu; demandez à Dieu de vous protéger ainsi que l'univers entier. » Des lampes ou plutôt des lustres européens sont suspendus à la voûte du temple; à droite et à gauche du portique, se trouvent les logements des *Akongs* ou prêtres qui tiennent une école d'enfants. La fontaine pour les ablutions est à droite dans la cour. Non loin de la mosquée, on aperçoit le minaret construit à la même époque que le temple et qui n'est autre qu'une grande tour (portant le nom de Kouang-Ta (la tour non ornementée), ronde et divisée en trois étages en retraite l'un sur l'autre; sa hauteur est d'environ 165 pieds. Le Muezzin pour arriver sur

la plate-forme supérieure, montait par un escalier en spirale dans l'intérieur de la tour. Au bas de l'escalier, était une porte qui, aujourd'hui est presque entièrement bouchée par des matériaux, des décombres de toutes espèces entassés à une hauteur de plus de 5 pieds. On dit que ce sont les autorités locales qui ont fait condamner cette porte, sur la demande des notables de Canton, qui craignaient que, du haut de la tour, les mahométans ne jetassent quelque sort sur ceux qui n'appartenaient pas à leur religion. Autrefois, sur le sommet de la tour, était un coq d'or qui tournait avec le vent. Cette gironette ayant été renversée par un typhon, le coq fut fondu et sa valeur versée dans les caisses de l'Etat. On mit à sa place un coq en cuivre, qui, ayant été également brisé par un ouragan, fut remplacé par une gourde en bois, laquelle fut détruite par un coup de vent en 1670. Maintenant, on aperçoit sur la plate-forme un arbre assez grand, produit, sans doute, de quelque graine apportée par le vent; les racines de l'arbre partent de l'escalier et les branches sont couvertes d'énormes nids d'oiseaux.

Dans la mosquée, sont deux inscriptions gravées sur pierre et qui rappellent les époques où l'édifice fut restauré. Voici la traduction de la première inscription qui date de l'an 1351 après Jésus-Christ :

Caractères arabes. « Le Très-Haut seul et unique Seigneur a dit : Quiconque croit en Dieu et au jour dernier peut construire une mosquée ; le Prophète, que les salutations lui soient adressées, a dit : Quiconque construira un temple au Seigneur, Dieu lui donnera dans le paradis soixante-dix mille palais. Ceux qui ont réparé et re-

construit la grande mosquée du Sahhabe, la première mosquée de Canton, sont Maserte, qui a commencé les travaux, et Mahmoud, qui les a achevés. Le premier était un haut personnage du premier rang, unissant à l'autorité dont il jouissait une grande force de caractère. Mahmoud était un fonctionnaire vertueux, patient et persévérant. Grâce à ces hommes éminents, ce travail a pu être accompli en l'année 751, dans le mois de Redjeb.

« Puisse le Très-Haut permettre à ces deux émirs de jouir à tout jamais de la vénération et de la reconnaissance de toutes les populations (1)! »

« Le Fong-y-tao-fou, Tao de Canton, Siuen-oey-che-sze, Tou-yuen-fou, King-ting, nommé Ho-Kia, a composé cette inscription.

« Le Tchen-y-ta-fou, Tong-che-tao de Canton, Siuen-

(1) Cette traduction nous a été donnée par un iman de Canton. En voici une autre de M. Stanislas Guyard, qui est, sans doute, beaucoup plus correcte, à cause de la connaissance approfondie de l'arabe que possède ce jeune savant : « Le Dieu très-haut a dit (Coran, IX, 18) : Ceux-là seuls construisent des mosquées qui croient en Dieu, et, au jour dernier; le Prophète, le salut soit sur lui! a dit : « Quiconque aura construit une mosquée, Dieu « construira pour lui soixante-dix mille châteaux (ou palais) dans « le paradis. »

« La construction de cette grande mosquée cathédrale, de Sahâbé, appartient à l'émir Mahmôud, qui a eu un heureux commencement et une fin louable par la puissance de son génie, émir qui s'est élevé au faîte des plus nobles actions. Elle a été commencée à la date de l'année 751, dans le mois de radjab. Que Dieu éternise la vénération qu'on doit à cet émir glorieux. (Suivent quelques mots turcs qui paraissent donner la date de l'inscription, mais dont je ne peux lire que le chiffre 90.) »

GUYARD, professeur d'arabe,
à l'École des hautes études.

che-sze, Tou-yuen-chouay-fou, Jou-tou-yuen-chouay, nommé Sa-Ty-Mi-Che, a tracé les petits caractères.

« Le Tchong-tong-ta-fou, San-tche-tchin-sze du Tche-kiang et autres lieux, nommé Seng-Kia-Noui, a tracé les gros caractères. »

« Au pied des monts des nuages blancs, se trouve une tour très-haute, construite par un homme de l'Occident. Cette tour est aussi solide, aussi droite qu'une seule pierre. Il n'en existe pas de semblable en Chine. Suivant la tradition, elle fut bâtie sous la dynastie des Ly-Tang ; pour parvenir à son sommet, on monte, comme les fourmis blanches, en faisant neuf tours à droite et à gauche.

« Au nord et au sud, on n'y voit pas d'ouverture. Quand on est placé à une certaine distance, on se demande par où on peut atteindre la partie la plus élevée ; mais, en approchant plus près, on découvre une porte et deux escaliers. Autrefois, il existait une inscription rappelant l'époque à laquelle fut construit cet édifice ; cette inscription a disparu, rongée par le temps.

« La mosquée et ses dépendances ont été détruites par le feu en l'an 1341, et ont été reconstruites dernièrement, par le Yuen-hing-kong, Che-yuen-chouay, Seng-Kia-Noui, qui, après avoir fait enlever les décombres, a fait relever tout l'édifice dont la splendeur est plus brillante qu'avant l'incendie. Il m'avait prié de composer une inscription pour rappeler ce fait mémorable, mais doutant de moi-même, je n'ai pas osé m'en charger. Sur ces entrefaites, le Yuen-chouay-hing-kong, Mahomo, est venu et à dit : « Le grand saint de l'Occident. l'en-

voyé de Dieu, Mahomet, qui a ordonné de se tourner vers le Kéabé en faisant sa prière, a prescrit à un de ses disciples d'aller en Chine, pour y faire connaître la vraie religion. 800 ans environ se sont écoulés depuis cette époque. Le Sahhabe, obéissant au Prophète, est venu en Chine, où il a construit trois tours, parmi lesquelles celle-ci est la plus belle. Le Ting-kong, Mahomo, ayant été chargé de l'administration de cette mosquée et de la perception de ses revenus, a choisi pour l'aider dans ses fonctions le nommé Ha-Tche-Ha-San.

Ah! la manière dont notre sainte religion a pénétré en Chine est bien extraordinaire. Son berceau a été l'Occident. Mahomet a ensuite prescrit à un de ses compagnons de franchir les mers et de venir en Chine. Ce compagnon du Prophète a mis deux ans pour accomplir ce voyage; il a débarqué à Canton, a traversé la Chine, et posé les premières bases de la doctrine à Canton. Quelle activité, quels efforts surhumains n'a-t-il pas déployés pour atteindre un pareil but, encore croyait-il n'avoir pas assez fait! Il n'a employé aucune image, aucune statue pour propager sa religion. Il ne s'adressait qu'au cœur de l'homme qu'il instruisait et exhortait comme cela se pratique à peu près dans la religion de Tamo (1).

(1) La religion de Tamo n'est autre que le bouddhisme. Tamo est le vingt-huitième patriarche (Tsun-Che, illustre, honorable), donné aux saints de Bouddha, c'est à-dire à ceux auxquels a été communiqué le secret des mystères de la grande doctrine de Cakyamouni. Tamo, dont le nom indien est Boddi d'Harma (d'où les Chinois ont fait Poutitamo et Tamo), est le premier illustre honorable qui, fuyant les persécutions du brahmanisme, soit venu en Chine en l'an 535. En transportant ainsi, le siége patriar-

Dans l'intérieur de cette mosquée il n'y a ni image, ni statue, ni siége. Chaque jour, les fidèles viennent adorer le ciel (Dieu) et prient pour l'Empereur. Ils observent tous les mois un jeûne rigoureux. Leurs prières se font à certains temps de la journée, et ils ont soin de ne jamais commettre d'erreur à ce sujet. Ils ont des cérémonies particulières à des époques déterminées, quand on commence à apercevoir la lune et quand elle disparaît. Le nom de Hoey-chin-sze a été donné à ce temple pour rappeler le souvenir du saint qui a établi la doctrine de Mahomet dans ces pays, et afin que ceux qui suivent cette doctrine n'oublient par leurs croyances.

« Si cette mosquée, après avoir été détruite par le feu, a été reconstruite, nous le devons au noble Yuen-Hing-Kong; si les chefs de la religion ont maintenant une demeure convenable et si les fidèles ont un endroit pour se réunir, ils doivent en remercier le noble Te-Hing-Kong. En vérité, ces deux personnages ont bien mérité des vrais croyants. Sans eux, comment aurait-on

cal du bouddhisme en Chine, Tamo a opéré une véritable révolution religieuse. La doctrine de Bouddha, proscrite de l'Inde où elle n'a laissé que fort peu de partisans, s'est implantée alors définitivement dans la Chine, l'Indo-Chine et la Tartarie, et, au XIIIe siècle, un des Bouddha vivants fut élevé au rang des rois par le petit-fils de Gengiskhan, qui établit le nouveau siége des patriarches bouddhistes dans la contrée du Thibet. De cette époque date la fondation du lamaïsme, qui est resté la religion des Thibétains mongols et d'une partie des Tartares mandchoux, tandis que le bouddhisme n'est plus représenté en Chine que par des bonzes ignorants et paresseux devenus, ainsi que leurs temples, les objets de la risée et du mépris public.

fait? Les coutumes de l'Orient diffèrent de celles de l'Occident, de même que les anciens usages ne sont pas les mêmes que les usages actuels. Tout change ici-bas. La doctrine seule du maître n'a pas varié. Traversant les troubles des dynasties des Tang, des Song et des petites dynasties après les Song, elle est arrivée intacte jusqu'à cette dynastie des Yuen. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est qu'elle a franchi 10.000 lieues et plusieurs centaines d'années sans que rien n'ait pu l'atteindre. Ce qui a été prescrit par le Saint est vrai, et le Saint est le vrai Saint.

« C'est le ciel qui a inspiré les deux nobles personnages qui, après avoir relevé ce temple de ses cendres lui ont rendu ses anciens ornements. Évidemment, de tels actes ne sont pas l'effet du hasard, ou de la volonté humaine : c'est pourquoi j'ai cru devoir composer les vers suivants :

« A l'ouest des Indes, dans la royaume de Tache (Arabie), a pris naissance, une religion dont les disciples se tournent, pour faire leurs prières, vers le Keabé. Après que cette religion a été introduite en Chine et répandue dans le Kouang-Tong, les populations de l'intérieur et du littoral de la province ont pu admirer sa belle et grande tour, sur laquelle était un coq qui, avec ses ailes déployées, servait à indiquer aux navigateurs la direction des vents. Cette tour n'a jamais été détruite, protégée comme elle l'est par les esprits (Chên). De même que les eaux du fleuve Tchou coulent toujours claires et limpides, de même les disciples de cette religion affluent toujours, avec le même zèle, le même empressement, dans cette mosquée, qui est maintenant

aussi belle, aussi ornée, que les campagnes sont riches et luxuriantes. Cette mosquée porte le nom de Hoey-Chin-Sze qui rappelle que la vraie religion vient de l'Occident.

« Premier jour de la huitième lune du treizième mois de l'année Tche-tching; Ha-Ty-Ha-San étant sous-directeur, et Mahomo, Tchong-tchuen-ta-fou, Tong-che kouang-long-tao, Siuen-Oey-sze, Fou-tou-ouey-chouay étant directeur. »

INSCRIPTION RELATIVE A LA RESTAURATION DE LA MOSQUÉE DE HOEY-CHIN-SZE OU DU SAINT-SOUVENIR (1699 AP. J.-C.).

Après avoir parcouru un grand nombre de pays et vu plusieurs tours à sept étages, avec des portes sur les six faces, je suis venu à Canton, où, montant sur une éminence d'où la vue s'étend au loin, j'ai aperçu, s'élevant comme une seule pierre, à une hauteur de plus de 100 pieds, une magnifique tour qui dominant toute la ville, est ronde, mais plus élancée au sommet, et dont la pierre a pris, par suite des années, une teinte azurée. Ayant demandé le nom de cet édifice, on m'a répondu que c'était la tour de la mosquée du Saint-Souvenir, mosquée qui, très-ancienne, a été bâtie sous le règne de Tay-Tsong, en l'année Tchen-Kouan (dynastie des Tang).

Il existait autrefois une inscription qui faisait connaître l'origine de ce monument, mais le temps l'a effacée au point qu'elle n'est plus lisible. On peut encore voir, dans la mosquée, une autre inscription datant de l'année Tche-tching (dynastie des Yuen) et qui rappelle que la religion de ce temple vient d'un grand saint de l'Occident, lequel a envoyé un de ses compagnons pour la propager dans cette partie de l'Orient. Ce disciple, obéissant aux ordres du Prophète, est venu en

Chine, où il a répandu cette religion et a construit trois tours, dont celle-ci est la plus belle.

Au sommet de cette tour, était un coq d'or avec les ailes déployées. Ces paroles concordent avec le récit des annales de la ville de Canton, qui rapportent qu'autrefois, sur cette tour, avait été placé un coq d'or, signalant la direction des vents du nord et du sud. Seulement, les annales mentionnent ce fait sans dire un seul mot de l'origine de la religion. C'est une négligence impardonnable.

D'après cette même inscription, cette mosquée, incendiée dans les premières années Tche-tching du règne de Tai-Tsong, a été reconstruite par les soins du Hing-kong-yuen-choay, le nommé Seng-Kia-Noui, et par ceux du nommé Mahomo (Mahmoud); d'un autre côté, on lit dans les annales que, sous le règne de Hiuen-Tsong, en l'année Tchin-hoa, le To-yu-sse, nommé Han-Yong, l'a relevée de ses ruines et l'a fait restaurer (1465 ap. J.-C.).

Ainsi, dans l'espace de 1,000 ans, ce temple a été détruit et reconstruit plusieurs fois, mais la tour est toujours restée debout. Par sa hauteur et sa solidité, elle défie les vents et les flammes. Ceux qui l'ont construite ont déployé tant d'efforts et d'habileté, que jamais personne ne pourra leur être comparé.

Ce temple ne contient ni image, ni tablette, ni inscription; il est toujours extrêmement propre, et on ne pourrait y trouver un grain de poussière. Ceux qui viennent y prier observent exactement leurs cérémonies en l'honneur du ciel; leur couleur est le blanc qui est la couleur préférée des Occidentaux.

Dans le livre des mutations (Y-King), il est dit : Kien, Ciel et or, a établi son siége à l'Occident, qui est le pays de l'or, lequel est naturellement solide et représente la justice par rapport aux cinq vertus. Les Occidentaux ont en grande estime la force et la justice. Aussi la force des Occidentaux est-elle bien connue. C'est grâce à ces qualités que le saint de l'Occident a établi sa religion.

Le temple de Hoey-Chin-Sze est situé dans l'intérieur de la ville de Canton, dans la rue Kouang-Ta-Kiai. Depuis que l'empire est gouverné par la dynastie actuelle des Ta-Tsing, depuis plus de trente ans que les soldats des huit bannières gardent cette ville, les cérémonies du culte n'ont jamais été interrompues dans cette mosquée. Il y a quelques années, l'édifice menaçant ruine par suite de la vieillesse des matériaux, on les a remplacés, et, après trois ans de travaux continus la mosquée a été reconstruite plus solide et plus belle que précédemment ; pour accomplir cette œuvre, on n'a eu besoin d'aucun secours étranger, toutes les dépenses ont été payées par les vrais croyants, dont les directeurs ou les chefs ont toujours bien rempli leurs devoirs et leurs obligations. La mosquée du Saint-Souvenir a résisté ainsi aux révolutions des hommes et aux ravages du temps qu'elle a traversés depuis sa fondation. Cette construction achevée, j'ai été prié de composer une inscription pour en rappeler le souvenir.

Dans les *Sse-chou* ou quatre livres classiques, on trouve ces paroles de Confucius : « Le Ciel ne parle pas. Néanmoins « les quatre saisons se succèdent et les êtres se reproduisent « sans interruption et sans erreur. Le mandat du Ciel con« siste dans l'observation du Sing, c'est-à-dire, des principes « communiqués par le Ciel, dont la connaissance constitue le « Tao, ou la doctrine qui est enseignée par la religion (Kiao). » Le grand philosophe a répété souvent ces paroles pour ceux qui ne croient pas au Ciel.

La religion de cette mosquée n'a pas de livres comme ceux de l'école de Jou-Kiao ; mais elle a une certaine analogie avec la religion de Ta-Mo venue de l'Occident ; seulement l'une prend le cœur pour base de la doctrine, tandis que l'autre rapporte tout au Ciel, à Dieu. Dans la religion du Prophète, l'enseignement des cinq devoirs est à peu près conforme à celui de Confucius. Le peuple dit quelquefois, en parlant de cette religion que, venue de l'Occident, comme la religion de

Bouddha, elle a, comme elle, des temples, des tours, et que, par conséquent, elle lui ressemble.

Ceux qui s'expriment ainsi commettent une erreur, parce qu'ils ne savent pas comme moi que les disciples de cette religion croient réellement au Ciel qu'ils adorent; qu'ils ont une grande foi et ne craignent ou ne négligent rien quand il s'agit de faire quelque chose en faveur de leur religion. C'est pourquoi j'ai composé les vers suivants :

Dans le pays du ciel d'or, il existe une religion dont tous les disciples mettent leurs soins à adorer le Ciel. Comme le Ciel ne parle pas, il n'a pas de ressemblance ici-bas; ceux qui suivent cette religion n'ont ni image, ni statue dans leurs temples qui sont entièrement vides.

Les tours qu'ils ont construites sur cette terre d'Orient ont traversé plusieurs centaines de générations; les vents et les frimas n'ont pu les abattre et les flammes les ont respectées. Cette mosquée a souffert souvent des mauvaises chances du destin, mais elle a toujours été réparée ou reconstruite. Sous les Yuen et les Ming, elle a été réparée plusieurs fois. Sous l'illustre dynastie actuelle, elle a été rebâtie et se trouve plus haute et plus belle que jamais.

Depuis plus de 1,000 ans, ceux qui ont été chargés de son administration et de sa direction ont toujours parfaitement rempli leurs devoirs. Tel est le but de l'inscription gravée sur cette pierre.

Jour heureux du deuxième mois de la trente-septième année du règne de Kang-Hi (1699 ap. J.-C.).

Cette inscription a été composée par le nommé O-Ta-Ha; Fey-pey-yu-ta-ly, Tsiang-Kiun de Canton; Che-sy-y-teng (premier titre de noblesse).

Les petits caractères ont été tracés par le nommé Lieou, Fou-tou-tong de Canton.

Les gros caractères ont été tracés par le nommé Oey-Hy-La, Fou-tou-tong de Canton.

En-dehors de la ville de Canton, à l'extrémité des faubourgs, se trouve une des mosquées les plus vénérées de la Chine et qui renferme dans son enceinte un cimetière dans lequel repose le Sahhabe Wahb-Abi-Kabcha. Cette mosquée, qui porte le nom de Tsin-Tchin-Sze, est située au nord de la ville, à un demi-mille environ de la muraille d'enceinte, sur la route du village de Tsong-hoa, en-deçà du corps-de-garde de Tchao-ten-sin et du pont de Lieou-hoa, à l'extrémité du faubourg du Nord. La superficie des terrains dépendant de la mosquée est d'environ 10 ares; les bâtiments sont en briques. L'ensemble de la propriété, grâce aux soins avec lesquels elle est entretenue, présente un aspect des plus agréables à l'œil; les grands arbres, qui ornent le cimetière et qui protègent les tombes de leurs frais ombrages, rappellent le champ des morts d'une ville de l'Orient.

Le visiteur pénètre d'abord, par un vestibule étroit et une porte latérale, dans une cour pavée, de 50 pieds carrés environ, dans le milieu de laquelle s'élève un pavillon contenant des siéges et des bancs pour la commodité des visiteurs. Sur la façade ouest de la cour, sont situées deux vastes salles. L'une d'elles, qui a son plancher couvert de nattes, est consacrée aux cérémonies du culte. Sur la façade est de la cour, se trouve une espèce de salon (Keting), faisant partie du logement de l'Akong, directeur de la mosquée. Dans la partie opposée de la cour, contigu à la salle des prières, est situé le logement des serviteurs. L'eau pour les ablutions est tirée d'une fontaine située dans le fond de la cour, au nord. Dans le pavillon et les autres chambres, on aper-

çoit des extraits arabes du Coran, et des banderoles avec des caractères chinois, représentant des ex-voto. La cour est entourée d'un mur en briques, percé d'une porte par laquelle on entre dans le cimetière (voir le dessin); pour arriver à l'endroit où sont les premières tombes, on traverse trois barrières garnies, au centre et de chaque côté, de portiques en bois. — Sur celui du milieu, on lit : « Arrête-toi et admire. » — Sur les portiques latéraux, est écrit : « Porte des vertueux, limite de la droiture; » de l'autre côté : « Celui qui embrasse un saisit trois; » et, au dessous : « Dépôt glorieux, réunion brillante. » Le cimetière contient une trentaine de tombeaux voûtés, en briques recouvertes de chaux et sans inscription aucune. Dans le centre du cimetière, s'élève un bâtiment carré, surmonté d'un dôme de 5^{m} 64 de hauteur. C'est dans ce petit édifice que se trouve le tombeau de Wahb-Abi-Kabcha, qui porte le nom de Kiang-fen, tombeau de l'écho. — Les murs ont 0^{m} 50 d'épaisseur et 6^{m} 60 de largeur. On pénètre dans l'intérieur par une petite porte au-dessus de laquelle a été gravée, en caractères arabes, l'inscription suivante : « O mon Dieu, vous dont les portes sont toujours ouverte à la piété et à la bonté, ouvrez-les pour que nous recevions vos nombreux bienfaits. » Au milieu de la chambre, est un parallélipipède rectangle, en briques, ayant 2^{m} 50 de longueur sur 1^{m} 02 de largeur, 0^{m} 40 de hauteur. En face du tombeau, sur une petite table, brûle continuellement de l'encens; sur le mur, on a écrit en arabe : « Rien sur la terre, ni dans le ciel, ne peut être comparé à Dieu, qui n'est ni dans le passé,

ni dans l'avenir, ni à droite, ni à gauche, ni en haut, ni en bas, et qui est partout, en tous lieux. » A quelques pas de l'édifice, à droite, s'élèvent, sous un portique, deux tombes, dont l'une est celle d'un hadji, nommé Mohammed, ainsi que l'indique une inscription (1) qui est gravée sur une pierre et dont voici la traduction.

INSCRIPTION GRAVÉE SUR LA PIERRE TOMBALE DE L'HADJI MOHAMMED (1752 AP. J.-C.), ENTERRÉ DANS LE CIMETIÈRE OU SE TROUVE LE TOMBEAU DU PREMIER AGE.

Le très-pur, le très-haut, le très-vrai a dit : « Tout homme « doit savoir qu'après les mille épreuves de cette vie, il faut « mourir, mais qu'un jour le saint homme prenant tous les « fidèles me les amènera dans le palais éternel. » Le saint homme a dit : « Dieu accorde ses félicités au Schehhid (martyr) « qui meurt sans forces loin de son pays, ou qui périt en com- « battant les armes à la main. — Dieu a toujours pitié de celui « qui, étant vieux et sans forces, remplit ses obligations reli- « gieuses, prie et a confiance dans le Seigneur. »

Celui qui est enterré ici est l'hadji Mohammed, fils de l'hadji Mohammed, effendi du royaume de Roumou, venu à Canton pour visiter le tombeau de notre chef Sarta-Ebu-Ouang-Ka-Sze. Dieu, pour lui témoigner sa bonté, a permis qu'après sa mort il fût enterré dans cette mosquée. Il est mort deux ans après son arrivée, le 29 du mois Dzulcadath de l'an 1164 de l'hégire.

Sarta-Ebu-Ouang-Ka-Sze (fils), mort le 27 du mois Dzulcadath (à gauche). Caractères chinois (à droite). — L'hadji Mo-

(1) Nous avons remis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un relevé exact de cette inscription et de toutes celles dont nous donnons ici la traduction.

hammed est venu volontairement à Canton pour visiter le vieux tombeau de l'ancien sage, le 26 de la huitième lune de la quatorzième année de Kien-Long, dans le mois Dzulcadath. Cet hadji est mort le 29 de la huitième lune de la seizième année de Kien-Long, dans le mois Dzulcadath. Caractères chinois (à gauche). — L'ancien sage est mort en la troisième année Tchen-Kouan, 630 (dynastie des Tang), en l'année du kalife Omar, le 27 du mois Dzulcadath.

Parmi les inscriptions gravées sur les pierres tombales du cimetière, on remarque celle d'un mahométan nommé Tsu-Ya-Ouen-Ty-Ly, qui est ainsi conçue :

INSCRIPTION SUR LA PIERRE TOMBALE DU MAHOMÉTAN TSU-YA-OUEN-TY-LY (1786 AP. J.-C.).

Caractères arabes. — Le Dieu unique a dit : « Certainement, « il y aura un autre monde. Certainement, par la puissance « de Dieu, ceux qui sont morts ressusciteront et seront jugés « suivant leurs œuvres. » Le saint homme a dit : « Je vous « ai répété souvent que rien ne peut vous faire prévoir « l'heure de votre mort. Ceci est dans votre intérêt. Si vous « l'oubliez, c'est votre affaire. »

Dieu a eu pitié de cet homme sans forces et maladif, dont le nom était Tsu-Ya-Ouen-Ty-Ly. Très-instruit dans sa religion, il remplissait ses devoirs avec conscience et intelligence. Nuit et jour, il louait Dieu et le remerciait de ses bienfaits. Pénétré de la crainte du Seigneur, il faisait tous ses efforts pour lui plaire et le glorifier. C'était un vrai serviteur de l'Islam et un fidèle musulman. Il mettait tout son bonheur à être agréable à Dieu, à faire le bien aux autres, et à aider tous les musulmans. Il ne recherchait que les hommes instruits et bons, et fuyait les hommes mauvais et trompeurs.

Sa charité envers les voyageurs et les pauvres était inépuisable. La nuit, il ne manquait jamais aux prescriptions de la religion. Il faisait le bien ayant toujours en vue la récompense que Dieu promet à ses élus. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le 17 du mois Safar (1190). Celui qui a gravé ces caractères est un humble croyant nommé Tse-Ma-Lou-Ty-Ly.

Caractères chinois

—

Yang-yu-tchang

s'appelait aussi :

Ouen-tong
Tien-young
Yut-Tchang

Né sous le règne de Kang-Hi il est mort en la 22me année de Kien-Long le 16e jour de la 9e lune, à 8 h. du soir.

Caractères chinois

—

CETTE TOMBE

est celle de

YANG-YU-TCHANG

LETTRÉ SANS EMPLOI.

Caractères chinois

—

Cette pierre a été élevée en la 3e lune de la 5e année de Kien-Long, par ses fils

Yuen-sieou
Yuen-mo

par ses petits-fils

Che-long
Yun-long
Tsin-long
Yu-long
Tchao-long
Kouei-long
Kin-long
Tsen-long
Tchan-long

par ses arrière-petits-fils

Tche-Kouan
Yan-Kou
Jin Kouan
Ly-Kouan
Hing-Kouan

Dans l'intérieur de la mosquée, à l'entrée près de la porte, on remarque quatre pierres rectangulaires sur lesquelles sont gravées en caractères blancs les inscriptions suivantes, relatives à l'entretien du tombeau de Wahb-Abi-Kabcha :

INSCRIPTION POUR RAPPELER L'ACHAT D'UN TERRAIN DONT LES REVENUS DEVAIENT ÊTRE DESTINÉS A L'ENTRETIEN DU TOMBEAU DE L'ANCIEN SAGE SAHHABE (1692 AP. J.-C.).

Les coutumes varient sans cesse et l'esprit humain aime le nouveau. Toute affaire commencée doit être poursuivie avec persévérance ; c'est le moyen d'obtenir une solution

satisfaisante. En la trente-unième année du règne de l'empereur Kang-Hi, à la septième lune, Cha Ting-Piao, Ma-Tchin-Hinn et quatorze autres notables mahométans, craignant que le terrain qui leur a été vendu à perpétuité par le nommé Kouei-May-Fong n'éprouvât des dommages, si quelqu'un n'en payait l'impôt à l'Etat, se sont réunis dans cette mosquée en-dehors des portes pour délibérer en commun sur cette affaire. Trouvant les revenus de ce terrain trop modiques, Cha-Ting-Piao et les autres notables ci-dessus nommés ont acheté, pendant la dixième lune, au nommé Ly-Yu-Tchen, un autre terrain qui lui venait de son oncle Tang-Yo. Les deux terrains en question sont situés dans le district de Long-men, en un lieu nommé Kouan-tchang (large fossé), mesurant cinquante-huit meou. Cha et les autres notables ont désigné les deux frères Chao et les deux frères Chen pour cultiver ces terrains et ont décidé qu'après avoir prélevé sur les revenus de ces terrains le payement des impôts dont ils sont grevés annuellement, les frères Cha et Chen donneraient chaque année trente mesures de grains qui seront destinées à l'achat de l'huile et de l'encens pour la mosquée, de Tsin-Tchin-Sze et à l'entretien du tombeau de l'ancien sage Sahhabe qui a été enterré en ce lieu. Tel a été le but de notre réunion, et afin d'éviter, comme propriétaires du terrain, tout procès et ennui, nous en avons averti le préfet du district, le mandarin Tcheng, qui, après avoir donné un titre de propriété en règle, en a informé les populations par une proclamation.

Cette inscription a été faite en la trente-deuxième année du règne de Kang-Hi, afin de rappeler l'époque à laquelle ces terrains ont été achetés, et en même temps l'engagement pris par les cultivateurs de ces terrains de fournir l'huile et l'encens pour la mosquée, et d'entretenir le tombeau de Sahhabe.

INSCRIPTION RELATIVE A LA RESTAURATION DU TOMBEAU DE L'ANCIEN SAGE SARTE OU SARTA ET DE LA MAISON DU GARDIEN DE CE TOMBEAU (1816 AP. J.-C.).

L'ancien sage Sarte nous a témoigné tant de bontés que nous ne pouvons en mesurer l'étendue; notre cœur reconnaissant ne les oubliera jamais. Aujourd'hui, comme autrefois, l'on vient de loin aussi bien que de près pour visiter son tombeau et y faire les cérémonies d'usage. Ce tombeau est situé en-dehors de la porte du Nord, à trois milles de Canton, dans un endroit nommé Hoai-hoa-hang. Il existe depuis plus de mille ans, objet de la vénération des fidèles de cette province. Pour nous, nous croirions manquer à nos devoirs envers ce premier ancêtre, si nous ne lui rendions pas les honneurs qui lui sont dus. Peu de personnes savent pourquoi et quand cet ancien sage est venu dans ces pays. J'ai lu un livre arabe intitulé *Tien-fang-tche-tchin-tche-lou,* ou les vraies annales du très-saint d'Arabie. J'ai lu également les annales de la dynastie des Song et des autres dynasties, ainsi que divers ouvrages tels que *Tche-sse-loui-pien*, *Ta-ming-y-tong-tche*, etc., etc. En étudiant ces ouvrages, j'ai vu et appris comment cet ancien sage est venu à Canton, et comment la religion mahométane a été établie en Chine. Le premier royaume qui a joui de l'islamisme est l'Arabie. D'Adam à Mahomet on compte cinquante générations. L'intelligence du grand saint était tellement supérieure et son savoir si profond, qu'il savait tout et pouvait faire tout. C'est pourquoi tous les peuples l'ont honoré comme l'envoyé de Dieu. La base de sa religion est la croyance en un Dieu unique, invisible, qui ne peut être représenté ni par des images ni par des statues. Le grand saint a reçu du ciel trente volumes d'un livre sacré dans lesquels sont enseignés, dans les moindres détails, les choses les plus merveilleuses sur l'homme, la nature, le mandat, les trois

obligations, les cinq vertus cardinales, les prières qu'il faut réciter, les actes qu'il faut faire et ceux que l'on doit éviter. La forme et le texte de ce livre diffèrent de ceux des cinq King; le sens en est à peu près le même; il contient tout ce qu'il est nécessaire de savoir.

L'ancien sage, oncle maternel de Mahomet, a fait preuve d'un grand cœur et d'un courage extraordinaire en venant dans notre pays, la sixième année de Kai-Houang (dynastie des Souy).

Dans l'année qui vit naître le très-saint, une comète parut dans le ciel, et l'astronome de l'empire avertit l'Empereur que cette apparition annonçait qu'un homme très-remarquable était né à l'Occident. L'Empereur envoya un ambassadeur pour s'assurer de ce fait. Plus tard, Mahomet choisit quatre des siens pour porter des présents à l'Empereur. Ce sont ces envoyés qui ont construit le temple du Saint-Souvenir, à Canton. Quelques écrivains prétendent que l'ancien sage est venu sous les Tang, par mer, à Canton, pour y faire le commerce. Cette assertion est fausse. Certainement il est venu à Canton sous les Souy. Près de la mosquée du Saint-Souvenir, se trouve une tour creuse à l'intérieur, plane et non ornementée à l'extérieur, haute de 160 pieds, au sommet de laquelle était placé un coq d'or dont les annales de Canton font mention. Les quatre envoyés de Mahomet sont ensuite retournés chez eux. Vingt et quelques années s'étant écoulées, l'empereur Yang-Ty (Souy) envoya une autre ambassade dans les pays occidentaux pour rapporter la carte de ces pays. Mahomet ordonna alors à l'ancien sage de porter le livre sacré dans le Tong-tou et de propager sa religion. L'ancien sage obéit aux ordres de son maître, et, sa mission accomplie, il en éprouva tant de chagrin qu'il mourut à Pan-yu-hien (Canton), où il se trouvait en ce moment. Il fut enterré, après sa mort, selon les rites de sa religion, à l'endroit où s'élève aujourd'hui son tombeau qui a toujours été respecté. Personne n'est venu depuis ces temps reculés,

couper du bois ou arracher des herbes en ce lieu sacré. L'ancien sage a vécu quelque temps en Chine. Sa langue différait de la nôtre ; ses vêtements n'étaient pas également de la même forme. Sa renommée était alors petite dans nos pays ; il était considéré comme un homme ordinaire. Maintenant que plus de mille ans se sont écoulés, sa réputation est celle d'un grand sage. On l'honore comme un sze-pao (maître). Pourquoi cela ? C'est qu'il possédait un vrai mérite et qu'il aimait sincèrement son prochain qui ne l'a pas oublié. En second lieu, c'est qu'imitant ceux à qui l'on élève des temples parce qu'ils sont morts en accomplissant un grand acte, il n'a pas hésité, avec sa vertu incommensurable et par obéissance aux ordres de son maître, à traverser les mers, à affronter les tempêtes pour porter à Canton le livre sacré, par le moyen duquel les populations de toute la Chine ont pu connaître ensuite la vraie religion.

Ce livre sacré contient, ainsi que je l'ai déjà dit, toutes les obligations des rois, pères, fils, frères, enseignées par les six livres de Confucius. On ne peut donc pas ne pas honorer l'ancien sage.

Depuis la dynastie des Tang, les empereurs qui se sont succédé nous ont toujours comblés de leurs bienfaits. Sous la dynastie actuelle, nous autres mahométans, nous avons toujours été traités comme les enfants de l'Empereur qui, plusieurs fois a fait l'éloge de notre religion.

Nous sommes les descendants par la religion de l'ancien sage dont la renommée, comme celle de Confucius, ne peut que grandir chaque jour. Des habitants de notre pays, des étrangers, venus de très-loin avec plusieurs interprètes, ont visité souvent son tombeau, qui a été élevé en la troisième année de Tchen-kouan. Il a été réparé, ainsi que la maison du gardien, en la septième année de l'empereur Kia-King. Cette inscription a pour objet de rappeler ce fait, ainsi que l'époque à laquelle l'ancien sage est venu en Chine.

Le nommé Hou Tchang-Tsin, Tsin-sze, Han-lin-yuen, Chou-ky-tsee (Kia-y-kie), Tche-hien de Yang-tcheou (Chansi), né à Kouei Ly, a composé cette inscription, après avoir fait ses ablutions et accompli les rites prescrits.

Le nommé Ma-Che-Ling, Tso-ling, demeurant près de la mosquée du Saint-Souvenir, a gravé les petits caractères. Le nommé Lieou Ta-Lio, Sieou-tsay a gravé les autres.

Deuxième lune, vingtième année de Kia Hing (au printemps).

INSCRIPTION RELATIVE A LA RESTAURATION DE L'ANTIQUE TOMBEAU DE L'ANCIEN SAGE (1829 AP. J.-C.).

J'ai entendu dire que les sages de l'antiquité savaient que la nature rationnelle (Sing) de l'homme, ce principe immatériel, intelligent et merveilleux, existait sans avoir eu de commencement, et, n'étant pas atteint par la mort, n'avait pas de fin. Les gens simples et obtus dont les yeux sont fermés à la lumière disent habituellement, en voyant un être vivant, qu'il existe et que, lorsque son enveloppe mortelle est tombée en putréfaction, tout est fini pour lui, qu'il n'existe plus. Pauvres aveugles, qui ignorent que vie et mort ne sont que des mots vides de sens, que le principe immatériel seul vit et ne meurt jamais, en outre qu'une seule année d'erreur est punie par des peines infinies. C'est pour ces gens simples et obtus que l'ancien sage dans sa bonté, est venu enseigner et établir les règles de la sainte religion.

Les prêtres bouddhistes s'appliquent à connaître et à comprendre la nature rationnelle et à ouvrir les portes de la place ronde pour parvenir au juste milieu. Notre religion nous apprend à adorer Dieu avant tout, à corriger nos défauts, et à nous transformer afin de devenir meilleurs. Le saint Prophète a prescrit, en outre, d'instruire les ignorants, de les initier à sa doctrine, en ajoutant que les enseignements ressemblent à ces nuages d'où sort la pluie bienfaisante qui fait tout croître et fructifier.

L'ancien sage Sahhabe était parent de la mère du grand saint d'Arabie. En la sixième année Kai-houang (dynastie des Souy), obéissant aux ordres de son maître, il est venu dans le Tong-tou, où il a expliqué clairement les fondements de la raison du Ciel. Ses bienfaits ont été immenses. Il a ouvert les yeux aux aveugles et les oreilles aux sourds.

Sahhabe est mort dans cette ville et a été enterré en-dehors de la porte du Nord, où son tombeau s'élève depuis plus de mille ans, sans que jamais il ne soit passé un seul jour pendant lequel des croyants ne soient venus pour y faire leurs prières. Dans le courant de la deuxième lune de la vingt-huitième année de Tao-Kouang, ce tombeau a été réparé par les soins et aux frais des notables et des lettrés mahométans de Canton. Le travail a été achevé en quelques mois. Les autres tombeaux du cimetière et la maison du gardien ont été restaurés en même temps. Cet acte volontaire de piété a été accompli en vue d'honorer l'ancien sage, et afin que ceux qui viendront visiter son tombeau, en faisant leurs dévotions, se figurent que leurs témoignages de respect s'adressent encore à l'homme vivant dont le corps repose sous ce dôme et dont le vrai principe vital est ailleurs. Les vrais fidèles qui observent bien les règles de leur religion, soit qu'il prient ou ne prient pas, peuvent toujours voir par la pensée l'ancien sage. C'est pourquoi ceux qui viennent visiter ce tombeau doivent être pénétrés de l'acte qu'ils font.

Pao-Tien-Fou de Chin-Yang
Ma-Tu-Ysien de Pan-Yu-Hien.

INSCRIPTION GRAVÉE SUR LE MUR DE LA MOSQUÉE, DANS L'ENCEINTE DE LAQUELLE SE TROUVE LE TOMBEAU DU PREMIER SAGE SAHHABE OU SARTI (1830 AP. J.-C.).

L'honorable nom de S. Exc. le premier sage (l'ancien sage) est Sahhabe, connu également sous le nom de Sarti. Il était

oncle maternel du roi Mahomet, l'honorable saint de Médina dans la contrée de Tien-Fang (Arabie). La sixième année de Kai-Houang (dynastie des Song), une comète apparut en Chine et l'astronome en chef de l'empire, qui l'avait prévue, annonça qu'un homme remarquable était né à l'Occident. Effectivement peu de temps après, on sut qu'un roi était né à Médine, pays de l'Occident; que ce roi était un saint personnage, et qu'en montant sur le trône, il avait reçu du Ciel un livre sacré qui lui enjoignait d'enseigner à son peuple l'adoration d'un seul et vrai Dieu, l'extirpation de toutes les autres doctrines, l'extermination de tous les sectateurs de ces doctrine et la propagation de la vraie foi. On apprit également que tous les rois de Sy-Yu (de l'Occident) avaient accepté ces croyances. L'empereur de Chine ordonna alors à un de ses envoyés de se rendre dans les contrées d'Occident à travers le Yang-Kouan (le Kan-Sou actuel) et de porter des présents aux rois de ces contrées, afin de nouer avec eux des relations d'amitié.

Dans les annales du très-saint (en Arabie), il est dit que la sixième année de l'hégire (629 ap. J.-C.) (*Oey-Chên-Lou-Nien*) l'Empereur de Chine ou de Tong-Tou (comme on l'appelait alors) envoya en Arabie une ambassade avec des présents pour le roi qui, à son tour, chargea Sarti et Kan-Kiu de porter des présents à l'Empereur. Quand ces deux envoyés arrivèrent dans la capitale de la Chine, l'Empereur les reçut en audience privée et leur demanda comment faisait leur souverain pour gouverner avec tant de vertus et rendre son peuple si heureux. Les envoyés répondirent : « C'est en observant les trois relations sociales ainsi que les cinq vertus cardinales, et en suivant la vraie et pure doctrine ; manifestation évidente du vrai saint, de l'honorable et unique saint. » Sa Majesté, spontanément et joyeusement, pria alors Sarti de propager sa religion dans Tong-Tou. Sarti fit construire la mosquée du Saint-Souvenir dans Pouan-tcheou (Canton) où il résida pendant quelque temps. Il retourna ensuite dans

son pays, où le rappelaient ses affaires, et apprit à son arrivée que son souverain était monté au ciel sur le chariot-dragon. Après avoir donné cours à son chagrin, il demanda à ses amis quels ordres avait laissés en mourant l'honorable saint. Tous ses amis lui dirent que le saint avait prescrit que le Kou-la-ny (Coran) fût porté dans Tong-Tou pour y être lu et enseigné le vendredi. Sarti, obéissant à ces ordres, porta dans Tong-Tou tous les volumes du Canon céleste qu'il communiqua aux mahométans de la Chine.

Aussi, depuis cette époque, tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître le Coran n'ont il pas cessé de remercier de tout leur cœur Dieu, le saint Prophète, dont les perfections sont sans bornes, et S. E. Sarti dont le mérite fut réellement grand. Puisse-t-il toujours être exalté et honoré !

A la fin du règne de Yuen-Tsong, en l'année Tien-pao (de la dynastie des Tang), An-Lo-Chan se révolta, et les insurgés devinrent maîtres de la région des deux rivières. Les généraux de l'empire envoyés contre eux furent battus, la capitale fut sur le point d'être prise et l'Empereur obligé de se sauver au Sze-Tchuen, tandis que l'héritier de la couronne se réfugiait à Hing-Voé (Kan-Sou). Les ministres supplièrent alors l'Empereur d'abdiquer en faveur de son fils, qui, ayant pris les rênes du gouvernement, envoya demander des secours à la frontière. Le chef des Hoey ou Oueïgours accueillit fort bien les envoyés impériaux et ordonna à l'héritier de la couronne Ya-Rou de passer la frontière avec cent mille hommes de ses meilleures troupes, afin de prêter secours à la dynastie des Tang. Chou, prince de la paix, frère de l'Empereur se lia avec le prince Ya-Rou, et, avec l'aide du général Ko-Tsee-Y et d'autres chefs illustres, reprit les deux capitales. La rébellion ne tarda pas ensuite à être écrasée. Sa Majesté, dans la joie du triomphe, invita les Oueïgours à un grand banquet, et, quand ils durent rentrer dans leurs pays, elle pria le prince Ya-Rou et les généraux qui s'étaient le plus distingués de rester et d'établir leur résidence

à Tchang-Ngan; ce qu'ils acceptèrent. Les chefs des deux contrées cimentèrent ensuite leur amitié par des mariages. La vingtième année de Hien-Tsong (887 ap. J.-C.), les Hoey demandèrent à l'Empereur l'autorisation de construire à Tai-Yuen-Fou (Chansi) le monastère de l'Elysée (Mo-ny-sse). Sous le règne de Wou-Tsong (842 ap. J-C.) plusieurs myriades de Hoey sollicitèrent la faveur de venir en Chine. L'empereur leur accorda la permission de rester dans quelques départements du Chen-Si, où, sous plusieurs dynasties, ils formèrent une succession non interrompue de fidèles sujets et d'intelligents lettrés qui servirent l'Etat avec dévouement. Ils ont maintenu la foi dans sa pureté et sa vérité.

C'est au premier sage, à l'ancien sage, que nous devons ainsi tout ce que nous avons obtenu. La mosquée du Saint-Souvenir, où Son Excellence a vécu, est encore debout, de même que le tombeau qui a été élevé en son honneur. Ce tombeau est dans une enceinte fermée, comprenant un portique pour les cérémonies, un pavillon pour la lecture du Coran, une chambre de réception, une chambre pour les visiteurs et des logements pour le gardien et le portier. Souvent les fidèles ont donné maison, terrain, argent pour l'entretien de ce tombeau. Quand l'Akong-Kalifa vint d'Afour pour le visiter, toute la communauté contribua aux dépenses de son voyage, en souvenir de Son Excellence et par respect pour sa sainteté.

Depuis que ce tombeau a été élevé, plus de mille ans se sont écoulés. Il a été restauré, ainsi que le monastère, déjà trois fois ; la dernière restauration a eu lieu il y a quarante ans, sous le règne de Kia-King. Toutes les chambres tombaient dernièrement en ruines, et la muraille d'enceinte menaçait de s'écrouler; les principaux notables, dans une réunion publique, ont appelé l'attention des fidèles sur cet état de choses et sur la nécessité de trouver l'argent et les matériaux nécessaires pour les réparations. Tout cela a été fait; le tombeau ne sera plus en ruines. Remercions dans notre

joie le Seigneur de nous avoir protégés. Cette inscription a été faite pour rappeler ce souvenir.

Cette inscription ne porte pas de date; mais elle a été, dit-on, gravée en 1830 (1).

INSCRIPTION RELATIVE A LA MORT ET A L'INHUMATION DE QUARANTE MAHOMÉTANS MASSACRÉS A CANTON, EN L'ANNÉE TCHEN-KOUAN DU RÈGNE DE TAY-TSONG (TANG).

Quarante anciens sages, obéissant aux ordres de Mahomet, sont partis de Médine pour accompagner le Sahhabe Ouang-Ka-Sza, chargé d'apporter en Chine le livre sacré du ciel et de répandre la religion du saint Prophète dans le royaume du Milieu. Ces sages sont arrivés dans cette ville sous le règne de Tai-Tsong, en l'année Tchen-Kouan. Ils étaient un jour occupés à faire leurs cérémonies en commun, quand tout à coup de méchantes gens les ont massacrés. Un des assassins, poussé par le remords, s'est suicidé aussitôt après son crime. Tous ces Schehhids (martyrs) sont montés au ciel. Leurs corps ont été réunis dans la même fosse et enterrés en ce lieu. On peut les appeler tous les quarante-un martyrs; et cette tombe est celle des Schehhids.

Cette inscription a été faite en la 4e lune de la 7e année de Kia-King (1803), d'après une autre inscription très-ancienne dont le temps avait rongé la plupart des caractères.

(1) Cette inscription, dont la traduction a été déjà donnée en anglais dans le *Chinese Repository*, n'existe plus. Les mahométans ont craint sans doute que les autorités locales ne s'en servissent comme prétexte pour les persécuter. Les premières lignes relatives aux enseignements de Mahomet sont, en effet, de nature à porter ombrage à un gouvernement soupçonneux comme celui des Ta-Tsing.

HISTORIQUE

DE L'ISLAMISME DANS LE YUN-NAN

« Le Yun-Nan (midi nuageux) n'a pas toujours porté ce nom. Sous les Tcheou, il s'appelait Sy-Y-Tien-Koue et ne comprenait qu'une partie de la province actuelle; à la fin de la dynastie des Tcheou, quand la Chine était divisée en sept royaumes, le roi de Tsou, nommé Hoey, envoya le général Tchouang-Kiao du Hou-nan sur les frontières du Sy-Y-Tien-Koué, dans le royaume de Ye-lang. Quelques temps après, le roi de Tsin battit le roi de Tsou, et s'empara de la ville de Tsien-tchong, de sorte que le général Tchouang-Kiao, se trouvant dans l'impossibilité de rentrer dans le royaume de Tsou, se fit nommer roi de Ye-Lang et de Sy-Y-Tien. Le roi de Tsin, étant devenu par la suite maître du Sze-tchuen, résolut de soumettre le royaume de Sy-Y-Tien, et pour cela, fit construire une route nommée Ou-tche-tao (route de 5 pieds de largeur), par laquelle il envoya des troupes qui réduisirent tout le pays sous la domination des Tsin. Lorsque Hiao-Ou-Ty monta sur le trône, il

forma, avec une partie du royaume de Sy-Y-Tien, la principauté d'I-Tchen-Kiun, au sud-ouest du Sze-Tchuen, comprenant plusieurs districts (Hien) dont un fut nommé Yun-Nan-Hien, c'est-à-dire Hien au sud des monts Yun-ling. Yun-Nan-Hien fut enclavé ensuite dans la principauté de Yong-Tchang-Kiun en même temps que Ngai-Lao-Hien et Pe-Nan-Hien. A la fin de la dynastie des Han, lorsque l'empire était morcelé en trois royaumes, le roi du Sze-Tchuen, nommé Lieou, fit de Yiun-Nan-Hien un kiun d'où dépendaient Yong-Tchang-Hien et Kien-Oey-Hien. Le gouverneur de Yun-Nan-Kiun fit construire une nouvelle ville, nommée Long-Tong-Tchuen où il établit sa résidence.

Sous les Tsin, le nom de Yun-Nan-Kiun fut changé en celui de Tsin-Ming-Kiun, et plus tard en celui de Ning-Tcheou, qui, à son tour, sous les Tang, en la quatrième année Ou-te, fut appelé Yao-Tcheou. Le chef de ce Tcheou, qui avait le titre de Man-Ouang (roi des sauvages nommés Man), commandait à trente-deux Tcheou. Après avoir abandonné pendant quelque temps la résidence de Long-Tong-Tchuen, il y revint, la première année Lingte (664 ap. J.-C.), et ne cessa d'envoyer annuellement des présents à l'Empereur de la Chine. »

« A la fin des années, Tien-Pao (755 ap. J.-C.), le Man-Ouang, Kolofong voulut se rendre indépendant. Le gouverneur, Yuen-chouay du Sze-Tchuen en avertit le ministre Yang-Ko-Tchong qui envoya contre le Man-Ouang le général Sien-Yu-Tchong-Tong avec 10,000 hommes. Kolofong battit les Impériaux et se rangea sous la puissance des Thibétains avec lesquels il ravagea

la frontière du Sze-Tchuen. En l'année Tchen-yuen (785), un Tsie-tou-sze, du Sze-Tchuen, nommé Oey-Kao, fut assez habile pour amener la soumission du chef des Man, nommé Y-Mo-Tsin, que l'Empereur nomma roi de Nan-Tchao, nom que prit le pays des Man. En l'année 789, le roi de Nan-Tchao, uni aux Man du Kouang-Tong, s'empara d'une partie du Sze-Tchuen, et son royaume devint un des plus grands parmi ceux qui étaient situés au sud-ouest de l'empire. Il comprenait trente-quatre Tcheou et plus de cent Hien habités par les Man, qui étaient de vrais sauvages sans loi aucune. En 795, Y-Mo-Tsin, avec l'aide des troupes impériales, battit les Thibétains dont plus de 100,000 prêtèrent serment d'obéis- à l'Empereur. En 860, le roi de Nan-Tchao se fit nommer roi de Ta-Ly et s'empara successivement des villes impériales de Po-Tcheou et Tsin-Tcheou ; l'année suivante, il envahit le Tong-King, et se retira devant une armée impériale forte de 30.000 hommes qui s'avançait contre lui ; en 864, il attaqua de nouveau le Tong-King et fit massacrer les troupes impériales qui s'y trouvaient. Tous les Man des frontières le reconnurent comme souverain. En 867, le roi de Nan-Tchao et de Taly fut battu par le général Kao-Ping et perdit le Tong-King. En 869, il fit la paix avec l'Empereur Hi-Tsong, qui lui donna une princesse du sang en mariage. Jusqu'à la fin des Song, il n'est plus question du Nan-Tchao dans l'histoire chinoise (1). »

En 1253, à l'époque de la dynastie des Kin, qui régnait

(1) *Tong-Kien-Kang-Mou.*

simultanément avec celle des Song, l'ancien royaume de Nan-Tchao était divisé entre plusieurs princes qui s'y étaient formé de petits royaumes indépendants de la Chine. Ta-ly, située dans la partie occidentale, était la capitale d'une de ces principautés que Houpilie entreprit de détruire. Ce grand monarque, étant arrivé dans le pays de Te-Ling, partagea son armée en trois corps auxquels il fit prendre trois routes différentes; du côté du midi, Ou-Leang-Ou-Tay se dirigea par la route de l'ouest contre Yen-Tang; le prince Sou-To-Ye-Li-Lie, par la route de l'est, marcha contre les Pe-Man (Man blancs). Houpilie, avec la troisième division, prit la route du milieu, et, partant de Lin-tao, dans le Chen-Si, où il avait établi son quartier général, entra dans le Sze-Tchuen, se fraya un chemin par des montagnes escarpées, remplies de précipices, et se trouva, après avoir fait plus de 200 lieues, sur les bords du Kin-Cha-Kiang; il fit construire des radeaux, et, passant le fleuve avec son armée, se rendit directement chez les Mou-Sou-Man (sauvages Mou-Sou) dont le prince s'empressa de faire sa soumission. De là, à Taly, on comptait encore 40 lieues de distance. A la onzième lune, Houpilie envoya dans cette direction le général Yu-Ling-Tchou, et, s'avançant du côté des Pe-Man, opéra sa jonction avec les troupes qui avaient pris ce chemin. Le chef des Pe-Man (sauvages blancs) ne fit aucune résistance, mais un de ses neveux, qui s'était emparé de la capitale de la principauté, entreprit de la disputer aux Mongoux. Houpilie attaqua la ville, l'emporta de vive force, et fit mettre à mort le prince rebelle; mais il épargna les

habitants qui, depuis cette époque, devinrent tributaires de l'empire. A la deuxième lune, Houpilie ne voyant pas revenir Yu-Ling-Tchou marcha contre la ville de Ta-ly, dans laquelle se trouvait un roitelet nommé Touan-Sze, s'empara de la place, et fit décapiter les deux neveux du roi qui, ayant surpris Yu-Ling-Tchou, l'avaient massacré ; il s'en retourna ensuite, laissant à Ou-Leang-Ou-Tai et à Lin-Tsicou-Tong le soin de garder Ta-ly et de soumettre les peuples voisins. Ou-Leang-Ou-Tay tourna alors ses armes contre les Ou-Man (Man noirs), nommés Kara-Jang par les Mongoux, tandis que les Pe-Man, ou Man blancs étaient appelés Chaghan-Jang. La capitale des Ou-Man était Ya-tche-tching (1), ville très-forte, entourée d'eau de tous côtés. Les Ou-Man ou Kara-Jang étaient, à cette époque, maîtres de tout le département actuel de Yun-nan-fou. Ou-Leang-Ou-Tay commença par

(1) Cette ville, que Marco Polo et Raschid-Eddin appellent la capitale du Carajan, et que beaucoup d'auteurs ont confondue avec le Yun-Nan tout entier, n'existe plus ; ses ruines se voient encore non loin de Lo-Tsee-Hien, département de Yun-Nan-Fou — On dit, que près de Hoyang, qui se trouve à quatre journées de Kai-Hoa-Fou, il est une région montagneuse habitée aujourd'hui par diverses tribus, qui ont chacune leur chef, et qui reconnaissent comme suzerain un roitelet résidant près de Hoyang. Ce chef prétend descendre des souverains qui gouvernaient jadis le Yun-Nan avant la conquête du pays par les Chinois ; il prétend même avoir des droits sur toutes les tribus sauvages du Yun-Nan, du Kouei-Tcheou et du Kouang-Si. Beaucoup de ces chefs ont un grand respect pour lui et lui adressent des présents à titre d'hommage. Il a autour de lui une cour, au milieu de laquelle il trône en se disant le roi légitime de toutes les montagnes et des tribus aborigènes ; l'endroit qu'il habite se nomme Hiuen-Tien.

prendre Fou-tou, Chan-tchan, battit le roi des Ou-Man nommé Kao-Chen, au pied de la montagne Lang-chan, s'empara de Lo-Pou-tching et vint mettre le siége devant Ya-Tche-Tching, qui se rendit sans résistance. Après cette conquête, Houpilie forma avec le royaume de Taly et ceux des Kara-Jang (Ou-Man), des Chaghan-Jang (Pe-Man), des Mou-Sou-Man, etc., une province de l'empire, à laquelle il donna le nom de Yun-Nan et dont il confia le gouvernement, en 1295, à un de ses ministres nommé par les uns, Omar (1), par les autres, Sai-Tien-Tche-Chan-Sze-Ting (le Sayid Edjell). A cette époque, dit la grande géographie impériale de la dynastie des Ta-Tsing (2), les Kara-Jang (Ou-Man), les Chaghan-Jang (Pe-Man), les Mou-Sou-Man, etc..., qui occupaient le Yun-Nan et formaient, avant l'arrivée du Sayid, différents petits royaumes, étaient de vrais sauvages sans civilisation aucune, vivant à l'état de nature, ignorant la culture du sol, se nourrissant du produit de leurs chasses et de leurs pêches, et brûlant leurs morts sans cérémonies. Sai-Tien-Tche leur apprit l'agriculture, les obligations sociales, l'art de l'écriture, et, par de sages institutions parvint à les civiliser et à les

(1) « Sai-Tien-Tche-Chan-Sze-Ting, appelé aussi Omar, était un Hoey-Hoey descendant du Prophète. L'expression Sai-Tien-Tche indiquait dans son pays la noblesse de sa famille ; il était de Boukhara, et, se soumettant à Gengiskan quand ce conquérant vint dans l'Asie orientale, fit partie de sa garde ; sous Ogotai et Mangou-Khan, il occupa de hautes fonctions. Houpilie le nomma ministre des finances, et plus tard gouverneur du Yun-Nan. » (*Yuen-Che*, histoire des Yuen.)

(2) *Tat-Tsing-Y-Tong-Tche.*

moraliser. Il leur enseigna la religion de Mahomet en même temps que le respect qu'ils devaient avoir pour Confucius, à qui il fit élever des temples, pendant que des mosquées étaient construites dans toutes les villes (1). Il appela auprès de lui un grand nombre de savants musulmans et autres, qu'il combla de faveurs et qui se fixèrent dans le pays. Il gouverna ainsi pendant six ans, et mourut regretté de tout le peuple qui lui fit construire un magnifique tombeau que l'on peut voir encore aujourd'hui dans le district de Kin-Ming-Hien. L'empereur fit bâtir un temple en son honneur, et lui conféra le titre posthume de Han-yang-ouang. Il laissa cinq fils, Nasulating (Nassruddin), Hassan, Hussein, Chan-Sze-Ting ou Moly et Ma-Sou-Hou, qui tous occupèrent des emplois très-élévés.

Nassruddin fut nommé gouverneur du Yun-Nan et continua l'œuvre de son père; il autorisa l'ouverture des mines d'or et se distingua particulièrement dans la guerre qu'il eut à soutenir avec le Tong-King et la Birmanie, dont une partie se soumit à la Chine. Il laissa douze enfants, dont l'un, Saadi, fut également gouverneur du Yun-Nan.

C'est donc Sai-Tien-Tche (ou le Sayid Edjell) qui, en 1275, a introduit l'islamisme dans le Yun-Nan; ainsi

(1) Dans le district de Kiun-Ming-Hien sur la montagne de Ta-Hoa-Chan, existe encore une mosquée nommée Ta-Hoa-Sze qui a été construite par Sai-Tien-Tche. Le premier iman s'appelait Seng-Fo-Tsan; sous les Ta-Tsing, un Tou-tong, nommé Mou-Hiang, a fait en son honneur une magnifique inscription, dont nous avons pu voir une copie.

s'expliquent les assertions de Marco Polo et de Rashid-Eddin, qui racontent qu'en 1280-1300, toute la population du Karajang (Yun-Nan) était musulmane.

En 1303, les tribus Ou-sa, Ou-nong, Tong-tchuen, Mang-pou et les Man d'Outing se révoltèrent, sous prétexte que les soldats impériaux les écrasaient de corvées. La guerre dura sept ans et ne cessa que lorsqu'un général, nommé Lieou-Ko-Kicou, les ayant battus, fit prisonnier leur chef, nommé Che-Tsee. En 1310, les Man, nommés Sy-a-tche-ly, Ta-tche-ly et Pa-pe-sy-fou, se révoltèrent et furent réduits à l'obéissance par le gouverneur du Yun-Nan, nommé So-Le-Tsy-Eul-Oey.

En 1316, le Yun-Nan fut érigé en royaume, et Kochela, neveu de l'Empereur Jin-Tsong, en fût nommé roi, mais resta à la cour. En 1326, un prince mongol, Ouang-Tchen, le remplaça, avec le titre de Leang-ouang, et gouverna le royaume jusqu'à sa mort. Ses descendants conservèrent le titre de Leang-ouang jusqu'en 1373, sous la dynastie des Ming. Tai-Tsou, à son avénement au trône, envoya un Han-lin-yuen, nommé Ouang-Oey, auprès du roi du Yun-Nan, pour lui demander s'il voulait se soumettre à la nouvelle dynastie. Le roi du Yun-Nan, Pa-Sa-La-Oua-Eul-My, accueillit fort bien le Han-lin-yuen; mais, sur ces entrefaites, arriva un général de l'Empereur Chin-Ty, le dernier des Yuen, et Ouang-Oey ne put rien obtenir du roi; désespéré, il se suicida. En l'an 1379, Tai-Tsou expédia un autre ambassadeur qui fut mis à mort, par ordre du roi. En 1382, une armée impériale forte de 300,000 hommes battit près de Kin-Tsung l'armée du roi du Yun-Nan, qui perdit plus de

10,000 hommes, et pénétra jusqu'au cœur du royaume, dont le souverain se réfugia dans un tchay situé au milieu des montagnes, nommé Kou-na-tchay (Fou-ming-tcheou), où il s'empoisonna avec toute sa famille.

Tous les habitants du Yun-Nan, y compris les Man, se soumirent alors aux Ming. En 1386, Mou-Yuen fut nommé gouverneur de la province de Yun-Nan, qui comprit douze Fou, un Tcheou et soixante-six Hien.

En 1673, le général Ou-San-Kouei, qui avait, en quelque sorte, livré l'empire des Ming aux Tartares mandchous, se fit nommer roi du Yun-Nan et du Kouei-Tcheou avec le titre de Pin-sy-ouang. Etant devenu suspect à l'Empereur Kang-Hi, lorsque Sa Majesté l'invita à venir à la cour, il répondit aux députés : « Je me rendrai à Péking, si l'on continue de me presser, mais ce sera à la tête de 80,000 hommes. » Ses menaces ne furent pas vaines; quatre provinces se déclarèrent en sa faveur; plus tard, les princes du Kouang-Tong, du Fo-Kien et de Formose se joignirent à lui, et un prince de la famille de Gengiskhan résolut de profiter de l'occasion pour ressaisir le trône de ses ancêtres. Kang-Hi commença par attaquer le prince mongol qui fut fait prisonnier. Les autres confédérés se divisèrent et abandonnèrent la partie, ou se soumirent. Ou-San-Kouei put conserver ses Etats, et mourut de vieillesse en 1679. Son fils On-Hong-Hoa lui succéda, et, en 1681, pressé par une armée tartare, se tua. Le Yun-Nan redevint de nouveau une province de l'empire.

Jusqu'en 1817, il ne se passa aucun événement important dans le Yun-Nan. Les musulmans, qui forment la

majorité de la population, jouissaient de la plus grande tranquillité, lorsque le massacre d'un certain nombre d'entre eux par les Chinois, à la suite d'un procès entre deux familles notables de Youg-tchang-fou, la destruction de la mosquée de cette ville et les injustices de quelques-uns des mandarins, excités et soutenus par le gouverneur, amenèrent, en la vingt-deuxième année de Kia-Hing, un soulèvement qui fut très-sérieux au début. Les insurgés, après avoir défait en diverses rencontres les troupes impériales, mirent le siége devant la capitale de la province (Yun-Nan-Fou), dans laquelle le gouverneur fut obligé de se renfermer. L'Empereur envoya de suite de nombreuses troupes, qui défirent les rebelles et les obligèrent de se réfugier chez les sauvages de la frontière. Leur chef fut fait prisonnier et coupé en morceaux. Cette première insurrection dura environ une année; une amnistie générale fut proclamée en 1809. En 1826, sous le règne de Tao-Kouang, de nouveaux troubles éclatèrent sur la frontière occidentale du Yun-Nan et se prolongèrent en 1827-1828. Le chef de la révolte prit le titre de roi, et publia des manifestes qu'il répandit sur la frontière, ainsi que dans le Tong-King, pour inviter les populations à se joindre à lui. A la fin de 1828, le pays était rentré dans l'ordre. En 1834 et 1840, de nouveaux troubles firent un grand nombre d'autres victimes. Cette dernière rébellion, sur laquelle nous avons pu nous procurer des détails circonstanciés, fut provoquée par les mandarins du département de Chun-Ning-Fou, qui firent massacrer la plupart des mahométans de la ville

de Mong-mien, sous prétexte qu'ils voulaient se révolter. Plus de 1,600 hommes, femmes, enfants furent égorgés sans pitié, et cette horrible boucherie ne s'arrêta que lorsque les mahométans des villes voisines, avertis du meurtre de leurs coreligionnaires, accoururent à leur secours, et usèrent, à leur tour, de terribles représailles. Le vice-roi du Yun-Nan, le mandarin Y-Ly, envoya de suite le général Tong-Chou, qui montra une grande impartialité, et parvint à mettre fin à l'effusion du sang. L'affaire fut portée à Péking par le mahométan Ma-Ouen-Tchao qui fit remettre à l'Empereur (la première année de Hien-Fong), par le Poukiun Tong-Ling, une supplique ainsi conçue :

SUPPLIQUE DU MAHOMÉTAN MA-OUEN-TCHAO A L'EMPEREUR, REMISE A SA MAJESTÉ PAR LE POUKIUN TONG-LING (PREMIÈRE ANNÉE DE HIEN-FONG).

Je viens, agenouillé aux pieds de Votre Majesté, la prier respectueusement d'envoyer dans le Yun-Nan un délégué honnête et juste, avec plein pouvoir de punir les mauvaises gens qui ont jeté le trouble dans cette province et d'en chasser ceux qui oppriment sans cesse le peuple. Les plus grands coupables sont les fonctionnaires du gouvernement, qui, au lieu d'apaiser les haines privées, n'ont fait que les exciter, et qui ont permis aux malfaiteurs de tuer nos familles d'incendier nos maisons, de piller nos biens et de violer les tombeaux de nos ancêtres. Voilà, en quelques mots, l'historique des faits tels qu'ils se sont passés. Comme c'est l'exacte vérité, je ne crains pas de la dire, et suis prêt à la sceller de mon sang.

La première cause de nos maux a été le Tong-pan Tchang, qui, pour se venger de ce que le mahométan Ma-Ouen-Tsin lui avait réclamé une somme d'argent qu'il lui devait, voulut s'emparer d'un bien communal, appartenant aux mahométans, et fut aidé dans cette œuvre d'iniquité par le Tsan-tsiang Choui, que les mahométans avaient indisposé, en refusant de contribuer à l'achat d'un parasol d'honneur offert à ce mandarin par les notables de la ville de Mong-mien.

Votre Majesté a institué des magistrats civils et militaires dans le but de protéger les bons contre les méchants. Que dira-t-elle quand elle saura que le Tong-pan Tchang et le Tsan-tsiang Choui, l'un pour ne pas payer ses dettes, l'autre parce qu'il n'a pu obtenir un parasol d'honneur qu'il ne méritait pas, ont, de complicité avec les Heou-Fey (peuplade sauvage des montagnes), ennemis mortels des mahométans depuis la cinquième année de l'Empereur Kia-Hing, formé un complot ayant pour objet d'exterminer tous les mahométans de Mong-mien et des environs? C'est le 7 de la septième lune de la dix-neuvième année du règne de Tao-Kouang que ce complot a éclaté. Le 6, le Tsan-tsiang a invité à dîner le Tsien-tchong Tchou et lui a prescrit, à la fin du repas, de réunir le lendemain tous les soldats mahométans, cavaliers, fantassins ou gardes sédentaires de Mong-mien, au temple de Sse-kin-cheng. Les gardiens des portes de la ville reçurent en même temps l'ordre de ne plus laisser sortir personne à une certaine heure. Le lendemain, à la cinquième veille, tous les soldats mahométans se trouvèrent au temple de Sse-kin-cheng. Tout à coup, deux coups de canon retentirent dans la cour du prétoire du Tsan-tsiang, et l'on entendit sur les murailles de Mong-mien le son des conques et des trompettes. Aussitôt d'innombrables malfaiteurs, divisés en quatre bandes, pénétrèrent en ville en poussant des clameurs épouvantables, et une heure ne s'était pas écoulée que toutes les maisons des mahométans étaient saccagées, leurs femmes violées ou enlevées, et les petits enfants égorgés jusque dans

le ventre de leur mère. A la tête des meurtriers étaient : Ouang-Tong-Tsan, Lin-Pin-Tchong, Sou-Tou-Ouei, Lo-Tsen-Ouan, Tchang-Kiun-Lay, Yang-Yao-Teou, Yang-Tsee-Fa, Tchin-Kin-Tsin, Tang-Chao-Tsong, Tchou-Fa-Yen, Ouang-Siao-Chen, Yuen-Siao-Eul, etc., etc.

Les assassins, ne trouvant plus rien à piller, à tuer ou à incendier dans la ville, se rendirent dans les faubourgs de Kong-peng-tsun, de Ma-pou-tsun, Kaï-teou-tsun, Ting-kaï-tsun, où résidaient sept cent cinquante quatre familles mahométanes ; cent hommes et neuf cents femmes purent s'échapper, tout le reste fut massacré. Les maisons, les boutiques, les mosquées furent livrées aux flammes. Le même jour, les meurtriers attachèrent Ma-Ming-Yen dans le temple de Ling-kouan, et, après l'avoir torturé, lui tranchèrent la tête. Ses membres furent ensuite coupés par morceaux et jetés aux chiens.

Quatre tsun (villages) et cinq tchay (villages entourés d'un mur ou d'une fortification passagère) eurent le même sort. Ces tsun sont ceux de Tche-lay-tsun, situé à 70 ly de la ville ; Pang-tong-tsun, à 150 ly ; Kia-ly-kiang à 180 ly ; Ma-toui-kiang, à 120 ly, et Man-kiang-tsun, à 20 ly. Dans les tchay étaient plus de cent soixante-dix familles, qui furent également massacrées ; cinq mosquées furent détruites. Tous ces faits sont vrais ; de nombreux témoins peuvent le certifier. Le cinquième jour, Ma-Lien-Ty, un de nos prêtres de La-pou-tchin, fut décapité et sa tête exposée dans une boucherie de Hia-kiang. Ho-Tchao-Hiang l'a vu et peut l'attester. Le dixième jour, soixante femmes mahométanes, qui s'étaient réfugiées à Sou-pou-tang, à 60 ly de la ville, furent découvertes par une bande conduite par Tchang-Ky-Kouen et Siao-Lao-Che, et tuées à coups de fusil. Leurs cadavres furent jetés dans le fleuve. Une seule femme ayant déclaré qu'elle n'était pas musulmane put échapper à la mort et a porté plainte au gouverneur de la province. Dix-neuf mahométans, qui s'étaient cachés ensemble dans une petite localité nommée Yun-tcheou, distante de Mong-mien de 150 ly, furent

égorgés le treizième jour. Ma-Ouan-Hoey a adressé une accusation en règle à ce sujet au Tao-tay d'Y-sy-tao, qui a envoyé un de ses employés, Tchang-Tong-Cheou, à Pe-yen-tsun, pour faire une enquête. Un des fils de Ma-Tien-Yuen, qui avait pu parvenir avec dix de ses gens à Lan-long-ho, à 80 ly de la ville, fut également torturé et massacré. Son père a accusé les assassins. Six mahométans, qui s'étaient réfugiés à Yun-tcheou, à 700 ly de la ville, furent trouvés par les meurtriers qui les avaient poursuivis; quatre furent tués. Tchang-Ngan-Ly put gagner sans blessure le prétoire du vice-roi et réclamer justice. On s'occupe maintenant de sa plainte. Ma-Sin-Sang, blessé, a également accusé les coupables devant le Chun-ning-fou. En examinant ses blessures, on a reconnu qu'il en avait vingt-trois. Que Votre Majesté ne croie pas que ces odieux forfaits se sont bornés à ceux que je viens de décrire. Le 17 de la septième lune, le Tsan-tsiang Choui pria le Tong-pan Tchang de venir lui parler. Les malfaiteurs, sachant que Tchang était sorti de son prétoire, se précipitèrent dans l'intérieur et en arrachèrent cinq de ses domestiques mahométans, qu'ils conduisirent à la porte du nord, où ils leur coupèrent le cou et mutilèrent ensuite les cadavres. Le 18, les assassins massacrèrent, dans le prétoire même du Cheou-py Tchong, le soldat mahométan Ma-Te-Leang. Le 23, ils arrachèrent du prétoire du Siun-kien Ma-Lien-Pey quatre musulmans qu'ils, égorgèrent, à la porte du sud devant Toui-kia. Des preuves irréfutables et des témoins de tous ces crimes existent. Nous pouvons prouver également que la plupart des mandarins militaires et leurs soldats ont participé au complot. Ainsi, il est de notoriété publique que le mandarin militaire Pen-Tsan-Teou, le Nge-ouai Tchang-Ky-Lan, le Yuen-men Yeou-Ting-Siuen, le Nge-ouai Lieou-Fou ont aidé les meurtriers à la tête de leurs troupes. A Mien-tching, les portes de la ville sont restées ouvertes du 8 au 13 de la septième lune. Le 13, le Cheou-py Tchong et le Pa-tsong Ouang ont passé la journée

avec leurs soldats à jeter les cadavres dans le fleuve. Le 14, ces mêmes mandarins, avec leurs soldats et les gardes nationaux de la ville ont tué, à Kai-tou-tching, le Tsan-tsiang Lo, et ont brûlé sa maison après l'avoir pillée. Les 10, 15 et 23, le Cheou-py Tchong a contraint quelques soldats mahométans qu'on avait épargnés, à abjurer leur religion. Plusieurs ont préféré la mort à l'apostasie. Nous n'en finirions pas, si nous voulions raconter la part que les mandarins militaires et leurs soldats ont prise à cette tuerie. Mais les misérables ne s'en sont pas tenus là; ils ont osé violer nos sépulcres et disperser au vent les cendres de nos chers morts. Ten-Siao-Pe a fait couper tous les arbres des cimetières, briser les pierres tumulaires, et niveler tous les tumuli. Que vous avaient donc fait les morts, et pourquoi les poursuivre de votre haine implacable! Comment avez-vous pu commettre de pareils forfaits sous le règne si brillant et si bon de notre auguste Empereur, dont l'éclat, resplendissant comme le soleil, illumine le ciel et la terre!

Deux hommes, principaux auteurs de ces crimes, resteront éternellement voués à l'exécration de tous les mahométans : ce sont le Tsan-tsiang Choui et le Tong-pan Tchang. J'ai dit plus haut que ce dernier, vexé de ce que Ma-Ouen-Tsin, qui lui avait réclamé une somme d'argent qu'il lui devait, avait voulu obliger les mahométans à lui céder un terrain vide appartenant à une mosquée, afin d'y faire construire un petit temple. Qu'il me soit permis de donner quelques détails à ce sujet. Les mahométans représentèrent d'abord au Tong-pan Tchang que le terrain en question avait été acheté par eux, et que leurs titres de propriété étaient inscrits au prétoire du préfet; puis, quelques jours après, se croyant forts de leurs droits, ils firent commencer sur ce terrain la construction d'un mur d'enclos. Le 6 de la deuxième lune, le Kaï-tchang Yangkouei défendit aux ouvriers de continuer leurs travaux. Les mahométans portèrent plainte au Siun-kien, qui, après avoir consulté le Tsan-tsiang Choui, fit pa-

raître une proclamation interdisant aux mahométans de bâtir sur ce terrain. Les mahométans s'empressèrent d'obéir, et l'affaire en resta là jusqu'à la cinquième lune. A cette époque, le mandarin Tchang-Kin-Sy ayant été nommé Tong-pan, à peine avait-il pris les sceaux, que les notables chinois Yang-Yao-Teou, Tchao-Tche-Tsee accusèrent devant lui les mahométans de s'être approprié une partie de la voie publique. Tchan-Kin-Sy fit examiner l'affaire par les Hiang-yo et donna gain de cause aux mahométans. C'est alors que Yang-Yao-Teou, Tchao-Tche-Tsee, de concert avec les Kia-tchang de Mong-mien et le Tsan-tsiang Choui, à qui les musulmans avaient refusé de donner un parasol d'honneur, formèrent l'horrible complot qui a causé la mort de tant de familles mahométanes, et qui n'aurait pu être mis à exécution si les hauts mandarins civils et militaires avaient fait leur devoir.

Le préfet de Chun-ning-fou a été prévenu le 6 par Ma-Yuen. Le 7, le 8 et le 9, il n'a pris aucune disposition pour nous protéger, et le 10, il a publié un édit pour annoncer que les mosquées de la ville allaient être converties en temples (chîn-yu-ting), et que toutes les maisons inoccupées par les mahométans seraient considérées comme propriétés nationales. Certainement, si ce mandarin avait eu un peu plus de cœur, et s'il s'était rendu de suite sur le théâtre du massacre, il eût pu empêcher un grand nombre d'assassinats, et l'on n'eût pas osé jeter les cadavres dans le fleuve, ni les brûler. Mais il n'est arrivé que le 23, et a trouvé encore plus de quarante cadavres dans les rues. Deux autres preuves que ce fonctionnaire a manqué à ses devoirs, c'est que, lorsque Ma-Yuen est venu lui demander secours, il l'a frappé au visage en lui disant : — Laissez-moi, vous et les vôtres, vous n'êtes que des abominables musulmans. Tant mieux si l'on vous tue tous. — En second lieu, après la persécution, il n'a pas voulu permettre aux familles qui avaient échappé au massacre de rentrer en possession de leurs biens.

Le seul mandarin qui s'est admirablement conduit dans

cette affaire est le Tao-tay d'Y-sy-tao, qui a fait rentrer les mahométans de Mien-tching dans leurs foyers, et a envoyé de suite un Oey-yuen à Mong-mien; ce Oey-yuen a trouvé, à son arrivée, plus de cinq cents cadavres sur les bords du fleuve et a fait distribuer 700 taels aux familles des victimes. Les habitants de Mong-mien conserveront une éternelle reconnaissance au mandarin Ma-tche-siue, Tao-tay d'Y-sy-tao. C'est lui qui, tout d'abord, a fait une enquête sur ces événements, avec le général Tong-chin, et le Yun-nan-fou Tcheou-cheou-ping. C'est à la suite de cette enquête que le Tsan-tsiang Siang a fait arrêter plus de cent accusés qu'il a envoyés à la métropole. Ce qui prouve que s'il y a eu de mauvais mandarins, il y en a également de bons, dont le cœur correspond à celui de Votre Majesté.

On a dit que nous avons cherché à nous défendre, et même que nous avons attaqué nos ennemis. Comment peut-on répandre d'aussi sottes calomnies? Comment! tous les tués, tous les blessés sont nôtres. On nous a pris nos biens, et l'on nous accuse d'avoir violé les lois. Notre Dieu punira les calomniateurs et les coupables, si la justice des hommes ne les atteint pas. Oui, certainement, nous aurions pu nous défendre, les hommes forts et courageux ne manquent pas parmi nous; mais nous avons été surpris, et plus tard, quand nous avons vu que les soldats de Votre Majesté massacraient les nôtres, nous n'avons pas osé résister. Maintenant que le procès est commencé, on refuse de nous rendre justice et on nous calomnie. Il en est résulté que l'audace de nos ennemis s'est accrue avec leur haine, et que bientôt nous n'aurons plus un seul endroit dans toute la province où nous pourrons rester en paix. Les mahométans sont depuis longtemps en Chine, et ont toujours été soumis au gouvernement. Chaque fois que des rebelles se sont montrés, les mahométans se sont unis aux troupes impériales pour les combattre. D'un autre côté, on n'a jamais rien eu à nous reprocher. N'est-ce pas une chose digne de pitié que de voir

quatre tsun (villages) et cinq tchay mahométans entièrement saccagés, nos enfants massacrés, nos femmes violées et nos tombeaux détruits? Quiconque a un ancêtre, un père, un oncle, un frère, une épouse ou un enfant, partagera notre douleur. Notre position est affreuse. Quand nous voulons maintenant en appeler aux lois contre ceux qui ont tué les nôtres, contre les ravisseurs de nos femmes et les violateurs de nos sépulcres, les portes de la justice nous sont fermées. Il ne nous reste plus qu'à supplier Votre Majesté d'envoyer un haut dignitaire qui, au nom de la loi, fasse rechercher les coupables et les punisse suivant leurs crimes. Nous demandons, en même temps, que les biens que l'on nous a volés nous soient restitués, que l'on fasse relever nos tombeaux, que nos mosquées soient rebâties, enfin, que des indemnités soient accordées aux victimes ou à leur famille. Nous demandons en dernier lieu, que l'on examine la vraie cause du mal, qu'on prenne des mesures pour en prévenir le retour et qu'on ne nous laisse pas sous le coup des calomnies que l'on a répandues à dessein contre nous. Car il est faux, ainsi que l'a dit le *Moniteur officiel* (Kin-pao), que nous nous soyons battus avec les autres Chinois pour une dispute de terrain et que nous ayons violé la loi.

Tous les mahométans comptent sur la justice de Votre Majesté, et les âmes de leurs morts se réjouiront quand elles sauront que notre voix a été entendue.

J'ai quarante et un ans. Mes deux frères Ouen-Sy et Ouen-Tsun, mes deux sœurs, mes deux neveux et ma nièce ont été massacrés. Je reste seul de ma famille pour réclamer justice, et je regrette de dire que les mandarins, jusqu'à présent, ont repoussé mes plaintes. C'est pour ce motif que, contraint par la nécessité, j'ai cru devoir en appeler à Votre Majesté et lui faire présenter un fong-tchang. Je suis prêt, si le gouvernement envoie un haut fonctionnaire à Mong-mien pour faire une enquête, à lui fournir toutes les preuves de ce que j'avance ; seulement, comme j'ai tout perdu, je prie

Votre Majesté de me faire distribuer le viatique jusqu'à cette ville, et de donner des ordres pour que je ne sois pas assassiné en route. Je remercie d'avance Votre Majesté, et fais des vœux pour sa conservation.

Mon père, la cinquième année du règne de Kia-hing, a reçu la dignité de Kiun-kong pour sa belle conduite contre les Heou-Fey; ce qui prouve que nous avons toujours été dévoués au gouvernement. Aujourd'hui, je prie Votre Majesté de vouloir bien me permettre de lui offrir une carte peinte du district de Mong-mien, et de me pardonner d'avoir osé lui adresser cette supplique.

MA-OUEN-TCHAO, de Mong-mien.
Département de Chan-ning-fou (Yun-nan).
1re année du règne de Hien-Fong.

SUPPLIQUE D'Y-OUEN POU-KIUN TONG-LING A L'EMPEREUR.

J'ai l'honneur de prier Votre Majesté de faire connaître sa volonté au sujet du fong-tchang ci-joint, que le mahométan Ma-Ouen-Tchao de Mong-mien (Yun-nan) lui a adressé. D'après l'enquête que j'ai faite, Ma-Ouen-Tchao est bien du Yunnan. De plus, c'est bien le Tong-pan Tchang, qui, furieux de ce que Ma-Ouen-Kin lui avait réclamé une somme qu'il lui devait, a voulu confisquer un terrain vide appartenant à une mosquée. C'est alors que Ma-Ouen-Ki, de concert avec les mahométans de quatre villages, a commencé à construire sur ce terrain un mur d'enclos. Dans cette même ville de Mong-mien était un nommé Yang-Yao-Teou qui, désirant avec d'autres notables offrir un parasol d'honneur au Tsantsiang Choui, invita les mahométans à contribuer à cette dépense commune.

Les mahométans refusèrent, et Yang-Yao-Teou ainsi que Yang-Kouei et plusieurs autres les accusèrent auprès du Tong-pan Tchang-Kin-Sy de s'être approprié un bien com-

munal. Tchang-Kin-Sy examina l'affaire et donna gain de cause aux mahométans. Alors Yang-Yao-Teou, Yang-Kouei et d'autres formèrent avec un grand nombre de malfaiteurs le complot de tuer tous les mahométans de la ville. En effet, 1,600 hommes ou femmes de quatre tsun et de cinq tchay ont été massacrés, leurs maisons pillées ou incendiées. Ma-Ouen-Tchao a perdu sept des siens. Le Tsan-tsiang Choui a manqué à ses devoirs en ne faisant rien pour protéger les victimes. L'affaire a été portée devant le vice-roi de la province, qui s'est empressé de prescrire une enquête; mais le Oey-yuen qui en était chargé ne s'est pas donné la peine de rechercher l'origine de cette persécution, ni les détails de ce qui s'est passé. C'est pourquoi Ma-Ouen-Tchao est venu à Péking me prier de transmettre son fong-tchang à Votre Majesté. J'ai examiné avec soin sa supplique, qui est conforme à la vérité. J'ai livré Ma-Ouen-Tchao au Hing-pou, pour qu'il soit gardé jusqu'à ce que Votre Majesté ait pris une décision. Je prie humblement Votre Majesté de daigner jeter un coup d'œil sur sa supplique.

RÉPONSE DE L'EMPEREUR AU POU KIUN TONG-LING.

Le nommé Ma-Ouen-Tchao, sujet du Yun-nan, qui nous a fait remettre un fong-tchang, devra être renvoyé dans sa province par le Hing-pou et attendre que son affaire soit examinée et jugée.

RAPPORT DU VICE-ROI DU YUN-NAN A L'EMPEREUR, AU SUJET DE L'AFFAIRE DE MONG-MIEN.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que des troubles viennent d'éclater dans cette province entre les Chinois et les mahométans au sujet d'une contestation de terrain appartenant à une mosquée, que les deux partis en sont venus aux mains et que malheureusement un grand

nombre de personnes ont été tuées. Aussitôt que j'ai appris cette nouvelle, j'ai envoyé un Oey-yuen sur les lieux, afin de faire une enquête. Déjà j'ai dégradé le Tong-pan, qui dit-on, a été la cause de tout le mal ; j'ai dégradé également le Tsan-tsiang, qui, avec ses troupes, pouvait imposer la paix aux deux partis et n'a rien fait pour cela.

Je prie Votre Majesté de daigner examiner les détails de cette affaire, tels qu'ils m'ont été communiqués jusqu'à présent par le Tao-tay Ma-Tche-Sine, qui les tenait du Chunning-fou Ouei-Siang, dont voici le rapport. « Le 9 de la sixième lune de la dix-neuvième année du règne de Tao-Kouang, il y avait dans le district du Tong-pan Tchang-kin-sin, de nombreux marchands du Ho-nan et du Sse-tchuen. Suivant la relation du marchand Yang-Kouei, le mahométan Ma-Ouen-Kin et d'autres s'emparèrent d'un bien communal pour y construire une mosquée. Alors ces marchands l'accusèrent auprès du Ting, qui répondit que l'affaire serait jugée conformément à la loi. Pen-Tsy-Tsay et d'autres marchands du Ho-nan portèrent une nouvelle plainte, et l'affaire fut mal jugée. Les marchands indignés appelèrent la multitude aux armes, et des combats eurent lieu entre les deux parties. Dès que cette nouvelle m'est parvenue, j'ai remarqué de suite que la cause de la querelle était insignifiante. Les mahométans et les Chinois ont eu tort de ne pas s'en rapporter à la justice et d'en venir aux mains. La véritable cause du mal vient-elle d'un mauvais jugement? C'est ce que je n'ose affirmer. J'ai écrit au Tche-fou Ouei-Siang de se rendre sur les lieux, de faire cesser les troubles, d'arrêter les principaux coupables, et de faire une enquête sérieuse. Le Chun-ning-fou, obéissant à mes ordres, est parti de suite pour Mong-mien et m'a fait savoir que, quand il est arrivé, tout était terminé. C'est le 8 de la sixième lune que les combats ont eu lieu en-dehors de la ville. Les autorités locales n'ont rien fait pour apaiser les combattants. J'ai appris qu'un grand nombre de mahométans avaient été tués, et leurs maisons incendiées. Il y a eu

aussi quelques Chinois tués et blessés. Quarante cadavres, entre autres celui de Ma-Ouen-Kin, ont été trouvés dans la mosquée (*tsin-tchin sse*). Un grand nombre d'autres cadavres ont été jetés dans le fleuve ; les parents des victimes ont fui en partie, et se sont cachés. Nous avons fait arrêter les principaux coupables, que l'on a conduits au tribunal. Je vous enverrai plus tard d'autres détails à ce sujet. Il est difficile de démêler encore la vérité au milieu de tout ce que j'entends ; en tout cas, les troubles sont apaisés pour le moment. » A la lecture de ce rapport, j'ai été profondément peiné d'un si grand malheur. Les Chinois et les mahométans, en venant aux mains et se massacrant pour une dispute de terrain, ont violé la loi. Il paraît que le nombre des morts a été considérable. Je tâcherai de savoir à combien il s'élève ; je ferai saisir les coupables des deux partis et les meurtriers, afin qu'ils soient punis conformément à la loi. Comme le nombre des coupables est très-grand, et qu'il sera difficile de les arrêter tous, j'aurai soin qu'on agisse avec prudence, afin de ne pas exciter de nouveaux troubles. J'ai prescrit à l'Y-si-tao Ma-Tche-Sine de faire une enquête. J'ai prescrit aussi au Tong-pan Fong-Chen de Lin-yen tchen, et au Yun-nan-fou Tcheou-Cheou-Pin, qui sont des mandarins habiles et prudents, de s'entendre sans bruit avec le Tao-tay et de voir ce qu'il y aurait de mieux à faire dans la circonstance. Si le Tong-pan Tchang-Kin-Sy a prononcé réellement un jugement équitable, comment se fait-il que les deux partis, au lieu de se déclarer satisfaits, en soient venus aux mains? Pourquoi, quand le combat a eu lieu, les autorités n'ont-elles rien fait pour le faire cesser? Certainement elles ont mal agi. De même, si le Tsan-tsiang Choui-Ling-Sy, pendant qu'on se battait, était intervenu avec ses troupes, certainement il n'y aurait pas eu tant de victimes. Au contraire, ce mandarin est resté inactif, comme si cela ne le regardait pas ; il a été négligent et inutile. Le Tchen-tay et le Tao-tay feront un rapport sur la conduite de ces deux mandarins, qui

seront traduits devant le Ngan-tcha-sse, après avoir été dégradés; je les jugerai ensuite moi-même et les punirai sévèrement s'ils sont coupables. J'ai déjà expédié un Oey-yuen sur les lieux. Aussitôt que le Tchen-tay et le Tao-tay auront envoyé tous les accusés à la métropole, j'examinerai très-clairement l'affaire et m'empresserai de vous en rendre compte.

RÉPONSE DE L'EMPEREUR AU VICE-ROI Y-LY-POU.

Vous trouverez ma réponse dans le *chang-yu* ci-joint. Ma-Ouen-Tchao, sujet du Yun-nan, qui nous a adressé une pétition (fong-tchang) sera livré au Hing-pou pour être examiné, jugé et ensuite renvoyé officiellement dans sa province. Le Tsong-tou et le Siun-fou devront le faire appeler devant eux avec des témoins. Que l'affaire soit traitée et jugée équitablement.

CHANG-YU (DÉCRET IMPÉRIAL).

Le 1er de la troisième lune de la première année du règne de l'Empereur Hien-fong, les hauts fonctionnaire du Kiun-ki-tchou et du Nuei-ko ont publié le chang-yu suivant : « Nous venons d'apprendre que partout, dans le Yun-nan, les mahométans et les Chinois (Han) se massacrent entre eux, surtout dans trois districts dépendants de la surintendance d'Y-sy-tao. Après avoir examiné l'affaire, nous avons trouvé que la cause du mal provient en général de ce que les autorités locales ont jugé injustement plusieurs affaires. C'est pourquoi nous nommons Ou-Tchen-Yu, vice-roi du Yun-nan et du Koueitcheou. Il emmènera avec lui des soldats pour se faire obéir. Le Siun-fou du Chan-tong, Tchang-Leang-Ky, le rejoindra également avec des troupes. Tous deux traiteront les affaires avec équité, sans se préoccuper si les uns ou les autres sont

Chinois ou mahométans; ils mettront fin à toutes les disputes et pacifieront la province sur-le-champ.

D'après le rapport d'Ou-Tchen-Yu, il est évident que les mahométans n'auraient pas dû exciter les Chinois pour un quartier de terrain, et que, d'un autre côté, les Chinois ont eu tort de se servir de ce prétexte pour tuer les mahométans. Le vice-roi devra se rendre sur le théâtre des événements, désarmera la population et publiera des édits pour que chacun puisse comprendre sa faute et se repentir. Les mahométans sont mes enfants aussi bien que les autres, ils doivent être traités de même. Si, au début, le mandarin Tch'ang eût prononcé un jugement plus conciliant, les Chinois n'en seraient pas arrivés à un tel point. Ou-Tchen-Yu devra examiner cet affaire avec la plus grande impartialité. Une partie du mal provient des mandarins; les Chinois n'auraient pas été si audacieux s'ils n'avaient pas vu des édits excitant le peuple contre les mahométans. Nous avons dégradé le Che-lang Houang-Tsong et le Yu-che Teousu. Sen-yuen sera également dégradé et livré aux tribunaux. Afin que le peuple connaisse bien nos intentions, Ou-Tchen-Yu devra publier ce chang-yu. Il devra avertir les mahométans que, puisqu'ils n'ont pas cherché à se révolter, nous permettons qu'ils se repentent de leurs fautes; ils ne seront point inquiétés. Les soldats qui seront envoyés sur les lieux devront avoir soin de ne molester personne. Nous autorisons même les autorités locales à donner des emplois à ceux qui leur seront signalés pour leur bonne conduite et leur capacité. Si quelque Chinois, sous prétexte d'organiser des gardes nationales, se permet de commettre des désordres, qu'il soit arrêté sur-le champ et puni sévèrement. Il est bon que mahométans et Chinois sachent que nous ne voulons que leur bien. Ou-tchen-yu devra agir avec prudence et choisir de bons mandarins. Si quelqu'un par orgueil voulait résister, que dans ce cas l'on soit sans pitié pour lui. Les mahométans seraient très-coupables s'ils cherchaient à se révolter,

attendu qu'ils ont toujours eu la plus large part aux bienfaits du gouvernement Les vice-rois et autres mandarins devront aussi publier un teng-houang, afin que mahométans et Chinois connaissent bien notre volonté, qui est de récompenser les bons et de punir les méchants.

Le Yun-Nan jouit ensuite d'une tranquillité relative jusqu'en 1855, époque à laquelle commença la grande insurrection qui a ensanglanté cette malheureuse province durant treize ans. Une querelle entre des mineurs mahométans et païens, à propos de l'exploitation d'une mine d'argent (d'autres disent d'or), en fut la première cause. La mine en question avait été ouverte en 1854, dans la montagne de Che-yang-chan, département de Sin-ngan-fou. Les travaux occupaient plusieurs milliers d'ouvriers. Les mahométans moins nombreux que les autres, ayant eu, à la suite d'une rixe, un grand nombre de morts et de blessés, se virent obligés d'abandonner la mine; mais ils revinrent en force après un certain temps, et tombèrent sur ceux qui les avaient chassés. — Ces derniers appelèrent alors à leur secours les gardes nationales de Sin-ngan-fou, et la lutte s'engagea sur une assez large échelle. Les mahométans, plus déterminés et plus unis, eurent le dessus. Le préfet de Sin-ngan-fou s'empressa d'en rendre compte au Foutay ou gouverneur de la province, nommé Tchou-Sin-Ko. Ce haut fonctionnaire, Tartare d'origine et né dans le Chen-Si, était très-faible et avait en maintes circonstances manifesté son animadversion contre les mahométans. Lorqu'il reçut le rapport du préfet de Sin-ngan-fou, il convoqua immédiatement ses chefs de service. Parmi

eux se trouvait un jeune Tartare, membre de l'Académie des Han-lin, nommé Tsin-Chen, remplissant les fonctions de trésorier général, et d'une grande exaltation. Il engagea vivement le Foutay à ordonner un massacre général de tous les mahométans de la province. Des courriers à cheval furent expédiés aussitôt, dans les soixante-douze districts, avec des instructions pour les mandarins civils ou militaires. Le 3 de la troisième lune, trois cents familles musulmanes de Po-li (gros bourg de l'arrondissement de Ning-tcheou), surprises, pendant la nuit, furent égorgées, leurs maisons pillées, et la mosquée du bourg incendiée. Quelques jours après, c'était le tour des mahométans de Hoa-si, village situé à six lieues de Ning-tcheou. — Quand ces nouvelles furent connues, il n'y eut qu'un cri de rage poussé par tous les mahométans de la province, qui, s'organisant, nommèrent partout des chefs, et, comme signe de ralliement, ceignirent le turban blanc ; les chefs prirent le turban vert. Un iman de Taly, qui avait fait le pèlerinage à la Mecque nommé Ma-Fou-Tchan, et surnommé Lao-Papa (vieux papa, ou vieux prêtre), fut invité par les habitants de Hoey-long-tsun, bourg situé à une lieue de Sin-ngan-fou et qui comprenait 1,200 familles, à se mettre à leur tête et à venger le meurtre de leurs coreligionnaires. Lao-Papa accepta ; mais, comme il était trop âgé et incapable de diriger des opérations militaires, il se fit accompagner d'un de ses élèves, nommé Ma-Hien ou plutôt Ma-Yu-Long. (Ma-Hien était un petit nom donné par sa mère.) Son père était un mandarin militaire ; un de ses aïeux avait été Tchin-tay (général) à Kieou-Kiang. —

En 1855, Ma-Hien, ayant terminé ses études, venait de se faire recevoir bachelier militaire. Audacieux, intelligent et énergique, il obtint promptement des succès tels que son nom ne tarda pas à être connu dans tout le pays. Les hommes valides de Kouang-y, où il était né, au nombre de plus de 4,000, vinrent se ranger sous ses ordres; peu à peu, il se trouva à la tête d'une véritable armée. La lutte une fois engagée fut acharnée, et l'avantage resta aux mahométans. Le Foutay Su-Tsee-Ming, qui avait remplacé Tchou-Sin-Ko, voyant qu'il aurait de grandes difficultés à réduire la rébellion par la force, résolut d'employer un moyen qui réussit presque toujours en Chine, c'est-à-dire de promettre aux révoltés de les amnistier et de donner des grades aux principaux chefs. Ses négociations avaient chance d'aboutir, quand arriva tout à coup dans le camp des mahométans la terrible nouvelle que les 16, 17, 18 et 19 de la quatrième lune, 700 familles musulmanes avaient été massacrées dans la ville de Yun-nan-fou, par suite des ordres donnés par le Foutay Tchou-Sin-Ko, qu'un grand nombre de Sieou-tsay (bacheliers), qui étaient venus à la capitale pour y passer leurs examens, avaient été égorgés, ainsi que des marchands mahométans des autres provinces; enfin, qu'à Tsou-houey-fou, à Teng-yue-tcheou et à Kin-tong-ting, on avait tué plus de 15,000 mahométans. — Quand Ma-Hien apprit ces événements, il fit fusiller immédiatement les mandarins qui étaient venus lui apporter des propositions de paix, et, se mettant à la tête de ses bandes, alla, implacable, de ville en ville, de village en village, pénétrant partout où les

Chinois avaient participé au massacre des siens, et détruisant tout ce qu'il pouvait atteindre. Il a déclaré à un Français, M. Dupuis, qu'il a fait périr ainsi plus d'un million de personnes. Les Chinois étaient tellement épouvantés, qu'ils ne cherchaient même pas à se défendre. Maître d'une partie de la province, Ma-Hien se dirigea contre la capitale qu'il investit et assiégea pendant onze mois. Le Foutay, désespéré, offrit de nouveau de traiter, promettant de donner toute satisfaction aux musulmans. Ma-Hien et Lao-Papa acceptèrent les propositions qui leur étaient faites et la paix fut signée. Lao-Papa fut nommé Tien-nan-tchong-tchang-kiao (chef de la religion dans le Yun-Nan), et King-tsee-eul-ping-pe-hi (bey). Ma-Hien fut promu au grade de Tchintay, et on lui permit de garder sous ses ordres un certain nombre d'officiers mahométans.

Une amnistie pleine et entière fut proclamée ensuite en faveur des musulmans dont la plupart rentrèrent dans leurs foyers. Un seul chef refusa de se soumettre, il se nommait Tou-Ouen-Tsieou; fils d'un marchand de chevaux de Mong-hoa, il venait de se faire recevoir bachelier civil, quand la rébellion éclata. Les mahométans qui avaient échappé au massacre de Ho-ching et de Yong-pe l'ayant choisi pour chef; il s'adjoignit quelques sauvages des montagnes et, à leur tête, tenta un hardi coup de main contre la ville de Ta-ly-fou, qui était gardée par une très-faible garnison, mais qui était défendue naturellement par un lac de plus de 40 milles de longueur sur 10 de largeur et par des montagnes presque inaccessibles. Deux passages, nommés Tchang-kouan

et Hia-kouan, permettaient seuls de pénétrer dans la place, qui renfermait plus de 40,000 habitants. La garnison chinoise, s'étant laissé surprendre, fut passée au fil de l'épée et Tou-Ouen-Tsieou resta maître de la place. Après peu de temps, il se trouva commandant en chef d'une armée de plus de 80,000 hommes, occupant tout le pays situé entre Ly-kiang-fou, au nord, Tsou-ouen-fou, à l'est, et Pe-eul-fou, au sud. Il nomma dix-huit Ta-sze (grands maîtres) gouverneurs des principales places. Parmi ces gouverneurs ceux qui se distinguèrent le plus pendant l'insurrection furent les Ta-sze, Yang-Yong, Ma-Kouen-Sy, gouverneur de Mo-mien (Teng-y-tcheou), Tsai-Tin-Tong, Ma-Tsang-Chan, etc. Tou-Ouen-Tsieou prit pour lui-même le titre de Tou-yuen-chouai, et, pour montrer qu'il voulait à tout jamais rester indépendant de la dynastie des Ta-Tsing, ordonna à ceux qui lui avaient prêté obéissance de porter de longs cheveux (1).

Aussi, quand Lao-Papa et Ma-Hien l'engagèrent à se soumettre, refusa-t-il nettement ; Lao-Papa et Ma-Hien se déclarèrent alors contre lui avec leurs partisans. Cette dissidence fut la cause de la ruine des mahométans. Tou-Ouen-Tsieou eut également tort de s'aliéner les Shans et

(1) Ils laissent pousser leurs longs cheveux dont une partie retombe sur leurs épaules en sortant du turban. Ils portent l'habit chinois et le pantalon court; la partie supérieure de la cuisse au-dessus du genou est recouverte d'un vêtement bleu à la mode des Shans. Une ceinture couleur jaune orange, dans laquelle ils passent leur sabre, monté le plus souvent en argent, et des souliers chinois complètent leur costume. Les femmes sont habillées comme les femmes chinoises ; celles de la haute classe ont de petits pieds. (Anderson, *Voyage à Mo-mien.*)

les Kakhiens en brûlant leurs temples bouddhiques et les places de leurs Trawkurs. Ce n'est que dans les derniers temps de l'insurrection que les États shans de la vallée de Sandha et de celle de Mangla, ainsi que les Kakhiens, se rangèrent du côté des insurgés. Nous ne raconterons pas tous les détails de cette guerre acharnée, qui a fait tant de victimes; nous en signalerons seulement les principaux incidents. La dixième année de Hien-Fong (1860), Tou-Ouen-Tsieou, à la tête de plus de 100,000 hommes, vint mettre le siége devant Yun-nan-fou, dont il ne put s'emparer, mais il ravagea tout le pays environnant. M. John Anderson raconte que plus de soixante-dix-sept villes (1) furent prises d'assaut et quarante d'entre elles entièrement détruites; quant au nombre de bourgs et de villages brûlés ou pillés, il se compte par milliers. La première année de Tong-Tche, les Impériaux regagnèrent la partie du terrain qu'ils avaient perdu et attaquèrent à leur tour Ta-ly-fou. Après être restés

(1) « Aux massacres des Mahométans et des impériaux se joignirent les dévastations des sauvages. Quant à Yun-nan-seng, les Chinois riches et craintifs voulurent échapper à un avenir des plus sombres, et se retirer dans le Sze-Tchuen, mais il furent pillés en route par des bandes de brigands venus de toutes parts. Ces derniers, chargés mais non rassasiés de butin, se jetèrent sur les Y-Jin, propriétaires de la plupart des terrains du nord-est de cette province, et en firent un horible massacre. Les Y-Jin, exaspérés appelèrent à leur tour les Lo-Lo, ou Man-Tsee, qui, accourant en foule mirent tout à feu et à sang dans cette partie du Yun-Nan. Depuis huit ans, les Man-Tsee descendent chaque année deux ou trois fois, et jettent l'épouvante au milieu des païens et de nos pauvres chrétiens, qui, tous, se retirent dans les forteresses pour échapper à une mort probable ou à un esclavage perpétuel. » (3 mai 1866, Lettre de M. Bourgeois, mission. apost.)

trois ans devant la place et avoir éprouvé échec sur échec, ils furent obligés de lever le siége. Quelque temps après, l'Empereur Toug-Tche, confia le gouvernement du Yun-Nan à un mandarin militaire nommé Chen-Yu-Yn, appartenant à une famille de Miao-Tsee ou sauvages du Kouang-Si, et qui, quoique illettré, unissait une grande énergie à de véritables aptitudes militaires; le vice-roi de la province était alors Mao qui avait succédé à Pan après l'assassinat de ce dernier. Chen, à la tête de 100,000 hommes, vint de nouveau mettre le siége devant Ta-ly, mais il fut défait par Tou-Ouen-Tsieou et obligé de battre en retraite sur la capitale, qui, à son tour, fut assiégée par les mahométans. La place ne put être investie, et, après six combats plus ou moins sanglants, livrés près de la ville, à un endroit nommé Touy kouan (passe de l'est), Tou-Ouen-Tsieou se retira à Ta-ly-fou.

Dans un de ces combats, Ma-Hien fut blessé à l'épaule. L'Empereur, pour le récompenser, le nomma Titay et lui donna 800,000 francs, plus trois grandes mesures de remèdes pour guérir sa blessure.

En 1870, le vice-roi reçut de Péking l'ordre de s'emparer à tout prix de Ta-ly-fou. Le Hie-tay-Ly qui a été accusé par les Anglais d'avoir fait assassiner, en 1875, M. Margary, fut chargé d'attaquer Mo-mien. Il fut battu et obligé de gagner les collines de Chin-te-tong. Là, il recruta de nouvelles forces en levant des contributions sur les Shans et les marchands de Bahmo et de Mandalai. A la fin de 1870, il fut rejoint par Sou-Kouang-Fang, et tous deux revinrent assiéger Mo-mien. Au commence-

ment de 1871, les Impériaux devant Ta-ly-fou furent défaits en plusieurs rencontres, et, pendant dix mois la place eut ses communications libres. Tou-Ouen-Tsieou en profita pour délivrer Yong-tchang-fou et Chin-niu-fou. Mais, peu de temps après, l'armée impériale, ayant reçu des renforts considérables reprit l'offensive sous le commandement en chef du Fou-tay Chen. Quatre corps d'armée furent formés. Le premier, sous les ordres de Yang-Yu-Ko, fut chargé du siége de Ta-ly-fou. Ly-Hie-Tay commandait le deuxième; le troisième dut opérer entre Mo-mien et Ta-ly et la soumission du département de Linugau-fou fut confiée à Ma-Hieu. Ce dernier s'empara, à la fin de 1871, de Tong-keou et de Kouang-y. Les musulmans de ces deux localités, entourés comme ils l'étaient de montagnes escarpées, se croyaient inattaquables dans la vallée resserrée dont ils avaient fermé l'entrée par de formidables retranchements. Lorsque le Titay-Ma vint les attaquer, ils commencèrent à demander à traiter et employèrent le temps des négociations à terminer leurs derniers travaux de défense. Quand ils eurent achevé de creuser des galeries dans les montagnes, qu'ils eurent ménagé des ouvertures par où ils pouvaient faire feu à volonté et en toute sécurité, et qu'ils eurent pratiqué des souterrains sous leurs maisons pour se mettre à l'abri du canon, ils rompirent les pourparlers. Le siége dura plus d'un an. Lorsque les assiégés se virent cernés et à bout de vivres, ils empoisonnèrent leurs femmes et leurs enfants avec de l'opium, afin qu'ils ne tombassent pas dans les mains des vainqueurs. Il ne resta bientôt plus que des combattants réduits à un très-

petit nombre et qui résistèrent jusqu'à la dernière extrémité. Ma-Hien parvint ainsi à réduire peu à peu tout le département de Sin-ngan-fou jusqu'à Mong-tsee, à la limite du Tong-King. Mo-mien résista avec énergie; Yong-tchang-fou tomba après un long siége. Quant à Ta-ly-fou, au milieu de l'année 1872, elle était complétement investie et les défenseurs commençaient à se décourager. La plupart des chefs étaient d'avis de se rendre et songeaient déjà à livrer la place aux Impériaux. Tou-Ouen-Tsieou, ayant eu vent de ces complots, envoya son fils Haçan pour prier le gouvernement anglais d'intervenir. Haçan put s'échapper de Ta-ly avec quelques partisans, gagna Rangoun, et se rendit en Angleterre, où il fut très-bien accueilli par le gouvernement de la Reine, mais ne put en obtenir que des promesses très-évasives; de Londres, il alla à Constantinople, accompagné de M. Cooper, l'intrépide voyageur, qui, après avoir cherché en vain une route entre la Chine et l'Inde avait été nommé consul à Bahmo. Haçan fut traité en hôte distingué par le sultan Abdul-Aziz, mais ne put le décider à faire la moindre démarche en faveur de ses coreligionnaires du Yun-Nan. Il retourna alors à Rangoun pour rejoindre son père. En arrivant dans cette ville, il apprit que Ta-ly-fou avait été livrée par la trahison aux Impériaux, que son père était mort et que la rébellion était soumise.

Que s'était-il donc passé? Un des principaux officiers de Tou-Ouen-Tsieou, nommé Yang-Yong ou Yang-Piao Kin, et son gendre Tsai-Tin-Tong, au mois de septembre 1872, avaient traité secrètement avec Yang-Yu-

Ko commandant en chef des troupes impériales et était convenu avec lui de livrer le passage de Hia-kouan, ainsi que Tou-Ouen-Tsieou, à la condition que les défenseurs de la place auraient la vie sauve, et que les principaux chefs mahométans seraient pourvus dans l'armée impériale de titres en rapport avec leur rang. Les négociations continuèrent jusqu'au 5 de la douzième lune.[1] Ce même jour, dans un conseil de guerre tenu par Tou-Ouen-Tsieou, la plupart de ses lieutenants, au nombre d'une trentaine parmi lesquels Yang-Yong, Tsai-Tin-Tong, Ma-Tsoang-Chan, son secrétaire Ma-Kouei-Ty, etc.. qui étaient tous d'accord pour le trahir, lui représentèrent qu'une plus longue résistance n'était plus possible, à cause du manque de vivres; que les troupes impériales victorieuses sur tous les points de la province accouraient de tous côtés, et qu'il valait mieux capituler comme on l'avait fait à Mong-tsee, à Lin-ngan-fou, en demandant une amnistie en faveur des assiégés. On l'engagea en même temps à se rendre auprès de Yang-Yu-Ko pour traiter de la capitulation et de la reddition de la place. Tou-Ouen-Tsieou ayant essayé de prouver que Ta-ly pouvait tenir encore longtemps, qu'à la dernière extrémité on pourrait toujours se frayer un passage les armes à la main, et qu'il ne fallait avoir aucune confiance dans les paroles de l'ennemi, Yang-Yong et Tsai-Tin-Tong l'insultèrent et lui déclarèrent qu'il n'avait pas d'autre alternative que de monter dans sa chaise à porteurs qui l'attendait à la porte du Yamoun.

Tou-Ouen-Tsieou comprit que c'en était fait de son

existence, rentra immédiatement chez lui, empoisonna ses trois femmes, ses cinq filles (1) et fit préparer sa chaise verte. Les trente et quelques chefs qui l'avaient trahi l'accompagnèrent jusqu'à une certaine distance. Quelques-uns même d'entre eux portèrent sa chaise. Le peuple était dans la plus grande tristesse. Tou-Ouen-Tsieou, sachant qu'il allait à la mort, avala pendant la route des feuilles d'or, dont il ressentit les terribles effets avant d'arriver au camp des Impériaux. Yang-Yu-Ko vint au devant de lui, le fit entrer dans une chambre qu'il ferma aussitôt, et, s'apercevant qu'il râlait, lui fit trancher la tête qu'il fit porter de suite au Fou-tay Chen qui était à Tsou-hiong-fou et qui l'envoya à Peking dans un baril de miel le 8 de la même lune. Yang-Yu-Ko, sous le prétexte spécieux de continuer plus facilement les négociations, obtint l'autorisation de s'installer avec 80 hommes dans une pagode au-dessus de la porte de l'est, puis, quelques jours après alléguant le froid qu'il faisait dans cette pagode, il demanda à établir sa demeure dans un yamoun situé dans l'intérieur de la place avec 50 hommes seulement, les 80 autres devant rester dans la pagode. Ce même jour quelques-uns de ses soldats s'étant mis à piller, il fit couper le cou à un certain nombre d'entre eux,

(1) Il laissa seulement la vie à ses deux jeunes fils, âgés l'un de onze ans, l'autre de neuf ans, qu'il pensait devoir être épargnés par les Impériaux, en raison de leur âge, — l'aîné des deux enfants est mort dans le voyage de Tong-fou à Yun-nan-fou. — M. Dupuis a vu dans cette même ville, chez le Tche-Hien, l'enfant de neuf ans et une autre petite fille qui était chez une parente quand sa famille fut empoisonnée.

en faisant savoir partout qu'il avait défendu de toucher aux propriétés. Le lendemain matin, 80 hommes de sa garde vinrent le chercher pour l'escorter jusqu'à son camp. Ces 80 hommes s'arrêtèrent à la porte de l'Est, et il retourna à son camp avec un seul officier. Dans la nuit, il revint avec 200 hommes qui, se joignant à ceux qu'il avait laissés à la porte de l'Est, lui suffirent pour s'emparer de cette porte par laquelle pénétrèrent aussitôt dans la ville environ 10,000 hommes. Le 9 et le 10, de nouvelles troupes, dont le nombre monta bientôt à 40,000, entrèrent dans la place et furent logées chez l'habitant. Le 10, le Fou-tay Chen arriva à Ou-lin-kiao, à environ une demi-lieue de la ville, alla voir Yang-Yu-Ko à son yamoun et revint coucher à Ou-ling. Le 11 au matin (9 janvier 1873), le Fou-tay fit inviter les principaux chefs mahométans à venir à Ou-Ling-Kiao pour recevoir ses ordres, ainsi que la confirmation des grades qui leur avaient été promis par Yang-Yu-Ko. Lorsqu'ils furent réunis, il leur reprocha leur trahison envers l'Empereur et les fit tous décapiter. Cette première exécution achevée, six coups de canon retentirent dans le camp et furent répétés dans chaque quartier de la ville. A ce signal, une horrible boucherie commença dans Ta-ly-fou. Les malheureux habitants qui avaient rendu leurs armes furent égorgés par les soldats habitant leur propre maison. Hommes, femmes âgées, vieillards et enfants furent massacrés sans pitié, à l'exception d'un certain nombre d'entre eux qui furent sauvés par les mahométans au service de Yang-Yu-Ko. Le 12 et le 13, on fouilla toutes les maisons; le 14, le Fou-tay

ordonna de faire cesser les perquisitions et le massacre. Les jeunes femmes et les enfants pouvant être utilisés comme esclaves furent donnés à ceux qui avaient pu s'en emparer. Les chevaux, les effets, les bijoux, l'argent, devinrent également la proie des soldats, après que la plus forte part eût été prélevée par le Fou-tay et par Yang-Yu-Ko. M. Dupuis nous a raconté qu'en mars 1873, lorsqu'il était à Yun-nan-fou, il a vu un véritable bazar installé sur une place devant le yamoun du Fou-tay et dans lequel étaient entassés pêle-mêle des femmes, des enfants et une partie du butin fait à Ta-ly-fou.

Après la prise de Ta-ly, il ne resta en la possession des mahométans que trois villes et six petites localités dans le sud et le sud-ouest de la province. Momien fut prise en mai 1873; mais les Impériaux ne trouvèrent personne dans la place. Le Ta-sze-kouey commandant la place, était parvenu à gagner le commandant des troupes chargées de l'attaque de la porte du Sud, et avait quitté la ville quand les troupes impériales entrèrent par une brèche pratiquée par la mine près de la porte du Sud-Ouest. Il se réfugia dans la place d'Ou-teou qui tomba au pouvoir des Impériaux en mai 1874. Le Ta-sze-kouei et ses principaux officiers s'échappèrent de nouveau et après avoir séjourné quelque temps à Tchang-tsee, ville au S.-O. de Ou-teou, à huit jours de Ta-ly sur l'Iraouaddy, se réfugièrent chez les Shans, au milieu de leurs montagnes inacessibles. A la fin de l'année 1874, l'autorité impériale était rétablie dans tout le Yun-Nan.

Cette même année, le Titay Ma-Hien fut accusé par le Fou-tay Chen, son ennemi personnel, d'avoir trahi

en maintes circonstances le gouvernement impérial. Lao-Papa fut accusé par le même Fou-tay d'avoir gardé pendant dix-neuf jours le sceau du vice-roi de la province et de s'en être servi. Ce malheureux vieillard âgé de quatre-vingt-six ans, fut décapité et plusieurs membres de sa famille subirent le même sort. Le Titay Ma fut dégradé pour avoir conservé sous ses ordres, comme mandarin militaire, un ancien rebelle nommé Leang, qui fut arrêté et mis à mort. Ma fut ensuite envoyé, avec son grade, dans le Hou-Nan, où il est encore dans ce moment, se repentant sans doute d'avoir servi d'instrument au gouvernement impérial et d'avoir déserté la cause de ses coreligionnaires qui le maudissent. Quant au Fou-tay Chen, son père étant venu à mourir, il est rentré dans sa famille, en 1875, et vit dans le Kouang-Si, riche et honoré. Le fameux Hietay-Ly, l'assassin de M. Margary, est toujours au Yun-Nan et doit remercier le ciel d'avoir créé au Anglais les embarras de la question d'Orient. Telle a été la fin de cette grande rébellion et de ses principaux acteurs. Le pays est épuisé et dépeuplé en partie; plus du quart de ses habitants a péri ou émigré. Les mahométants sont maintenant tranquilles; mais, tout en s'efforçant de réparer les maux de la guerre, sont pleins de confiance dans l'avenir. Ils ont appris avec plaisir que, par suite du traité que nous avons conclu avec le royaume d'Annam, nous avons ouvert le Tong-King (1) au commerce étranger, et un grand nombre d'entre eux se préparent à profiter de la voie

(1) Si notre drapeau flotte dans ce moment au Tong-King, nous le devons en grande partie à un intrépide voyageur,

libre du Song-Koi pour apporter à Hanouï les produits de leur industrie. De notre côté, maintenant que nous avons établi une sorte de protectorat sur le Tong-King qui, tôt ou tard, deviendra une de nos plus belles colonies, nous avons tout intérêt à nous ménager les meilleurs rapports avec nos nouveaux voisins du Yun-Nan. Nous ne pouvous donc que les bien accueillir, quand ils viendront chez nous, dans l'espoir qu'ils nous traiteront de même quand nous irons dans leurs pays, et, si jamais les mahométans reprennent les armes, soyons assez sages, assez habiles pour conserver la plus stricte neutralité, de peur de nous tromper, comme nous l'avons déjà fait, en prenant nos ennemis pour nos amis. La France a un beau rôle à jouer dans l'Indo-Chine. Seulement, si elle veut réussir, il faut qu'elle se pénètre bien d'abord de ce qu'elle veut. L'objectif une fois déterminé, il lui sera facile ensuite d'atteindre son but, en étudiant sérieusement les résultats gigantesques obtenus par les Anglais dans l'Inde, et en sachant profiter des leçons du passé.

M. F. Dupuis, qui, au péril de ses jours, et aux dépens de sa fortune, a reconnu le premier le cours du Song-Koi et préparé la conclusion du traité qui a été signé le 15 mars 1874, par le roi d'Annam. M. Dupuis a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, le récit intéressant de ses aventures. Les services qu'il a rendus à la science, ainsi qu'à son pays, sont incontestables.

HISTORIQUE

DE L'ISLAMISME DANS LE CHEN-SI

D'après les écrivains chinois, la première mosquée construite dans la province du Chen-Si, a été bâtie dans la capitale Tchang-ngan-fou ou Sy-ngan-fou, en la première année Tien-pao, du règne de Ming-Houang-Ty (742 ap. J.-C.). On lui donna le nom de Tsing-kiao-sze, temple de la religion Tsing, et elle fut placée sous la direction d'un mandarin nommé Lo-Tien-Tsio, dont l'autorité s'étendait sur tous les mahométans de la province. Quelques années après, l'Empereur ordonna que la mosquée s'appellerait Tang-ming-sze (temple brillant des Tang). Cette mosquée fut réparée sous les Song, en 1127, par les soins d'un mandarin militaire nommé Abdoullah. Au commencement de la dynastie des Yuen, un musulman nommé Pe-Ye, roi de Kouai-ngan, la fit restaurer de nouveau. Enfin, en 1335, elle fut encore réparée, par suite des ordres donnés par Sai-Tien-Tche, d'abord ministre de l'Empereur Houpilie, ensuite gouverneur du Yun-Nan. Ce haut fonctionnaire pria l'Empereur de changer le nom de la mosquée en celui de Tsin-tchin-sze (temple vrai et pur).

L'islamisme, si l'on doit s'en rapporter à l'écrivain Ma-Ouen-Ping et à une vieille inscription des Tang, qui se trouve, dit-on, dans une mosquée de Sy-ngan-fou, a pénétré dans le Chen-Si sous le règne de l'Empereur Ming-Houang-Ty. L'auteur d'un ouvrage intitulé *Sy-Yu-Tchuen* (relation des contrées occidentales de l'Asie), raconte : « Que, dans la période florissante des années Kai-Yuen (713-742), les barbares de l'Occident arrivèrent en foule et comme par irruption, d'une distance de 10.000 ly, de plus de cent royaumes, apportant comme tribut leurs livres sacrés qui furent reçus et déposés dans la salle des traductions des livres sacrés ou canoniques ; de là vint que les doctrines religieuses des différents pays se répandirent, et furent pratiquées dans le royaume du Milieu. C'est seulement par le nombre de temples et monastères construits que l'on peut conjecturer le nombre des prêtres ou religieux (Seng). A cette époque, il y avait en Chine 5,358 temples, 75,024 religieux, 50,576 religieuses; il y avait un censeur impérial dans chacune des deux capitales, pour rendre compte du nombre de religieux et de religieuses qui s'y trouvaient. »

Ce qui semble extraordinaire, c'est que, dans les commentaires chinois de l'inscription catholique de Sy-ngan-fou, qui date de l'an 781 de notre ère, il n'est pas question de la religion mahométane. Cette omission peut s'expliquer ainsi. L'Eglise fondée par Olopen, quand il arriva à Tchan-ngan, en la neuvième année Tchin-kouan (635) fut appelée Eglise de Perse (Po-Sze). En l'an 639, un édit impérial conféra à cette Eglise le nom d'église du Ta-tsing (Grand Tsing). Dans les années Y-fong (656 à 676),

l'autorité supérieure lui rendit l'ancien nom qui fut changé de nouveau, en l'an 745, en celui de Ta-tsing par un décret de l'empereur Ming-Houang. Il est probable que, lorsqu'en l'an 742, les mahométans demandèrent l'autorisation de construire une mosquée, on donna à leur temple le nom de Tsing-kiao-sze, temple de la religion Tsing, qui s'appliquait à toutes les sectes adorant le Seigneur du ciel. Seulement, pour se distinguer des autres sectes, la religion catholique adopta l'épithète de Kin-kiao (religion brillante, resplendissante), et la religion mahométane, celle de Tsin-kiao, la religion pure, qu'elle changea plus tard en celle de Ming, claire, et Tsin-tchin, pure et vraie.

L'histoire de l'islamisme dans la province de Chen-Si, n'offre rien de remarquable sous les dynasties des Song, des Yuen et des Ming.

En l'an 1731, l'empereur Yong-Tching, ayant défendu, dans l'intérêt de l'agriculture, de tuer les bœufs pour en faire de la viande de boucherie, des mahométans du Chen-Si ne crurent pas devoir tenir compte de ces ordres, en disant que, ne pouvant d'après leur religion manger du porc, ils étaient obligés de faire usage de la chair de bœuf, qu'autrement ils étaient exposés à mourir de faim. Alors parut le décret impérial suivant :

« Dans toutes les provinces de l'empire, se trouvent depuis plusieurs siècles un grand nombre de mahométans qui font partie du peuple et, comme tous mes autres sujets, sont mes propres enfants. Je ne fais aucune distinction entre eux et ceux qui n'appartiennent pas à leur religion. Très-souvent j'ai reçu secrètement, d'un

certain nombre de fonctionnaires, des plaintes contre les mahométans, parce que leur religion diffère de celle des autres Chinois, parce qu'ils ne parlent pas la même langue, parce qu'ils portent d'autres vêtements que ceux du peuple. On les accusait de désobéissance, d'orgueil, d'esprit de révolte, et on me demandait des mesures sévères contre eux. Après avoir examiné ces plaintes et ces accusations, j'ai reconnu qu'elles n'étaient pas fondées. En effet, la religion que pratiquent les musulmans est celle de leurs ancêtres; leur langue n'est pas la même, il est vrai, que la langue chinoise, mais combien n'y a-t-il pas de dialectes en Chine. Quant à leurs temples, leurs vêtements, leur écriture, qui ne ressemblent pas à ceux des autres Chinois, cela ne signifie absolument rien. C'est une simple question de mœurs. Leur caractère est tout aussi bon que celui de mes autres sujets, et rien n'indique qu'ils ont l'intention de se révolter. Je veux donc qu'on les laisse librement exercer leur religion, qui a pour but d'enseigner aux hommes la pratique du bien, ainsi que l'observation des obligations sociales et des devoirs civils. Cette religion respecte la base fondamentale du gouvernement, que pourrais-je exiger de plus? Que les mahométans continuent donc à se conduire en bons et loyaux sujets, ma bonté s'étendra sur eux comme sur mes autres enfants. De leurs rangs sont sortis un grand nombre de fonctionnaires civils et militaires qui sont parvenus aux grades les plus élevés. C'est la meilleure preuve qu'ils ont adopté nos habitudes et savent se conformer aux prescriptions de nos livres sacrés. Ils passent leurs examens littéraires comme tous les autres.

et font les sacrifices prescrits par la loi. Ils sont, en un mot, des membres véritables de la grande famille chinoise, s'efforçant sans cesse de remplir leurs devoirs religieux, civils et politiques. Maintenant il est possible qu'il s'en trouve parmi eux dont la conduite soit répréhensible : mais tous les autres Chinois sont-ils donc à l'abri de tout reproche. Les magistrats, quels qu'ils soient, quand ils traitent une affaire civile ne doivent pas s'occuper de la question de religion. Ils ne doivent considérer les uns et les autres, que comme les enfants de la grande famille qu'ils sont chargés d'administrer, comme père et mère du peuple. De même, les mahométans ne doivent pas, parce qu'ils suivent une religion différente de celle des autres Chinois avoir des sentiments contraires à ceux des autres habitants de l'empire. Il n'existe qu'une seule loi pour mes sujets sans distinction. Ceux qui feront bien seront récompensés ; ceux qui feront mal seront punis. Dans le Chen-Si, le nombre des mahométans est plus grand que partout ailleurs. J'ai appris que, parmi eux, quelques-uns font de la contrebande, sont joueurs, portent des armes défendues, et vont jusqu'à violer mes ordres. Ainsi, par exemple, dans l'intérêt de l'agriculture, j'avais défendu de tuer les bœufs ; les mahométans du Chen-Si, d'après ce qui m'a été rapporté, n'ont pas tenu compte de cette défense, sous prétexte que la viande de bœuf leur était nécessaire comme aliment. Ceci est une grande faute ; toucher à l'agriculture, est toucher à l'existence du peuple ; en ne respectant pas les ordres de leur souverain, les mahométans manquent essentiellement au premier de leur

devoir, l'obéissance; de plus, ils doivent savoir que toute bonne religion ne permet pas à qui que ce soit de nuire à son semblable; ces mahométans violent donc tout à la fois, leur religion et la loi, que chacun doit respecter et craindre. Exhortez-vous mutuellement, corrigez-vous de vos mauvais penchants, et tout ira bien. J'ai donné des ordres pour que vous puissiez pratiquer librement votre religion; mais, d'un autre côté, vous devez respecter les lois et les coutumes de ce pays, dont vous êtes devenus les enfants adoptifs. Cet édit devra être publié dans toutes les provinces de l'empire. »

Voici un autre décret impérial publié peu de temps après la révolte des mahométans Salars, dans le Kan-Sou.

« Décret de Kien-Long au sujet des mahométans du Chen-Si.

« Le Fou-tay du Chen-Si, Fey-Yuen, ayant reçu l'ordre des Chang-chou (ministres à Péking) de faire une enquête au sujet du rapport d'Akouei, relatif aux 6,000 familles des mahométans Salars du Kan-Sou, m'a adressé un mémoire contenant, sur les mahométans du Chen-Si, les renseignements suivants: « Le Chen-Si renferme une population considérable de mahométans. Dans la capitale de la province, ainsi que dans les districts de Tchang-ngan, Oey-nan, Lin-tong, Kao-ling, Han-yang; dans le département de Tchong-tcheou-fou, dans l'arrondissement de Hoa-tcheou, dans le département de Ta-ly-fou, dans le département de Hong-tchong-fou, dans le district de Hang-tching, et dans un grand nombre d'autres départements, arrondissements ou districts, les mahométans sont très-nombreux et occupent beaucoup de tchay

(villages fortifiés). Dans la ville seule de Sy-ngan-fou, il existe plusieurs milliers de familles musulmanes (4 ou 5,000) dont la plupart habitent non loin de mon yamoun; ils ont sept grandes mosquées pour l'usage de leur culte, et dont la plus grande a été bâtie sous la dynastie des Tang. A chaque mosquée sont attachés deux, trois ou quatre chefs religieux nommé Akong ou Sze-fou (maîtres). Chaque akong, administre, comme il l'entend, ses paroissiens, qui appartiennent tous à l'ancienne religion; ces akong sont indépendants l'un de l'autre. Dans le département de Sy-ngan-fou, les mahométans sont, en général, agriculteurs ou éleveurs d'animaux. Quelques-uns sont très-riches, parmi eux se trouvent beaucoup de mandarins militaires de tout grade. Ils comptent également un grand nombre de lettrés, et leurs candidats dans les examens littéraires réussissent très-bien chaque année. Ils recherchent les grades militaires. Dans la capitale, plus que partout ailleurs, ces mahométans remplissent des positions honorables et sont très-estimés. Dans chaque endroit où réside un certain nombre de mahométans, il y a une mosquée dirigée par un chef qui enseigne les pratiques de la religion. Ce chef est indépendant et ne relève que de la communauté qui l'entretient. Ces mahométans habitent le Chen-Si depuis la dynastie des Tang. Les uns sont bons, les autres mauvais. Autrefois dans le district de Tchang-ngan, ils étaient souvent en procès ou en lutte avec les Chinois des autres religions. Comme les magistrats refusaient quelquefois de leur rendre justice, et les traitaient plus mal que les autres, à cause de leur religion, ils cher-

chaient à se venger eux-mêmes des injures ou des torts qu'on leur faisait. Depuis que j'ai pris en main l'administration de la province, j'ai donné de nouvelles instructions et ordonné qu'on traitât toutes les affaires avec équité, sans distinction de religion. J'ai adressé, à ce sujet, des conseils de concorde et de conciliation aux notables et aux chefs religieux mahométans et autres. Tous ont compris combien cette manière de procéder était juste, et il y a eu depuis cette époque fort peu d'affaires. Quand les mahométans Salars se sont révoltés, il n'y a pas longtemps, les mahométans du Chen-Si craignaient d'être inquiétés. Je les ai rassurés de suite en leur disant que les rebelles de Ho-tcheou seraient seuls punis et que les autres musulmans n'avaient rien à appréhender, pourvu qu'ils se conduisissent bien. Les mahométans du Chen-Si nous en ont été très-reconnaissants, et la plus grande tranquillité règne de ce côté. Néanmoins, comme les relations entre le Chen-Si et le Kan-Sou sont très-fréquentes, je ne manquerai pas de surveiller les uns et les autres, et s'il se présente de nouveaux sectaires voulant se révolter, je suis tout prêt à les écraser. Mais dans ce moment, je puis affirmer que rien ne permet de supposer chez les mahométans du Chen-Si de mauvaises intentions; aussi ai-je recommandé partout qu'on les laissât vaquer librement à leurs affaires. Ce que je puis affirmer, c'est qu'ils n'ont pas de chefs exerçant sur eux un commandement général. Je prie l'Empereur de m'excuser si ce mémoire n'est pas aussi clair que je l'aurais désiré. Kien-long, quarante-neuvième année (quatorzième jour de la sixième lune) (1785). »

De 1785 à 1862, les mahométans du Chen-Si n'ont pris part à aucun événement important digne d'être signalé. C'est dans la dernière année du règne de Hien-Fong qu'a commencé la grande insurrection qui, s'étant étendue au Kan-Sou, a déjà coûté tant d'argent et de sang à la Chine, et qui est loin d'être étouffée. L'origine de cette insurrection est peu connue jusqu'à présent, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous avons pu nous procurer les renseignements suivants, qui nous ont été communiqués par des personnes dignes de foi. En 1861, un chef de rebelles chinois, nommé Lan-Ta-Tchuen, après avoir dévasté le Sze-Tchuen, envahit le Chen-Si. Les habitants de cette dernière province, dans le but de résister à cette invasion, organisèrent, dans chaque localité, des milices (Touan-lien). Les milices musulmanes, commandées par leurs propres chefs, ne voulurent pas se mêler aux autres milices. Et, lorsque Lan-Ta-Tchuen, à la tête de ses bandes, parvint à s'emparer de la ville de Oey-nan-hien, les milices musulmanes de Houo-tcheou marchèrent contre lui, le battirent et reprirent la ville de Oey-nan-hien, dans laquelle elles trouvèrent des richesses sans nombre, apportées par les rebelles ou abandonnées par leurs propriétaires, obligés de s'enfuir pour sauver leur vie. Aussitôt que les milices chinoises des districts environnants eurent connaissance de ce fait, elles réclamèrent leur part de butin que les mahométans leur refusèrent énergiquement. Les Chinois n'osèrent pas les attaquer, mais résolurent de profiter de la première occasion pour se venger. A partir de ce jour, les deux partis s'observèrent jusqu'à ce qu'un incident insignifiant les

mit aux prises. Un jour, des mahométans de Hiao-y (bourg dépendant de Oey-nan-hien) coupèrent, dans un bois situé en-dehors du bourg, des bambous pour en faire des lances. Le propriétaire de ce bois, qui n'était pas mahométan, se plaignit vivement de ce qu'on avait coupé ces bambous sans lui en demander la permission. Les mahométans répondirent arrogamment que c'était dans l'intérêt commun, et afin d'empêcher que ces bambous ne tombassent entre les mains des rebelles. Le propriétaire accusa alors les maraudeurs devant leurs chefs religieux, puis devant les chefs de la milice musulmane. Voyant qu'il ne pouvait obtenir justice, il s'adressa au magistrat du district, qui, n'osant pas punir les délinquants, s'entendit avec les notables d'un grand bourg nommé Chely pour massacrer tous les mahométans des environs. Le village de Tsin-kia, habité entièrement par des mahométans, fut attaqué par les milices de Chely, qui mirent tout à feu et à sang. Les mahométans échappés au massacre se refugièrent dans le bourg de Houang-ho, dépendant de Ta-ly. Dès que cette nouvelle parvint dans les autres bourgs mahométans, toute la population valide prit les armes, et le 17 de la quatrième lune de la première année de Tong-Tche, commença, dans tout l'arrondissement de Houa-tcheou, une lutte terrible qui dura trois jours et trois nuits. Les mahométans furent vainqueurs, et quand les mandarins vinrent au secours des vaincus, avec les troupes impériales, ces dernières furent obligées de prendre la fuite honteusement. L'insurrection se répandit alors dans toute la province.

Dès que le gouvernement de Péking fut informé de ce

grave événement, craignant de ne pouvoir réduire les insurgés par la force, il essaya de les ramener par la conciliation. Deux hauts fonctionnaires, Tchang-Pey et Mapeling, furent envoyés sur les lieux avec pleins pouvoirs. Tous deux étaient on ne peut plus aptes à remplir cette difficile mission. Tchang-Pey, originaire du Chen-Si, avait été Fou-tay (gouverneur) du Chan-Tong; d'une intelligence hors ligne, à vingt-six ans, il avait été nommé membre de l'Académie des Han-lin. Mapeling était un Tao-tay mahométan qui avait fourni de nombreuses preuves de son habileté et de son énergie. A peine furent-ils arrivés sur les lieux, que les mahométans s'empressèrent d'accueillir leurs propositions, et, afin de cimenter la paix, un grand repas fut donné, dans lequel les principaux chefs mahométans furent invités. Au milieu du festin, un mahométan, nommé Ouang, connu par son audace, entra dans la salle du banquet, et se posa insolemment devant les deux envoyés de l'Empereur qui, stupéfaits, lui demandèrent son nom. — Mon nom, répondit-il, est le nom d'un homme qui ne vous craint pas. Maudits soient ceux qui veulent traiter avec les assassins de ma famille; et il sortit tranquillement sans qu'on osât l'arrêter. Une fois rentré chez lui, ce fanatique, après avoir lu le Coran, résolut d'assassiner les deux envoyés impériaux. Il suivit Tchang-Pey jusqu'à Kao-ling-hien, s'introduisit la nuit dans sa chambre, et, pendant qu'il dormait, le tua d'un coup de sabre. Les mahométans épouvantés des suites de cet horrible crime, mirent en pièces l'assassin, et firent savoir à Mapeling qu'il n'avait

rien à craindre. Mapeling les supplia de le tuer, en ajoutant qu'un pareil forfait était une honte pour tous les musulmans; enfin il consentit à vivre, et se disposa à partir pour la capitale de la province, où il arriva après mille et mille difficultés. Le gouverneur, qui avait annoncé sa mort à l'Empereur, en même temps que celle de Tchang-Pey, fut extrêmement surpris en le revoyant, et le traita même fort mal. Mapeling se rendit peu de temps après à Péking, où il fit connaître toute la vérité. L'Empereur, furieux, fit paraître un décret d'extermination contre tous les musulmans du Chen-Si, et le général tartare, To, fut chargé de l'exécution de ce décret. Un autre incident très-grave avait poussé l'Empereur à prendre cette détermination.

A Sy-ngan-fou, des Tounganis (1), qui faisaient partie

(1) Toungani ou Toungheni, en langue turque parlée dans le Turkestan, veut dire converti. Cette explication, qui a été donnée par Vambery, nous a été confirmée comme exacte par plusieurs prêtres mahométans chinois. Vambery dit qu'en 1865, ces Tounganis étaient au nombre de plus d'un million, répandus depuis l'Ili jusqu'à Khamil. Ce sont des Chinois ayant conservé leur langue et qui ont été convertis au rite chaféite, par un Arabe amené de Damas dans l'Asie-Centrale par Timour, lors de la grande expédition de ce conquérant au commencement du xv[e] siècle. Ces Chinois étaient d'anciens colons militaires appelés Tun-jin, que le gouvernement Chinois entretenait dans cette partie de l'empire pour garder la frontière et protéger les pays conquis contre les incursions des peuples voisins. Après la défaite des Eleuths (Dzoungars), sous le règne de l'Empereur Kien-Long, en 1770, on envoya, pour repeupler le pays et principalement les environs d'Ouroumoutsi, qui avaient été dépeuplés, dix mille colons militaires avec leurs familles, pris parmi les Mantchous, les Tchagars, qui furent rejoints par un grand nombre d'habitants du

de la garnison, eurent une rixe avec des soldats tartares et des Han-kiun, dont un certain nombre furent blessés. Les autorités locales voulurent punir les Tounganis qui avaient pris part à la lutte. Ceux-ci, furieux de cette injustice, prirent les armes, se révoltèrent et allèrent joindre les rebelles de Houa-tcheou, qui choisirent pour chef un mahométan du Kan-Sou, nommé Cha-Kong-Tchang, de Ho-tcheou, fils d'un ancien rebelle nommé Cha-Ouen. Le général To, moitié par la force, moitié par d'habiles intrigues, parvint, en 1862, à chasser les révoltés jusque dans le Kan-Sou, où ils se concentrèrent dans l'arrondissement de Lin-tcheou. Sur ces entrefaites, les gardes nationales de Kong-tchang-fou surprirent et massacrèrent les mahométans de la ville et des environs. Aussitôt tous les musulmans de la province de Kan-Sou se levèrent en masse. Plus de 30,000 d'entre eux, qui faisaient partie des 60,000 soldats chargés de garder les villes de Hami, Ho-tcheou (Ouroumtsi), etc., rejoignirent les insurgés, qui trouvèrent, des dispositions sympathiques et fraternelles chez les marchands, agriculteurs de tout ce pays, et jusque chez les exilés, compatriotes et émigrants de toute religion. Toutes ces populations, affolées par la terreur, s'empressèrent d'embrasser l'islamisme et grossirent les rangs des Tounganis.

L'armée impériale fut défaite près de Tara-ousou et obligée de battre en retraite. Les villes que nous venons de citer tombèrent au pouvoir des insurgés, qui se divi-

Kan-Sou à qui l'on donna des terres à cultiver. Tous ces colons embrassèrent l'islamisme et grossirent considérablement le nombre des Tounganis.

sèrent en deux grandes bandes: l'une prit la route du Tien-chan-nan-lou, et l'autre celle du Tien-chan-pe-lou. Pendant ce temps, le général To, dont les troupes s'étaient trouvées très-réduites par la désertion, fit des propositions de paix aux insurgés du Chen-Si, leur promettant une amnistie pleine et entière en cas de soumission. Il pria deux chefs mahométans, les frères Ta-Ho-Tcheou et Enl-Ho-Tcheou, de lui prêter leur concours. Ceux-ci acceptèrent et firent tous leurs efforts auprès de leurs coreligionnaires pour les amener à deposer les armes. Mais leurs démarches furent inutiles, et, quand ils vinrent l'annoncer au général To, celui-ci, furieux, les fit décapiter en présence de l'armée. Les mahométans, ivres de vengeance, se ruèrent alors sur l'armée impériale qu'ils mirent en déroute, firent prisonnier le général To et le coupèrent en morceaux. La lutte recommença plus acharnée que jamais. Les plus habiles généraux chinois, entre autres Yang-Tsing-Fou, qui commandait la marine impériale, quand Nanking fut enlevée aux Tai-Ping, éprouvèrent échec sur échec, jusqu'à l'arrivée de Tso-Tsong-Tang, qui remplaça Yang-Tsing-Fou, dont la famille fut massacrée par ses propres soldats. Tso-Tsong-Tang mandarin du Hou-Nan, avait fait sa fortune et son avancement en combattant les Tai-Ping. Très-intelligent, d'une bravoure à toute épreuve, organisateur de mérite, nul n'était plus capable que lui de mettre fin à cette terrible rébellion. Il parvint, en peu de temps, à pacifier le Chen-Si. La plupart des insurgés de la province qui, suivant les Tounganis, étaient allés dans la Dzoungarie et le Turkestan chinois.

où on leur avait donné le nom de tigres à barbe blanche, rentrèrent ensuite dans leurs foyers, profitant d'une amnistie qui fut proclamée par le gouvernement impérial. Aujourd'hui, la province de Chen-Si jouit de la plus grande tranquillité.

HISTORIQUE

DE L'ISLAMISME DANS LE KAN-SOU

La province de Kan-Sou peut être considérée comme le foyer du mahométisme dans l'Extrême-Orient. Plus rapprochée que toute autre des grands centres musulmans, tels que l'Arabie, la Perse, la Boukharie, etc., elle a reçu naturellement les premiers musulmans venus par terre dans le royaume du Milieu. En outre, elle se trouve, depuis quelques années, le théâtre d'événements très-graves au point de vue du présent et de l'islamisme Chinois; son historique présente donc un double intérêt.

Le Kan-Sou ne fait partie de l'empire Chinois que depuis un temps peu reculé. En consultant les annales, on voit que, à partir de l'an 2200 avant Jésus-Christ, sous la dynastie des Hia, jusqu'à l'an 255 (avant J.-C.), sous la dynastie des Tsin, c'était le pays des Si-Yong, qui, en 221, fut conquis par l'empereur Tsin-Che-Houang-Ty, et forma deux gouvernements ou Kiun sous les ordres du gouverneur général résidant à Leang-tcheou. — Ses habitants étaient alors classés comme tri-

bus de Leang-tcheou. Cet état de choses dura jusqu'en l'an 301 (après J.-C.), sous la dynastie des Tsin, époque à laquelle un général, nommé Tchang-Kouei, profita des troubles qui régnaient dans l'empire pour se faire nommer roi de Leang-Tcheou, et prit le titre de Si-ping-ouang (roi de l'Ouest tranquille). Deux autres compétiteurs parurent peu de temps après et formèrent deux royaumes au nord et au sud de Leang-tcheou. Sous les Heou-Oey, ces trois royaumes avaient disparu et avaient été annexés à l'empire du Nord. Quand la dynastie des Tang monta sur le trône, en l'an 618, l'Empereur Kao-Tsou, divisa le pays en trente-trois arrondissements ou tcheou, dont l'administration fut confiée à des gouverneurs généraux portant le titre de Long-yeou-tao et Chan-nan-sy-tao. A la chute de la dynastie des Tang, cet immense territoire fut morcelé et partagé entre l'Empereur de Chine, le roi du Thibet, et celui du Sze-Tchuen. Sous les Song, il passa entre d'autres mains. Enfin, sous la dynastie des Yuen, l'Empereur Houpilie (Koubilai-Khan) qui s'en était emparé, en fit, en 1282, la province de Kan-Sou, dont le gouvernement fut confié à un Sing-tchang-tching-sze résidant dans la capitale du Chen-Si. Sous les Ming, le trésorier général du Chen-Si fut chargé de l'administration du Kan-Sou dans lequel on établit douze postes militaires (oey) commandés par des chefs indigènes sous la haute direction d'un mandarin du rang de Tou-tche-kouei-sze. En 1406, le titre de ouang (roi) fut accordé au chef du poste d'Hami, le plus important des oey. — Ces douze oey furent supprimés en 1726, et remplacés par des départements (fou)

qui furent divisés en tcheou et en hien, ainsi que cela existe aujourd'hui.

Avant la dernière insurrection de 1862, la province de Kan-Sou, dont le nom a été formé en joignant les noms des villes de Kan-tcheou-fou et Sou-tcheou, était borné au nord et au nord-ouest par le désert de Gobi et la Mongolie; à l'est, par le Chen-Si, au sud, par le Sze-Tchuen; au sud-ouest, par le Kokonor et le désert, et au nord-ouest par le Kobdo et le gouvernement d'Ili. Elle comprenait ainsi la plus grande partie des anciens royaumes des Tangouths et des Oueïgours. En 1862, toutes les villes situées en-dehors du passage de Kia-Yu-Men, à l'ouest sur les limites du désert, tombèrent entre les mains des insurgés mahométans et furent annexées quelques années plus tard aux Etats de Yakoub-Beg. — En 1876, les villes d'Ouroumou-tsi, Koutoupe, Manas ont été reprises par le gouvernement impérial. Kouhna-Tourfan appartient encore au nouveau royaume fondé par Yakoub.

En-dehors de l'intérêt que présente actuellement la lutte dans le Kan-Sou entre le gouvernement Chinois et la Kachgarie, cette province offre cela de remarquable au point de vue historique et religieux, que ses habitants descendent en grande partie des Hoey-Hou et des Oueïgours, dont les ancêtres furent les Hiong-Nou et les Tou-Kiue, que l'on peut considérer comme les premiers moteurs des grands ébranlements de l'humanité à la surface du globe.

Ce sont ces terribles nomades qui, 150 ans environ avant l'ère chrétienne, chassant les Yue-Tche de leurs

foyers, les ont obligés à chercher une autre patrie. Les Yue-Tche, remontant vers le nord-ouest, ont poussé, à leur tour plus à l'ouest, les Soui (Saces) et les Gètes, et, le mouvement une fois commencé, les peuples de l'Asie de race aryenne et de la Tartarie, obéissant à une sorte de pression surnaturelle, ont rayonné en très-peu de temps jusqu'aux extrémités de l'Asie et de l'Europe. Cette expansion des races était écrite dans le livre de la destinée des peuples, et les Hiong-Nou ont été les premiers instruments choisis par le souverain moteur pour l'accomplissement de cette partie de son œuvre mystérieuse. L'histoire de ces Hiong-Nou, quoique décrite par de nombreux écrivains, est restée jusqu'à ce jour peu connue ou a été mal comprise. Pour nous, en-dehors de la question ethnogénique, qui est digne d'attention, les Hiong-Nou sont, avant tout, les ancêtres d'une partie des habitants du Kan-Sou, et, à ce titre, nous avons cru devoir leur consacrer quelques pages, ainsi qu'aux Tou-Kiue, aux Hoey-Hou et aux Oueïgours, trois branches de la même race qui ont joué un rôle important dans cette partie de l'Asie.

Les Hiong-Nou descendaient des Chan-Yong (Yong de montagnes), dont le nom signifiait audacieux, tuant beaucoup d'animaux, cruels. Sous l'empereur Tang-Yao (2357 ans avant J.-C.); ces barbares aux longs cheveux, et qui se nourrissaient de la chair des animaux, dont la peau leur servait à confectionner des vêtements, habitaient à l'ouest de l'empire Chinois. Les Chan-Yong, sous les Han (2205 ans avant J.-C.), prirent le nom de Hiun-Tche, qu'ils changèrent, sous les Tcheou, en celui de Hien-Yun

(chiens sauvages). A la fin de cette même dynastie, ils se firent appeler Hiong-Nou (malfaiteurs ou esclaves cruels). Sous le règne de Man-Ouang (314 ans avant J.-C.), ces terribles maraudeurs, dont l'existence se passait à piller, à chasser, pouvaient déjà mettre en ligne 1,300 chars de guerre, 13,000 cavaliers, et 100,000 fantassins. C'est pour opposer une barrière à leurs incursions que, sous la dynastie des Tsin, fut construite la fameuse muraille connue sous le nom de Ouan-ly-tchang-tching, la grande muraille de 10,000 ly; le monument le plus colossal qu'ait jamais conçu la pensée humaine. Le chef des Hiong-Nou, le Chen-yu-Toman, se retira plus loin au nord, où il resta jusqu'à la fin des Tsin. Revenant alors à la tête de ses hordes, il traversa le Houang-Ho et s'établit dans le Kan-Sou et le Chen-Si actuels. Il fut remplacé par son fils Mao-Tun, qui prit le nom de Fils du Ciel et fixa sa résidence à Yun-tcheou (aujourd'hui Tai-tcheou, Chen-Si).

Les Hiong-Nou menaient la vie des nomades, se transportant où il y avait le plus d'herbes. Chaque année, au 1er de l'an, leurs vingt-quatre grands chefs devaient se

(1) D'après le *Ly-Ky*, à l'origine de la Chine, les peuples habitant à l'est du royaume étaient appelés Y. C'était des barbares aux longs cheveux, qui se tatouaient le corps et mangeaient, les uns, des aliments crus, les autres, des aliments cuits. On les nommait *Y* (germes), parce qu'à l'est, les productions de la terre paraissent avant celles des autres pays. Les *Y* comprenaient neuf espèces de peuples ; les *Yuen-Tao*, les *Olang*, les *Kao-Ly* (Coréen), les *Pouche*, les *Taoy*, les *Sokia*, les *Tongtou*, les *Ouo-Jin* (japonais), les *Tienpy*.

Au sud, se trouvaient les Man (rudes, grossiers), qui se faisaient des incisions au front, vivant d'aliments crus, étaient très-

réunir en un endroit designé par le Chen-yu et tenaient une grande assemblée dans laquelle on discutait les affaires de l'Etat.

A la cinquième lune, ils se réunissaient également en assemblée générale dans la ville de Long-tching (Long-sy-hien? Kan-Sou), où ils sacrifiaient aux mânes de leurs ancêtres ainsi qu'aux anciens génies du ciel et de la terre. Dès l'âge le plus tendre, les enfants étaient exercés à la chasse et à la guerre; on leur faisait monter des moutons, et on leur enseignait à tirer sur des oiseaux et sur des souris avec des petites flèches. Devenus plus grands, ils allaient à la chasse au renard et au lièvre, dont ils mangeaient la chair. Parvenus à l'âge de puberté, ils recevaient une cuirasse et un cheval de selle. La guerre

propres, mais avaient des mœurs rudes et grossières. Ils comprenaient huit espèces de peuples : les *Tien-Tchou*, les *Ke-Seou*, les *Tiao-Siao*, les *Potchang*, les *Tchuen-Yong*, les *Taneul* (aux longues oreilles, aborigènes de Formose), les *Ko-Tche*, les *Pang-Tchun*. Tous ces *Man* portaient le nom de *Tiao-Tche*, parce qu'ils dormaient les pieds croisés ramenés l'un sur l'autre.

A l'ouest, étaient les Yong (audacieux, tueurs d'animaux), se divisant en six espèces : Les *Siao-Y*, les *Yong-Yang*, les *Laope*, les *Tsy-Kiang*, les *Py-Sy*; les *Tien-Kang*, qui portaient des vêtements de peaux, de longs cheveux, et ne vivaient que de la chair des animaux dont ils utilisaient la peau pour se couvrir le corps. Leur pays, très-froid, produisait peu de grains.

Au nord, étaient les *Ty*, qui portaient des vêtements confectionnés en plumes d'oiseaux, habitaient dans des cavernes, et ne vivaient que de la chair de leurs troupeaux. Ils comprenaient les *Yuctche*, les *Oey-Me*, les *Yong-Hiong* les *Chan-Yu*, les *Pe-Ou*. Leur pays était extrêmement froid. D'après le *Eul-Ya*, il y avait encore deux autres espèces de *Ty*, les *Kuin-Œy* et les *Suic-Moty* (Tatars). Tous ces peuples avaient une langue et des mœurs différentes.

devenait alors leur occupation habituelle; leurs armes étaient l'arc, l'épée, la lance; lorsque les chevaux étaient bien engraissés, en automne, on faisait de grandes manœuvres de cavalerie, en un lieu assez vaste et aussi ombragé que possible. On procédait, à cette époque, au recensement des chevaux et des hommes. Les règles de la discipline étaient très-sévères. Ainsi tout Hiong-Nou avait le droit de porter un sabre, mais le seul fait d'avoir tiré la lame du fourreau au-delà de la longueur d'un pied entraînait la peine de mort. La famille d'un voleur était regardée comme responsable de ses délits et devait restituer les objets volés. Tout individu reconnu coupable d'un crime qui n'entraînait pas la décapitation était soumis à la torture de la pression des os. On ne pouvait être condamné à plus de dix jours de prison. Le Chen-yu devait adorer le soleil, à son lever, et la lune à son apparition. La place d'honneur dans une cérémonie était à gauche en regardant le nord; les jours *ou* et *ky* étaient regardés comme de bons jours. Les morts étaient renfermés dans un double cercueil avec leurs plus beaux vêtements et une certaine quantité d'or et d'argent; la fosse s'appelait *tolo* et ne devait être signalée par aucune marque distinctive. A la mort du Chen-yu, tous ceux à qui il avait témoigné une affection particulière, hommes ou femmes, devaient se suicider (1).

Les jeunes gens étaient plus considérés que les vieil-

(1) « Année cyclique Keng-tsee, trente-troisième du règne de Siang-Ouang; trente-neuvième de celle de Mou, prince de Tsin (621 av. J.-C.). En été, le prince Mou-Kong meurt, son fils Ying lui succède; c'est lui qui est nommé Kang-Kong. Un fils du prince

lards. Après la mort du père, le fils épousait souvent les femmes de son père; le nom de famille n'était pas transmissible. La lune jouait un grand rôle dans les affaires publiques. On n'attaquait l'ennemi que lorsqu'elle était dans son plein. On se retirait dès qu'elle décroissait. Quiconque, en combattant, tuait un chef ennemi recevait en récompense un vase contenant environ 4 litres de vin, plus tout le butin dont il avait pu s'emparer. Tout prisonnier devenait de droit esclave, et servait à garder les bestiaux de celui qui l'avait capturé. Un de leurs grands stratagèmes de guerre était de mettre en avant les esclaves, les invalides, afin de déguiser leurs forces. Ils cherchaient ensuite à entourer l'ennemi par des mouve-

décédé, son char, trois enfants de sa famille, des tigres enchaînés qui marchaient à la suite furent ensevelis avec lui.» (Hi-Tai-Ki-sze *(Grands tableaux chronologiques de l'histoire Chinoise)*. On trouve également dans le Ye-Ky (histoire générale Chinoise), par Sze-Ma-Tsien, que, dans cette circonstance, on ensevelit avec le mort 117 personnes qui avaient suivi le convoi. Cette cérémonie barbare fut renouvelée aux funérailles de l'Empereur Che-Houang-Ty (209 avant Jésus-Christ). Les femmes de l'Empereur qui n'avaient pas eu d'enfants et ses concubines eurent ordre de se donner la mort. Un grand nombre d'archers habiles furent enterrés tout vifs près de la fosse dans laquelle on déposa un grand nombre de bijoux et objets précieux. Le Père Gaubil croit que cette barbare coutume vient des Tartares occidentaux, c'est-à-dire des Hiong-Nou. En consultant l'histoire, on voit qu'elle était pratiquée par les Scythes dès la plus haute antiquité. Ainsi Hérodote nous apprend qu'à la mort d'un roi Scythe, on enterrait avec lui une de ses femmes, un échanson, un écuyer, un secrétaire, un huissier, après les avoir préalablement mis à mort. On y ajoutait encore quelquefois ses chevaux et ses effets les plus précieux.

ments tournants. Comme le pillage était leur seul objectif, ils se précipitaient, comme des oiseaux de proie, sur leurs adversaires. S'ils ne réussissaient pas à les mettre en déroute, ils se dispersaient chacun de leur côté comme des nuages qui se fondent, et se ralliaient à un endroit désigné d'avance, à une certaine distance du lieu du combat. La famille d'un mort dont le cadavre était emporté du champ de bataille, ou celle d'un blessé qui était sauvé pendant l'action, devait donner tout ce qu'elle possédait à celui qui avait fait cette belle action. Ils ignoraient l'usage de l'écriture ; dans les transactions, les promesses verbales suffisaient comme garantie.

Au commencement de la dynastie des Han (202 ans avant J.-C.), sous le règne de l'Empereur Kao-Tsou, un prince de la famille impériale, Han-Ouang, qui gardait la frontière du nord à Ma-Y (Tai-tcheou, Chen-Si), fut surpris par Mao-Tun, chef des Hiong-Nou, et fait prisonnier avec toutes ses troupes. L'Empereur, apprenant cette fâcheuse nouvelle, se mit à la tête de l'armée, et marcha contre les Hiong-Nou. Ceux-ci, suivant leur tactique habituelle se retirèrent; la cavalerie impériale les poursuivit avec vigueur jusqu'au pied de la montagne Pe-teng-chan (Chan-Si), où elle se trouva tout à coup entourée par l'ennemi fort de plus de 300,000 hommes. L'Empereur, n'ayant plus de cavalerie, n'osa pas avancer. Les Hiong-Nou creusèrent autour de la cavalerie un formidable retranchement et attendirent le résultat du blocus. Huit jours s'étant écoulés, la cavalerie allait se rendre faute de vivres, lorsque un ministre, nommé Ting-Ping, conseilla à l'Empereur de faire au Chen-Yu des propositions de paix, et

sollicita la faveur d'être envoyé comme négociateur. L'Empereur ayant consenti, Tching-Ping partit, chargé de présents pour le camp des Hioug-Nou. Parmi les présents, se trouvaient un grand nombre de bijoux et de soieries qu'il s'empressa d'offrir à la première femme du Chen-yu, l'Impératrice Yen-Tche, qui fut enthousiasmée, à la vue de si belles choses; ce qui la frappa surtout, fut une grande poupée en bois (1), représentant une très-jolie femme. — Mais d'où viennent donc toutes ces magnifiques choses, demanda-t-elle à l'ambassadeur, votre pays est donc bien riche? — Oh! non. lui répondit Tching-Ping, notre pays est très-pauvre; ces bijoux et ces soieries viennent des pays occidentaux. La seule production de notre pays qui mérite d'être mentionnée, ce sont des femmes ressemblant à cette poupée en bois et qui passent pour être les plus séduisantes de l'univers.

Le même soir, l'Impératrice dit au Chen-Yu : « Deux princes souverains ne doivent pas se pousser à bout; quand vous vous rendriez maître de la Chine, pourriez-vous la garder? L'Empereur de cette grande contrée a quelque chose de divin. Ne vaut-il pas mieux faire la paix avec lui et accepter les propositions de son ambassadeur ? Je vous prie de faire attention à ce que je vous représente. » Le lendemain la cavalerie était libre de rejoindre l'armée impériale qui se retira immédiatement en battant en retraite. Quelques temps après, les Hiong-Nou pillèrent de nouveau les frontières et menacèrent même la ville de Tchang-Ngau (Chen-Si) ré-

(1) Les Chinois prétendent que ce fut l'origine de leurs poupées en bois.

sidence de l'Empereur. Sa Majesté commençait à se désespérer, quand un de ses ministres Lieou-King, l'engagea à offrir à Mao-Tun une princesse de la famille impériale, en lui faisant comprendre que, par cette politique, on pourrait fonder un intérêt chinois parmi les Hiong-Nou qui se laissaient plutôt guider par les instincts que par le raisonnement. Mao-Tun reçut avec la plus vive satisfaction cette proposition, et combla d'égards Lieou-King, à qui avait été confiée cette délicate mission. Ce dernier en profita pour visiter les pays occupés par les Hiong-Nou, tels que ceux de Pe-Yang (Chan-Si), Lo-Fan (Chan-Si), etc.: il remarqua qu'ils étaient aussi riches que peu peuplés; et, comme tout ce territoire n'était éloigné de Tchang-ngan que de 70 à 80 lieues, et qu'il importait à tout prix d'en reprendre possession, il s'empressa de rendre compte à l'Empereur du résultat de ses découvertes, en le priant de donner des ordres pour que les familles Tieu, Tchao, Kin, et Mo, qui étaient les plus nombreuses dans le Hou-Pe, le Chan-Tong et le Ngan-Hoey, envoyassent de suite le nombre de bras suffisants pour cultiver ces terres. Plus de 100,000 hommes, femmes et enfants, furent transportés aussitôt sur les lieux, et on leur distribua des terres, des instruments aratoires et des vivres pour quelques mois.

Pendant ce temps, le Chen-yu Mao-Tun, ne voyant pas arriver la princesse impériale, fit piller le pays de Ma-Y et annonça à l'Empereur que, s'il ne tenait pas sa promesse, il irait la lui rappeler dans sa capitale. L'Empereur se décida alors à lui donner une de ses nièces, et

les hostilités cessèrent; de sorte que, pendant une dizaine d'années, à part quelques incursions des Hiong-Nou dans les provinces septentrionales, l'Empire chinois jouit d'une grande prospérité, due en partie aux bonnes qualités de l'Empereur Ouen-Ty, qui avait succédé à l'impératrice Hin-Tche, femme barbare et cruelle. Sous le règne de Ouen-Ty, les rapports entre la Chine et les Hiong-Nou furent excellents. En l'an 195, Mao-Tun, voyant que ses hordes menaçaient de se révolter, si on ne les menait au pillage de quelque contrée, résolut d'attaquer les Yue-Tche de race thibétaine, dont le pays était situé entre la chaîne neigeuse du Nan-Chan, les affluents du Boulounghin et la partie supérieure du Houang-Ho, qui traverse le Kan-Sou. Ils habitaient là, mêlés avec les Ou-Sun de race aryenne, aux yeux bleus, et aux cheveux blonds ou rouges. Mao-Tun mourut sur ces entrefaites, et fut remplacé par son fils Lao-Chang autrement Ky-Yu, qui, en l'an 165 (av. J.-C.), se mettant à la tête des Hiong-Nou, pénétra dans le pays des Yue-Tche et les battit. Leur roi fut tué et Lao-Chang fit faire du crâne de ce prince un vase à boire, dont il se servit depuis dans des cérémonies. Une partie des Yue-Tche se retira au sud des Nan-Chan qui séparaient leur pays du Thibet, chassa les Kiang, comme eux de race thibétaine, et reçut le nom de petits Yue-Tche (1). L'autre partie plus nombreuse, appelée pour cette raison grands Yue-Tche, se dirigea vers le nord-ouest, et alla camper sur

(1) Les petits Yue-Tche s'établirent dans le pays appelé aujourd'hui Sarikol, à l'est de Pamir, et dans l'angle s'étendant entre ce lac et la montagne de Mustagh.

les bords de l'Ili. Elle expulsa de ce pays la nation des Sou (de sang aryen), qui passa en Transoxiane, où elle attaqua les Grecs bactriens et détruisit leur empire. Cette expulsion, toutefois, ne put être accomplie en entier, si nous en croyons la forte proportion de sang aryen qui existe aujourd'hui chez les habitants de la Kachgarie. Après avoir séjourné quelque temps dans le pays qu'ils avaient conquis, les grands Yue-Tche y furent rejoints par les Ou-Sun, qui s'étaient réfugiés aussi dans le pays situé sur les bords de l'Ili, pour éviter les vexations des Hiong-Nou. Les Ou-Sun poussèrent les Yue-Tche à l'ouest, les forçant de passer le Yaxartes. Ces derniers s'emparèrent alors de la Transoxiane et de la Bactriane, et fondèrent un puissant empire, qui a duré plusieurs siècles et qui était limité par celui des A-Sy ou Parthes. Les Sou, chassés de nouveau, envahirent l'Inde. Dans la suite, les Yue-Tche conquirent le Caboul, le Kandahar et tous les pays situés sur les deux rives de l'Indus (1). Les anciens les connaissaient alors sous le nom d'Indo-Scythes. Leur capitale était Kien-che-tching et leur principal campement se trouvait au nord de la rivière Oey (Oxus). Au v[e] siècle, ils se répandirent à l'est jusqu'aux monts Altaï et jusqu'à Khoten, sous le

(1) Les Sou, autrement Saces ou Sakes, conquirent le Pandjaub, Cachemyr et la plus grande partie de l'Inde. Leur plus grand roi, Kanislika, contemporain du Christ, fut un des plus zélés protecteurs du bouddhisme. C'est sous son règne que fut tenu le premier concile œcuménique qui révisa le canon, mais qui ne fut pas reconnu par l'Eglise bouddhique de Ceylan ; ce qui amena un schisme analogue à celui des Romains et des Grecs dans l'histoire ecclésiastique de l'Occident.

nom de Ye-Ta. Leur empire s'écroula dans le VII[e] siècle et les Ye-Ta devinrent tributaires des Turcs.

Les Yue-Tche, les Ou-Sun et les Sou ont commencé ainsi le grand mouvement de migration des peuples de l'Orient vers l'Occident (1), mouvement qui, après s'être ralenti un certain temps, reprit un nouvel essor vers le V[e] siècle de notre ère, et amena en Europe les différents peuples connus dans l'histoire sous le nom de Barbares, et qui ont jeté les fondements des empires modernes.

Lao-Chang, après avoir défait les Yue-Tche, reçut la soumission de vingt-cinq royaumes voisins du pays des Hiong-Nou.

L'Empereur Hiao-Oaen-Ty lui donna ensuite une de ses nièces en mariage, ce qui ne l'empêcha pas, quelque temps après, de se ruer sur les frontières de l'empire, à la tête de 400,000 hommes. Plusieurs armées furent envoyées successivement contre eux, sans qu'elles aient pu parvenir à les vaincre. Il en fut ainsi jusqu'en l'an 101, où le Chen-yu Tsoui-Ty-Ho demanda à reconnaître l'autorité de l'empereur Ou-Ty, qui expédia un ambassadeur pour recevoir sa soumission. Cet ambassadeur, nommé

(1) Les Saces et les Yue-Tche (Gètes) se sont ensuite rués sur l'Occident, et leurs races existent encore dans le Gothland, le Jutland, l'Angleterre et la Saxe. Dans le sud, où ils se répandirent principalement, on retrouve les noms de leurs premières stations, tels que Kasi ou Benares (Kasighar-Kachgar), Hari ou Herat (Arikhand-Yarkand), Katak maintenant en ruines. De même, les habitants au nord de Kachgar sont connus encore sous le nom de Yeta-Mongols, et, dans le Pandjaub, il reste des Yeta-Yet ou Yeth. (H.-V. BELLEW.)

Sou-Ou, était un ministre du plus grand mérite. Arrivé auprès du chef des Hiong-Nou, celui-ci voulut le retenir à son service et, sur son refus, le fit jeter dans une fosse profonde. Sou-Ou fut inébranlable, et resta vingt-quatre heures dans la fosse, tenant toujours à la main son bâton d'ambassadeur. Il fut ensuite relâché et expédié au pied des monts Tien-Chan, où, pendant dix-neuf ans, il garda les moutons, exposé aux plus rudes privations. La guerre recommença par suite de cette violation du droit des gens, et dura jusqu'en l'an 73 (avant J.-C.). Cette année, les Hiong-Nou furent complétement défaits et perdirent plus de 100,000 hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. On leur prit également 700.000 têtes de bétail. Ils durent alors s'éloigner des frontières. En retournant dans leur pays, ils furent surpris par des tourmentes de neige, par suite desquelles un grand nombre d'entre eux périrent de froid et de faim. Les peuples voisins, les Ting-Ling, qui habitaient la Sibérie méridionale, ainsi que les Ou-Houan (1), profitèrent de ce désastre pour les attaquer et piller leurs troupeaux. A tous ces maux, vint se joindre, comme cela arrive en pareille circonstance, la guerre civile, qui les affaiblit tellement qu'ils furent obligés de se soumettre entièrement à la Chine. En l'an 12, ils voulurent se révolter; on les partagea alors en quinze hordes commandées chacune par un Chen-yu. Quelque temps après, ils profitèrent des

(1) Les Ou-Houan de race sien-py descendaient des Tong-Hou-Chan-Yong, qui habitaient au nord du royaume de Yen (Petchili actuel), dans les monts de la Mongolie-Orientale ; aujourd'hui ils forment la tribu mongole d'Arou-Kourtsin.

troubles qui déchiraient l'empire pour se soulever de nouveau et reprendre leur ancien territoire. En l'an 49 (après J.-C.), ils se divisèrent en Hiong-Nou du nord et Hiong-Nou du sud, et ne cessèrent de se battre entre eux jusqu'à ce que, épuisés, ils finirent par être écrasés par les Chinois. En l'an 93, les Hiong-Nou du nord furent battus par une armée impériale près des sources de l'Irtysh, et s'enfuirent vers le royaume de Kang-Kin (Sogdiane). Mais leurs animaux se trouvant trop fatigués, ils furent contraints de s'arrêter au nord de Kouei-Tsee (Kou-Tche actuel) dans un pays qui avait quelques milliers de ly d'étendue, et où ils se fixèrent sous le nom de Yue-Pan. Plus tard, ils se transportèrent plus au nord, et habitèrent, sous le même nom, le pays situé des deux côtés des monts Ou-lou-tan (Chen-Si) et Alghius qui bornent au midi la steppe de l'Ichin. Les Yue-Pan ou Yue-Po firent ensuite alliance avec les Jîn-Jîn (1), ou Yeou-Jîn, puis se brouillèrent avec eux. En 448, ils envoyèrent une ambassade aux Oey, pour les inviter à attaquer les Jîn-Jîn. A partir de cette époque, l'histoire ne fait plus mention d'eux; ils se sont vraisemblablement mêlés à d'autres peuples turcs.

Les Hiong-Nou du sud continuèrent à guerroyer contre la Chine, en s'unissant tantôt aux Thibétains, aux Ou-

(1) Les Yeou-Jîn habitaient à l'ouest de la Chine, près du royaume de Yen-Tsy (Harachar); leurs possessions s'étendaient à l'est, jusqu'à la rivière Tchao-siuen-ho; au nord, jusqu'aux frontières du désert de Chamo; au sud, jusqu'aux campagnes pierreuses qui limitent ce désert. Ils étaient de la même race que les Sien-Py.

Houan, aux Sien-Py (1), et autres peuples avec lesquels l'empire était continuellement en lutte. En l'an 189, ils massacrèrent leur Chen-yu, nommé Kang-Kiu, et choisirent pour chef son frère Ou-Fou-Lo, qui eut pour successeur son frère Hou-Tsou-Tsuen, le dernier Chen-yu des Hiong-Nou. En l'an 216, Hou-Tsou-Tsuen alla de Ping-yang-fou, sa capitale, à Tchang-te-fou, pour rendre hommage à l'Empereur, fut arrêté en route par les ordres du général Tsao-Tsao, et mis traîtreusement à mort. Ainsi finit l'empire des Hiong-Nou du sud, en l'an 220. Des terres leur furent assignées en-deçà de la grande Muraille, et on les partagea en cinq cantonnements de 10,000 à 5,000 cavaliers. Chaque cantonnement était commandé par un chef hiong-nou. Cette mesure fut l'échelle dont les Tartares se servirent pour monter sur le trône impérial. Cinq tribus de ces Hiong-Nou se répandirent ensuite dans le Chan-Si. En l'an 280, le chef de ces cinq tribus ayant rendu de grands services à l'Empereur fut nommé grand Tou-tou de ces cinq tribus, et occupa le pays situé au nord de Loyang. Quelques années après, à la fin de l'an 304, le chef de ces cinq tribus se fit proclamer Empereur sous le nom de Han-Ouang. En 312, ce même chef, nommé Lieou-Tsing, s'empara de la capitale de la Chine, qu'il réduisit en cendres, et, ayant fait prisonnier l'Empereur, voulut le forcer à lui servir d'échanson. L'Empereur ayant refusé,

(1) Les Sien-Py descendaient, comme les Ou-Houan, des Tong-Hou-Chan-Yong; ils se fixèrent, après la dispersion des Tong-Hou, dans le Leao-Tong, au pied des monts Sien-py ou Tsaitchou.

il le fit décapiter et retourna ensuite à Ping-yang. Il y eut alors en Chine deux empereurs, celui des Tsin orientaux, Yuen-Ty, qui transporta sa cour à Ho-nan-fou, et celui des nouveaux Han, qui fixa sa résidence à Tchang-ngan. En l'an 350, le nom de la dynastie de ces nouveaux Han fut changé en celui de Ta-Oey. En l'an 352, l'empereur des Tsin attaqua le roi des Ta-Oey, le battit et se rendit maître de son royaume. Une seule tribu hiong-nou résista encore pendant quelque temps et finit par émigrer au nord-ouest. Elle fut soumise ensuite par le kokhan des Jîn-Jîn. Au commencement du ve siècle vivait un descendant des anciens Empereurs Hiong-Nou, nommé Helien-Popo, dont le père avait conquis le Ho-Tao ou pays d'Ordos, entouré par la courbe septentrionale que décrit le Houang-ho; ayant été battu par les troupes impériales, il avait été obligé de se sauver avec son fils chez les Sien-Py. Helien-Popo réunit quelques hordes et commença à organiser une petite armée qui, en peu de temps, lui permit, en l'an 407, de se révolter contre les princes de la dynastie des nouveaux Tsin. Prenant les titres de Ta-chen-yu et de roi de Hia, il entra sur les terres des Sien-Py, et incorpora trois de leurs hordes dans son armée. Après ce premier succès revenant sur ses pas, il attaqua le prince de Tsin et lui enleva quelques villes. Helien-Popo devint de jour en jour plus puissant. En l'an 418, il tâcha de s'emparer de Tchang-ngan, mais il fut battu par les Chinois et contraint de regagner son pays. Il répara cet échec avec une promptitude incroyable, revint à la charge, et prit cette ville dans la même année. La pos-

session de Tchang-ngan lui donnant un certain droit à l'Empire, il prit le titre d'Empereur et établit sa résidence à Hia-tcheou, dans le Chen-Si (Ning-hia actuel). Son successeur fit la guerre aux empereurs des Oey, puis attaqua l'empereur des Leang septentrionaux, fut défait et fait prisonnier par les Tou-Kou-Kouen, qui étaient venus au secours des Leang, et qui le remirent entre les mains de l'empereur des Leang, par les ordres duquel il fut décapité. Ainsi finit le royaume de Hia.

L'empire des Leang septentrionaux fut fondé en 398, par Chang-Song, d'origine hiong-nou, qui s'était révolté contre le roi de Leang. Il s'agrandit, battit le dernier prince des Leang méridionaux, se rendit maître de la ville de Kan-tsang et se créa un petit État, qui, en l'an 439, fut envahi par Ta-Vou-Ty, empereur des Oey. Il s'empara alors du royaume des Hoey-He. C'est le dernier État qu'aient possédé les princes Hiong-Nou. Cette nation, dispersée alors dans toute l'Asie-Centrale, perdit son nom et se confondit en partie avec d'autres peuples d'origine et de race différentes.

TOU-KIUE

Quelques débris des hordes des Hiong-Nou, 500 familles environ, portant le nom d'Osenoche, et qui, au commencement des Oey postérieurs, occupaient le pays de Peyang (Chan-Si), en furent chassées par l'empereur Ta-Vou-Ty, et se réfugièrent chez les Jìn-Jìn, au pied du mont Kin-chan (Altaï), dont le nom signifie mont d'or. Comme cette montagne avait la forme d'un casque

(Tou-Kiue), ces 500 familles, qui excellaient dans l'art de forger les métaux, prirent le nom de Tou-Kiue. Il existe, au sujet de l'origine des Tou-Kiue, deux légendes.

D'après la première, des Hiong-Nou, chassés du pays des Leang septentrionaux, s'étaient retirés au nord et vivaient sur le bord du lac Sy-hai (lac Balkach). Ils y furent détruits par une nation voisine, qui les extermina tous sans distinction d'âge ni de sexe. Il ne resta qu'un enfant de dix ans, auquel l'ennemi, par compassion, se contenta de couper les pieds et les mains. L'enfant se traîna jusque sur les bords d'une rivière, où il fut aperçu par une louve que la soif attirait en ces lieux, et qui prit soin de le nourrir. La louve le transporta dans une caverne creusée dans une montagne, près de Sy-ho-hien. La caverne avait deux issues, dont l'une aboutissait à une plaine fertile entourée de montagnes, et qui avait plus de 20 lieues de longueur. C'est là que la louve vécut avec l'enfant, qui, devenu grand, la rendit mère de dix enfants mâles. Ceux-ci enlevèrent plus tard des femmes des environs, et prirent le nom de Oséno (Asseno, loup); ils se réunirent ensuite aux Jîn-Jîn. D'après l'autre légende, les Tou-Kiue seraient originaires du royaume de Sou; leur tribu habitait au nord du pays des Hiong-Nou. Leur chef s'appelait Ho-Pang-Pou, et avait seize frères, parmi lesquels l'un d'eux, nommé Y-Tche-Ni-Chouan-Tou, était né d'une louve. Ce dernier, par son intelligence, parvint à se faire nommer chef de la tribu. Il eut deux fils, dont l'aîné nommé Ho-Tou-Lou-Tche, conduisit la tribu à la montagne de Kin-chan, après qu'elle eut été chassée de son pays, par un royaume

voisin. Les fils de Ho-Tou-Lou prirent pour nom de famille celui de Oséno (loup), pour rappeler leur première origine. C'est ce Ho-Tou-Lou qui a donné à la tribu le nom de Tou-Kine, allusion à la forme de la montagne au pied de laquelle la tribu s'était établie.

Après s'être considérablement accrue en nombre et en puissance, la tribu des Tou-Kiue sortit de la plaine trop étroite pour la contenir, et se dispersa dans les vallées du Kin-chan. Sur la fin de la dynastie des Oey postérieurs, leur chef, qui portait le nom de Tou-Min, fit la guerre aux Kao-Tche, qu'il défit entièrement. Enflé de ses succès et de ses bons rapports avec la Chine, en l'an 546, il envoya une ambassade auprès de l'empereur des Oey, et eut l'audace de demander en mariage la fille de Ouo-Ouay, un des deux kokhan des Yeou-Jîn; l'autre kokhan s'appelait Polomen. Ouo-Ouay fut surpris que le chef des Tou-Kiue, qu'il regardait comme ses forgerons, osât lui demander une princesse de son sang, et chassa honteusement les ambassadeurs de Tou-Min. Celui-ci tourna alors ses vues vers l'empereur des Oey, qui lui accorda une princesse chinoise. Il déclara ensuite la guerre aux Yeou-Jîn, qu'il vainquit en plusieurs rencontres et poursuivit très-loin au nord, jusqu'au pied de montagnes inhabitées. Ouo-Ouay se suicida de désespoir. Tou-Min mourut en 552, après avoir pris le titre d'Y-li-kokhan, et désigna pour son successeur son frère Kolo-Y-Ki-Kokhan, qui envoya 50,000 chevaux en présent à l'empereur des Oey, et laissa le trône, en 553, à son frère Se-Teou.

Se-Teou, appelé Mou-Kan-Kokhan, divisa les Tou-

Kiue en différentes hordes dont il donna le commandement à ses parents. Au-dessous de ces sortes de gouverneurs étaient les Tche. Les principaux chefs étaient désignés par le nom de Kin-ly-tche, Abo, Kie-ly-fa-toutin, Tekin: les vieillards étaient appelés Koly, les chevaux Kolan, les chefs militaires Sou-my, ceux qui commandaient à de la cavalerie Kolan-sou-my-kiue. Les braves étaient désignés par les épithètes de Cha-po-lo, ou bien encore Yu-ho-fou-fa. Quelques-uns, dont la figure était noire, étaient nommés Ko-lo-kio (Kolo ou Kara signifiait noir), d'où la dignité de Karatchine. So-ki était le nom des cheveux. Certains chefs civils, gouverneurs de province, étaient désignés par le titre de So-ko-tou-tin. Les hommes gras portaient le sobriquet de Ta-lo-pien (vase à vin). Les juges avaient le nom de Che-ou, le vin s'appelait Pou-ni-che-ou, la chair Antchen. Le nom du loup était Lin, ou bien Fou-lin, titre des gardes du corps, dont les commandants prenaient le titre de Fou-lin-han. Le roi était le Kokhan. L'héritier présomptif portait le titre de Ye-hou; les chefs des grandes familles, celui de Ykokhan, ou Oey-kokhan. Ouei ou Y signifiait maison.

Mou-Khan-Kokhan, fut le héros des Tou-Kiue; sa figure, d'après les historiens chinois, était longue de plus d'un pied et très-large. Il avait le teint rouge, et les yeux verts, brillant d'un éclat extraordinaire; brave, habile et belliqueux, il n'eut pas de peine à soumettre à l'ouest, les Yeou-Jîn et le roi de Yen-Ta (1): à l'est,

(1) Les Yen-Ta ou Ye-Ta (Gètes) étaient de la même race que les grands Yue-Tche: ils étaient originaires des pays situés au

les Hie-Tan; au nord. les Ty-Hou (débris des Hiong-Nou).

En un mot, il subjugua tout le pays compris entre l'océan Oriental et la mer Caspienne, et depuis la Chine et le Thibet jusqu'au nord du lac Baikal. En 562, il envoya une ambassade auprès de l'empereur des Oey, pour lui proposer une alliance contre les Yeou-Jìn ; l'Empereur refusa. Cette même année, il fit partir une autre ambassade pour Constantinople. « Cette ambassade, dit l'auteur des *Tableaux historiques de l'Asie*, qui fut envoyée par Askel, appelé par les Grecs roi des Hermi-Khiones ou Turcs, et qui était vraisemblablement un des gouverneurs des provinces occidentales du kokhan des Tou-Kiue, avait pour but d'empêcher une alliance entre les empereurs grecs et les Avares, nation qui s'était soustraite à la domination des Tou-Kiue, en se dirigeant vers l'Europe. Les Tou-Kiue qui les poursuivaient, s'étaient emparés, en 568, du pays situé entre le Volga et le Macote. Leurs ambassadeurs invitèrent Justin II à refuser aux Avares des terres dans l'étendue de l'empire. Dans la même année, Mauniak, prince des Sogdiens, qui obéissaient aux Tou-Kiue, avait demandé à Moukhan la permission d'envoyer une ambassade à Mouchirwan, roi de Perse, pour obtenir la liberté de vendre de la pourpre (soie) aux Mèdes. Les députés de Mauniak échouèrent dans leur mission, de même que d'autres députés expédiés par Moukhan, pour engager les Persans

nord de la grande Muraille, et, s'avançant au nord en partant des monts Altaï jusqu'à l'occident de Yu-tien (Khoten), se fixèrent à 200 lieues au nord de la rivière Oey-ho (Oxus).

à conclure un traité d'alliance avec lui, et qui furent emprisonnés.

« C'est de cette époque que date l'inimitié qui exista longtemps entre ces deux peuples. La guerre éclata par suite de cet incident. Mouchirwan, voyant son pays exposé aux incursions des Tou-Kiue, eut recours aux Chinois. Des ambassadeurs allèrent de sa part, vers Vou-Ty, empereur des Tcheou, probablement pour l'inviter à faire une diversion, sur la frontière orientale des Tou-Kiue. Mauniak conseilla alors aux Tou-Kiue de rechercher l'amitié des Romains, et de leur proposer le commerce de la soie, dont ils faisaient un grand usage. Moukhan accepta ce projet et chargea Mauniak de son exécution. Celui-ci se mit en marche, traversa des montagnes escarpées et couvertes de neige, des plaines, des forêts, des marais, franchit le Caucase, et arriva à Byzance. L'Empereur le reçut avec distinction et s'informa s'il restait encore beaucoup d'Avares dans l'intérieur de l'Asie. Cette circonstance fait croire que les Avares étaient la même nation que les Yeou-Jìn, chassés à l'occident par les Tou-Kiue. L'ambassadeur turc signa un traité d'alliance défensive avec les Romains.

« Justin II, pour répondre aux intentions du Khan des Tou-Kiue, fit partir, en 569, Zemarkh, préfet des villes d'Orient. Celui-ci se rendit dans le pays des Sogdiens, où il rencontra des Tou-Kiue qui lui offrirent du fer. Leurs chamans cherchaient par leurs cérémonies bruyantes, à détourner les influences malignes qui pouvaient s'opposer à la réussite de sa mission. Zemarkh arriva ensuite au camp du kokhan ; il se trouvait dans une

vallée du mont d'Or, que Zemarkh nomme Ektel, au lieu d'Altaï, qui est le véritable nom turc et qui signifie or. Il trouva le kokhan dans une tente posée sur des roues, suivant la coutume de sa nation. Ayant renvoyé la plupart de ses gens par le pays des Kholites, il accompagna l'empereur turc, qui marcha contre les Persans. Arrivé à un endroit nommé Talas (Taras), situé vraisemblablement sur la rivière qui porte encore ce nom, le kokhan rencontra des ambassadeurs du roi de Perse, et les reçut fort mal. Ce fut là qu'il donna au préfet romain son audience de congé, et lui fit présent d'un esclave de la nation des Kzerkiz ou Kirghiz. Il le fit accompagner d'une ambassade conduite par Tagma, qui avait la dignité de tarkhan, dignité qui existe encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie-Moyenne, et qui donne la noblesse.

« Zemarkh alla rejoindre les siens dans la ville des Kholites. De là, il marcha pendant douze journées, par un pays sablonneux, entrecoupé de marais. Il passa ensuite l'Hikh, qui est la Temba et le Daik, nommé à présent Jaik ou Oural. Il parvint de là aux pays marécageux qui se trouvent à l'embouchure de l'Attilia ou Volga, et traversa le pays des Hongores. Ces peuples le prévinrent que les Persans, pour le faire prisonnier, s'étaient mis en embuscade dans les forêts qui avoisinent le Kophen (Kouban). Le prince des Hongores, qui gouvernait ce pays au nom du kokhan des Tou-Kiue, donna à Zemarkh des outres remplies d'eau, pour qu'il pût passer la plaine aride qui s'étend au nord du Caucase. Après avoir franchi un grand lac, ou marais,

(vraisemblablement le Manitch-Supérieur), il parvint à celui qui reçoit les eaux du Kophen. Ce sont sans doute les marais formés par le Kouban, qui, autrefois étaient beaucoup plus considérables que de nos jours, et dont les traces marquent encore l'ancienne extension. Quoique les éclaireurs envoyés en avant n'eussent rien trouvé qui pùt indiquer une embuscade persane, Zemarkh jugea pourtant à propos de gagner promptement le pays des Alains (Ossètes), car il craignit d'ètre attaqué par les Horomoches. Il voulut se présenter avec les ambassades Tou-kiue chez Sarodius, roi des Alains, celui-ci refusa de voir ces derniers avant qu'ils n'eussent déposé leurs armes; il dissuada Zemarkh de passer par le pays des Mindunianes ou plutôt Missimianes, parce que les Persans s'y étaient postés près de la Souanie; il lui conseilla de prendre le chemin de Darisa. La Souanie est la partie des hautes montagnes du Caucase qui s'étend vers la mer Noire. Les pays des Missimianes est la vallée de Marmisson, dans laquelle coule l'Arredon-Supérieur, elle est habitée par une tribu Ossète du mème nom. Au nord, elle aboutit à un défilé très-étroit, fermé par une ancienne muraille. Ce col, qui est un de ceux par lesquels on passe le Caucase, porte le nom de Kasri. Le chemin de Darina est celui de Dariel ou plutôt Darian, qui longe la vallée du Terek, il est à présent le plus fréquenté pour pénétrer du nord en Géorgie. Zemarkh suivit le conseil de Sarodius, passa par Darina, et arriva heureusement à Apsilie; de là, à Rogatorium, fort situé sur le Phasi; il s'embarqua sur ce fleuve pour Trébizonde, d'où il partit en poste pour Byzance.

sidence de l'Empereur. Sa Majesté commençait à se désespérer, quand un de ses ministres Lieou-King, l'engagea à offrir à Mao-Tun une princesse de la famille impériale, en lui faisant comprendre que, par cette politique, on pourrait fonder un intérêt chinois parmi les Hiong-Nou qui se laissaient plutôt guider par les instincts que par le raisonnement. Mao-Tun reçut avec la plus vive satisfaction cette proposition, et combla d'égards Lieou-King, à qui avait été confiée cette délicate mission. Ce dernier en profita pour visiter les pays occupés par les Hiong-Nou, tels que ceux de Pe-Yang (Chan-Si), Lo-Fan (Chan-Si), etc.; il remarqua qu'ils étaient aussi riches que peu peuplés; et, comme tout ce territoire n'était éloigné de Tchang-ngan que de 70 à 80 lieues, et qu'il importait à tout prix d'en reprendre possession, il s'empressa de rendre compte à l'Empereur du résultat de ses découvertes, en le priant de donner des ordres pour que les familles Tien, Tchao, Kin, et Mo, qui étaient les plus nombreuses dans le Hou-Pe, le Chan-Tong et le Ngan-Hoey, envoyassent de suite le nombre de bras suffisants pour cultiver ces terres. Plus de 100,000 hommes, femmes et enfants, furent transportés aussitôt sur les lieux, et on leur distribua des terres, des instruments aratoires et des vivres pour quelques mois.

Pendant ce temps, le Chen-yu Mao-Tun, ne voyant pas arriver la princesse impériale, fit piller le pays de Ma-Y et annonça à l'Empereur que, s'il ne tenait pas sa promesse, il irait la lui rappeler dans sa capitale. L'Empereur se décida alors à lui donner une de ses nièces, et

les hostilités cessèrent; de sorte que, pendant une dizaine d'années, à part quelques incursions des Hiong-Nou dans les provinces septentrionales, l'Empire chinois jouit d'une grande prospérité, due en partie aux bonnes qualités de l'Empereur Ouen-Ty, qui avait succédé à l'impératrice Hin-Tche, femme barbare et cruelle. Sous le règne de Ouen-Ty, les rapports entre la Chine et les Hiong-Nou furent excellents. En l'an 195, Mao-Tun, voyant que ses hordes menaçaient de se révolter, si on ne les menait au pillage de quelque contrée, résolut d'attaquer les Yue-Tche de race thibétaine, dont le pays était situé entre la chaîne neigeuse du Nan-Chan, les affluents du Bouloughin et la partie supérieure du Houang-Ho, qui traverse le Kan-Sou. Ils habitaient là, mêlés avec les Ou-Sun de race aryenne, aux yeux bleus, et aux cheveux blonds ou rouges. Mao-Tun mourût sur ces entrefaites, et fut remplacé par son fils Lao-Chang autrement Ky-Yu, qui, en l'an 165 (av. J.-C.), se mettant à la tête des Hiong-Nou, pénétra dans le pays des Yue-Tche et les battit. Leur roi fut tué et Lao-Chang fit faire du crâne de ce prince un vase à boire, dont il se servit depuis dans des cérémonies. Une partie des Yue-Tche se retira au sud des Nan-Chan qui séparaient leur pays du Thibet, chassa les Kiang, comme eux de race thibétaine, et reçut le nom de petits Yue-Tche (1). L'autre partie plus nombreuse, appelée pour cette raison grands Yue-Tche, se dirigea vers le nord-ouest, et alla camper sur

(1) Les petits Yue-Tche s'établirent dans le pays appelé aujourd'hui Sarikol, à l'est de Pamir, et dans l'angle s'étendant entre ce lac et la montagne de Mustagh.

les bords de l'Ili. Elle expulsa de ce pays la nation des Sou (de sang aryen), qui passa en Transoxiane, où elle attaqua les Grecs bactriens et détruisit leur empire. Cette expulsion, toutefois, ne put être accomplie en entier, si nous en croyons la forte proportion de sang aryen qui existe aujourd'hui chez les habitants de la Kachgarie. Après avoir séjourné quelque temps dans le pays qu'ils avaient conquis, les grands Yue-Tche y furent rejoints par les Ou-Sun, qui s'étaient réfugiés aussi dans le pays situé sur les bords de l'Ili, pour éviter les vexations des Hiong-Nou. Les Ou-Sun poussèrent les Yue-Tche à l'ouest, les forçant de passer le Yaxartes. Ces derniers s'emparèrent alors de la Transoxiane et de la Bactriane, et fondèrent un puissant empire, qui a duré plusieurs siècles et qui était limité par celui des A-Sy ou Parthes. Les Sou, chassés de nouveau, envahirent l'Inde. Dans la suite, les Yue-Tche conquirent le Caboul, le Kandahar et tous les pays situés sur les deux rives de l'Indus (1). Les anciens les connaissaient alors sous le nom d'Indo-Scythes. Leur capitale était Kien-che-tching et leur principal campement se trouvait au nord de la rivière Oey (Oxus). Au v[e] siècle, ils se répandirent à l'est jusqu'aux monts Altaï et jusqu'à Khoten, sous le

(1) Les Sou, autrement Saces ou Sakes, conquirent le Pandjaub, Cachemyr et la plus grande partie de l'Inde. Leur plus grand roi, Kanislika, contemporain du Christ, fut un des plus zélés protecteurs du bouddhisme. C'est sous son règne que fut tenu le premier concile œcuménique qui révisa le canon, mais qui ne fut pas reconnu par l'Eglise bouddhique de Ceylan ; ce qui amena un schisme analogue à celui des Romains et des Grecs dans l'histoire ecclésiastique de l'Occident.

nom de Ye-Ta. Leur empire s'écroula dans le VIIe siècle et les Ye-Ta devinrent tributaires des Turcs.

Les Yue-Tche, les Ou-Sun et les Sou· ont commencé ainsi le grand mouvement de migration des peuples de l'Orient vers l'Occident (1), mouvement qui, après s'être ralenti un certain temps, reprit un nouvel essor vers le Ve siècle de notre ère, et amena en Europe les différents peuples connus dans l'histoire sous le nom de Barbares, et qui ont jeté les fondements des empires modernes.

Lao-Chang, après avoir défait les Yue-Tche, reçut la soumission de vingt-cinq royaumes voisins du pays des Hiong-Nou.

L'Empereur Hiao-Ouen-Ty lui donna ensuite une de ses nièces en mariage, ce qui ne l'empêcha pas, quelque temps après, de se ruer sur les frontières de l'empire, à la tête de 400.000 hommes. Plusieurs armées furent envoyées successivement contre eux, sans qu'elles aient pu parvenir à les vaincre. Il en fut ainsi jusqu'en l'an 101, où le Chen-yu Tsoui-Ty-Ho demanda à reconnaître l'autorité de l'empereur Ou-Ty, qui expédia un ambassadeur pour recevoir sa soumission. Cet ambassadeur, nommé

(1) Les Saces et les Yue-Tche (Gètes) se sont ensuite rués sur l'Occident, et leurs races existent encore dans le Gothland, le Jutland, l'Angleterre et la Saxe. Dans le sud, où ils se répandirent principalement, on retrouve les noms de leurs premières stations, tels que Kasi ou Benares (Kasighar-Kachgar), Hari ou Herat (Arikhand-Yarkand), Katak maintenant en ruines. De même, les habitants au nord de Kachgar sont connus encore sous le nom de Yeta-Mongols, et, dans le Pandjaub, il reste des Yeta-Yet ou Yeth. (H.-V. BELLEW.)

Sou-Ou, était un ministre du plus grand mérite. Arrivé auprès du chef des Hiong-Nou, celui-ci voulut le retenir à son service et, sur son refus, le fit jeter dans une fosse profonde. Sou-Ou fut inébranlable, et resta vingt-quatre heures dans la fosse, tenant toujours à la main son bâton d'ambassadeur. Il fut ensuite relâché et expédié au pied des monts Tien-Chan, où, pendant dix-neuf ans, il garda les moutons, exposé aux plus rudes privations. La guerre recommença par suite de cette violation du droit des gens, et dura jusqu'en l'an 73 (avant J.-C.). Cette année, les Hiong-Nou furent complétement défaits et perdirent plus de 100,000 hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. On leur prit également 700,000 têtes de bétail. Ils durent alors s'éloigner des frontières. En retournant dans leur pays, ils furent surpris par des tourmentes de neige, par suite desquelles un grand nombre d'entre eux périrent de froid et de faim. Les peuples voisins, les Ting-Ling, qui habitaient la Sibérie méridionale, ainsi que les Ou-Houan (1), profitèrent de ce désastre pour les attaquer et piller leurs troupeaux. A tous ces maux, vint se joindre, comme cela arrive en pareille circonstance, la guerre civile, qui les affaiblit tellement qu'ils furent obligés de se soumettre entièrement à la Chine. En l'an 12, ils voulurent se révolter; on les partagea alors en quinze hordes commandées chacune par un Chen-yu. Quelque temps après, ils profitèrent des

(1) Les Ou-Houan de race sien-py descendaient des Tong-Hou-Chan-Yong, qui habitaient au nord du royaume de Yen (Petchili actuel), dans les monts de la Mongolie-Orientale; aujourd'hui ils forment la tribu mongole d'Arou-Kourtsin.

troubles qui déchiraient l'empire pour se soulever de nouveau et reprendre leur ancien territoire. En l'an 49 (après J.-C.), ils se divisèrent en Hiong-Nou du nord et Hiong-Nou du sud, et ne cessèrent de se battre entre eux jusqu'à ce que, épuisés, ils finirent par être écrasés par les Chinois. En l'an 93, les Hiong-Nou du nord furent battus par une armée impériale près des sources de l'Irtysh, et s'enfuirent vers le royaume de Kang-Kiu (Sogdiane). Mais leurs animaux se trouvant trop fatigués, ils furent contraints de s'arrêter au nord de Kouei-Tsee (Kou-Tche actuel) dans un pays qui avait quelques milliers de ly d'étendue, et où ils se fixèrent sous le nom de Yue-Pan. Plus tard, ils se transportèrent plus au nord, et habitèrent, sous le même nom, le pays situé des deux côtés des monts Ou-lou-tan (Chen-Si) et Alghins qui bornent au midi la steppe de l'Ichiu. Les Yue-Pan ou Yue-Po firent ensuite alliance avec les Jîn-Jîn (1), ou Yeou-Jîn, puis se brouillèrent avec eux. En 448, ils envoyèrent une ambassade aux Oey, pour les inviter à attaquer les Jîn-Jîn. A partir de cette époque, l'histoire ne fait plus mention d'eux; ils se sont vraisemblablement mêlés à d'autres peuples turcs.

Les Hiong-Nou du sud continuèrent à guerroyer contre la Chine, en s'unissant tantôt aux Thibétains, aux Ou-

(1) Les Yeou-Jîn habitaient à l'ouest de la Chine, près du royaume de Yen-Tsy (Harachar); leurs possessions s'étendaient à l'est, jusqu'à la rivière Tchao-siuen-ho; au nord, jusqu'aux frontières du désert de Chamo; au sud, jusqu'aux campagnes pierreuses qui limitent ce désert. Ils étaient de la même race que les Sien-Py.

Houan, aux Sien-Py (1), et autres peuples avec lesquels l'empire était continuellement en lutte. En l'an 189, ils massacrèrent leur Chen-yu, nommé Kang-Kiu, et choisirent pour chef son frère Ou-Fou-Lo, qui eut pour successeur son frère Hou-Tsou-Tsuen, le dernier Chen-yu des Hiong-Nou. En l'an 216, Hou-Tsou-Tsuen alla de Ping-yang-fou, sa capitale, à Tchang-te-fou, pour rendre hommage à l'Empereur, fut arrêté en route par les ordres du général Tsao-Tsao, et mis traîtreusement à mort. Ainsi finit l'empire des Hiong-Nou du sud, en l'an 220. Des terres leur furent assignées en-deçà de la grande Muraille, et on les partagea en cinq cantonnements de 10,000 à 5,000 cavaliers. Chaque cantonnement était commandé par un chef hiong-nou. Cette mesure fut l'échelle dont les Tartares se servirent pour monter sur le trône impérial. Cinq tribus de ces Hiong-Nou se répandirent ensuite dans le Chan-Si. En l'an 280, le chef de ces cinq tribus ayant rendu de grands services à l'Empereur fut nommé grand Tou-tou de ces cinq tribus, et occupa le pays situé au nord de Loyang. Quelques années après, à la fin de l'an 304, le chef de ces cinq tribus se fit proclamer Empereur sous le nom de Han-Ouang. En 312, ce même chef, nommé Lieou-Tsing, s'empara de la capitale de la Chine, qu'il réduisit en cendres, et, ayant fait prisonnier l'Empereur, voulut le forcer à lui servir d'échanson. L'Empereur ayant refusé,

(1) Les Sien-Py descendaient, comme les Ou-Houan, des Tong-Hou-Chan-Yong ; ils se fixèrent, après la dispersion des Tong-Hou, dans le Leao-Tong, au pied des monts Sien-py ou Tsai-tchou.

il le fit décapiter et retourna ensuite à Ping-yang. Il y eut alors en Chine deux empereurs, celui des Tsin orientaux, Yuen-Ty, qui transporta sa cour à Ho-nan-fou, et celui des nouveaux Han, qui fixa sa résidence à Tchang-ngan. En l'an 350, le nom de la dynastie de ces nouveaux Han fut changé en celui de Ta-Oey. En l'an 352, l'empereur des Tsin attaqua le roi des Ta-Oey, le battit et se rendit maître de son royaume. Une seule tribu hioung-nou résista encore pendant quelque temps et finit par émigrer au nord-ouest. Elle fut soumise ensuite par le kokhan des Jîn-Jîn. Au commencement du ve siècle vivait un descendant des anciens Empereurs Hiong-Nou, nommé Helien-Popo, dont le père avait conquis le Ho-Tao ou pays d'Ordos, entouré par la courbe septentrionale que décrit le Houang-ho; ayant été battu par les troupes impériales, il avait été obligé de se sauver avec son fils chez les Sien-Py. Helien-Popo réunit quelques hordes et commença à organiser une petite armée qui, en peu de temps, lui permit, en l'an 407, de se révolter contre les princes de la dynastie des nouveaux Tsin. Prenant les titres de Ta-chen-yu et de roi de Hia, il entra sur les terres des Sien-Py, et incorpora trois de leurs hordes dans son armée. Après ce premier succès revenant sur ses pas, il attaqua le prince de Tsin et lui enleva quelques villes. Helien-Popo devint de jour en jour plus puissant. En l'an 418, il tâcha de s'emparer de Tchang-ngan, mais il fut battu par les Chinois et contraint de regagner son pays. Il répara cet échec avec une promptitude incroyable, revint à la charge, et prit cette ville dans la même année. La pos-

session de Tchang-ngan lui donnant un certain droit à l'Empire, il prit le titre d'Empereur et établit sa résidence à Hia-tcheou, dans le Chen-Si (Ning-hia actuel). Son successeur fit la guerre aux empereurs des Oey, puis attaqua l'empereur des Leang septentrionaux, fut défait et fait prisonnier par les Tou-Kou-Kouen, qui étaient venus au secours des Leang, et qui le remirent entre les mains de l'empereur des Leang, par les ordres duquel il fut décapité. Ainsi finit le royaume de Hia.

L'empire des Leang septentrionaux fut fondé en 398, par Chang-Song, d'origine hiong-nou, qui s'était révolté contre le roi de Leang. Il s'agrandit, battit le dernier prince des Leang méridionaux, se rendit maître de la ville de Kan-tsang et se créa un petit État, qui, en l'an 439, fut envahi par Ta-You-Ty, empereur des Oey. Il s'empara alors du royaume des Hoey-He. C'est le dernier État qu'aient possédé les princes Hiong-Nou. Cette nation, dispersée alors dans toute l'Asie-Centrale, perdit son nom et se confondit en partie avec d'autres peuples d'origine et de race différentes.

TOU-KIUE

Quelques débris des hordes des Hiong-Nou, 500 familles environ, portant le nom d'Oseuoche, et qui, au commencement des Oey postérieurs, occupaient le pays de Peyang (Chan-Si), en furent chassées par l'empereur Ta-You-Ty, et se réfugièrent chez les Jìn-Jìn, au pied du mont Kin-chan (Altaï), dont le nom signifie mont d'or. Comme cette montagne avait la forme d'un casque.

(Tou-Kiue), ces 500 familles, qui excellaient dans l'art de forger les métaux, prirent le nom de Tou-Kiue. Il existe, au sujet de l'origine des Tou-Kiue, deux légendes.

D'après la première, des Hiong-Nou, chassés du pays des Leang septentrionaux, s'étaient retirés au nord et vivaient sur le bord du lac Sy-hai (lac Balkach). Ils y furent détruits par une nation voisine, qui les extermina tous sans distinction d'âge ni de sexe. Il ne resta qu'un enfant de dix ans, auquel l'ennemi, par compassion, se contenta de couper les pieds et les mains. L'enfant se traîna jusque sur les bords d'une rivière, où il fut aperçu par une louve que la soif attirait en ces lieux, et qui prit soin de le nourrir. La louve le transporta dans une caverne creusée dans une montagne, près de Sy-ho-hien. La caverne avait deux issues, dont l'une aboutissait à une plaine fertile entourée de montagnes, et qui avait plus de 20 lieues de longueur. C'est là que la louve vécut avec l'enfant, qui, devenu grand, la rendit mère de dix enfants mâles. Ceux-ci enlevèrent plus tard des femmes des environs, et prirent le nom de Oséno (Asseno, loup); ils se réunirent ensuite aux Jìn-Jìn. D'après l'autre légende, les Tou-Kiue seraient originaires du royaume de Sou; leur tribu habitait au nord du pays des Hiong-Nou. Leur chef s'appelait Ho-Pang-Pou, et avait seize frères, parmi lesquels l'un d'eux, nommé Y-Tche-Ni-Chouan-Tou, était né d'une louve. Ce dernier, par son intelligence, parvint à se faire nommer chef de la tribu. Il eut deux fils, dont l'aîné nommé Ho-Tou-Lou-Tche, conduisit la tribu à la montagne de Kin-chan, après qu'elle eut été chassée de son pays, par un royaume

voisin. Les fils de Ho-Tou-Lou prirent pour nom de famille celui de Oséno (loup), pour rappeler leur première origine. C'est ce Ho-Tou-Lou qui a donné à la tribu le nom de Tou-Kiue, allusion à la forme de la montagne au pied de laquelle la tribu s'était établie.

Après s'être considérablement accrue en nombre et en puissance, la tribu des Tou-Kiue sortit de la plaine trop étroite pour la contenir, et se dispersa dans les vallées du Kin-chan. Sur la fin de la dynastie des Oey postérieurs, leur chef, qui portait le nom de Tou-Min, fit la guerre aux Kao-Tche, qu'il défit entièrement. Enflé de ses succès et de ses bons rapports avec la Chine, en l'an 546, il envoya une ambassade auprès de l'empereur des Oey, et eut l'audace de demander en mariage la fille de Ouo-Ouay, un des deux kokhan des Yeou-Jîn; l'autre kokhan s'appelait Polomen. Ouo-Ouay fut surpris que le chef des Tou-Kiue, qu'il regardait comme ses forgerons, osât lui demander une princesse de son sang, et chassa honteusement les ambassadeurs de Tou-Min. Celui-ci tourna alors ses vues vers l'empereur des Oey, qui lui accorda une princesse chinoise. Il déclara ensuite la guerre aux Yeou-Jîn, qu'il vainquit en plusieurs rencontres et poursuivit très-loin au nord, jusqu'au pied de montagnes inhabitées. Ouo-Ouay se suicida de désespoir. Tou-Min mourut en 552, après avoir pris le titre d'Y-li-kokhan, et désigna pour son successeur son frère Kolo-Y-Ki-Kokhan, qui envoya 50,000 chevaux en présent à l'empereur des Oey, et laissa le trône, en 553, à son frère Se-Teou.

Se-Teou, appelé Mou-Kan-Kokhan, divisa les Tou-

Kiue en différentes hordes dont il donna le commandement à ses parents. Au-dessous de ces sortes de gouverneurs étaient les Tche. Les principaux chefs étaient désignés par le nom de Kin-ly-tche, Abo, Kie-ly-fa-toutin, Tekin; les vieillards étaient appelés Koly, les chevaux Kolan, les chefs militaires Sou-my, ceux qui commandaient à de la cavalerie Kolan-sou-my-kiue. Les braves étaient désignés par les épithètes de Cha-po-lo, ou bien encore Yu-ho-fou-fa. Quelques-uns, dont la figure était noire, étaient nommés Ko-lo-kio (Kolo ou Kara signifiait noir), d'où la dignité de Karatchine. So-ki était le nom des cheveux. Certains chefs civils, gouverneurs de province, étaient désignés par le titre de So-ko-tou-tin. Les hommes gras portaient le sobriquet de Ta-lo-pien (vase à vin). Les juges avaient le nom de Che-ou, le vin s'appelait Pou-ni-che-ou, la chair An-tchen. Le nom du loup était Lin, ou bien Fou-lin, titre des gardes du corps, dont les commandants prenaient le titre de Fou-lin-han. Le roi était le Kokhan. L'héritier présomptif portait le titre de Ye-hou; les chefs des grandes familles, celui de Ykokhan, ou Oey-kokhan. Ouei ou Y signifiait maison.

Mou-Khan-Kokhan, fut le héros des Tou-Kiue; sa figure, d'après les historiens chinois, était longue de plus d'un pied et très-large. Il avait le teint rouge, et les yeux verts, brillant d'un éclat extraordinaire; brave, habile et belliqueux, il n'eut pas de peine à soumettre à l'ouest, les Yeou-Jîn et le roi de Yen-Ta (1); à l'est,

(1) Les Yen-Ta ou Ye-Ta (Gètes) étaient de la même race que les grands Yue-Tche; ils étaient originaires des pays situés au

les Hie-Tan; au nord, les Ty-Hou (débris des Hiong-Nou).

En un mot, il subjugua tout le pays compris entre l'océan Oriental et la mer Caspienne, et depuis la Chine et le Thibet jusqu'au nord du lac Baikal. En 562, il envoya une ambassade auprès de l'empereur des Oey, pour lui proposer une alliance contre les Yeou-Jìn ; l'Empereur refusa. Cette même année, il fit partir une autre ambassade pour Constantinople. « Cette ambassade, dit l'auteur des *Tableaux historiques de l'Asie*, qui fut envoyée par Askel, appelé par les Grecs roi des Hermi-Khiones ou Turcs, et qui était vraisemblablement un des gouverneurs des provinces occidentales du kokhan des Tou-Kiue, avait pour but d'empêcher une alliance entre les empereurs grecs et les Avares, nation qui s'était soustraite à la domination des Tou-Kiue, en se dirigeant vers l'Europe. Les Tou-Kiue qui les poursuivaient, s'étaient emparés, en 568, du pays situé entre le Volga et le Macote. Leurs ambassadeurs invitèrent Justin II à refuser aux Avares des terres dans l'étendue de l'empire. Dans la même année, Mauniak, prince des Sogdiens, qui obéissaient aux Tou-Kiue, avait demandé à Moukhan la permission d'envoyer une ambassade à Mouchirwan, roi de Perse, pour obtenir la liberté de vendre de la pourpre (soie) aux Mèdes. Les députés de Mauniak échouèrent dans leur mission, de même que d'autres députés expédiés par Moukhan, pour engager les Persans

nord de la grande Muraille, et, s'avançant au nord en partant des monts Altaï jusqu'à l'occident de Yu-tien (Khoten), se fixèrent à 200 lieues au nord de la rivière Oey-ho (Oxus).

à conclure un traité d'alliance avec lui, et qui furent emprisonnés.

« C'est de cette époque que date l'inimitié qui exista longtemps entre ces deux peuples. La guerre éclata par suite de cet incident. Mouchirwan, voyant son pays exposé aux incursions des Tou-Kiue, eut recours aux Chinois. Des ambassadeurs allèrent de sa part, vers Vou-Ty, empereur des Tcheou, probablement pour l'inviter à faire une diversion, sur la frontière orientale des Tou-Kiue. Mauniak conseilla alors aux Tou-Kiue de rechercher l'amitié des Romains, et de leur proposer le commerce de la soie, dont ils faisaient un grand usage. Moukhan accepta ce projet et chargea Mauniak de son exécution. Celui-ci se mit en marche, traversa des montagnes escarpées et couvertes de neige, des plaines, des forêts, des marais, franchit le Caucase, et arriva à Byzance. L'Empereur le reçut avec distinction et s'informa s'il restait encore beaucoup d'Avares dans l'intérieur de l'Asie. Cette circonstance fait croire que les Avares étaient la même nation que les Yeou-Jìn, chassés à l'occident par les Tou-Kiue. L'ambassadeur turc signa un traité d'alliance défensive avec les Romains.

« Justin II, pour répondre aux intentions du Khan des Tou-Kiue, fit partir, en 569, Zemarkh, préfet des villes d'Orient. Celui-ci se rendit dans le pays des Sogdiens, où il rencontra des Tou-Kiue qui lui offrirent du fer. Leurs chamans cherchaient par leurs cérémonies bruyantes, à détourner les influences malignes qui pouvaient s'opposer à la réussite de sa mission. Zemarkh arriva ensuite au camp du kokhan ; il se trouvait dans une

vallée du mont d'Or, que Zemarkh nomme Ektel, au lieu d'Altaï, qui est le véritable nom turc et qui signifie or. Il trouva le kokhan dans une tente posée sur des roues, suivant la coutume de sa nation. Ayant renvoyé la plupart de ses gens par le pays des Kholites, il accompagna l'empereur turc, qui marcha contre les Persans. Arrivé à un endroit nommé Talas (Taras), situé vraisemblablement sur la rivière qui porte encore ce nom, le kokhan rencontra des ambassadeurs du roi de Perse, et les reçut fort mal. Ce fut là qu'il donna au préfet romain son audience de congé, et lui fit présent d'un esclave de la nation des Kzerkiz ou Kirghiz. Il le fit accompagner d'une ambassade conduite par Tagma, qui avait la dignité de tarkhan, dignité qui existe encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie-Moyenne, et qui donne la noblesse.

« Zemarkh alla rejoindre les siens dans la ville des Kholites. De là, il marcha pendant douze journées, par un pays sablonneux, entrecoupé de marais. Il passa ensuite l'Hikh, qui est la Temba et le Daik, nommé à présent Jaik ou Oural. Il parvint de là aux pays marécageux qui se trouvent à l'embouchure de l'Attilia ou Volga, et traversa le pays des Hongores. Ces peuples le prévinrent que les Persans, pour le faire prisonnier, s'étaient mis en embuscade dans les forêts qui avoisinent le Kophen (Kouban). Le prince des Hongores, qui gouvernait ce pays au nom du kokhan des Tou-Kiue, donna à Zemarkh des outres remplies d'eau, pour qu'il pût passer la plaine aride qui s'étend au nord du Caucase. Après avoir franchi un grand lac, ou marais,

(vraisemblablement le Manitch-Supérieur), il parvint à celui qui reçoit les eaux du Kophen. Ce sont sans doute les marais formés par le Kouban, qui, autrefois étaient beaucoup plus considérables que de nos jours, et dont les traces marquent encore l'ancienne extension. Quoique les éclaireurs envoyés en avant n'eussent rien trouvé qui pût indiquer une embuscade persane, Zemarkh jugea pourtant à propos de gagner promptement le pays des Alains (Ossètes), car il craignit d'être attaqué par les Horomoches. Il voulut se présenter avec les ambassades Tou-kiue chez Sarodius, roi des Alains, celui-ci refusa de voir ces derniers avant qu'ils n'eussent déposé leurs armes; il dissuada Zemarkh de passer par le pays des Mindunianes ou plutôt Missimianes, parce que les Persans s'y étaient postés près de la Souanie; il lui conseilla de prendre le chemin de Darisa. La Souanie est la partie des hautes montagnes du Caucase qui s'étend vers la mer Noire. Les pays des Missimianes est la vallée de Marmisson, dans laquelle coule l'Arredon-Supérieur, elle est habitée par une tribu Ossète du même nom. Au nord, elle aboutit à un défilé très-étroit, fermé par une ancienne muraille. Ce col, qui est un de ceux par lesquels on passe le Caucase, porte le nom de Kasri. Le chemin de Darina est celui de Dariel ou plutôt Darian, qui longe la vallée du Terek, il est à présent le plus fréquenté pour pénétrer du nord en Géorgie. Zemarkh suivit le conseil de Sarodius, passa par Darina, et arriva heureusement à Apsilie; de là, à Rogatorium, fort situé sur le Phasi; il s'embarqua sur ce fleuve pour Trébizonde, d'où il partit en poste pour Byzance.

Hoey-He et les Tou-Fan, qui étaient jaloux les uns des autres et se disputaient la préséance. Les Hoey-He envoyèrent secrètement quelques-uns de leurs chefs, pour offrir leurs services à Ko-Tse-Y. Celui-ci se rendit au camp des Hoey-He, avec quelques cavaliers, et, par son éloquence, parvint non-seulement à les détacher de la ligue, mais encore à en faire des alliés, à la condition qu'on respecterait la vie du fils de Pou-Hoei-Ngen. Un banquet fut donné aussitôt, et on se prêta un serment mutuel, en vidant une coupe de vin. Voici comment se passa la cérémonie. Ko-Tse-Y prit le verre en main, et, sur l'invitation de Houlo, frère du kokhan, prononça les paroles suivantes : — Puisse le fils du Ciel de la dynastie des Tang, vivre dix mille ans! que le khan des Hoey-He vive aussi dix mille ans, longue vie également aux généraux et ministres des deux empires. Si quelqu'un viole la foi des traités que nous faisons, que sa personne meure dans les batailles, et que sa famille soit exterminée. — Holou, au nom des Hoey-He, répéta le même serment, et tous vidèrent leur coupe. Le même soir on apprit que les Tou-Fan battaient en retraite; Ko-Tse-Y retourna à son camp, et envoya à leur poursuite un de ses meilleurs généraux, qui, avec l'aide des Hoey-He, les surprit à Ling-tan, pendant une tourmente de neige, et leur tua plus de 50,000 hommes. Les Hoey-He firent plusieurs milliers de prisonniers et enlevèrent tout le butin que les Thibétains avaient fait en Chine ; cinq mille familles de Chinois qu'ils retenaient captifs furent délivrés. Fan-Tche-Tchin fit sa soumission et obtint la permission de rester à Tchang-ngan, avec

1,000 cavaliers d'élite. Les autres Hoey-He regagnèrent leur pays, et, en 769, l'Empereur envoya une princesse impériale au kokhan, en remplacement de la princesse sa fille, qui était morte en couches. En 773, le nombre des marchands Hoey-He dans Tchang-ngan était devenu très-considérable. Depuis l'année 758, ils avaient obtenu la permission de venir vendre dans la capitale des chevaux valant quarante rouleaux de soie. Le nombre de chevaux qu'ils amenèrent ainsi s'éleva peu à peu à près de cent mille, et comme, parmi ces animaux, une partie arrivait fourbue ou malade, par suite des fatigues de la route, les marchands restaient dans la capitale où ils espéraient s'en débarrasser avec le temps. En 773, ces marchands, pour lesquels on avait les plus grands égards, se crurent autorisés à commettre des désordres dans le quartier de Houy-lou-sze, qui leur avait été fixé pour résidence. Les mandarins ayant voulu faire cesser ces désordres, le chef des Hoey-He, à la tête de 300 cavaliers, se rendit au palais pour porter à son tour plainte contre les mandarins. L'Empereur n'osa pas punir les coupables, mais acheta tous les chevaux, combla les chefs de présents, leur donna, dit-on, assez de soieries pour remplir cent chars, et les renvoya dans leur pays.

Jusque-là les Hoey-He avaient vécu avec assez de simplicité; mais, depuis que le commerce avec la Chine, le butin que leur procuraient leurs incursions et les présents qu'ils recevaient leur eurent fait connaître le luxe, le kokhan, abandonnant les mœurs antiques, s'efforça de donner un éclat nouveau à sa cour, bâtit de

magnifiques palais et vêtit ses femmes d'habits superbes.

Cette conduite déplut à ses sujets, Tun-Mo-Ho, ministre du khan, se mit à la tête des mécontents, et attaqua Meou-Ye-Kokhan, qui fut tué. Alors Tun-Mo-Ho se fit proclamer Kokhan des Hoey-He, et prit le titre de *Ho-tou-lou-lo-py-kia-Kokhan*. Il envoya des députés à l'Empereur, qui lui accorda l'investiture de la dignité qu'il venait d'usurper. — En l'an 782, les Hoey-He changèrent leur nom en celui de Hoey-Hou (faucons qui planent).

En l'an 797, les Hoey-Hou firent une incursion sur le territoire de Ling-tcheou et se retirèrent devant une armée de 200,000 hommes envoyée contre eux. En 805, leur kokhan, nommé Hoai-Sin, fut remplacé par son fils Pao-Y, qui offrit, en 806, des présents à l'Empereur Hiuen-Tsong. Les ambassadeurs chargés de porter ces présents étaient accompagnés de prêtres étrangers nommés Nou-Mi, et non Mo-Ni, comme les appellent les Annales chinoises. Ces Nou-Mi étaient, sans doute, des manichéens (1).

(1) Ces Nou-Mi d'après le *Tarikh-djihan-kouchai*, étaient des espèces de magiciens qui se disaient possédés du démon, de qui ils tiraient toutes les informations qu'ils désiraient avoir; ils guérissaient aussi les malades; le khan des Oueïgours les consultait souvent; ils avaient un livre nommé *Nou-mi*, qui leur servait de code de morale, et qui était une véritable collection de fables mélangées avec de bons préceptes, parmi lesquels était recommandé celui de ne faire de mal à personne, même aux animaux. Aussi ces sectaires ne mangeaient-ils que des végétaux et ne buvaient que de l'eau. Il existait plusieurs sectes de Nou-Mi ayant des dogmes différents. La secte la plus répandue

En l'an 840, le kokhan des Hoey-Hou, nommé Kou-Te-Le, autrement Tchang-Su-Khan, profita des troubles du Thibet et de la guerre que les Dzapous faisaient au roi du Yun-Nan pour s'emparer des pays de Peting et de Sy-Tcheou, dont il confia le gouvernement à un Te-kin nommé Pou-Hou-Tsun (le Boukou-Teghin ou Boukou-Khan des auteurs mahométans). Cette même année 840 fut funeste aux Hoey-Hou; une affreuse disette leur enleva la plupart de leur bestiaux, et leurs hordes furent décimées par la famine. En outre, ils furent battus par les Kie-Kia-Sze, descendants des Hiong-Nou, qui campaient alors au nord du royaume de Yen-Ky (Harachar) et des monts Célestes. Après cette défaite, la plupart des hordes Hoey-Hou se dispersèrent et se reformèrent ensuite sous les ordres du kokhan Ou-Kiai-Te-Le, qui, en l'an 858, se reconnut vassal de l'empire chinois. L'Empereur lui permit alors de s'établir dans le pays de Kan-Tcheou. Deux ans après, au commencement du règne de Hy-Tsong, Pou-Kou-Tsun, qui gouvernait le pays de Sy-Tcheou comme Teghin, et résidait à Pe-ting (Bichbalick), ayant vaincu les Thibétains et ayant fait quelques-uns de leurs chefs prisonniers, les envoya à l'Empereur Y-Tsong, en le priant de lui permettre de prendre le titre de kokhan qui lui fut accordé. Il y eut alors deux royaumes des Hoey-Hou, tout à fait indépendants l'un de l'autre et vassaux de la Chine (1).

croyait à la métempsychose. Un grand nombre des Oueïgours embrassèrent leur religion.

(1) D'après le *Tarikh-djihan-kouchai*, « le règne de Bougou-

Les Hoey-Hou de Kan-tcheou, en l'an 880, fournirent un contingent de troupes à l'Empereur Hi-Tsong, qui lui furent très-utiles pour écraser la rébellion de Houang-Tchao, dont nous avons parlé plus haut. En l'an 1001, le kokhan des Hoey-Hou envoya une ambassade auprès de l'Empereur Tching-Tsong, pour l'engager à faire la guerre à Ly-Ki-Tsien, autrement Tchao-Pao-Ky, fondateur de l'empire des Hia (Tangouths), qui, après s'être révolté contre le gouvernement impérial, avait obtenu de ce dernier le gouvernement de Leang-Tcheou.

En l'an 1036, les Hoey-Hou de Kan-tcheou se soumirent à la dynastie des Leao. Quand Ye-Lu-Ta-Che voulut se rendre dans l'ouest, en 1124, il écrivit à Py-Le-Kou, khan des Hoey-Hou de Kan-tcheou, pour lui rappeler l'amitié qui avait régné entre Ye-Hia-Pao-Ky, fondateur de l'empire des Leao, et Ou-Mou-Tchou, son ancêtre, et pour lui demander le passage de son armée sur son territoire. Py-Le-Kou alla recevoir Ye-Lu-Ta-Che sur les frontières de ses Etats, et lui fit le meilleur accueil. Il lui donna même 600 chevaux, 1,000 chameaux, 3,000 moutons, et, afin de lui marquer une confiance entière,

Khan (Pou-Kou-Tsun des Chinois) fut des plus glorieux. En l'espace de douze ans, il soumit le monde entier. Ses armées pénétrèrent dans les régions les plus éloignées. Bougou-Khan reçut leurs souverains avec une extrême bienveillance, à l'exception, toutefois, du roi de l'Inde, à qui il refusa une audience à cause de sa laideur. Tous retournèrent dans leur royaume, après avoir promis de payer le tribut. Quand Bougou-Khan eût achevé cette grande œuvre, il quitta la ville de Belasagoum et retourna dans son pays natal. Il fut heureux jusqu'à la fin de ses jours et laissa la couronne à un de ses fils. »

lui remit ses fils en otage jusqu'à ce qu'il eût quitté ses Etats.

En 1126, mention est faite des Hoey-Hou de Kan-tcheou dans l'histoire des Song. En 1129, leur ko-khan paya le tribut à l'Empereur des Kin. A partir de cette époque, ils passèrent successivement sous la domination des Leao, des Kin et des Hia, jusqu'à ce qu'ils furent annexés définitivement à l'empire, sous la dynastie mongole des Yuen.

Le kokhan des Hoey-Hou de Sy-tcheou devint de plus en plus puissant. En l'an 866, ayant attaqué les Tang-Hiang qui habitaient au sud de Sin-Ning (Chensi) et ses troupes ayant été taillées en pièces, leur pays fut partagé entre le kokhan de Sy-Tcheou et le roi de Nan-Tchao. Les Hoey-Hou de Sy-tcheou s'étendirent peu à peu jusqu'au Sy-ho (Yaxartes), et leur kokhan prit le titre de Sy-tcheou-ouai-seng-tze-tsee-ouang, ou roi Lion de Sy-tcheou, descendant des empereurs de Chine, par les infantes qui avaient été données en mariage à ses ancètres les khans des Hoey-Hou. En Tartarie, on le nomma Aslan-Khan ou roi Lion, et les Mongols l'appelèrent roi des Naymans, roi des Lions. Dans l'histoire, il est cité également comme roi des Oueïgours (1).

(1) Un grand nombre d'historiens et de sinologues remarquables, tels que Du Halde, Abel de Rémusat, Klaproth, Smith, D. Herbelot, Bretschneider, etc., ont cherché à soulever le voile qui enveloppe cette question des Oueïgours. Les uns disent que les Ouïgours ou Oueïgours étaient un peuple de race turque, originaire des bords de l'Orkhon, que de là ces nomades se répandirent vers l'Occident jusqu'aux sources de l'Irtysh, et jusqu'au lac Dzaizan ; enfin qu'une de leurs tribus, nommée Kiu-Sze ou

Parmi les successeurs de Bougou-Khan, le plus remarquable fut celui que les auteurs mahométans nomment Sadoc-Bougra Khan, fils de Tangri-Cadir-

Kou-Sze (prononcez Gouz), se fixa au sud des Tien-chan, dans les pays de Kamoul (Hami) et de Tourfan; d'autres soutiennent que les Oueïgours n'étaient pas Turcs, mais Thibétains. Il y en a qui sont d'avis que les Oueïgours n'ont existé qu'à partir de la dynastie des Yuen, et que le nom de Oueïgour est un nom mongol dérivé soit de la ville d'Hami, appelée également Y-vou-lou, soit du nom du roi des Kao-Tchang, dont le titre était, dans la langue du pays, Y-Tou-Hou. Enfin Rashid-Eddin, qui vivait au XIIIe siècle, dans son *Djamaa-el-Touarikh* (collection des annales), relate que le mot Oueïgour signifie, en turc, alliés auxiliaires, et que ce nom fut donné par Ogouz-Khan, fondateur de toutes les tribus turques, à une tribu dont les chefs étaient ses parents et qui le secourut quand il fut attaqué par ses autres parents.

Nous croyons, à notre tour, que les Oueïgours ne sont autres que les Kiu-Sze, tribu des Hiong-Nou, descendant des Chan-Yong, et qui, sous les Han, campaient sur les bords de la rivière Orkhon. Ce pays portait, à cette époque, le nom d'Y-Vou-Lou, ou Oey-Ou-Lou, et ne fut connu des Chinois, que lorsque l'Empereur Hiao-Ouen-Ty envoya à Ou-lou-tching, ville de ce pays, qui devint ensuite Kin-man-tching, un mandarin nommé Tchen-Ki, avec le titre de Nan-pe-tao-tou-hou (Touhou des routes du nord et du sud). Les Kiu-Sze se divisaient en Kiu-Sze intérieurs et Kiu-Sze extérieurs. Quand les Kao-Tchang-Py, tribu des Kiu-Sze intérieurs, s'emparèrent de tout le pays occupé par les Kiu-Sze, ceux-ci furent alors désignés par les historiens chinois tantôt par le nom de Kiu-Sze, tantôt par celui de Kao-Tchang, mais le pays n'en resta pas moins le pays d'Y-Vou; Kao-Tchang et Oueïgour, dans la langue du pays, étaient synonymes, ainsi que l'indique le dictionnaire ou plutôt le vocabulaire en langue kao-tchang, trouvé par le Père Amyot, à Péking, et dont nous possédons un exemplaire manuscrit dans notre Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu. Le vocabulaire contient 900 mots de langue kao-tchang (mot qui est

Bougou-Khan, qui fut tué, en l'an 935, dans une expédition au-delà des Tsong-Ling. Comme Satoc, à l'époque de la mort de son père, n'avait encore que six

rendu par celui de Oueïgour) et qui, à peu d'exceptions près, appartiennent à un dialecte de la langue turque que l'on a nommé turc oriental. Les Kiu-Sze ou les Kao-Tchang ne sont donc que les Oueïgours, qui, après avoir été soumis tantôt aux Chinois, tantôt aux Hiong-Nou, puis aux Jîn-Jîn, finirent par dépendre des Hoey-Hou-Lions ou Naymans, jusqu'à l'époque ou Gengiskhan, ayant détruit ces derniers, en même temps que les Kara-Kithay, annexa leur pays à l'empire des Mongols, qui les appelèrent naturellement Oueïgours dans leur langue, dont l'écriture était, dans le principe, celle des Oueïgours, comme nous l'avons expliqué plus haut. Seulement le royaume des Oueïgours des Yuen différait essentiellement de celui qui précéda cette époque. Sa capitale était la ville de Bichbalick (Ouroumtsi); les autres villes étaient Hotcheou (Hami), etc.; en un mot, c'était tout le pays compris entre les Tien-chan, le Kou-Kounor et même le Thibet.

Dans chaque ville était un gouverneur impérial qui obéissait à un gouverneur général ayant le titre de Ouang ou prince, et en mongol, celui de Khan. Quant au royaume des Tangouths, c'était le royaume des Sy-Hia, dont l'un des souverains, Teming, s'empara, sous le règne de Jin-Tsong, en l'an 1035, de tout le pays occupé par les Hoey-Hou orientaux dont la capitale était Kan-tcheou. Les Hoey-Hou, devinrent alors Tangouths. C'est, sans doute, ce qu'ignorait M. J. Schmidt, quand il soutenait contre M. Klaproth que le Oueïgours et les Tangouth n'étaient qu'un même peuple, et que les Oueïgours étaient Thibétains, M. Schmidt aurait dû savoir également que la langue oueïgour et la langue tangouth sont deux langues différentes; la première est un dialecte de langue turque, écrite en caractères provenant de la langue chaldaïque. La seconde est la langue fan, la langue sacrée des Thibétains, dont les caractères ont été inventés par un bonze, en l'an 104, sous le règne de l'Empereur des Hia nommé Tchao-Te-Ming. Le mot de Tangouth vient

ans, son oncle Haroun fut chargé de la régence. Satoc, parvenu à l'âge adulte, se trouvait à la chasse près d'Artosh, un des marchés les plus florissants de l'époque, quand il rencontra un prince samanite, Abou-Nasr-Samani, qui était venu à Artosh à la tête d'une caravane de 300 hommes. Abou-Nasr, qui était musulman, entretint Satoc de ses croyances et le convertit à l'islamisme (1). Satoc se révolta ensuite contre Haroun qui voulait

du mot Tang-Khing tribu thibétaine d'où descendait le fondateur des Hia, et à laquelle on a donné le nom de Tangouth. Les deux royaumes de Oueïgour et de Tangouth ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie-Centrale. L'un a été le berceau du bouddhisme moderne, ou du lamaïsme, l'autre a donné naissance à la souche des mahométans chinois. Ce qui a contribué à rendre ces deux royaumes remarquables, c'est que, par leur science et les hommes distingués qu'ils ont produits, ils ont contribué énormément au développement intellectuel et moral de l'Orient représenté par la civilisation chinoise. Les noms de Ta-Tong-Ko, qui enseigna aux Mongols la langue des Oueïgours; de Pasepa, qui inventa l'écriture mongole; d'Aliyaya, si remarquable par sa connaissance des pays occidentaux, et qui se distingua au siége de Siang-yang, en 1272; de Kia-Lou-Nata-Sze, si habile dans les doctrines de l'Hindoustan et qui rédigea, en mongol, des traductions des livres indiens et thibétains; de Pelan-Na-Chab, qui traduisit tous les livres indiens relatifs à la religion ou à la morale sont restés célèbres. Nous pourrions en citer un grand nombre d'autres, remarquables par leurs connaissances scientifiques et littéraires et qui, par leurs écrits, ont exercé une influence considérable sur leur époque.

(1) Cette conversion extraordinaire est relatée ainsi dans le *Taskira-Bagrakhan*. « Satoc se rendit un jour à la chasse avec une suite de quarante personnes, dans la plaine d'Artosh, et, en poursuivant un lièvre, se trouva séparé de sa suite. Le lièvre, blessé d'une flèche, s'arrêta devant Satoc, et, prenant la forme d'un homme, lui dit : Viens mon fils, je t'attends, — j'ai à te

le faire apostasier, le surprit et le tua de sa propre main. Une fois sur le trône, il passa sa vie à guerroyer pour répandre par le sabre la doctrine du Prophète ; il

parler. » Satoc (ce nom signifie marchand), surpris de cette apparition, descendit de cheval, et s'agenouilla devant l'inconnu, qui lui parla ainsi : — Mon fils, pourquoi restez-vous idolâtre et ne croyez-vous pas en Dieu et en Mahomet ? — Satoc lui demanda ce que signifiaient ces paroles. — Mon fils, lui répondit le vénérable Sage, j'ai pitié de vous, je ne veux pas que vous alliez en enfer. — Mais qu'est-ce donc que l'enfer, grand Sage ?... — L'enfer, mon enfant, est un lieu de ténèbres et de flammes, rempli de scorpions, dans lequel sont jetés les infidèles et les pécheurs, qui y sont torturés éternellement. — O Sage, s'écria Satoc épouvanté, que dois-je dire, que dois-je faire pour être sauvé. — Répéter simplement : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son Prophète. — Très-bien, grand Sage ; mais que signifient ces mots ? — Ces mots, mon fils, veulent dire qu'en les répétant on devient musulman, et que l'on va dans le paradis, où l'on trouve de belles vierges, du vin et toutes sortes de délices, tandis qu'en refusant de les répéter, on s'expose aux tourments de l'enfer. — Satoc prononça ces paroles et devint musulman. Il pria le Sage de lui enseigner la foi. Le Sage lui dit qu'un maître arriverait bientôt pour l'instruire, et disparut tout à coup. Les uns disent que ce Sage était le ministre du padishah Iskandar ; d'autres prétendent que c'était Dajal-ul Ghaib-Kodja-Zunda ; enfin, d'autres soutiennent que c'était un ange. Mais, ce qui est certain, c'est que c'était le prophète Khizr. Quelques jours après, Satoc, étant à la chasse avec sa suite, trouva, à Bacon-Ostoun, ou le haut Artosh, une caravane composée d'étrangers distingués, sous les ordres d'Abou-Nasr-Samani, qui, reconnaissant dans Satoc le prince qu'il cherchait, loua Dieu et dit à ceux qui l'accompagnaient de prier pour remercier l'Eternel du succès de leur mission. Il invita ensuite Satoc à entrer dans sa tente, où il lui dit qu'il venait de la part du prophète Khizr, pour lui apprendre la doctrine de Mahomet. Abou-Nasr, pendant six mois, lui enseigna l'islam : Haroun, oncle de Satoc, ayant découvert son apostasie,

mourut après un long règne à l'âge de 96 ans. Après sa mort, la division se mit dans sa famille. Malek-Shah, sultan des Seldjoucides, et plus tard Sangiar enlevèrent aux Hoey-Hou-Lions ou Naymans toutes les conquêtes

décida qu'il devait être décapité. Sa mère, intervenant, fit observer qu'avant de mettre cette sentence à exécution on devait s'assurer si son fils n'était pas innocent. Haroun y consentit et ordonna à Satoc de poser, comme preuve de son adhésion à la religion nationale, la première pierre d'un temple païen qu'on devait construire. Satoc consulta aussitôt Abou-Nasr, qui lui conseilla de se conformer aux ordres d'Haroun, en faisant cette réflexion mentale, qu'en posant cette pierre, il avait en vue la construction d'une mosquée, et non d'un temple d'idoles. — Quand il s'agit de sa propre sûreté, ajouta Abou-Nasr, certains actes illégaux sont permis, et Dieu, dans ce cas, vous tiendra compte de ce que vous ferez dans le but d'échapper aux méchancetés d'un infidèle. Satoc posa la pierre à la satisfaction d'Haroun et de toute la cour. Peu de temps après, avec l'aide de 600 hommes qui s'étaient convertis également à l'islamisme, il surprit le palais du roi, pendant la nuit, et, équipant ses hommes avec les armures royales, s'enfuit avec 400 chevaux dans les collines de Taoua-Taph, au nord d'Artosh. Haroun marcha aussitôt contre le prince rebelle; de nombreux combats furent livrés, des milliers d'infidèles furent tués pendant que les rangs des rebelles s'augmentaient d'un grand nombre de nouveaux convertis. Après un certain temps, les provisions ayant commencé à manquer, Abou-Nasr, pour satisfaire l'impatience de ses troupes, attaqua, pendant la nuit, la ville d'Artosh. Haroun fut tué par son neveu, qui monta sur le trône comme roi de Kachgar. Il déclara alors que l'islam serait la loi du pays. Il convertit plus de 20,000 personnes par jour. Il fit de nombreux miracles. Quand il tirait son sabre contre l'ennemi, la lame s'allongeait de 40 mètres et le fauchait de même que des épis de blé; des flammes sortaient de sa bouche et terrifiaient les infidèles, qui, se jetant à ses pieds, se faisaient musulmans. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans, fit de nombreuses guerres pour pro-

qu'ils possédaient à l'ouest. D'un autre côté, leur roi se reconnut tributaire de l'Empereur des Kin qui régnait alors sur une partie de la Chine; et, en l'an 1130, fit prisonnier près de Ho-tcheou (Hami) un des généraux de Ye-Lu-Ta-Che, que ce souverain, qui portait les titres de kourkhan des Kara-Kithay (1) et d'empereur des Sy-Leao, avait envoyé dans l'est, dans le but de reconqué-

pager l'islam, et étendit son empire jusqu'à Karacoroum, dans le nord-est, et jusqu'à Tourmiz, sur la rivière Amon, dans le sud-est. Il mourut en 1037, après avoir nommé Aboul-Faltah, fils d'Abou-Nasr, gérant du royaume pendant la minorité de ses enfants. »

Cette légende est répandue dans tout le Turkestan-Oriental. Lorsque M. Robert Shaw visita Yarkand et Kachgar, elle lui fut racontée dans des termes à peu près analogues. Seulement Satoc était désigné par le nom de Hazrat-Sultan.

(1) Le nom de Kara-Kithay a été appliqué par les mahométans et les auteurs occidentaux du XIII[e] siècle à un peuple originaire de l'Asie-Orientale, au-dessus du désert de Chamo, qui, au commencement du XI[e] siècle, après une expédition audacieuse dans l'ouest, subjugua une partie de l'Asie-Centrale, et pénétra jusque dans la Transoxiane. Leur empire dura quatre-vingt-cinq ans, et fut détruit par Gengiskhan. Kara-Kithay voulait dire Kithay-Noirs. Les Kithay étaient un peuple originaire du sud de la Mandchourie, qui, dans le X[e] et le XI[e] siècle s'empara du nord de la Chine, et dont le chef, A-Pao-Ki, fonda la dynastie des Leao, sous le nom de Tai-Tsou. Comme Ye-Lu-Ta-Che fut le fondateur de la dynastie des Kara-Kithay, les auteurs chinois ont appelé les Kara-Kithay, Sy-Leao (Leao occidentaux). Ye-Lu-Ta-Che était descendant à la huitième génération de l'empereur Tai-Tsou. Son titre honorifique fut Tchong-Te.

M. le D[r] Bretschneider a donné, dans son *History of central and western Asia*, l'historique complet de la vie de Ye-Lu-Ta-Che, extrait du *Leao-Che*, ou histoire des Leao.

rir sur les Kin l'ancien territoire des Leao. En l'an 1144, le roi des Hoey-Hou-Lions envoya une ambassade auprès de l'Empereur des Kin, pour l'informer de la mort de Ye-Lu-Ta-Che, dont le royaume était limitrophe de celui de Naymans.

En l'an 1203, l'empereur des Sy-Leao, Tche-Tou-Kou, se trouvant à la chasse sur les frontières du royaume des Hoey-Hou-Lions, un prince, Kou-Tchou-Lou (le Kouchlek ou Gouklek de Rashid), fils de Ta-Yang-Khan, roi des Hoey-Hou-Lions, gagna une partie de ses sujets, et, s'étant mis en embuscade avec 8,000 hommes, le fit prisouuier et s'empara du trône des Kara-Kithay, dont il s'empressa d'adopter les coutumes et les mœurs. Il laissa toutefois à Tche-Hou-Kou le titre de Tai-tchang-ouang jusqu'à sa mort, qui arriva quelques mois après. L'année suivante Kothbeddin-Mahomet, roi du Khouaresm, ayant voulu s'emparer de Samarkand et de Boukhara, qui faisaient partie des Etats du nouvel empereur des Sy-Leao (Kara-Kithay), Kou-Tchou-Lou envoya contre les Khouaresmiens une armée commandée par Tami-Hou-Tolay, un des plus grands capitaines de l'époque. Les Khouaresmiens, racontent les auteurs arabes, furent victorieux, et les infidèles, les Kara-Kithay, prirent la fuite. Leur géuéral fut fait prisonnier. Cette victoire ouvrit à Mahomet les portes de Farab (Otrar) une des principales villes des Kara-Kithay. La dissension s'étant mise ensuite entre Kou-Tchou-Lou et son père, Tayang-Khan, Kou-Tchou-Lou passa un traité avec Kothbeddin-Mahomet, d'après lequel il fut convenu que. si les troupes du sultan entraient les premières daus le

pays des Hoey-Hou-Lions et pouvaient s'emparer des villes de Kachgar et de Khoten, ces mêmes villes, avec toutes leurs dépendances leur demeureraient en propre, mais que si, au contraire, ses troupes le prévenaient, tous les Etats de son père lui appartiendraient en même temps que le territoire compris depuis Samarkand jusqu'au pays de Benaket. Kou-Tchou-Lou attaqua le premier et fut battu par son père. Le sultan entra à son tour dans les mêmes Etats, livra bataille, et, ayant été trahi par un de ses chefs nommé Esfahid-Keboud-Khanehn, resta maître du champ de bataille, mais fut obligé de battre en retraite et rejoignit à petites journées sa capitale. Comme on le voit, à cette époque, l'empire des Hoey-Hou s'étendait depuis la Transoxiane jusqu'à Y-vou (Hami) et au delà (c'est-à-dire jusqu'aux limites du pays des Oueïgours).

En l'an 1205, les Hoey-Hou-Lions ayant fait une incursion dans les Etats soumis à Temoudjin (chef des Tatars noirs), celui-ci résolut d'en tirer vengeance. Mais il fut détourné de ce projet par une expédition qu'il dut faire contre son frère Tze-Tchin-Poulo. A la fin de 1205, Temoudjin marcha contre Tayang-Khan, qu'il rencontra près de la montagne Hang-hai-chan. Sous ces ordres étaient les Melekis, commandés par Toto; les Kérétis, par Alin; les Tie-Hou-Los, par Houtou-Hou-Lo; les Tatars blancs, les Kada-Kins et les Sykious. La bataille fut sanglante; Tayang-Khan fut défait et tué. Temoudjin nomma à sa place son frère Pou-Lou-Yu-Khan; mais, ayant appris en 1206, lorsqu'il eut adopté le nom de Gengiskhan, qu'il voulait se révolter, il le fit arrêter à

la chasse et le fit prisonnier. Les Hoey-Hou nommèrent alors Kou-Tchou-Lou, qui se retira avec Toto, chef des Melekis, sur les bords de la rivière Yrtish, pour reprendre des forces.

En l'an 1208, Gengiskhan résolut de détruire entièrement les restes des Hoey-Hou-Lions, marcha pendant l'hiver vers l'Yrtish, attaqua l'ennemi et le défit. Toto fut tué et sa horde exterminée.

Gengiskhan s'empara ensuite du royaume des Naymans.

Quant à Kou-Tchou-Lou, il s'enfuit à Bichbalick, de là à Koudja, et finalement arriva dans les Etats du nouveau gourkhan des Kara-Kithay, qui avait été élu à cette dignité par son peuple, quand Kou-Tchou-Lou fut nommé roi des Hoey-Hou-Lions. Kou-Tchou-Lou fut très-bien accueilli par le gourkhan qui lui donna sa fille en mariage, et dont il paya quelque temps après les bienfaits par la plus noire ingratitude. Ayant obtenu du gourkhan la permission de recevoir dans son empire les débris des tribus naymans qui étaient dispersées dans les contrées de Bichbalick, Imil et Cayalek, Kou-Tchou-Lou parvint à réunir une petite armée et entra dans une ligue formée contre le gourkhan par Mohammed, sultan du Khouaresm, et Osman, prince de Samarkand, tous deux, vassaux du gourkhan. Mohammed et Osman attaquèrent les Kara-Kithay, et Kou-Tchou-Lou assiégea Belasagoun, la capitale du gourkhan. Mais ses troupes furent défaites et obligées de se retirer. Pendant ce temps, Mohammed et Osman battaient les Kara-Kithay près de Taras. Kou-Tchou-Lou profita de

cette occasion pour détrôner son beau-père, en 1211 ; il régna six ans. Quand Gengiskhan prépara son expédition dans les contrées mahométanes de l'Asie-Occidentale, il envoya un corps de 20,000 hommes sous les ordres de Noyen-Chebe contre Kou-Tchou-Lou, qui était alors à Kachgar. Kou-Tchou-Lou s'enfuit dans les montagnes du Badakchan, où il fut pris et décapité; alors le général mongol proclama la liberté religieuse dans tout le pays.

Ainsi finirent les royaumes des Hoey-Hou-Lions ou Naymans (1) et des Kara-Kithay.

L'ancien royaume des Kiu-Sze et des Kao-Tchang, qui dépendait du roi des Hoey-Hou-Lions, conserva seul le nom de royaume des Oueïgours (Oei-Ou-Eul) Dès que le Tykin, autrement Idykou ou Itou-Vou (titre des rois de Kao-Tchang), nommé Bardjik, apprit que Gengiskhan se proposait d'attaquer Tayang-Khan, son souverain, il fit

(1) Il existe encore des Naymans parmi les Kirghiz dépendants de l'émir de Kachgar. A Sarikhol et à Caracach, se trouve une tribu de mille tentes environ. Parmi les tribus Ouzbegs habitant la Khivie, on en cite une également portant le nom de Oueïgour-Naiman. « On croit aussi que des descendants des Kara-Kithay existent encore à Fergana. Mir-Izzet-Ullam, qui a visité l'Asie-Centrale, en 1812, mentionne une ville nommée Kara-kathay, entre Margliman et Khokand, habitée par un peuple mahométan nommé Kara-Kathay. » (Klaproth, *Magasin asiatique*, tome II, p. 45.) « Cette ville de Kara-kithay est probablement la même que celle de Kitai, marquée entre Margliman et Khokand sur la carte du Turkestan-Khokand et dans les *Mittheilungen* de Peterman, 1874. » (Bretschneider. *History of central and western Asia.*).

Plusieurs écrivains, entre autres le savant sinologue Klaproth, sont d'avis que les Ouzbegs ne sont autres que les Oueïgours.

mettre à mort le Hoey-Hou Schouakem, qui, chargé de percevoir les impôts, s'en acquittait avec dureté et s'était attiré la haine générale. Schouakem était, en même temps, gouverneur de Ho-tcheou. Dès que Gengiskhan fut informé de cet événement, il dépêcha deux de ses officiers, Al-Boutouk et Derbay, auprès de l'idikout, qui, d'après le *Djami-ut-Tevarikh*, fit dire à Gengiskan que, frappé de la renommée de sa grandeur et de sa puissance, il se disposait à lui envoyer des ambassadeurs pour l'instruire de ses nouvelles relations avec le gourkhan des Kara-Kithay (roi des Hoey-Hou-Lions), lorsque l'arrivée inattendue de ses officiers l'avait devancé en lui causant la plus agréable surprise. Il ajouta que, de même que les nuages en se dissipant laissaient voir le soleil brillant d'un nouvel éclat, ou de même que la glace, lorsqu'elle était brisée découvrait l'onde pure et limpide, de même son abattement avait fait place à l'allégresse la plus vive, enfin qu'il lui livrait son pays, aspirant à devenir son fils et son serviteur.

Lorsque To-To ou Toucta, khan des Merkites, fut défait par Gengiskhan, sur les bords de la rivière Djen, son frère et son fils se réfugièrent auprès de l'idikout, qui refusa de les recevoir. Gengiskhan invita alors l'idikout lui-même à venir lui rendre hommage en apportant comme présent ce qu'il aurait de plus précieux dans son pays. Quand Bardjik arriva, Gengiskhan le reçut avec une véritable cordialité, et lui promit sa fille Altine-Bigui en mariage, mais cette princesse mourut avant que le mariage pût être accompli. Plus tard Ogotai se proposait de lui donner la princesse Aladjy-Bigui,

quand la mort de Bardjik vint empêcher l'exécution de ce projet. Cette princesse fut épousée par son fils et successeur Kismani. Le pays des Oueïgours, après la mort de Gengiskhan, fit partie des domaines de son fils Djagathaï, qui établit sa résidence à Bichbalik (Ouroumtsi). Il comprenait tout le pays situé entre les Tien-chan, le Koukounor et le Thibet. Des stations militaires furent établies, dans les principales villes dont le gouvernement fut confié à des fonctionnaires mongols. A la fin de la dynastie des Yuen, le gouverneur général du pays des Oueïgours était Mahouly-Tymour, qui portait les titres de Ouei-ou-ouang, roi des Oueïgours et de Sou-ouang. Quand il mourut, son fils lui succéda et se fixa à Hami.

Lorsque Tai-Tsong, premier Empereur des Ming, se fut emparé de la couronne, il établit de nouveaux postes militaires dans le pays des Oueïgours, et envoya un officier auprès du prince Anko-Tymour pour lui faire connaître ses volontés. Anko-Tymour s'empressa d'adresser à l'Empereur sa soumission, en même temps qu'il lui offrait 190 chevaux comme tribut. En 1404, Anko-Tymour paya de nouveau le tribut, et l'Empereur Tching-Tsou lui conféra le titre de Tchong-chin-ouang (roi fidèle et obéissant). L'année suivante Anko-Tymour mourut empoisonné, et Toto, son neveu, hérita de son titre. En 1406, une station militaire fut établie à Hami. Toto mécontenta ensuite l'Empereur et ses propres sujets, qui se révoltèrent. Il mourut en 1410, et fut remplacé par son cousin Touly-Tymour, à qui l'Empereur donna le titre de Tchong-y-ouang (roi fidèle et droit).

En l'an 1472, le gouverneur de Tourfan, nommé Ali, après avoir pris le titre de sultan, attaqua Hami, et se fit nommer roi des Oueïgours. La lutte continua entre Hami et Tourfan pendant plus de deux siècles, et dura jusqu'en 1696, époque à laquelle Abdallah-bey, le dernier qui ait définitivement porté le titre de roi des Oueïgours, se soumit à l'Empereur Kang-Hi.

Hami ou Khamil, Ouroumoutsi, Barkoul ou Tchin-si-fou, construite sous le règne de l'Empereur Yong-Tchang, Manas, Khoutoupe et Yu-Men-Hien font partie du Kan-Sou actuel, et sont situées au-delà du col de Kia-yu-men. La population de ces districts est, en grande partie, musulmane. Quant aux Oueïgours proprement dits, les uns sont restés dans le pays, les autres se sont mêlés aux Khirgiz et aux Ouzbeks. Enfin un grand nombre sont disséminés dans toute la province du Kan-Sou.

Il nous reste, pour terminer ce résumé historique des Hoey-Hou et des Oueïgours, à parler de leur religion.

Les Hoey-Hou, qui, dans le principe, étaient idolâtres, étaient devenus manichéens, lorsqu'ils se séparèrent des Tou-Kiue, en l'an 627 (sous la dynastie des Tang). En la sixième année Taly (771), leur kokhan, Me-Yu, sollicita de l'Empereur Tai-Tsong, la faveur de bâtir dans plusieurs arrondissements de l'empire, entre autres à Sing-yang, des temples manichéens, comme ceux qui existaient déjà à Tchang-ngan-fou, la capitale de la Chine. Le bouddhisme et l'islamisme pénétrèrent ensuite chez les Hoey-Hou, et y firent de nombreux prosélytes. Malheureusement, il nous a été impossible de trouver l'époque exacte à laquelle ils embrassèrent ces reli-

gions. Ce que l'on sait, par exemple, c'est qu'en 759, l'ambassadeur des Hoey-He, nommé To-Yen-Apo, se trouvant à la cour avec Ko-Tche, chef des Arabes aux habits noirs, lorsqu'on dut les introduire auprès de l'Empereur, il y eut une dispute de préséance, entre To-Yen-Apo et Ko-Tche, qui prétendait que, comme Arabe et musulman, il devait avoir le pas sur l'ambassadeur d'un chef de hordes infidèles.

En l'an 806, le kokhan des Hoey-Hou envoya une ambassade à l'Empereur Hiuen-Tsong. L'ambassade était accompagnée de prêtres manichéens, qui exerçaient une véritable influence sur les Hoey-Hou. Lorsque ceux-ci se divisèrent en Hoey-Hou de Kan-tcheou et en Hoey-Hou-Lions, les premiers, qui étaient bouddhistes, conservèrent cette religion. Quant aux Hoey-Hou-Lions, ils étaient, avant l'an 982, les uns bouddhistes, les autres manichéens, mahométans ou nestoriens.

En l'an 982, le roi des Naymans ou des Oueïgours, ayant envoyé des présents à l'Empereur Tai-Tsong, Sa Majesté donna l'ordre au ministre Ouang-Yen-Ty de visiter ce royaume, et de lui adresser à son retour un rapport circonstancié. Dans ce rapport, se trouve un passage fort intéressant, qui fait connaître les croyances religieuses des Oueïgours à cette époque. « Ces peuples, dit le rapport, se servent du calendrier chinois, corrigé suivant la réforme qui en fut faite en l'an 719, par les ordres de l'Empereur Hiuen-Tsong. Dans la ville capitale, il y a plus de cinquante temples dédiés aux dieux des Indes, avec des bibliothèques contenant des livres de la religion bouddhique. Ils sont ornés d'inscriptions tracées

par les Empereurs de la dynastie des Tang. Il y a aussi des temples de Mo-Ni (Manès), et de la religion de Mahomet. Ce royaume est très-grand, et a sous sa dépendance un grand nombre d'Etats. Les habitants vivent très-vieux. Le roi Lion passe l'été à Pe-ting, qui est situé dans une immense plaine. Le nom du pays est Y-Vou-Lou. Au nord de Pe-ting, se trouve une montagne d'où sort une fumée continuelle, et d'où l'on extrait un sel nommé nao-cha (sel ammoniac) (1). »

(1) Doulan de Carpin, Rubriquis, Heyton racontent, dans leurs ouvrages, qu'un certain nombre de Hoey-Hou (Oueïgours) étaient chrétiens. Ce qui porte à le croire, c'est que l'alphabet oueïgour a énormément de ressemblance avec les anciens caractères estrangels-chaldaïques, dont les prêtres catholiques se sont servis pour composer l'inscription de Sy-ngan-fou, et qui ont, sans doute, été enseignés aux Oueïgours par un prêtre syriaque.

Carpin va plus loin; il dit que, lorsque Gengiskhan vainquit les Hoey-Hou, ils étaient chrétiens. Voilà ses propres expressions (p. 650 et 651) : « *Chingis prædictus, præparavit se rursus ad prælium et contra terram Huiurorum processit ad bellum; isti homines sunt christiani et secta nestorianorum; quos etiam bello devicit; et illorum litteras acceperunt, nam prius scripturam aliquam non habebant; nunc autem appellant eamdem litteram Mongolorum.* » Rubriquis, qui visita le khan Batou, en 1254, puis Mang-Kou-Khan, à Karacoroum, ne va pas si loin; voici ce qu'il dit, pages 282 et 283. « *Primi sunt Uigures, quorum terra contiguatur cum predicta terra Organum; inter montes illos versus orientem; et in omnibus civitatibus eorum sunt mixti nestorini et saraceni, et ipsi etiam sunt diffusi versus Persidem in civitatibus Saracenorum.* »

Voici enfin une dernière preuve, qui montre qu'une partie des Oueïgours étaient chrétiens. Un évêque nestorien, dont le siége épiscopal était à Hami, est mentionné comme étant présent à l'inauguration du catholicos Denha, en 1226. (Yules, Voy. M. Polo, vol. 1er, p. 190.)

D'après ce rapport, en l'an 982, les Hoey-Hou-Lions étaient les uns bouddhistes, les autres manichéens ou musulmans. Lorsque Satoc-Bougou-Khan monta sur le trône, il obligea tous ses sujets à embrasser l'islamisme. En abdiquant, en 1037, il donna les instructions suivantes à Aboul-Faltah, qu'il avait choisi pour gérant du royaume, pendant la minorité de ses enfants. « Voici, lui dit-il, ma dernière volonté : Affermissez et répandez la foi. Je vous confie la loi religieuse, observez-la strictement. Mes enfants sont très-jeunes, élevez-les avec le plus grand soin, et faites qu'ils ne désobéissent jamais aux ordres de Dieu. O Aboul-Faltah, suis mon exemple et les plus grands honneurs te sont réservés. Ne m'oublie pas dans tes prières. Quand une épreuve viendra te frapper, invoque l'aide de Dieu et de son Prophète. Puisse mon souvenir te rester cher!... »

Les successeurs de Satoc restèrent fidèles à l'islam, et proscrivirent de leurs Etats toutes les religions autres que le nestorianisme, qui parvint à s'implanter parmi les Houey-Hou-Lions, où il fit de nombreux prosélytes. Kou-Tchou-Lou, fils de Tayang-Khan, était lui-même nestorien; lorsqu'il s'empara du royaume des Kara-Kithay, qui étaient bouddhistes, il voulut imposer le nestorianisme à ses sujets, et fit une guerre acharnée au mahométisme. Gengiskhan, en s'emparant de ses Etats, proclama la liberté de religion.

Le pays des Kara-Kithay, ainsi que celui des Oueïgours, échurent en partage, après la mort de ce conquérant, à Djagathaï, qui établit le siége de son empire dans la vallée

de Bichbalik (Ouroumtsi), et gouverna ses Etats avec beaucoup de sagesse et de modération. Il mourut en 1240. Tous ses enfants et proches parents partagèrent entre eux les provinces de l'empire, dont la meilleure part revint à la meilleure épée. Yessou-Mang-Ou, son fils aîné, était mort avant lui, laissant trois enfants, Baisour, Kara-Ou-La-Gou, et Al-Gou. Boral, fils de Baisour, en 1265, gouvernait l'ancien pays des Oueïgours ; il voulut enlever le Khorassan à Aba-Ka-Khan, échoua et tourna ses armes contre Houpilie qui régnait en Chine. Il fit de grands ravages dans ce pays, mais ne put se maintenir dans les places dont il s'était emparé. Il embrassa le mahométisme dans la ville de Boukhara, à son retour du Khorassan, et prit le titre de Gaiatheddin. Il est probable que, sous son règne, l'islamisme fit de grands progrès dans les pays soumis à son autorité. Ce qu'il y a de certain, c'est que Marco Polo raconte, dans la relation de ses voyages, que, vers la fin du XIIIe siècle (1271 à 1294), il a trouvé le mahométisme dominant dans le Turkestan-Oriental ; mais qu'à partir d'Hami jusqu'à la Chine, l'idolâtrie, c'est-à-dire le bouddhisme était la seule religion qui y régnât (1). Le même voyageur n'a rencontré également plus loin que des idolâtres, excepté à Jacin sur la frontière du

(1) Khoten, qui formait un royaume indépendant, nommé Yu-Tien, a toujours été regardé comme le boulevard du bouddhisme dans le Turkestan. C'est dans ce royaume que vinrent les premiers prêtres bouddhistes. Khoten se soumit à Gengiskhan et, après l'expulsion des Mongols de la Chine, tomba entre les mains des Oueïgours et des Eleuths. Les Mandchoux s'en emparèrent en 1670.

Thibet, où il a vu des Sarrasins venus probablement, dit-il, à la suite des armées mongoles qui avaient dévasté cette contrée du temps de Mangou-Khan.

En l'an 1289, l'Empereur Houpilie fit établir, à Taitou, la capitale de l'empire (Péking), un collége impérial pour les Hoey-Hou qui avaient embrassé l'islamisme. Une institution de ce genre, si contraire aux principes chinois, qui commençaient à prévaloir chez les Mongols, est la meilleure preuve de l'influence que les Occidentaux musulmans avaient prise à la cour de Houpilie. Un Oueïgour, nommé Kia-Lou-Mou-Ta-Sze, habile dans les doctrines de l'Hindoustan, fut alors employé pour rédiger en mongol des traductions des livres indiens et thibétains. Plusieurs autres musulmans occupaient des postes élevés dans l'empire; quelques-uns même étaient académiciens. L'Empereur Sin-Tsong (1312) fit rétablir le collége des Hoey-Hou, qui avait été fermé pendant quelque temps.

Au commencement du XIV[e] siècle, Ibn-Batouta rencontra, dans son voyage en Chine, une affluence énorme de musulmans. Dans la ville de Kan-tcheou (Gan-za), il trouva des quartiers entiers peuplés de mahométans; les boutiques des marchands étaient disposées, raconte-t-il, comme dans les pays musulmans; il y avait même des couvents habités par des moines sofis.

Sous la dynastie des Ming, une partie des Oueïgours redevint bouddhiste. En 1420, l'ambassade de Shah-Roukh, traversant la principauté de Tourfan, observa que tout le peuple était bouddhiste, et remarqua un grand temple dans lequel était une magnifique statue de

Kakiamouni. D'après certains documents chinois, à la fin du XVIe siècle (1590), il existait encore à Hami, où demeurait le roi des Oueïgours, des couvents bouddhistes, tandis qu'à Tourfan, tous les habitants étaient musulmans. Ali, sultan de Tourfan, s'était emparé, en 1472, d'Hami, et la principale cause de la lutte qui régna pendant près de deux siècles entre les deux villes fut, sans doute, la rivalité religieuse provenant des différences de croyances entre les habitants de ces deux principautés.

Lorsque les Ta-Tsing s'emparèrent du trône, Hami, Ouroumoutsi, Tourfan, en un mot, tout l'ancien pays des Oueïgours était musulman. En 1616, des troupes, formées des mahométans de ces districts et des autres parties du Kan-Sou, furent envoyées dans le Sze-Tchuen, et aidèrent l'armée impériale à soumettre cette province.

En 1646, un mahométan, nommé Mi-Lo-Yu, résidant à Lan-tcheou-fou, et un autre mahométan nommé Tin-Ho-Tong de Sou-tcheou, ayant eu à se plaindre des autorités locales, soulevèrent une partie des mahométans du Kan-Sou, et massacrèrent le gouverneur Tchay-Ouen-Kuen et le général commandant les troupes, le Ty-tou, Ou-Leang-Che. Mi-Lo-Yu s'empara ensuite de Ho-tcheou, de Lan-tcheou-fou, Ling-hiao-fou, et investit Kan-tchang-fou, la capitale de la province. Tin-Ho-Tong, de son côté, prit la ville de Sou-tcheou. Le gouverneur général du Chen-Si, nommé Mong-Kiao-Fang, marcha contre les rebelles à la tête de nombreuses troupes, les battit près de Lan-tcheou-fou, et fit prison-

niers Mi-Lo-Yu et Tin-Ho-Tong, qui furent coupés en morceaux. On pardonna à la plupart des autres insurgés.

En 1648, les mahométans de la ville de Kong-tchang-fou (Kan-Sou) se révoltèrent, et un grand nombre payèrent de leur tête cette échauffourée.

En 1785, les mahométans habitant les montagnes de Siao-chan, à 12 lieues de Ho-tcheou, et portant le nom de Salars, au nombre de 6,000 familles (1), s'insurgèrent contre les autorités locales. Ce soulèvement fut de courte durée. Tien-Ou, le chef du complot, fut fait prisonnier et décapité. Les autres rebelles, cernés par des troupes nombreuses, furent massacrés en grande partie, et les survivants obligés de faire leur soumission. L'Empereur Kien-Long publia, à la suite de cette affaire, le décret suivant :

Décret de l'Empereur Kao-Tsong, quarante-neuvième année de Kien-Long (1785).

« Je viens d'apprendre que les mahométans de la province de Kan-Sou ont levé l'étendard de la révolte. Le

(1) Voir, pour plus de détails, le savant mémoire de l'archimandrite Palladius sur les mahométans en Chine (L. C., p. 443). D'après ce mémoire, les Salars étaient d'anciens Oueïgours de Khamoul ou Hami. Quant à la nouvelle religion qu'ils voulaient établir, nous n'avons rien trouvé dans les ouvrages chinois qui ait pu nous en donner une idée exacte. Nous supposons qu'ils étaient Schïïtes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ou peut-être sofis, autrement mystiques. Cette dernière hypothèse nous est venue à la suite d'un entretien que nous avons eu, en 1875, avec un Salar de Ho-tcheou, établi à Canton depuis un certain temps, et qui, menant une vie ascétique, professait une sorte de panthéisme et repoussait le dogme musulman. Malheureusement, comme cet homme était peu intelligent, nous n'osons rien conclure.

vice-roi Ly-Che-Gao m'avait déjà rendu compte qu'à Siao-chan, un chef mahométan nommé Tien-Ou, s'était révolté dans le but d'établir une nouvelle religion; mais, comme il me paraissait difficile de croire que ce Tien-Ou avait osé violer ainsi les lois de son pays, j'avais ordonné au vice-roi Ly de faire une nouvelle enquête. Ce fonctionnaire, obéissant à mes ordres, m'a informé que, la première lune de cette année, ce Tien-Ou est allé à Tsin-yuen, et que, là, se concertant avec les familles des nommés Ha-Te-Chen et Ha-Ky, ils ont formé ensemble un complot de révolte. Peu de temps après, j'ai su, par le Tsiang-kiun de Sy-ngan-fou, que ces mêmes mahométans, l'année dernière, à la cinquième lune, ont fortifié leur village, que le 5 de cette même lune, ils se sont révoltés, et que les mahométans de Tong-ouei, ainsi que de plusieurs autres localités sont allés les rejoindre. D'après ces rapports, comment puis-je douter des intentions de ces mahométans. Depuis que j'ai réduit à l'obéissance les musulmans du Zoungar qui voulaient opprimer leurs coreligionnaires, les autres musulmans, se soumettant aux lois n'ont pas troublé la paix de l'empire. C'est depuis cette époque qu'il y a en Chine des mahométans au bonnet rouge et des mahométans au bonnet blanc. Les mahométans de l'Ili sont de la vieille religion; il en est de même de ceux qui habitent Kachgar, Yarkand et les provinces de la Chine. La vieille religion diffère de la nouvelle. Les mahométans de Kachgar, Yarkand, aussi bien que tous ceux de la Chine sont mes enfants. Se comportant en bons et loyaux sujets. ils ont droit comme tous les autres à

ma bienveillance paternelle, mais s'ils deviennent traîtres et méchants, ils doivent être punis. Le rebelle Tien-Ou a été déjà pris et décapité. Ses complices, Ma-Kou-Tsee, Ly-Kou-Tse, qui appartiennent à cette nouvelle et fausse religion, doivent être châtiés sévèrement. J'ai ordonné au Ta-hio-sze, A-Kouei, au vice-roi du Chen-Si et du Kan-Sou, Fou-Yang-Ngan, de se rendre sur les lieux avec des soldats impériaux, des milices de Sze-tchuen et des soldats mongols d'Allachan, d'Ouroumoutsi, afin de mettre fin à l'insurrection qui sera bien vite écrasée. J'ai prescrit également de poursuivre tous ceux qui auraient prêté leur concours aux insurgés. Quant aux mahométans qui auraient embrassé la nouvelle religion, mais qui seraient restés en-dehors du complot, on devra les laisser tranquilles. Nous ne défendons que la religion des Pe-lien-kiao (lis blancs) et les religions perverses. Les autres religions, telles que celles de Lao-tsee et de Bouddha sont autorisées. Akouei, ainsi que le vice-roi du Chen-Si et du Kan-Sou, devront me faire connaître les noms de ceux qui, ayant embrassé la nouvelle religion, auront participé à la révolte. Ce décret devra être publié dans tout l'empire.

« Premier jour de la sixième lune de la quarante-neuvième année de Kien-Long. »

Ce soulèvement des Salars, quoique local, eut des résultats désastreux pour les mahométans chinois. Le gouvernement impérial leur interdit le pèlerinage à la Mecque, défendit l'accès des Moullas étrangers sur le territoire de l'empire, et retira la permission accordée

précédemment aux musulmans de construire des mosquées. Ces sévérités forcèrent les mahométans du Kan-Sou à se tenir tranquilles jusqu'en 1863, où ils se levèrent en masse pour venger leurs coreligionnaires massacrés à Kong-tcheou-fou par les Touan-lien (milices du pays).

Unis aux Tounganis et aux insurgés du Chen-Si, ils battirent les troupes impériales près de Tara-ousou, et toutes les places fortes du Kan-Sou, en-dehors du passage du Kia-yu-men, tombèrent entre leurs mains. Yakoub-Beg, l'émir de Kachgar s'en empara ensuite et les annexa à ses Etats. — Ouroumoutsi, Manas et Khoutoupe ont été reprises en 1876 par le général Tso-Tsong-Tang. commandant en chef des troupes impériales. Aux dernières nouvelles, Tourfan était encore au pouvoir des Tounganis. Nous raconterons plus loin, en parlant du Turkestan, les principales phases de cette lutte sanglante dont il est difficile de prévoir encore le dénoûment.

HISTORIQUE DE L'ISLAMISME

DANS LE KOUEI-TCHEOU ET LES AUTRES PROVINCES CENTRALES DE LA CHINE

L'historique de l'islamisme dans le Kouei-Tcheou peut se résumer en quelques mots. En 1860, dans une localité nommée Chato, dépendante de Fou-ngan-tin, département de Hing-y-fou, une famille mahométane nommée Ma, fut assignée devant le mandarin du district pour une question de terrain, par une autre famille chinoise, nommée Pong; les deux parties, mécontentes de la décision des tribunaux, finirent par en venir aux mains, et la lutte ne tarda pas à se généraliser entre les mahométans et les Chinois du district. Sur ces entrefaites, arrivèrent à Sin-tching des troupes impériales, qui venaient de s'emparer de Ta-po-pao. Les notables mahométans de Hing-y-fou s'empressèrent d'envoyer des délégués auprès du commandant de ces troupes, pour le prier d'intervenir. L'affaire était sur le point de s'arranger, quand le préfet de Hing-y-fou fit massacrer tous les

mahométans, hommes, femmes et enfants, qui se trouvaient dans la ville. Alors commença une guerre terrible qui dura plusieurs années et causa la ruine du pays. Voici quelques détails sur la prise de Hing-y-fou, en 1862, par les mahométans. Ces détails sont extraits d'un journal de la mission du Kouei-Tcheou, tenu par feu Mgr Faurie, évêque d'Apollonie, et dont une copie nous a été communiquée à Han-keou.

« Mai 1862. — M. Thaddée Yang, missionnaire chinois, qui visite en ce moment le district de Hing-y-fou (au sud-ouest de la province), m'écrit que la famine est horrible. Les gens se nourrissent d'herbes, d'écorces de certains arbres et de chair humaine, quand ils en trouvent. On n'enterre plus les morts; on les mange. Aussi ne peut-on sortir qu'en caravane armée; tout homme rencontré seul est presque sûr d'être tué et mangé sur place. Une jeune femme chrétienne, étant allée puiser de l'eau à quelque distance de son village, a disparu. Les parents, ne la voyant pas revenir, sont partis la lance au poing pour aller à sa recherche. Au milieu d'une forêt voisine, ils aperçoivent du feu et quelques soldats auprès; ils s'approchent, les soldats s'enfuient, et ils trouvent sur les charbons les membres découpés de l'infortunée femme. Si quelqu'un rencontre dans les champs un homme mort de faim (ce qui n'est pas rare), c'est une bonne fortune; on le cache soigneusement, on découpe les chairs en tranches minces, on les sèche au soleil, et on les conserve comme de précieuses provisions. Les ossements, bouillis dans l'eau, servent sept à huit jours pour assaisonner les misérables her-

bages dont ils se nourrissent. M. Thaddée Yang a vu de ses propres yeux un père de famille aller la nuit dérober sous les murs de la ville la tête d'un suplicié. Il la rapporta chez lui, la jeta au feu, et, dès que les surfaces furent grillées, toute la famille, père, mère et enfants, se jetèrent dessus et arrachèrent ce qu'ils purent avec les dents et avec les ongles, puis la remirent au feu et la rongèrent de nouveau. Enfin on la cassa, chacun grilla et rongea son morceau, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que les fragments des plus gros ossements.

« Juin. — M. Thaddée Yang me donne encore des détails sur les horreurs de la famine dans son district, et en particulier sur la prise de Hing-y-fou par les mahométans. Au moment de la prise de la ville, les mahométans ont massacré sans pitié et sans distinction ; ils ont été obligés ensuite d'entasser le long des maisons les cadavres des morts et des mourants pour se frayer un chemin au milieu des rues. André Ouen qui a été épargné, ainsi que la pharmacie et les chrétiens qui s'y étaient réfugiés, est monté le lendemain au grenier et a vu un affreux spectacle. Dans les piles de morts, étaient engagés des blessés poussant de longs gémissements de douleur ; ils priaient les fiers mahométans de les achever, mais ceux-ci leur refusaient cette dernière grâce. Des enfants se traînaient au milieu des morts, cherchant et appelant leur mère. Les soldats les faisaient sauter à coups de pied. Le second jour a été employé à conduire devant le conseil de guerre tous les individus de la ville qui avaient échappé au massacre de la veille ; s'ils étaient étrangers à la ville, on les relâchait ; ceux du pays étaient décapités

à l'instant. Le jour suivant, ces soldats, divisés en escouades dans les divers quartiers, ont été chargés d'évacuer les morts, ils les ont simplement traînés hors de la ville, à une assez grande distance, et les ont jetés dans les champs sans les ensevelir. Quand la ville a été nettoyée, on a recueilli et distribué le butin, assigné les quartiers et les maisons aux soldats qui s'y sont installés à demeure comme chez eux. André Ouen (fournisseur de la Sainte-Enfance) a été appelé pour reconnaître dans la pharmacie déserte les médicaments précieux. Ceci peut donner une idée de ce qu'est une rébellion en Chine. »

« M. Thaddée raconte que dans la ville de Hing-y-fou, où il est resté quelques mois, la chair humaine se vendait au marché sans être dissimulée. On vendait même les têtes telles quelles. Mais une femme ayant mangé le corps de son mari défunt, et des petits-fils ayant mangé celui de leur grand-père, on défendit par un édit de vendre de la chair humaine dans la ville. On ne fit exception que pour les corps des malfaiteurs exécutés par la justice, lesquels sont au premier occupant. On est si familier avec ces horreurs que, dans les exécutions qui sont extrêmement fréquentes, les enfants se tiennent le plus près possible du bourreau, armés de longues baguettes. Dès que la tête est abattue, ils enfoncent leurs baguettes dans le cou aussi profondément que possible, ce qui fait redresser le tronc et les amuse beaucoup. »

Le récit de pareilles horreurs fait frémir ; aussi nous empresserons-nous de raconter la fin de cette terrible insurrection. Au milieu de l'année 1864, les musulmans de Hing-y-fou, fatigués de la lutte, résolurent

de se soumettre au vice-roi Lao-Tsong-Kouang, qui venait de remplacer le vice-roi Pan-To. A peine Lao-Tsong-Kouang avait-il reçu les sceaux, c'est-à-dire pris en main le pouvoir, qu'un chef mahométan, nommé Ma-Tching, homme intelligent et éclairé, envoya, à la neuvième lune, deux députés dans la capitale, pour faire des démarches auprès de Mgr Faurie, et prier Sa Grandeur de servir de médiateur auprès du nouveau vice-roi. Mgr Faurie répondit tout d'abord que les révoltés devaient s'adresser au vice-roi Lao et au Foutay de la province Tchang-Leang-Ky; puis, sur les instances réitérées des députés, il consentit à les présenter au vice-roi et au Foutay. Les députés déclarèrent que les révoltés étaient prêts à se soumettre; mais que craignant des représailles, ils voulaient, comme condition de leur soumission, que l'évêque, connu dans toute la province comme un homme extrêmement juste et droit, leur servît de caution, ajoutant que sa qualité d'hôte et de Français était pour eux la meilleure des garanties. Le vice-roi et le gouverneur prièrent Mgr Faurie de vouloir bien se rendre sur les lieux et de traiter l'affaire. Monseigneur, ne pouvant aller lui-même à Hing-y-fou, y envoya son pro-vicaire, M. Vielmon, qui partit le 25 novembre 1864. Il n'était plus qu'à quatre journées de Hing-y-fou, lorsque Tchang-Ting-Tchang, chef des musulmans de Sin-tching (autre parti rebelle et le plus fort), lui adressa des députés pour s'informer des conditions auxquelles on accepterait leur soumission. M. Vielmon formula par écrit ces conditions. Tchang-Ting-Tchang répondit aussitôt que tout le monde les

approuvait, et pria M. Vielmon d'entrer à Sin-Tching où il fut reçu en grand triomphe.

Après quelques jours de pourparlers, M. Vielmon, ne voulant rien conclure lui-même, expédia le notable, Y-Ting-Chang à Kouei-Yang, la métropole de la province, pour exposer de vive voix au vice-roi et au gouverneur l'état de la question. Ces deux hauts fonctionnaires approuvèrent tout, et, sur la demande de M. Vielmon, rédigèrent un édit d'amnistie. Ils choisirent ensuite quatre délégués pour régler définitivement l'affaire. Ces délégués furent très-bien accueillis.

Après trois mois de séjour à Sin-tching, M. Vielmon, voyant que la paix n'était plus troublée, partit pour Hing-y-fou, où il était attendu impatiemment, lorsqu'arrivé à moitié chemin, au pays appelé Ouan-ten défendu par treize forts construits sur de hautes montagnes, les habitants, qui depuis six ans se battaient contre les musulmans, descendirent de leurs forts pour le remercier de la paix qu'il leur apportait. Ils voulurent absolument le retenir quelques jours pour le fêter. Le surlendemain, au moment de son départ, on vint lui annoncer qu'un mandarin militaire nommé, Lien-Hong-Kouei, avait posté 2,000 hommes sur la route pour l'assassiner. M. Vielmon ne voulut pas d'abord ajouter foi à un pareil bruit, mais bientôt arriva une lettre du mandarin Lien au chef des forts, promettant une somme considérable s'il voulait lui livrer la tête du missionnaire français. Le chef des forts, loin d'accepter cette proposition, fit mettre sur pied toutes ses troupes disponibles, et se prépara à défendre courageusement son hôte. Les gens de Lien-

Hong-Kouei n'osèrent pas commencer l'attaque. Les musulmans de Sin-tching et de Hing-y-fou, informés ensuite de ce qui se passait, envoyèrent une escorte très-forte qui accompagna M. Vielmon jusqu'à Hing-y-fou. Il était temps qu'il arrivât dans cette ville pour rassurer le pays; les pauvres villages de la campagne, qui avaient arboré le drapeau impérial, apprenant le coup tenté par Lien-Hong-Kouei, et ne comptant plus sur M. Vielmon, avaient repris le drapeau blanc. A la prière de Ma-Tching, chef des musulmans de Hing-y-fou, dont nous avons parlé plus haut, M. Vielmon fit une proclamation pour rassurer le peuple. Deux jours après, musulmans chinois et indigènes, voulurent voir le missionnaire qui leur apportait la paix. L'ordre fut rétabli et n'a pas été troublé depuis. M. Vielmon passa cinq mois à Hing-y-fou, et reçut, pendant ce temps, la soumission de Tse-Hen-Tcheou. En retournant à la métropole, il fut comblé, sur la route, de félicitations et de présents. Le vice-roi et le gouverneur s'empressèrent de le remercier. Mais, en même temps, le gouverneur Tchang-Leang-Ki écrivit à Péking pour faire savoir à l'Empereur que la pacification des musulmans du Kouei-Tcheou était entièrement son œuvre, tandis que Mgr Faurie et M. Vielmon, par leurs intrigues, avaient fait tous leurs efforts pour exciter les mahométans à continuer la rébellion. Une enquête fut faite, sur la demande de la légation de France, et justice fut rendue aux missionnaires intelligents et dévoués qui avaient pu sauver des milliers d'hommes, sans qu'il en coûtât à l'empire une sapèque ou une goutte de sang.

Depuis cette époque, la meilleure harmonie a régné, dans le Kouei-Tcheou, entre les mahométans et les autres Chinois.

L'historique de l'islamisme dans les provinces centrales est dépourvu de tout intérêt. Profitant de la liberté dont jouissent les religions en Chine, les musulmans ont toujours mis leurs soins à se faire oublier tout en étant protégés par leurs coreligionnaires investis de fonctions civiles ou militaires, soit à la cour, soit dans les provinces. En maintes circonstances, des mandarins tartares ou chinois, poussés par des sentiments malveillants ont cherché à les noircir aux yeux de l'Empereur ; mais le gouvernement impérial n'a jamais accueilli ces calomnies, et quelquefois même a puni sévèrement ceux qui étaient assez audacieux pour les lui adresser.

En 1732, parut le décret impérial suivant, qui montre le tact et le jugement que le gouvernement de Péking a toujours apportés dans ces délicates questions. « Le grand juge du Ngan-Hoei, Lou-Ho-Hoey, vient de me rendre compte que les mahométans, qui sont très-nombreux en Chine, ont un calendrier différent du nôtre, qu'ils portent un bonnet blanc, qu'ils ont des temples dans lesquels ils adorent un génie inconnu, qu'ils observent de temps à autre un jeûne rigoureux, en un mot qu'ils violent nos coutumes, et qu'on doit les obliger à suivre les mœurs et les usages des autres habitants de l'empire.

« J'ai examiné avec soin ce rapport et voici ma décision. Les mahométans qui sont en Chine, depuis très-longtemps, sont devenus enfants du pays et membres de la

grande famille chinoise, comme tous mes autres sujets. Je n'ai pas entendu dire que, depuis mon dernier décret, ils aient donné sujet à des plaintes de la part des autorités locales; j'ai même remarqué qu'ils se présentent de plus en plus nombreux aux examens littéraires, je ne puis donc que les féliciter. Parmi eux se trouvent plusieurs hauts dignitaires. Autrefois, Ma-Tsing-Leang, Ma-Hiong, etc., ont rendu de grands services à l'Etat. Aujourd'hui, Ha-Yuen-Seng, Ma-Ho-Mou, et plusieurs autres, me sont dévoués et sont d'excellents serviteurs. Leur religion, comme je l'ai déjà dit dans un décret précédent, est la religion de leurs ancêtres, et si elle diffère des autres religions, c'est une question de pays et de mœurs parfaitement comprise par celui qui l'a fondée. Chacun est libre de professer la religion qui lui plaît, pourvu qu'elle ne soit pas contraire aux lois de l'empire. Le Ngan-tcha-sze Lou-Ho-Hoey, en m'adressant ces insinuations absurdes contre les mahométans, s'est rendu coupable d'un délit prévu par le Ta-tsin-lu-ly (code pénal). Il devra donc être dégradé et jugé conformément à la loi.

« Quinzième jour de la cinquième lune de la huitième année Yong-Tching. »

Peu de temps après la publication de ce décret, la population de la ville de Heng-tcheou-fou, dans le Hou-Nan, ayant, à propos d'un procès, détruit les mosquées et pillé quelques familles mahométanes, malgré les efforts des autorités locales, l'Empereur punit sévèrement les coupables, et frappa la ville d'une très-forte contribution.

L'histoire des mahométans dans les autres provinces de la Chine est l'histoire des habitants de chaque province; nous n'en parlerons donc pas; nous dirons seulement que, depuis la dynastie des Yuen, un grand nombre d'entre eux ont rempli des fonctions très-élevées, soit dans la capitale, soit dans les provinces. Plusieurs ont été ministres, membres du Nuei-ko, du Kiun-ky-tchou, généraux, vice-rois ou gouverneurs de province. Parmi les noms les plus connus, nous citerons ceux de Sai-Tien-Tche, ministre de Houpilie et gouverneur du Yun-Nan, ainsi que ses cinq enfants, Nasruddin, Hassan, Hussein, Chan-Son-Ding ou Móly, et Ma-Sou-Hou, qui tous ont exercé de hautes charges dans l'empire; ceux de Alaeddin, Djefai, Saadi, Mahmour Yelvadj, Abdouraman, Djabai-Honodto, Tche-La-Timour, Ismaël, si habile dans l'art de construire des catapultes; Djamalading, fameux astronome; Ma-Pe-Tien, directeur du tribunal des mathématiques; Ma-Pe-Luy, Ma-Ho-Tsai, Machouk-Mahorna, etc., tous ces noms sont mentionnés par l'histoire, comme ceux d'hommes d'un vrai mérite et de fidèles serviteurs. Mais s'il y a eu des mahométans qui ont rendu de grands services à la Chine et ont été récompensés, il en est également qui ont profité du pouvoir qu'on leur avait confié pour se mal conduire, et qui ont été punis sévèrement. En 1282, un mahométan devenu ministre des finances, et connu sous le nom d'Ahama, ou Achmer, ayant par ses malversations mécontenté la cour aussi bien que le peuple, et ayant fait condamner injustement à mort le gouverneur du Kiang-Nan, Tsoui-Yu, un officier de la cour nommé

Ouang-Tchou, profita de l'absence de l'Empereur Honpilie, qui avait laissé le gouvernement de la cour à Ahama, pour assassiner ce dernier en le tuant d'un coup de massue, en présence des troupes assemblées. L'Empereur, furieux, condamna à mort Ouang-Tchou, qui fut exécuté; puis, ayant appris toute la vérité, il fit déterrer le corps d'Ahama; on lui coupa la tête, qui fut exposée en public; on donna son corps à manger aux chiens, et on fit mourir son fils et toute sa famille, dont on confisqua les biens qui étaient immenses. Plus de deux cents mandarins, qui étaient ses créatures, furent cassés, et sept cents personnes environ, impliquées dans cette affaire, furent punies. En l'an 1315, dans la province du Kiang-Si, un mahométan, nommé Gemaleddin, qui gouvernait la province, aigrit tellement le peuple par ses exactions, qu'un parti de mécontents se souleva sous la direction d'un notable nommé Tsai-Ou-Kieou, qui, après être parvenu à surprendre la ville de Ning-hao-hien, fut battu par les troupes impériales, fait prisonnier et décapité. — Gemaleddin fut dégradé et marqué au visage d'un fer chaud, comme voleur public.

HISTORIQUE DE L'ISLAMISME

DANS LE TURKESTAN

Il ne nous reste plus, pour terminer l'historique de l'islamisme en Chine, qu'à faire le résumé des événements dont le Turkestan-Oriental, cette contrée essentiellement musulmane, et que le gouvernement impérial continue de regarder comme une portion de l'Empire, a été le théâtre depuis sa conversion au mahométisme jusqu'à nos jours.

Avant la dernière insurrection du Kan-Sou, le gouvernement des Ta-Tsing possédait, au nord et au sud des monts Célestes (1) (Tien-chan), un vaste territoire,

(1) Les monts Célestes, appelés par les Chinois Tien-chan, par les Mongols, Tengkiri, et quelquefois Alak, forment une chaîne de montagnes qui commence à l'extrémité septentrionale du Belour-Tag ou Bolor-Tag, par le 40° de latitude nord, et qui court de l'ouest à l'est, en s'étendant aussi entre la Dzoungarie, au nord, la province de Kan-Sou, à l'est, et le Turkestan-Oriental, au sud. Presque parallèlement aux Tien-chan, les monts Nan-chan ou Kouen-lun séparent le Thibet du désert de Gobi, se divisant en deux rameaux dont l'un descend à l'est, à travers le Koukounor et le Sze-Tchuen, sous le nom de Siue-

de plus de 900,000 milles carrés, divisé en deux parties, Lou ou circuits, nommés : Tien-Chan-Pe-Lou, circuit au nord des Tien-chan, et Tien-Chan-Nan-Lou, circuit au sud des Tien-chan. Le Tien-Chan-Pe-Lou est désigné également par le nom de Zoungarie, de même que le Tien-Chan-Nan-Lou est appelé par les Chinois Sin-Kiang (nouvelle frontière), par les Européens, Turkestan (pays turc) oriental ou chinois. Au temps de sa conquête par les Arabes, il était connu sous le nom de

ling (monts Neigeux) et se relie aux Yun-ling (monts Nuageux). L'autre rameau se dirige au nord, sous le nom de Ki-lien-chan, ou Alachan, traverse le Kan-Sou, le Chen-Si, et rejoint les monts Yn-chan (monts d'Argent). Entre le Tien-chan et les monts Kouen-lun, est situé le désert de Gobi ou Kobi, autrement Chamo, immense steppe, consistant en hauts plateaux qui s'étendent sur une longueur de plus de 3,300 kilomètres et sur une largeur de 730.

A l'extrémité nord-ouest de la Mandchourie, au-dessus de l'embouchure de l'Amour, par le 56° de latitude nord, commence la grande chaîne des monts Altai, ou Kin-chan — (monts d'Or) — qui s'étend jusqu'au 49° 1/2 de latitude, et dont la longueur est d'environ 2,500 milles. Les monts Ou-loug-tag s'en détachent, séparant la Sibérie d'avec l'Empire chinois et le Turkestan.

Les monts Tsong-ling, autrement Belour-tag, partent de l'Hindou-Kouch, vers le 30° latitude nord, et joignent, vers le 48° latitude nord, l'Ouloug-tag. Ils séparent le Turkestan indépendant du Turkestan chinois, et s'étendent au sud-ouest de la Dzoungarie, qu'ils séparent également du Badakchan. Ils peuvent être considérés comme un point d'union entre les Tien-chan et les Kouen-lun.

La chaîne de l'Himalaya (Séjour de la Neige), la plus haute du globe, s'étend de 25° à 35° latitude nord et de 72° à 95° longitude est, sur les limites de l'Hindoustan et du Thibet, depuis le fleuve Kachgar, à l'ouest, jusqu'aux frontières de la Chine, à l'est, sur une longueur de 2,500 kilomètres.

Kichic-Boukhara (Petite-Boukharie), et sous celui de Mongolistan, pays mongol, lorsqu'il faisait partie de l'empire de Djagathaï.

Tout ce territoire formait, avant 1869, le gouvernement militaire d'Ili, administré par un Tsiang-kiun mandchou, dont la résidence fixe était à Hoey-yuen-tching, autrement Gouldja, Khouldja ou Koura.

La plus grande partie de la Zoungarie appartient maintenant à la Russie, et Gouldja est une ville de garnison russe, reliée par le télégraphe à Saint-Pétersbourg. Quant au Turkestan chinois, il fait partie actuellement des Etats de l'émir Mohamed-Yakoub-Khan, souverain du territoire de Kachgar et Yarkand, dont l'indépendance a été reconnue par la Russie, l'Angleterre et la Turquie. Les Etats de ce nouveau monarque s'étendent, à l'ouest, jusqu'aux Tsong-ling; à l'est, jusqu'au Kan-Sou, dont ils occupent une partie; au sud, jusqu'au Thibet, et, au nord, jusqu'aux possessions russes et chinoises.

Ils comprennent tout le bassin de la rivière Tarim et se prolongent, à l'est et à l'ouest, entre les chaînes parallèles des Tien-chan et des Kouen-lun.

Toute cette région présente l'aspect d'une vaste plaine ondulée, s'élevant insensiblement vers l'est avec une hauteur moyenne de 3,000 à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont la surface est couverte par un immense désert de sable et de sel, au milieu duquel sont semées çà et là, sur les bords des rivières qui forment la rivière Tarim (1), des oasis, habitées par de petits

(1) La rivière Tarim prend sa source dans les Tsong-ling ou Belour-tag et se divise en quatre branches qui prennent les

groupes de population que séparent des portions plus ou moins étendues de désert.

noms des villes qu'elles arrosent, à savoir : Yarkand, Kachgar Aksou et Khoten. Après avoir couru à l'est, elle reçoit plusieurs affluents du nord et du sud, et va se perdre dans les lagunes nommées Lob-nor. Son principal affluent est le Kan-dou, qui, après avoir arrosé une vallée parallèle à celle du Lob-nor, traverse le lac Bostang-nor. « Le capitaine Kourapatkine, qui a suivi dernièrement le cours du Kachgar-daria jusqu'à Aksou, en passant par Maral-bachi (496 kilomètres), dit que, jusqu'à 70 kilomètres de Kachgar, la terre est cultivée. Dans les trois grands villages de Faizebad, Hanarik et Artouch, on fabrique une espèce de toile très-solide, appelée « matta. » On y voit de petites filatures qui occupent trois à quatre ouvriers. La Kachgarie exporte annuellement un million de roubles de cette toile. Le Kachgar-daria est bordé, des deux côtés, de véritables forêts de peupliers qui atteignent une hauteur de plus de 4 mètres. Ces forêts qui s'étendent jusqu'à 200 kilomètres et finissent à 60 kilomètres au-delà de Maral-bachi, sont assez épaisses; on ne voit plus à 40 pas. On trouve aussi une espèce de tamaris, du sel très-fort, en grande quantité, à fleur de terre et jusque dans la sève des arbres. Maral-bachi est une forteresse très-importante, au point de vue stratégique ; elle commande la route de Kachgar, celles de Yarkand, de Khoten et d'Aksou. Par ci, par là, il y a de petites oasis de culture, habitées par six ou sept individus au plus. Ces habitations sont installées à cause du service postal, qui fonctionne très-rapidement et avec beaucoup de régularité. L'oasis d'Aksou est des plus fertiles. M. Kourapatkine arriva à Kourla, le 10 janvier 1877, en traversant toujours, à partir des rives du Kachgar-daria, un désert pierreux et sablonneux, à l'exception des oasis d'Aksou, de Bai, de Saïram et de Koutcha. Il poussa jusqu'à Harachar, à 450 kilomètres d'Aksou. De Kourla jusqu'au Lob-nor, il y a 416 kilomètres. » (*Voyage du capitaine Kourapatkine en Kachgarie;* rapport de M. de Ujfalvy à la Société de géographie de Paris, 23 mai 1877.)

La plaine que parcourt le Tarim a environ 200 milles de largeur, sur 900 milles de longueur. Les terrains situés sur ses bords ou sur ceux des canaux d'irrigation sont très-propres à la culture, mais malheureusement, à cause de la sécheresse extrême du pays, fournissent à peine le strict nécessaire à l'existence des habitants. La vallée du Tarim produit toutes espèces de grains et de fruits que l'on trouve en Europe, tels que blé, avoine, maïs, coton, lin, chanvre, tabac, luzerne, etc. Le pays est également riche en minerais, ce qui explique les efforts qu'a toujours déployés le gouvernement chinois pour conserver cette province si éloignée, si dispendieuse. Les mines d'or et les carrières de jade de Khoten sont très-connues, de même que les mines de cuivre de Khalistan, et les mines de plomb et d'argent de Cosharab. On trouve du charbon à Aksou et à Kouhna-Tourfan; à Kisili, du fer; à Khalpin, du soufre, et, au nord d'Aksou, de l'alun, du sel ammoniac et du zinc.

Les Etats de l'émir comprennent sept provinces ou gouvernements, administrés par un Dadkhouah, magistrat relevant directement de l'émir. Ces sept provinces sont, en allant du sud au nord et à l'est, celles de Khoten, avec Tcha-tchan; Yarkand, Kachgar, avec Yangi-hissar et Maral-bachi, Aksou et Ouch-tourfan, Koutche, Kourla (1), avec Harachar et Lob; enfin, Tour-

(1) Kourla est au sud-ouest d'Ouroumoutsi, à 210 kilomètres de Kouhna-tourfan. C'est une ville qui ne se trouve pas sur nos cartes, tandis que Harachar, marquée sur toutes nos cartes, n'existe pas. Harachar est un tout petit kichlac (village), avec

fan ou Kouhna-Tourfan-Vieux-Tourfan. La population de ces sept provinces est de un million et demi à deux millions d'habitants, sédentaires ou nomades.

En-dehors des Chinois, qui sont musulmans, des Tounganis et des Taranchis, les Tadjiks (1), Aryens-Oubzegs (2), Tartares et autres membres de la race touranienne, composant la population sédentaire, portent

une garnison de six ou sept hommes. L'Oasis de Kourla est assez belle, et les habitants font un peu de eommercc. (Lettre de M. Ch. de Ujfalvy à la Société de géographie de Paris, 23 mai 1877.)

(1) Deux grandes races humaines, différant entrc elles par leurs tendanees nationales, leur énergie et leur intelligence se partagent, eomme il y a 4,000 ans, les possessions de l'Asie-Centrale : ce sont les Iraniens et les Tartares turcs. — La raee iranienne ou persane, d'après Latham, s'étend au-delà des frontières de la Perse jusqu'aux steppes de la Chine-Orientale, eomprenant l'Afghanistan, le Beloutchistan, une partie du khanat de Boukhara, le Kohistan, la province de Caboul et le Caferistan. Les Tures, leur voisins, ont classé tous les Iraniens entre le Tigre et l'Amou-daria, sous le nom de Tadjiks, qui est l'ancien nom de la Perse et des Perses, ou plutôt la dénomination nationale des Parthcs, qui la communiquèrcnt aux Persans, leurs sujets. Les Chinois connaissaicnt déjà le nom de Tadjik, vers l'époquc de la naissancc de Jésus-Christ, puisque la Perse s'appelait alors ehez eux Tiaotehe. Ce n'cst que plus tard qu'on l'a ehangé cn Po-Sze, prononeiation vieicusc de Parzi.

(2) Les Ouzbegs sont d'origine turquc. Leur nom dérivc, suivant Klaproth, dcs Ouz, nommés Gouz ou Goz, par les historiens arabes. Ces Gouz sont les mêmcs que les Oueïgours, dont l'aneien nom, comme nous l'avons expliqué plus haut, était Kiu-Sze ou Kou-Szc, qui ressemble assez au nom des Gouz. Les Ouzbegs ont eonquis, dans l'Asic-Centralc, les tcrres des Sartes et entièremcnt subjugué la race tadjik.

le nom de Sartes (1), et forment une race que l'on peut dire homogène, quoique mélangée; tandis que, dans les Khanats de Boukhara et de Khokand, les habitants sont divisés très-nettement en Tadjiks d'extraction aryenne, et Tartares ou Turcs, d'extraction touranienne. Les Ouzbegs, dans le Turkestan-Oriental, constituent la majorité de la population. D'après le capitaine Kourapatkine, ce sont d'anciens Tartares, provenant d'un mélange de Tartares avec la race aborigène de sang aryen; le type se rapproche quelque peu du type iranien, à Khoten, Yarkand et Kachgar; il s'en éloigne presque complétement, à Aksou, Koutché et Kourla. Parmi la population du Sarikol, soumise par. Yakoub-Beg, en 1869, il y a des blonds à yeux bleus, comme chez les Galtchas, en assez grand nombre.

Les nomades comprennent les Kirghiz, et les Kalmouks, qui payent à l'émir le jazuya (tribut). Les Kirghiz ou Kassaks, comme ils s'appellent eux-mêmes, appartiennent tous à la race turco-tartare. Ils sont nomades, pasteurs, chasseurs et pillards. Ceux qui dépendent de l'émir de Kachgar errent au pied des monts Célestes, à l'ouest, et depuis Aratoutche jusqu'à Harachar. Ils comptent environ 12,000 tentes, et se divisent en un grand nombre de hordes, parmi lesquelles on

(1) Sart ou Sagdaga signifie négociant ou commerçant. Cette désignation paraît assez ancienne; car du temps de Gengiskhan, les Mongols appelaient *Sarthol* le patrimoine de Djagathaï qui comprenait la Grande-Boukharie et la partie occidentale ou Petite-Boukharie. Les Sartes sont les habitants primitifs du pays.

distingue les Tchong-Baghis d'Actagh, les Sayaks de Karatak et les Naymans de Sarikol et de Karacach. Aux environs d'Artosh, se trouvent quelques Kirghiz, nommés dans le pays Fourcara ou pauvres. Les Kirghiz sont musulmans, mais, en général, peu fervents (1).

Les autres nomades sont quelques tribus bouddhistes de race mongole, que les mahométans désignent sous le nom de Kalmouks (2), et qui sont mahométanes. Les frontières du désert de Gobi sont occupées par les Doulans, tribu musulmane, vivant dans des trous creusés dans le sol, et dans des huttes construites en terre glaise. On les appelle également Moquals. Au milieu des lagunes du Lob, vit une tribu ichthyophage (3), d'origine kalmouk, nommée Lob-Nortsi, dont les

(1) Il est impossible de définir les frontières des Kirghiz de l'Asie-Centrale et de eonnaître leur nombre exaet. On sait seulement qu'ils habitent le grand désert situé entre la Chine, la Sibérie, le Turkestan et la mer Caspienne. On les divise en Kassaks, proprement dits, Kara-Kalpaks (ehapeaux noirs), et Alai-Kirghiz, nom qui provient de la plaine où ils font paître leurs troupeaux. A eet ordre appartiennent les Kirghiz qui errent dans les vallées situées sur les versants du Pamir et qui ont oeeupé le territoire de Sarikol. Il existe également des Kara-Kirghiz, ou Kirghiz-Diki, Kamenin ou Sourouts des Chinois.

(2) Des hordes de Kalmouks eampent en Russie, sur les rives de la Kou-ma et eomptent environ 15,000 tentes. Dans le Turkestan-Oriental, on dit, en parlant des Kalmouks : « Donnez-leur des tissus de eoton, et aux Chinois, des paroles douees. »

(3) Le eolonel Prievalski a reneontré dernièrement, à 416 kilomètres de Kourla, au sud du Lob-nor, un kiehlae (village), appelé Teharkolek, habité par soixante-dix familles de cette tribu, de mœurs simples et paisibles.

vêtements sont fabriqués avec des écorces d'arbre.

Toute la population des Etats de l'émir est musulmane, du rit sunnite, à l'exception des Tounganis, qui sont chaféites.

La conversion de la Petite-Boukharie ou du Turkestan-Oriental à l'islamisme remonte à une époque déjà reculée.

En l'an 712, le général Couteibe-Ben-Mouslim, commandant les troupes du kalife Walid, entra dans le Khokand, franchit les Tsong-ling et pénétra jusqu'à Tourfan, sur les frontières de la Chine, obligeant tous les pays conquis à reconnaître la loi du Prophète. La mort du kalife Walid, l'ayant rappelé dans le Ma-war-Al-Nahar, la Petite-Boukharie put jouir d'un repos temporaire. Elle tomba ensuite entre les mains des Hoey-Hou-Lions, Naymans, ou Oueïgours, dont nous avons fait l'historique dans le chapitre précédent.

En l'an 1220 la Petite-Boukharie ou plutôt le Mongolistan, comme on l'appelait alors, fut annexé par Gengiskhan, et, sous le gouvernement tolérant des khans mongols, atteignit un degré de prospérité inconnu jusqu'alors. Toutes les religions purent y exercer librement leur culte, et, grâce à ce régime libéral, les villes situées sur la grande route commerciale que parcouraient les caravanes se rendant de l'Europe en Chine et de la Chine en Europe acquirent peu à peu une importance considérable.

A la mort de Gengiskhan, son vaste empire fut divisé entre ses trois fils. Le Turkestan échut à Djagathaï,

qui établit le siége de son gouvernement à Bichbalik et gouverna ses Etats avec beaucoup de sagesse et de modération. Ses enfants se partagèrent son héritage, dont la meilleure part revint à la meilleure épée. Ce fut Borak-Khan, son arrière-petit-fils, qui parvint à obtenir le Mongolistan. Il transporta sa capitale, d'abord à Almalik, ensuite à Aksou. Ce prince, après avoir guerroyé contre Abaka-Khan et Koublai-Khan, embrassa l'islamisme. Le Mongolistan redevint alors musulman.

Son fils Doua lui succéda, en 1272, et, après avoir fait sa soumission à Timour, successeur de Koublai-Khan, enleva à Kai-Don, petit-fils d'Ogotaï, le territoire de Tchabar, qui faisait partie de l'apanage de Djagathaï, et qui comprenait Kachgar, Yarkand, ainsi que toutes les villes situées au sud des monts Célestes, jusqu'à Karakhodjo, plus tout le pays au nord des monts Célestes, depuis le lac Balkach jusqu'au Tchagan-Nor, dans la Mongolie. Toghlouk-Timour, fils de Doua, remplaça son père sur le trône, transporta sa capitale à Kachgar, et fit tous ses efforts pour répandre l'islam dans ses Etats. A la fin de son règne, il envahit le Mawar-al-Nahar, et mourut en 1363, laissant la couronne à son fils Ilyas-Khodja, qui fut chassé de Samarkand par Timour-Leng (Tamerlan), prince de la famille de Djagathaï. Ilyas se réfugia dans la principauté de Kachgar et fut mis à mort, par ordre du gouverneur Camaroudin, qui s'empara alors de la principauté après avoir fait périr tous les enfants de Togklouc-Timour, à l'exception d'un seul, nommé Khizr-Khodja, que Koudadad, commandant de la ville

de Kachgar, put sauver au péril de ses jours. Camaroudin ne jouit pas longtemps du fruit de son crime; en 1382, il fut tué dans une expédition contre Timour-Leng, qui rappela Khizr-Khodja et lui rendit le trône de ses ancêtres.

Khizr-Khodja, après un règne assez court, qui fut marqué par une invasion des hordes de Timour-Leng, nomma pour son successeur son fils Mahomed-Khan, contemporain d'Oulоug-Beg et de Shah-Rouk-Khan. Mahomed-Khan se signala par son fanatisme religieux, et sut maintenir la tranquillité dans ses Etats, tandis qu'après sa mort, son fils Scher-Mahomed eut à lutter pendant plusieurs années contre son neveu Ouais-Khan, qui, après avoir ravagé le pays à la tête de ses bandes, finit par faire sa soumission, et, peu de temps après, hérita de la couronne. Ouais-Khan fut aussi mauvais souverain qu'il avait été turbulent sujet. Il passait son temps à faire de la propagande religieuse, au milieu des tribus kalmouks. L'anarchie ne tarda pas à régner dans toutes les provinces. L'émir Koudadad, qui avait été nommé gouverneur de la principauté de Kachgar, fatigué de ce désordre, invita Ouloug-Beg, fils de Timour-Leng, qui régnait à Samarkand, à venir prendre possession du pays; Ouloug-Beg s'empressa d'envoyer une armée. Ouais-Khan, sortant alors de sa torpeur habituelle, marcha contre elle à la tête de ses hordes, et fut tué dans la première rencontre. Ouloug-Beg, maître de la contrée, mit des garnisons dans toutes les places fortes et plaça sur le trône Eshen-Bogha, fils de Ouais-Khan, et dont le frère Younous fut envoyé à Hérat pour faire son

éducation. Trois ans s'étaient à peine écoulés, qu'une révolte dirigée par Sayid-Ali, fils de Koudadad, éclata à Kachgar. Les garnisons de cette place, de celles de Tourfan et d'Aksou, furent massacrées et Sayid-Ali fit hommage de sa conquête à Eshen-Bogha, qui le nomma son premier ministre. En 1455, Abou-Saïd-Mirza, qui avait remplacé Ouloug-Beg, voulant venger le massacre de ses troupes, envoya une armée avec Younous, auquel il donna le titre de khan des Mongols. Sayid-Ali défit cette armée, et Younous se retira auprès de son puissant protecteur, qui, après la mort d'Eshen-Bogha, parvint, par son influence, à le faire accepter par les Mongols. Younous, mal conseillé, se créa tant d'ennemis, qu'après trois ans de règne, il fut obligé d'abdiquer en faveur de son frère Ahmad, autrement Islaya. Il conserva toutefois le gouvernement des principautés de Tachkend et de Kachgar, qui lui fut enlevé quelque temps après par Scherbani, sultan des Ouzbegs. Ahmad, ayant appris cette nouvelle, marcha contre Scherbani, mais fut repoussé et revint mourir à Aksou. Ababeker, fils de Sayid-Ali, profita de cette occasion pour se rendre indépendant dans la principauté de Kachgar qui lui fut enlevée, en 1515, par Sultan-Saïd, fils d'Ahmad, peu de temps avant la mort de son père. Sultan-Saïd se rendit ensuite à Aksou, où il partagea le trône avec son frère Mansour, à qui il donna le gouvernement de tout le pays depuis Aksou jusqu'à Hami.

Quant à lui, il transporta sa capitale à Yarkand. Sultan-Saïd fut le dernier khan mongol qui exerça une autorité réelle sur cette vaste contrée. En 1533, fatigué

des incursions des Thibétains, il leur déclara la guerre, envahit leur pays à la tête d'une forte armée; mais fut obligé de s'arrêter à cause des froids extrêmes qu'il trouva dans les montagnes, tomba malade et succomba l'année suivante, en traversant le col de Kara-Coroum.

Son fils aîné, Rashid, le remplaça, et, après avoir choisi Kachgar pour sa capitale, s'allia aux Ouzbegs, et réunit sous son sceptre tout le pays s'étendant depuis les Tsong-ling jusqu'à Tourfan, à l'est. En 1538, Rashid reçut la visite d'un prêtre célèbre de Samarkand, nommé Maulana-Khodja-Kasani (notre révérend Seigneur de Kasan), plus connu sous le nom de Makdouni-al-Asim (le très-grand maître), qui fut accueilli à Kachgar avec les marques d'un véritable respect, et à qui la piété des fidèles fit don de propriétés considérables, pour l'engager à rester à Kachgar. Makdouni épousa une jeune fille du pays, et retourna, en 1540, à Samarkand, laissant à Kachgar ses deux fils Khodja-Kalan et Khodja-Isahc; qui, parvenus à l'âge adulte, se trouvèrent, par suite de leur influence, chefs de deux factions rivales les Karataghouls (montagnards noirs), que soutenaient les Yarkandais et les Karataghs, à l'ouest, et les Actaghouls (montagnards blancs), représentés par les Kachgariens et les Actaghs, au nord. Les deux factions ne tardèrent pas à en venir aux mains. Le khodja Hidayatoulla, nommé également Hazzat-Afac, ayant été battu et expatrié, appela à son aide le Galdan ou chef des Eleuths, qui profita de ces dissensions pour étendre son autorité sur tout le pays dont

l'administration générale fut confiée à Hidayatoulla. Le gouvernement des principautés fut donné à des khodjas placés sous la direction d'officiers éleuths. Cet état de choses dura jusqu'à la conquête de la Zoungarie, en 1760 (1), par le gouvernement chinois qui annexa tout

(1) En 1688, le Galdan chef des Eleuths, qui étaient divisés en aile droite et aile gauche (Zoungar), ayant, à la suite d'une dissension entre les chefs des Kalkas, envahi leur territoire et les ayant chassés à l'extrémité du désert de Gobi, les Kalkas se soumirent à l'Empereur Kang-Hi, qui conseilla au Galdan Pojectou-Han de faire la paix avec ses nouveaux vassaux. Le Galdan, obéissant aveuglément au grand-lama qui exerçait sur lui la plus fâcheuse influence, refusa d'obtempérer aux injonctions de l'Empereur Kang-Hi et ne craignit pas d'engager la lutte avec la Chine. Après une bataille qui fut livrée à 80 lieues de Péking, et qui resta indécise, une convention fut conclue par laquelle le Galdan s'engageait à laisser les Kalkas tranquilles, mais en 1695, il viola sa promesse et en 1696, une nouvelle expédition fut dirigée contre ses états. Il mourut empoisonné peu de temps après, en 1697, et toutes ses hordes se soumirent à la Chine. Sur les ruines du pouvoir du Galdan des Eleuths, s'éleva celui d'Arabdan, khan des Zoungars, qui s'étaient séparés des Eleuths et s'étaient transportés plus au sud. Arabdan parvint peu à peu à subjuguer toute la région montagneuse à l'ouest du Kan-Sou. Il chassa les Tourgouths de leurs possessions et les obligea de se retirer sur les bords du Volga. Kang-Hi expulsa les Dzoungars du Koukounor, mais, tant qu'Arabdan vécut, ne put pénétrer dans la Zoungarie proprement dite. Après la mort d'Arabdan, en 1720, le trône fut disputé par plusieurs compétiteurs, et fut partagé par deux usurpateurs Amoursana et Taouatsie, qui tombèrent à leur tour victimes de leurs intrigues. Amoursana implora l'assistance du gouvernement de Péking, et, avec l'aide d'une armée chinoise, s'empara de la couronne. Une fois nommé Khan, il refusa de se reconnaître vassal de l'Empereur Kien-Long, et battit successivement deux armées chinoises ; mais il fut défait dans

le Mongolistan ou Turkestan-Oriental, comme faisant partie des Etats du Galdan. Ibrahim-Beg fut le dernier khodja, gouverneur général du Turkestan au nom du Galdan.

Le gouvernement chinois forma alors de ce vaste territoire une sorte de province ou gouvernement militaire, nommé gouvernement de l'Ili, et comprenant le Tien-chan-nan-lou et le Tien-chan-pe-lou. Dans le

une troisième bataille, et s'enfuit à Tobolsk, où il mourut en 1754. Le territoire d'Arabdan, après avoir été ravagé par les armées chinoises, fut annexé à l'empire.

Dans un ouvrage chinois intitulé *Yu-kouan-tche-lo*, nous avons trouvé quelques renseignements assez intéressants sur ces tribus nomades. Parmi les tribus Kassaks, dit l'auteur Tsu-Ky-Yu, un certain nombre d'entre elles suivaient la religion de Mahomet; telles que les Ortous, les Tsou-Tsou-Ou-Sze et les Ou-Sze ou Gou-Sze. Ces deux dernières tribus occupaient le pays à l'ouest de l'Ili. Les Ortous habitaient au nord-ouest. Après la défaite d'Amoursana, celui-ci se refugia chez les Ortous, dont il poussa le chef Opoulan à attaquer les impériaux. Les Ortous, ayant été défaits, se soumirent; les deux autres tribus en firent autant en 1758. Les Ortous étaient nomades, les deux autres tribus habitaient des villes. Il y avait une autre tribu kassak musulmane qui vivait de pillage, et que l'on appelait Kassaks du nord. Les Boulouts, Bourouts ou Kara-Kirghiz se divisaient en tribus de l'ouest et tribus de l'est. Celles de l'est, au nombre de cinq, habitaient au nord des Tien-chan et au sud-ouest des Dzoungars. Elles étaient nomades. Pendant la guerre des Dzoungars, elles se transportèrent du côté d'Andidjan (Khokand), où elles se tinrent cachées jusqu'après la défaite des Dzoungars. Elles revinrent alors et se soumirent à la Chine, en 1799. Les tribus de l'ouest étaient au nombre de quinze, et habitaient à l'ouest des Tsong-ling. Elles se soumirent en 1760. Elles étaient également musulmanes et nomades. Leurs mœurs ressemblaient à celles des Kassaks.

Tien-chan-nan-lou ou Sin-Kiang (nouvelle frontière), furent enclavées les huit villes mahométanes de Yarkand, Kachgar, Aksou, Khoten, Harachar, Koutche, Ouch (y compris Sarin et Pai), et, Yangi-hissar. Le Tien-chan-pe-lou fut partagé en trois commanderies : celles d'Ili, à l'ouest, de Tarbagatai, au nord, et de Kour-kara-ou-sou à l'est. Le gouvernement de tous les circuits fut confié à un tsiang-kiun (général mandchou) résidant à Hoey-yueu-tching ou Gouldja, et ayant sous ses ordres deux conseillers pour prendre connaissance des affaires civiles, et trente-quatre résidents ou Ambans, répandus dans les deux circuits. Le nombre de ses troupes fut fixé à 60,000 hommes, dispersés dans les principales villes. Son contrôle s'étendait également sur les troupes stationnées dans les trois départements situés à l'ouest dans le Kan-Sou. Quant à l'administration intérieure du pays, elle fut laissée à des chefs indigènes musulmans, sous la surveillance des officiers mandchoux ou chinois.

Le khodjas expatriés trouvèrent un asile dans le khanat de Khokand, où, depuis cette époque, ils passèrent leur temps à intriguer et à conspirer contre le gouvernement chinois. Ils allèrent jusqu'à faire appel au fanatisme religieux des petits potentats de l'Asie Centrale, qui, divisés entre eux par des rivalités et des jalousies sans fin, se contentèrent de faire des souhaits pour leur cause; un seul Ahmad, schah des Afghans, envoya à Péking un ambassadeur pour plaider en leur faveur et n'obtint qu'une réponse dédaigneuse. D'un autre côté, toutes les révoltes que les khodjas fomen-

tèrent dans le Turkestan-Oriental échouèrent par leur faute. Quatre fois, pendant ce siècle, ils purent soulever le peuple de Yarkand, Kachgar et Khoten, et, chaque fois, leur coreligionnaires, dégoûtés de leurs vices et fatigués de leur joug tyrannique, les abandonnèrent à leur malheureux sort. L'un d'eux Yehangir, en 1825, fut fait prisonnier et coupé en morceaux, par ordre de l'Empereur Tao-Kouang. La tentative, en 1859, du khodja Wali-Khan ne réussit pas davantage, par suite des excès qu'il commit pendant les quelques mois qu'il eut le pouvoir en main. C'est ce même khodja qui fit couper la tête à cet infortuné voyageur Adolphe Schlagentweit, dont la mort fut une perte pour la science. Le souvenir de son despotisme et de ses cruautés porta un coup fatal à l'influence des khodjas, que l'établissement des Russes au nord des monts Célestes acheva de ruiner complétement. Aussi, quand, quelques années plus tard le khodja Bouzourg-Khan demanda à Alim-Koul, régent du Khokand, la permission de quitter son armée, pour se rendre à Kachgar, où il était appelé par les populations, Alim-Koul lui prêta simplement un de ses officiers et le khodja ne put raccoler que soixante hommes de bonne volonté qui voulurent s'associer à sa fortune. Il faut dire aussi qu'Alim-Koul était trop occupé dans ce moment avec les Russes devant Tachkend, pour pouvoir prendre une part plus directe aux événements du Turkestan-Oriental, qu'il suivait cependant avec le plus grand intérêt depuis le commencement de l'insurrection du Kan-Sou.

A la fin de 1862, lorsque les Tounganis, unis aux insur-

gés du Chensi et du Kan-Sou eurent battu l'armée impériale, près de Tara-ou-sou, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une pénétra dans le Tien-chan-nan-lou, tandis que l'autre gagnait le Tien-chan-pé-lou. Toutes les places fortes gardées par des garnisons Chinoises tombèrent successivement dans leurs mains, à l'exception de Yarkand, Kachgar et Yangi-hissar. Alors, comme il n'y avait pas d'unité dans le mouvement, plusieurs petits Etats se formèrent. Tout le territoire situé au nord et à l'est d'Harachar passa sous la domination d'un vieux khodja d'Ouroumoutsi, nommé Daoud-Kalifa. A Khoten, les habitants nommèrent roi ou padischah un prêtre qui avait fait le pèlerinage à la Mecque, l'hadji Habiboulla. La partie située à l'ouest d'Harachar, jusqu'à Kachgar, échut à un autre prêtre, nommé Rachidoudin, dont la famille, établie depuis plusieurs siècles à Kou-tche, avait acquis une très-grande influence dans le pays, comme gardienne d'un temple élevé dans un des faubourgs de la ville en l'honneur d'un martyr de la foi des premiers temps de l'islamisme. Rachidoudin prit le titre de roi du Turkestan, fixa sa résidence à Aksou, et mit à la tête des principales villes des membres de sa famille, entre autres Ala-Khodja, qui fut envoyé à Hoey-yuen (Gouldja).

Pendant ce temps, le mandarin chinois commandant des troupes à Yarkand, ayant appris les progrès de la révolte, s'était renfermé, comme ceux de Kachgar et de Yangi-hissar dans le yangishar (1) ou citadelle située

(1) *Yangishar* ou *yangi-corghan* veut dire vieux fort; on appelait ainsi des citadelles que le gouvernement chinois avait fait

près de la ville, et se disposait à désarmer les Tounganis sous ses ordres, quand ceux-ci, se doutant de ce projet le prévinrent en surprenant pendant la nuit les soldats chinois, dont plus de deux mille furent tués avant que les autres aient pu leur porter secours. Les Tounganis ouvrirent ensuite les portes de la citadelle, et, se ruant dans la ville, massacrèrent tous les malheureux résidents chinois, marchands, cultivateurs ou artisans, qu'ils rencontrèrent dans les rues ou dans leur maison. Les femmes et les enfants devinrent également la proie des fanatiques assassins. Après ce carnage, les notables de la ville se réunirent et offrirent la royauté à un prêtre, nommé Abdurrahmann, qui choisit pour premier ministre Nyaz-Beg, ex-gouverneur du district.

Nyaz-Beg s'empressa d'organiser, avec les Tounganis et la milice locale, une certaine force qui fut chargée du maintien de l'ordre, et dont une partie fut employée de suite au siége du yangishar, occupé par le restant de la garnison chinoise. Celle-ci résista énergiquement; trois mois s'étaient déjà écoulés que les assiégeants n'avaient pu réussir à entamer la forteresse et avaient éprouvé d'énormes pertes. Une seule sortie des assiégés leur avait coûté plus de 800 hommes. Abdurrhamann demanda des secours à Rachidoudin, qui envoya

construire, après la révolte de Yehangir, en-dehors des villes de Kachgar, Yangi-hissar, Yarkand et Khoten, et dans lesquelles les troupes, chinoises étaient baraquées. Ces citadelles étaient assez fortes, entourées d'un double fossé et approvisionnées pour plusieurs mois. Les officiers, ainsi que les soldats et toutes leurs familles, étaient obligés de les habiter.

une véritable armée. Le siége continua alors avec une nouvelle vigueur, durant trois mois consécutifs ; enfin une brèche de 12 mètres fut pratiquée par la mine dans la muraille d'enceinte. Les Chinois, sommés de se rendre, préférèrent mourir jusqu'au dernier, et, quand les musulmans montèrent à l'assaut, mirent le feu à leurs poudrières et s'ensevelirent sous les décombres. Après la prise du yangishar, le commandant en chef des troupes du khodja d'Aksou voulut faire valoir les droits de Rachidoudin à la possession du pays ; mais les notables de Yarkand refusèrent d'admettre ces prétentions, et, après de nombreuses discussions, il fut décidé qu'Abdurrhamann, avec Nyaz-Beg, continuerait à gouverner la ville et les environs, mais qu'en même temps, un khodja, nommé Bourha-Noudin, occuperait, avec les Tounganis et les troupes d'Aksou, la forteresse extérieure.

Pendant ce temps, les musulmans de Kachgar, suivant l'exemple de leurs coreligionnaires de Yarkand, avaient, avec l'aide des Kirghiz, commandés par Sadik-Beg, et des Tounganis faisant partie de la garnison de la place, massacré tous les Chinois de la ville et obligé la garnison Chinoise à se réfugier dans le yangishar, qui fut assiégé par les Kirghiz et les Tounganis, dirigés par Coutloug-Beg, remplissant les fonctions de bey avant le commencement de l'insurrection. Le siége durait depuis plusieurs mois, quand arriva à Kachgar le khodja Bourzoug-Khan avec une petite troupe sous les ordres de Koch begi-Yakoub-Beg.

Le khodja Bourzoug-Khan se trouvait dans le camp

d'Alim-Koul, régent du Khokand, au nom de Sultan-Khan, qu'il avait mis sur le trône, après avoir renversé Khoudayar-Khan, quand un émissaire de Sadik-Beg, chef des Kirghiz, vint l'inviter à se rendre, le plus tôt possible, à Kachgar, où il était attendu avec impatience par la population. Bourzoug-Khan communiqua cette nouvelle à Alim-Koul, qui l'encouragea à profiter de la circonstance, et lui prêta un de ses meilleurs lieutenants, Mahomed-Yakoub-Beg, en l'autorisant à emmener avec lui les partisans qu'il pourrait trouver dans le khanat. Au mois de novembre 1864, Bourzoug quitta Tachkend avec une troupe de soixante-six hommes, commandés par Yakoub-Beg, qui prit le nom de Baourbachi, ou chef des braves. Ce Yakoub était un Ouzbeg de Pizkat, près Tachkend, qui, de batcha, danseur public, était parvenu par suite de services rendus contre les Russes, sous les gouvernements de Mallah-Khan, Khoudayar-Khan et Alim-Koul, à obtenir le titre de kochbegi ou seigneur d'un comté. A son arrivée à Kachgar, le khodja Bourzoug fut reçu avec enthousiasme par le peuple qui était las des excès des Kirghiz, et Abdurrhamann, ainsi que Coutloug-Sey lui prêtèrent serment d'obéissance. Son premier acte fut de charger Yakoub-Beg de rétablir l'ordre dans la ville et d'organiser une petite armée avec les résidents, khokandais et afghans, établis dans le pays. — Yakoub enrôla tous les aventuriers qu'il put trouver, et, quand ils furent un peu disciplinés, les conduisit contre la forteresse de Kachgar, qui avait résisté jusqu'alors à toutes les attaques de Sadik et de Coutloug-Seg. Ayant

pris la direction des opérations, il ne tarda pas à se brouiller avec Sadik-Beg, et ses troupes en vinrent aux mains avec les Kirghiz qui furent complétement battus. A la suite de cet échec, Sadik se tint tranquille, et le siége continua. Quelques temps après, le roi Rachidoudin réclama la possession de Kachgar, et s'avança avec une armée pour faire valoir ses prétentions. Défait à Khan-Aric, par Yakoub, il se réfugia dans la forteresse de Yarkand. Yakoub le poursuivit; mais, surpris par les Touganis de Kachgar et les Koucharis, il fut obligé, à son tour, de battre en retraite. Sur sa route, il prit après quarante jours de siége, la place de Yangi-hissar, défendue par une garnison de 2,000 Chinois, qui périrent presque tous, soit pendant le siége, soit après la capture de la place; 200 hommes qui embrassèrent l'islamisme furent seuls épargnés. Yakoub envoya un messager à Alim-Koul, pour lui annoncer cette victoire et lui offrir neuf vierges chinoises, prisonnières de guerre. A son arrivée à Tachkend, cet envoyé apprit la mort d'Alim-Koul, qui avait été tué dans un engagement, ainsi que la prise de Tachkend par les Russes; les neuf vierges furent partagées entre Mirza-Ahmad et Bey-Mohammed, qui gouvernaient le khanat.

Yakoub-Beg revint ensuite avec son armée devant la forteresse de Kachgar, dont il poussa le siége vivement, — et parvint à s'en rendre maître, au commencement de l'automne de 1865, grâce à la trahison d'un mandarin, nommé Ko, qui promit de lui livrer le fort et de se faire mahométan, à la condition que sa vie, ainsi que celle des membres de sa famille et de ses partisans, seraient res-

pectées. Le commandant de la forteresse, informé de ce complot réunit dans son palais la plupart de ses officiers, complices du mandarin Ko, et, quand ils furent en sa présence, après leur avoir reproché leur infâme conduite, secouant les cendres de sa pipe, mit le feu à une traînée de poudre aboutissant aux poudrières, et se fit sauter avec toute sa famille.

Yakoub, en apprenant cette nouvelle, ordonna l'assaut au cri d'Allah! Akbar et ses troupes escaladèrent la muraille d'enceinte. Le mandarin Ko, avec sa famille, et environ 3,000 hommes de troupes et leurs femmes furent épargnés. Tout le restant de la garnison fut massacré, et, pendant sept jours, les soldats Andidjans pillèrent les maisons des victimes.

Yakoub-Beg, l'ordre une fois rétabli, fit construire une mosquée à la place du temple bouddhique, et un nouveau palais sur le même emplacement qu'occupait celui du gouverneur chinois.

Il donna en même temps de grandes fêtes pour célébrer cette victoire, ainsi que son mariage avec la fille du mandarin Ko, à qui il conserva le commandement des troupes chinoises qui furent incorporées dans l'armée de Bourzoug-Khan.

Après quelques jours de repos, Yakoub tourna ses armes contre Yarkand. Ayant appris que la plupart des troupes de Rachidoudin étaient rentrées à Aksou, il commença par couper les communications entre les deux villes, et, arrivant à marches forcées devant la forteresse de Yarkand, la força à capituler après un mois de siége. Ses défenseurs furent enrôlés parmi ses troupes et trans-

portés à Kachgar, où il revint en triomphateur. Pendant ce temps, le khodja Bourzoug-Khan, plongé dans une vie de débauches de plus en plus honteuses, et tombé dans un véritable état d'abrutissement, était devenu l'objet du mépris de toutes les populations. Yakoub-Beg, qui, depuis son arrivée, gouvernait le pays en son nom, résolut de prendre définitivement en main le pouvoir. Il le déposa, et, après l'avoir renfermé dans un couvent, pendant quelques mois, l'exila du pays, en lui conseillant de se rendre à la Mecque, pour expier ses fautes. Bourzoug retourna à Khokand et vit aujourd'hui dans la retraite la plus absolue à Khenahè à quelques lieues de Khokand.

Yakoub prit alors le titre d'Atalik-Ghazi (tuteur des champions de la foi) que lui donna l'émir de Boukhara considéré comme le chef de l'islamisme dans l'Asie-Centrale; et, pour montrer qu'il en était digne, fit restaurer tous les mausolées et monastères qui avaient été négligés ou abandonnés sous le gouvernement des Chinois. Parmi les mausolées, il fit reconstruire sur de plus vastes dimensions ceux qui avaient été élevés dans les faubourgs de Kachgar en l'honneur de Hazrat-Afac, de Bibi-Mirham, de Sultan-Satoc et de Boughra-khan; il fit bâtir, en même temps, un grand nombre d'établissements religieux, tels que mosquées, colléges, hôpitaux, etc.

Il inaugura ensuite son règne par un acte d'énergie qui fit comprendre à tous ses sujets qu'ils avaient trouvé un vrai maître, bien décidé à briser tous les obstacles qui se présenteraient devant lui. Quand le khodja Bourzoug partit de Khokand pour se rendre à Kachgar,

il fut accompagné par d'autres khodjas de sa famille, parmi lesquels se trouvaient Echan-Khan ; Wale-Khan, Kichik-Khan, etc., qui, jusqu'à la déposition de Bourzoug, prêtèrent loyalement leur concours à Yakoub-Beg, mais qui crurent devoir protester contre l'exil de leur parent et de leur roi. Yakoub-Beg chercha d'abord à les apaiser et les combla même de faveurs ; puis, ayant appris que deux d'entre eux, Kichick-Khan et Wale-Khan, cherchaient à exciter l'armée contre lui, il les fit arrêter, juger par un conseil de guerre, et décapiter.

L'exécution des deux khodjas fit trembler tous les mécontents, et, à partir de ce jour, personne n'osa affronter le terrible émir, dont la volonté de fer était tempérée, en même temps, par une grande douceur de caractère.

Les voyageurs européens qui ont visité Kachgar, et qui ont vu de près Yakoub-Beg, s'accordent à dire que, physiquement et moralement, l'émir, qui est âgé de cinquante-cinq à cinquante-huit ans, est un homme remarquable. « Atalik-Ghazi, raconte le chirurgien-major Bellew, qui l'a vu en 1873-74, n'a pas de traits d'une distinction particulière et ne serait pas remarqué dans une foule. Les contours extérieurs du visage décèlent le type tartare, mais les aspérités sont tellement adoucies et arrondies, que l'on reconnaît de suite le mélange du sang ouzbeg. La face large, pleine, unie, exprime plus de passion que de dignité. Le front est large, haut et sans trace de rides; il ressort tout à son avantage sous un turban blanc enroulé avec art autour du sommet de la tête; mais il perd beaucoup, par suite du vaste développement des joues qui se trouvent diminuées également par les

dimensions du nez. Cette partie du visage serait regardée chez tout autre, comme massive et forte; tandis qu'ici, elle est courte, aplanie et manquant de largeur et de proéminence. La bouche est grande et fine; les lèvres sont épaisses charnues et fermes; leur expression habituelle est la sévérité. De temps à autre, dans la conversation, la lèvre supérieure est contractée par un sourire des plus agréables, qui disparaît presque aussitôt pour faire place à une gravité étudiée. Les yeux sont bien fendus et brillent sous des sourcils touffus et arqués, mais n'ont pas de douceur. Le regard lent, fixe, ne se mêlant jamais au sourire fugitif des lèvres, exprime, en général, la préoccupation et la mélancolie. Les traits dans leur ensemble indiquent de la réserve et une gravité qui n'est pas naturelle. Le maintien est distingué quoique peu attirant. La même étiquette, le même cérémonial ont été observés dans les cinq audiences que nous avons obtenues de Sa Hautesse, durant notre séjour dans ses Etats. Nous avons pu juger, par la simplicité étudiée et par le silence qui régnait autour de nous, du caractère de la stricte discipline maintenue par cet homme remarquable. Nulle part, on ne trouve le moindre signe de confiance et d'affection; partout règnent la crainte, la défiance et l'égoïsme. Il n'existe pas de système gouvernemental reconnu; la volonté du despote est la loi. Les membres de sa famille, aussi bien que tous ses sujets, pensent, parlent et agissent avec la conviction que chaque minute qui s'écoule peut les plonger dans quelque calamité. Leur vie est toute de résignation et de servilité.

« L'homme qui a créé et qui contrôle cet état de société,

si la dixième partie de ce qu'on dit de ses actes et de son tempérament est vraie, ne jouit de l'affection et de la confiance de personne. Nul n'oserait lui découvrir ses sentiments. La loyauté qui lui est manifestée est le résultat de la crainte et non de la bonne volonté ; quant aux hommages qu'il exige, ils sont mêlés à des sentiments de jalousie qui apparaissent dans les circonstances les plus ordinaires. Il ne croit personne et n'est cru de personne. Discrétion absolue, unie à une volonté impérieuse dont nul ne peut prévoir le caprice, tels sont les principes de son gouvernement qui, quels que soient leurs mérites, ont aussi leurs inconvénients dont le premier est la méfiance de ses propres créatures.

« Maintenant, tout en reconnaissant la sévérité extrême de son gouvernement, et laissant de côté les moyens qu'il a employés pour usurper le pouvoir, il n'en est pas moins vrai que sa fermeté est tempérée par la douceur et qu'il est parvenu à bannir les crimes de violence de ses Etats. En outre, il a soumis son peuple à une discipline qui prouve autant en faveur de sa soumission que de la majesté de l'islam, au nom duquel ce changement a été effectué par le potentat sous le joug duquel vivent plus d'un million et demi de sujets habitués, pendant plus d'un siècle, au régime comparativement tolérant des Chinois.

« Pendant les trois mois que nous avons passés à Kachgar, nous n'avons entendu parler que d'un seul meurtre, et encore l'assassin fut exécuté publiquement sur la principale place de la ville. Les vols sur les grandes routes sont inconnus, excepté sur les frontières où errent les Kirghiz nomades.

« Atalik-Ghazi possède, dans ses harems, de 300 à 400 femmes provenant de la Chine, de Constantinople, des steppes de la Mongolie et des vallées de l'Himalaya. Le moderne Napoléon des steppes tartares, comme l'appellent ses admirateurs, peut être également surnommé le Salomon de ce siècle, et s'il n'imite pas la sagesse proverbiale de cet ancien roi, il marche sur ses traces par le nombre de femmes légitimes et de concubines qu'il entretient. Lorsqu'il quitta le Khokand pour venir à Kachgar, il avait quatre femmes légitimes comme tout musulman dans une certaine aisance. Ces quatre femmes durent ensuite partager leur bonne fortune avec seize autres femmes, qu'il plut à leur seigneur et maître d'épouser, en sa qualité d'Atalik-Ghazi, sans compter toutes les concubines qu'il daigne honorer de ses faveurs et dont il gratifie ses officiers quand il en est las. »

Son mode de gouvernement est basé, dit-on, sur celui de Khokand, et il a adopté les titres et dignités que Mahomet-Ali-Khan avait empruntés, il y a un demi-siècle aux empereurs mongols.

Son armée régulière (dans le sens asiatique) est, d'après les renseignements du capitaine Kourapatkine, qui a visité les Etats de l'émir, il y a quelques mois, assez bien armée et disciplinée. Elle compte de 35 à 40.000 hommes, auxquels il faut ajouter les alliés andidjans, les insurgés du Chen-Si et du Kan-Sou, et les tribus nomades kirghiz et kalmoucks, qui sont obligées, en temps de guerre, de fournir un contingent plus ou moins considérable.

Les troupes indigènes (Jigit) qui constituent la principale force de l'armée, sont toutes montées et sont exer-

cées à combattre aussi bien à pied qu'à cheval. Leur uniforme consiste en une longue robe en peau de buffle jaune, non tannée à l'intérieur, et un large pantalon en forme de sac très-ample, décoré au bas avec de la fourrure de loutre. Le bonnet, de forme conique, également en peau de buffle est, bordé de fourrure de loutre. Les bottes sont en cuir tanné, mais non noirci. Les officiers portent sur le dos, entre les épaules, une tête de dragon en soie, de diverses couleurs, comme marque distinctive du grade.

Les armes sont le sabre et le fusil à percussion, rayé et non rayé, avec des hausses élevées. Ces armes sont fabriquées à Kachgar, d'après des modèles russes. Une partie des troupes est armée de fusils se chargeant par la culasse. Le capitaine Kourapatkine a vu au quartier général de Yakoub, à Kourla, plus de 4,000 hommes ainsi armés, et il a rencontré, en revenant, un grand nombre de convois se rendant au quartier général et chargés d'armes de la même espèce. Il est probable que, dans quelque temps, il n'y aura pas d'autres fusils dans l'armée.

L'infanterie proprement dite est composée de Chinois et de Tounganis, qui portent un uniforme à peu près semblable à celui des troupes chinoises et qui manœuvrent comme elles. Les Chinois sont, la plupart, d'anciens soldats qui ont dû embrasser l'islamisme, ou des insurgés du Chen-Si et du Kan-Sou que l'on a enrôlés. Ils sont sous les ordres du mandarin Ko, dont nous avons parlé plus haut. Le capitaine Kourapatkine dit qu'il y avait dernièrement à Koulma-tourfan, 10.000 Tounganis mal armés et mal vêtus. « Ces troupes, ajoute-t-il, sont, en général, mécontentes, ne recevant ni solde, ni habillement, ni

vivres. Il y a beaucoup de déserteurs; il faut d'ailleurs ajouter que l'esprit qui règne dans l'armée chinoise est aussi mauvais. »

L'artillerie a été formée, en grande partie, avec des Afghans et des Pandjaubs, qui sont d'excellents canonniers. Les canons sont de deux sortes; à âme lisse ou rayés; quelques-uns sont de construction européenne, rayés et se chargeant par la culasse. Le capitaine Kourapatkine en a vu huit à Kourla, plus vingt autres fabriqués à Kachgar, également rayés. Les attelages, sont assez bons. L'uniforme de l'artillerie est tout en drap rouge, jusqu'à la coiffure, également de forme conique, comme celle des troupes indigènes.

Les Andidjans auxiliaires portent de longues bottes de cavalerie, enveloppées de feutre, qui sont cachées sous deux ou trois pantalons en soie ou en coton, très-amples et serrés à la ceinture. Ces pantalons sont recouverts par plusieurs longues robes dont le nombre varie de deux à six, en cotonnade ou en soie de Khokand, de diverses couleurs très-voyantes. Les manches, extrêmement longues et larges à la partie supérieure, sont serrées au poignet. Une ceinture en soie est enroulée autour de la taille sur la robe. Sur cette ceinture est passé un ceinturon portant le sabre et différentes petites boîtes ou sachets pour la poudre, les balles, les capsules, le tabac, le briquet, etc. Cet accoutrement se termine par un large turban blanc, enroulé autour de la tête. Les armes sont le sabre et le long fusil, qui est porté en bandoulière.

La plupart des voyageurs s'accordent à dire que toute cette armée, quoique supérieure à celle des autres petits

potentats de l'Asie-Centrale, n'a qu'une valeur très-relative. Elle peut résister à une armée chinoise, mais serait incapable de tenir devant un certain nombre de troupes européennes.

Yakoub-Beg, après avoir consolidé son autorité par l'acte énergique dont nous avons parlé plus haut, résolut de s'emparer des petits Etats, gouvernés par les roitelets qui avaient refusé de le reconnaître pour souverain. Il commença par Khoten, où régnait, comme padischah, l'hadji Habiboulla. Il l'invita à un rendez-vous pour conférer avec lui sur des affaires d'intérêt commun. Habiboulla se rendit sans défiance au lieu désigné, fut saisi au milieu d'une grande fête donnée en son honneur, et jeté en prison. Après cet acte déloyal, Yakoub marcha sur Khoten, s'empara de la ville qui résista faiblement et passa au fil de l'épée 3,000 Tounganis, qui faisaient partie de la garnison. En 1869, Yakoub se rendit maître successivement de Koutche, Aksou, Ouroumoutsi, Kouhna-tourfan, etc. Il se disposait à attaquer Ala-Khodja dans Gouldja, quand il apprit que les Russes construisaient un fort sur la rivière Marin, à quelques journées de marche de Kachgar. Il revint aussitôt à Artosch, où il reçut la visite du capitaine Reinthal, aide-de-camp du gouverneur du Turkestan-Russe qui lui fit des ouvertures de la part du gouvernement de Saint-Pétersbourg.

Yakoub accueillit l'envoyé russe avec d'autant plus d'égards qu'un de ses agents, Mirza-Shadi, qu'il avait envoyé, en 1868, à Saint-Pétersbourg pour demander au kzar de reconnaître l'indépendance de son royaume, avait

été reçu plus que froidement. Le même agent se rendit, en 1869, à Calcutta, où il put achever avec lord Mayo, vice-roi des Indes anglaises, les négociations qui avaient été commencées à Kachgar par M. Robert Shaw, lors du voyage privé qu'il fit en 1868. Mirza-Shadi, à son retour, en 1869, fut accompagné de sir Douglas-Forsyth, qui, après quelques mois de séjour à Kachgar, par suite des instructions qu'il avait reçues de lord Mayo, dut quitter brusquement la cour de l'émir, sans avoir atteint le but pour lequel il était venu.

Yakoub, froissé de ce procédé, fit partir, avec sir Douglas-Forsyth, Ahrar-Khan-Tora, pour demander à lord Mayo des explications au sujet de ce brusque départ, qui pour lui, était incompréhensible, après l'accueil qu'il avait fait à l'envoyé de la Grande-Bretagne. Sur ces entrefaites, arrivèrent à Kachgar, l'aide-de-camp du gouverneur du Turkestan-Russe, et, peu de temps après, le baron Kaulbars qui, au nom de l'empereur de toutes les Russies, conclut, avec Yakoub un traité de commerce. Yakoub éprouva dans ce moment une très-grande déception. Au moment où il croyait compter sur l'amitié de la Russie, il apprit, au commencement de 1871, que les troupes du kzar s'étaient emparées de Khouldja et de la principauté d'Ili, en alléguant les incursions continuelles des Kirghiz sur les possessions russes. Avec sa sagacité habituelle, Yakoub comprit qu'en présence du terrible colosse qui avait déjà absorbé la plus grande partie de l'Asie-Centrale, la prudence lui faisait un devoir d'accepter sans protester ce premier coup porté à sa fortune jusqu'alors grandissante. Du reste, pour le calmer,

en 1872, le traité de commerce signé par le baron Kaulbars fut ratifié par le kzar, et, ce qu'il désirait par-dessus tout, l'indépendance de ses Etats reconnue. Ahrar-Khan revint peu de temps après de Calcutta, très-satisfait de sa mission. Yakoub, en novembre 1872, envoya alors dans l'Inde Sayid-Yakoub-Khan, qui avait, en même temps, ordre de se rendre en Turquie auprès du sultan. Sayid-Yakoub-Khan remplit sa double mission avec le plus grand succès. La nouvelle de la renaissance ou du retour à la vie de l'islam dans le Turkestan-Oriental fut accueillie avec enthousiasme par les mahométans sunnites de Constantinople, et le gouvernement ottoman combla de distinctions et de présents l'envoyé d'Atalik-Ghazi, le nouveau champion de l'islam, que l'on regardait comme le chef futur des musulmans de l'Asie-Centrale et l'allié naturel de la Turquie contre les ennemis du croissant. Le sultan lui conféra le titre de commandeur des croyants, Emir-al-mouminin, que portait autrefois le kalife de Bagdad. Sayid-Yakoub-Khan réussit également à Calcutta. L'indépendance de son maître fut reconnue par le gouvernement de la Grande-Bretagne, et quand il repartit pour Kachgar, au commencement de l'automne 1873, il était accompagné de sir Douglas-Forsyth, qui, le 2 février 1874, signa un traité commercial contenant les clauses suivantes :

Traité entre le Gouvernement britannique et S. A. l'Emir Mahomed-Yakoub-Khan, souverain du territoire de Kachgar et Yarkand, ses héritiers et successeurs, exécuté d'une part par Thomas Douglas-Forsyth, C. B., en vertu des pleins pouvoirs conférés par S. Exc. le très-honorable Thomas-George

Baring, baron Northbrook de Stratton, etc., etc.; et, d'autre part, par Sayid-Mahomed-Khan-Toorah, membre de première classe de l'ordre du Medjidié, etc., en vertu de pleins pouvoirs conférés par Son Altesse.

Considérant qu'il est désirable de confirmer et de fortifier la bonne entente existant à présent entre les hautes parties contractantes et d'encourager les relations commerciales entre leurs sujets respectifs, les articles suivants ont été acceptés :

Article premier. — Les hautes parties contractantes s'engagent à ce que les sujets de chacune d'elles auront pleine liberté d'entrer, de demeurer, de faire le commerce et de passer avec leurs marchandises et biens dans toutes les parties du territoire de l'autre partie contractante, et jouiront dans ces territoires de tous les priviléges et avantages par rapport au commerce, à la protection ou autrement, qui sont ou pourront être accordés aux sujets de ces territoires ou aux sujets ou citoyens de la nation la plus favorisée.

Art. 2. — Les négociants de toute nationalité auront pleine liberté de passer du territoire d'une des parties contractantes dans le territoire de l'autre, avec leurs marchandises et leurs biens, à toute époque et par tous les chemins qui leur conviendront ; ni l'une, ni l'autre des parties contractantes ne restreindra cette liberté de transit, à moins de raisons politiques urgentes, qu'elle communiquera préalablement à l'autre ; ces restrictions seront retirées aussitôt que les motifs qui les auraient causés auront cessé d'exister.

Art. 3. — Les sujets britanniques européens entrant sur le territoire de Son Altesse l'Emir pour faire le commerce ou pour d'autres motifs, doivent être munis de passeports attestant leur nationalité. S'ils ne sont point munis de passeports il ne bénéficieront pas du traité.

Art. 4. — Le gouvernement britannique s'engage à ne prélever aucun droit d'importation sur les marchandises transportées du territoire de Son Altesse l'Emir dans les Indes anglaises, par les routes traversant les cols Himalayens, au

midi du territoire de Son Altesse. Son Altesse pourra prélever, sur les marchandises importées de l'Inde dans son territoire, un droit maximum de 2 1/2 % *ad valorem*. Les marchandises importées dans ces conditions sur les territoires des deux parties contractantes pourront être vendues librement en gros ou en détail et transportées d'un point à un autre de ces territoires, en restant, toutefois, sujettes aux taxes et redevances municipales et aux règlements d'accise qui concernent le genre de marchandises en question.

Art 5. — Les ballots de marchandises arrivant de l'Inde dans le territoire de Son Altesse l'Emir ne seront point ouverts avant leur arrivée à destination. S'il s'élève des disputes au sujet de la valeur de ces marchandises, l'officier des douanes, ou tout autre employé agissant au nom de Son Altesse l'Emir, aura le droit de demander un quarantième des marchandises en place du payement des tarifs. Si l'employé en question ne croit pas devoir se servir de ce droit, ou si la nature des marchandises n'admet point cette division, la discussion, sera référée à deux personnes compétentes nommées l'une par l'employé susdit, et l'autre par le négociant, et la valeur de la marchandise sera ainsi établie. Si les deux personnes ainsi nommées diffèrent d'opinion, elles choisiront elles-mêmes, un arbitre dont la décision sera finale et les droits seront prélevés d'après la valeur ainsi établie.

Art. 6. — Le gouvernement britannique aura le droit de nommer un représentant à la cour de Son Altesse l'Emir et d'envoyer des agents commerciaux dans toutes les villes ou localités convenables à cet effet, dans les possessions de Son Altesse. Ces agents seront subordonnés au représentant britannique à la cour de Son Altesse. Son Altesse l'Emir pourra nommer un représentant auprès du vice-roi et gouverneur général des Indes, et placer des agents commerciaux dans toutes les localités des Indes anglaises jugées convenables à cet effet. Les représentants auront droit au rang et aux priviléges accordés aux ambassadeurs par les lois internatio-

nales, et les agents auront droit aux privilèges des consuls de la nation la plus favorisée.

Art. 7. — Les sujets britanniques auront le droit d'acheter, de vendre ou de louer des terrains, des maisons ou des dépôts pour marchandises dans le territoire de Son Altesse l'Emir, et les maisons, dépôts ou autres lieux appartenant à des sujets britanniques ne seront envahis, et on n'y fera pas de perquisitions sans le consentement du propriétaire, excepté avec l'approbation du représentant ou agent britannique et en présence d'une personne députée par lui.

Art. 8. — On s'est arrêté aux arrangements suivants pour les jugements des procès et des crimes dans les territoires de Son Altesse l'Emir, qui concernent les sujets britanniques :

a) Les procès civils, dans lesquels les deux parties sont des sujets britanniques, et les cas criminels, dans lesquels l'accusateur et l'accusé sont tous deux des sujets britanniques, ou dans lesquels l'accusé est un sujet britannique européen, mentionné à l'article 3 de ce traité, seront jugés par le représentant britannique ou l'un de ses agents, en présence d'un agent nommé par Son Altesse l'Emir.

b) Les procès civils, dans lesquels l'une des parties est un sujet de Son Altesse l'Emir et l'autre partie un sujet britannique, seront jugés par les cours de Son Altesse, en présence du représentant britannique ou de l'un de ses agents, ou d'une personne nommée à cet effet par le représentant ou agent susdit.

c) Les procès criminels, dans lesquels l'accusateur ou l'accusé est un sujet de son Altesse l'Emir, seront (à l'exception des cas ci-dessus mentionnés) jugés par les cours de Son Altesse en présence du représentant britannique ou de l'un de ses agents, ou d'une personne nommée par le représentant britannique ou par l'un de ses agents.

d) Excepté dans les cas mentionnés ci-dessus, les cas civils et criminels dans lesquels l'une des parties est un sujet britannique, et l'autre le sujet d'une nationalité étrangère,

seront jugés dans les cours de Son Altesse, si l'une ou l'autre des parties est un mahométan; si ni l'une ni l'autre des parties n'est un mahométan, l'affaire peut, du consentement des parties, être jugée par le représentant britannique ou par l'un de ses agents ; en l'absence de ce consentement, par les cours de Son Altesse.

e) Dans tous les procès jugés par les cours de Son Altesse l'Emir, et qui concernent un sujet britannique, il sera permis, au représentant britannique, s'il croit que justice n'a point été faite, de faire des représentations à Son Altesse l'Emir, qui pourra faire juger de nouveau l'affaire par quelque autre cour, en présence du représentant britannique ou de l'un de ses agents, ou d'une personne nommée à cet effet par le représentant ou agent susdit.

Art. 9. — Les droits et les priviléges dont jouissent par ce traité les sujets britanniques dans les territoires de Son Altesse l'Emir, s'étendent aux sujets de tous les princes et Etats de l'Inde en alliance avec Sa Majesté la Reine; et si l'on désire faire des stipulations concernant ce traité ou d'autres matières, au sujet d'un de ses princes ou Etats, lesdites stipulations seront faites par l'intermédiaire du gouvernement britannique.

Art. 10. — Tous les *affidavit* et autres documents légaux faits ou déposés dans n'importe quelle cour établie dans les possessions de l'une ou l'autre des hautes parties contractantes, ou dans la cour des commissaires à Ladak, peuvent être prouvés par un exemplaire visé, scellé du sceau de la Cour à laquelle appartient le document primitif. Dans le cas où la Cour ne posséderait point de sceau, il doit être signé par le juge ou par l'un des juges de ladite Cour.

Art. 11. — En cas de décès d'un sujet britannique dans le territoire de Son Altesse l'Emir, ses possessions mobilières et immobilières situées dans le territoire susdit seront placées à la disposition de son héritier, exécuteur testamentaire, administrateur, ou autre représentant, ou, en l'absence du

représentant susdit, le représentant du gouvernement britannique dans les territoires susdits le remplacera. La personne qui remplira les fonctions susdites payera les dettes de la personne décédée, et gardera le solde (s'il existe) pour être distribué entre qui de droit. Les stipulations précédentes, *mutatis mutandis*, s'appliqueront en cas de décès des sujets de Son Altesse l'Emir dans l'Inde britannique.

Art. 12. — Si un sujet britannique résidant dans le territoire de Son Altesse l'Emir ne peut payer ses dettes, ou s'il ne peut payer une dette dans un temps raisonnable après en avoir reçu l'ordre d'une cour de justice, les créanciers seront payés par la saisie de ses biens et propriétés, mais le représentant britannique ne refusera point ses bons offices, si la chose est nécessaire, pour s'assurer si le débiteur insolvable n'a point laissé aux Indes des biens qui pourraient servir à satisfaire lesdits créanciers. Les stipulations amicales de cet article seront observées par rapport aux sujets de Son Altesse, qui font le commerce dans l'Inde sous la protection des lois.

Ce traité ayant été exécuté ce jour en double et confirmé par Son Altesse l'Emir, un exemplaire sera laissé à présent aux mains de Son Altesse, et l'autre, après confirmation par le vice-roi et gouverneur général des Indes, sera délivré à Son Altesse avant douze mois, en échange de l'exemplaire à présent aux mains de Son Altesse.

DÉPÊCHE DE M. FORSYTH, AU SUJET DES RELATIONS COMMERCIALES AVEC LA KACHGARIE.

En vous envoyant le traité de commerce qui vient d'être conclu avec son Altesse l'Emir de Kachgar et de Yarkand, je désire faire quelques remarques sur les perspectives commerciales entre l'Inde et le Turkestan-Oriental. Les opinions, à ce sujet, diffèrent beaucoup : les uns croient que les habitants de ce pays sont très-inférieurs à l'Indou dans l'échelle des peuples civilisés, et que les difficultés du passage des Hima-

layas empêcheront toujours un commerce étendu : les autres se jettent dans l'extrême opposé, et encouragent les manufacturiers anglais à croire que la conclusion du traité est seule nécessaire pour leur permettre d'embarquer des chargements entiers destinés aux marchés de Kachgar et de Yarkand.

La vérité est entre les deux extrêmes, et, tandis que ceux qui déprécient l'importance du trafic n'ont probablement que des connaissances insuffisantes sur cette matière, de l'autre côté, les expéditeurs enthousiastes s'éviteraient des mécomptes, si, avant d'envoyer leurs marchandises, ils pesaient attentivement les faits suivants :

Tout Anglais qui visite le territoire de l'Emir est immédiatement frappé par la grande aisance qui règne parmi les habitants, et le degré de civilisation qu'ils ont atteint, vu leur manque complet de relations avec l'Europe. C'est une race industrieuse, paisible, très-intelligente d'ordinaire et fort énergique, qui apprécierait et adopterait rapidement tous les avantages offerts par la science européenne.

Les marchandises russes et anglaises sont très-recherchées, et quoiqu'il y ait des préjugés religieux contre des vêtements portant des empreintes d'animaux, on n'a pas à lutter contre ces difficultés de castes qu'on trouve encore aujourd'hui dans l'Inde.

La population est moins nombreuse que nous n'avions eu lieu de croire, et les bras manquent aux nombreux terrains qu'on pourrait cultiver et arroser au moyen des canaux et des cours d'eau qui existent en abondance. En fait, les magnifiques moissons qu'on récolte dès à présent nourriraient bien plus d'habitants qu'il n'en existe : la volaille et les moutons abondent ; il y a toutefois un peu moins de vaches. Les troubles qui ont eu lieu pendant les dernières années ont naturellement beaucoup contribué au faible chiffre de la population, comme on peut le voir par le nombre exagéré des femmes par rapport à celui des hommes. Ce fait sera un obstacle à un développement rapide du commerce sur une

grande échelle, mais c'est un mal auquel quelques années de paix et de tranquillité appliqueront bientôt un remède efficace. Déjà la population des villes de Yarkand et de Kachgar augmente beaucoup, et partout où nous avons voyagé nous avons vu des signes de prospérité. Les bazars sont remplis, le commerce est actif; de tous côtés on bâtit des maisons, et, à ce qu'on dit, le nombre des indigènes diminue. Sur tous ces points je puis parler avec confiance.

Le temps et la paix sont seuls nécessaires pour produire une demande considérable d'objets de nécessité et de luxe.

Le grand obstacle actuel est le manque d'un système monétaire convenable, de sorte qu'à présent il est nécessaire d'effectuer toutes les transactions commerciales plus ou moins par voie d'échanges. L'Emir a l'intention d'introduire des monnaies d'argent. Jusqu'à l'accomplissement de cette réforme, les négociants devront se contenter de poudre d'or, de feutres, de châles, de laines, de chums, de tapis, etc., en échange de leurs marchandises européennes. Si on expédiait des quantités considérables de marchandises du côté anglais, on risquerait de trouver le marché déjà complétement occupé par des expéditions russes, et nos négociants pourraient avoir des difficultés à trouver des chargements qu'ils pussent vendre à des prix rémunérateurs dans les marchés indiens.

L'état actuel de la route des Himalayas forme un autre obstacle. A présent, on n'emploie comme bêtes de somme que les mules et les poneys, et, quoiqu'on ait rendu la route par Kullov et le Bara-Lacha praticable pour les chameaux, il est très-douteux que les chameaux indiens puissent supporter le froid intense des hauts Himalayas au nord de Ladak.

La route de mules et de poneys, entre Leh et Yarkand, passe, pendant plusieurs marches, à travers une région inhospitalière où l'on ne peut trouver ni de l'herbe ni du grain; et il serait nécessaire, pour les négociants, de transporter les provisions avec eux ou d'en faire des dépôts à des intervalles convenables.

Du côté yarkandais, on peut surmonter cet obstacle avec plus de succès. On peut trouver des quantités indéfinies de chameaux bactriens à deux bosses, dont on fait l'élevage dans le district de Kogyar. Ces animaux s'adaptent parfaitement à la traversée des hautes plaines désertes du Karakoroum, et si M. Johnson est parvenu à trouver une route praticable toute l'année le long du Shyok, il n'y a pas de raison pour que des chameaux chargés ne fassent pas le trajet jusqu'à Leh. Ils s'y sont déjà rendus avec facilité par la route plus détournée du Changchemno.

Les poneys yarkandais sont très-supérieurs à tous les autres animaux de même espèce, et les difficultés de la route par les montagnes seront immédiatement réduites par l'ouverture du col de Kogyar. Un passage bas et facile sera ainsi substitué aux cols élevés et difficiles de Suget et de Sanger, et le voyage sera raccourci de trois jours.

Ce n'est que lorsque tous les renseignements nécessaires pour former une opinion définitive auront été recueillis, qu'on pourra discuter utilement la question de la meilleure route de transit. Pourtant, on peut être certain d'avance que la route de Kogyar, entre Aktagh et Yarkand, sera adoptée, et, s'il en est ainsi, des mules venant des plaines du Punjab peuvent, sans grand risque, faire le voyage de Yarkand. L'année dernière, quelques-uns de ces animaux sont venus par le col de Suget jusqu'à Shahidulla, ou jusque dans le voisinage de cette localité, de sorte qu'ils auraient certainement pu traverser le col plus facile de Kogyar et seraient ainsi arrivés dans les plaines de Yarkand.

En ce qui concerne les poneys de Ladak et du Kachmir, considérés comme moyen de transport, le nombre de ces animaux est tout à fait insuffisant pour les besoins actuels du commerce, et comme ils est peu probable que ce nombre augmente beaucoup, c'est du côté kachgarien que doivent venir, à mon avis, les moyens de transport.

On suppose encore que la concurrence russe sera un obs-

tacle pour notre commerce. Sans doute, les marchandises russes ont obtenu la place principale dans les bazars du Turkestan-Oriental, et la route entre Kachgar et le territoire russe n'offre aucune des grandes difficultés qu'on rencontre sur la route de Ladak. Mais il est, à ce que je crois, de fait que les marchandises anglaises peuvent être transportées à meilleur marché à travers l'Inde et par les défilés du Karakoroum qu'à travers la Russie, jusqu'à Kachgar,

On vend ici des marchandises anglaises sous des étiquettes russes, ce qui montre que nos produits sont déjà, d'une façon quelconque, parvenus jusqu'ici. Les étoffes d'indienne russe se vendent ici en grande quantité ; mais, en comparant les prix, je trouve que les indiennes anglaises de qualité supérieure peuvent se vendre à un prix beaucoup moins élevé et laisser encore au négociant une marge considérable pour les bénéfices.

A présent, les quelques négociants indiens, qui transportent ici des marchandises, ne sont point contents s'ils n'ont réalisé de 75 à 80 0/0 de bénéfice.

A moins donc que les négociants russes ne fassent les mêmes .bénéfices, il est clair que les marchandises anglaises devraient au moins pouvoir soutenir la concurrence.

Il paraîtra peut-être, à première vue, que j'ai peu de foi dans l'élasticité d'un commerce que je dois encourager par des traités et par d'autre facilités. Mais il est très-loin d'en être ainsi, quoique ce soit mon opinion que je consulte les intérêts réels de nos négociants anglais et du Turkestan-Oriental, en exposant clairement toutes les circonstances de l'affaire.

L'expérience a prouvé que ce commerce est susceptible d'extension. Quand on appela d'abord l'attention de lord Lawrence sur ce sujet, le montant annuel des exportations et des importations n'excédait pas un lac (sterl. 10,000), et le Vuzïr-Goshaon, consulté alors par le vice-roi, fut taxé d'exagération parce qu'il avait évalué l'augmentation possible à 10 lacs (sterl. 100,000).

D'après les relevés officiels publiés par le gouvernement suprême, nous trouvons qu'en cinq ans on a dépassé 15 lacs (sterl. 150,000), et, à mesure qu'on supprimera peu à peu les obstacles auxquels j'ai fait allusion, le commerce, dans cette direction, peut prendre une extension très-considérable.

Mais si les négociants anglais agissent en défiance de toutes les règles de la prudence et sans arrangements convenables, ils seront désappointés à coup sûr et en décourageront d'autres.

Je fais ces remarques parce que j'ai reçu dernièrement une lettre d'un négociant s'intitulant directeur d'une compagnie pour le commerce du Turkestan-Oriental, dans laquelle il m'informe qu'il a l'intention de quitter le Punjab, le 20 mai prochain, avec six cents charges de marchandises, d'une valeur de trois lacs de roupies, et il me prie de donner l'ordre de préparer des approvisionnements pour ses animaux sur la route de Leh à Yarkand.

Je n'ai pas à lui donner des avis, et je ne puis non plus préparer des approvisionnements pour lui personnellement, mais comme d'autres négociants pourraient être disposés à suivre son exemple, je crois qu'ils feraient bien de réfléchir sur les faits que j'ai exposés dans cette lettre. Il est sage de n'aller en avant que peu à peu et en ne fatiguant pas trop un édifice en cours de construction.

D'après ma propre expérience, le transport de trois cents charges du Punjab à Yarkand demande beaucoup de prévoyance et d'arrangements, ainsi qu'une dépense considérable, sans quoi nous aurions eu des désastres inévitables dans la traversée entre Leh et Yarkand.

Jusqu'à Leh, les difficultés d'approvisionnement sont beaucoup moindres et diminueront chaque année. J'espère qu'au bout d'un certain temps le Maharajah, d'un côté. et l'Emir, de l'autre, s'arrangeront pour faire construire des habitations à des intervalles convenables, et il est possible qu'en faisant des semis appropriés, on puisse faire pousser des arbres et

de l'herbe dans certaines parties de la route. Mais jusqu'à ce qu'on ait trouvé des facilités de ce genre, de petites aventures ont bien plus de chances de réussite, et l'établissement d'un marché à Leh hâtera probablement l'achèvement d'arrangements désirables.

Pour me rendre aux désirs des diverses chambres de commerce, je fais une collection aussi complète que possible d'échantillons et de modèles de toutes les marchandises dont on fait usage dans ce pays, et qu'on peut fabriquer avec bénéfice dans l'Inde ou en Angleterre. Les renseignements concernant les relais, etc., seront donnés dans mon rapport sur les différentes routes à travers les Himalayas. En attendant, les suggestions et faits suivants pourront être utiles.

On ne doit pas imposer à un poney ou à une mule une charge de plus de 225 livres, et on doit prendre avec soi des animaux de rechange dans la proportion de 5 pour cent. Le prix de louage d'un poney ou d'une mule du Punjab à Yarkand est de 70 roupies ou 7 livres sterling.

Les marchandises consignées d'Angleterre pour le marché yarkandais doivent former des ballots du poids d'environ 112 livres; ces paquets devront être enveloppés de peaux ou d'autres matériaux solides, afin de résister à l'humidité et aux broussailles épineuses des vallées. Il faut emporter trois assortiments de fers pour chaque animal, et il est bon d'avoir avec soi au moins un homme sachant ferrer les chevaux.

En choisissant des marchandises pour le marché yarkandais, il faudra éviter de prendre des étoffes portant des figures d'oiseaux ou d'animaux : les étoffes rayées sont préférables à celles à carreaux; on aime beaucoup les couleurs voyantes; on ne veut pas du noir, on n'apprécie pas les tweds. On demande beaucoup les indiennes et toutes les étoffes de coton, quoiqu'on fabrique à Khoten une grande quantité de tissus grossiers de coton, qui sont exportés même jusqu'à Khokand.

Toutes les marchandises doivent être de la meilleure qualité possible; on donne volontiers des prix élevés pour de

bonnes étoffes, tandis que les tissus de qualité inférieure sont peu recherchés, malgré leur bon marché.

Comme j'ai déjà parlé des foires, je citerai quelques faits qui paraissent donner la raison de l'usage étendu qu'on en fait et montrent en même temps le caractère des habitants.

Il n'y a pas beaucoup de grandes villes ou de villages dans le Turkestan-Oriental, mais les parties cultivées du pays sont couvertes de fermes et de résidences séparées ; plusieurs centaines de ces habitations forment une espèce de cercle, ou ce que, dans l'Inde, on appellerait un pergunnah.

Comme il n'y a pas de bazar de village analogue à ceux de l'Inde, on a l'habitude d'avoir des marchés hebdomadaires dans différentes parties du pergunnah. Ainsi, sur notre route, de Sanju à Kachgar, nous avons passé bien des endroits appelés Ekchumba ou Dochumba bazar, c'est-à-dire marchés du dimanche ou du lundi, et ainsi de suite. Ainsi donc, dans un rayon de 25 milles, il y a un marché dans une localité ou une autre tous les jours de la semaine ; on vend des habits, des chaussures et d'autres objets de consommation journalière. Même dans les grandes villes on consacre au marché un jour par semaine dans lequel se font tous les principaux achats. Fréquemment, lorsque j'ai eu occasion d'envoyer chercher un objet dans la ville de Kachgar, on m'a répondu qu'on ne pouvait se le procurer avant jeudi, le jour du marché. Sous ce rapport, et sous beaucoup d'autres, nous avons eu à nous féliciter de voir se renouveler ici nos souvenirs de la vieille Angleterre.

Il ne m'est point nécessaire d'insister sur l'état de sécurité et de paix que prouve cet état de choses. Lorsque les populations rurales peuvent ainsi vivre sans protection dans des fermes isolées ou de petits hameaux, on ne doit avoir que peu de crainte de voleurs ou de crimes de violence. Evidemment on n'éprouve pas ici le besoin de s'enfermer dans des villes entourées de murs, ou de bâtir des forts en vue de dissensions intestines. Quoiqu'il n'y ait point de loi dans le

pays au sujet du port d'armes. les habitants n'en portent jamais et leur présence est un signe que le porteur est un employé du gouvernement.

Les crimes de violence sont presque inconnus et les vols sont rares. L'émir a acquis une réputation de sévérité excessive, parce qu'il a mis à mort des voleurs. Il est certainement la terreur des malfaiteurs, mais on confesse qu'il est juste dans ses punitions et, comme résultat, il a supprimé à peu près complétement les attentats contre les personnes et les propriétés. La population rurale est tranquille, et, lorsqu'on laisse ainsi prospérer le travail paisible, nous pouvons justement concevoir de hautes espérances sur les progrès de la civilisation et être encouragés nous-même à aider au travail d'amélioration.

Le pays est riche, à ce qu'on dit, en mines de cuivre, de fer, de plomb et de houille ; de sorte que, avec l'aide de la science et de l'habileté européenne, on pourrait introduire l'usage des machines de tout genre, qu'on apprécierait rapidement dans un pays où les bras manquent. En outre, les habitudes des habitants sont toutes favorables au travail. Chaque individu ne prépare point sa nourriture, comme aux Indes, où cet usage fait perdre tant de temps en occupations culinaires ; mais il y a des restaurants et des boulangeries en grand nombre ; on vend dans les rues du pain et des pâtés de viande, et on trouve ainsi des repas à bon marché.

En conclusion, il y a un point sur lequel tous les négociants et voyageurs qui désirent visiter ce pays devraient être informés et dont ils feront bien de se souvenir. Les habitants du Turkestan-Oriental sont obligeants et hospitaliers à l'égard des Européens, mais ils ne se considèrent pas comme une race inférieure et ne consentiront point à être traités avec arrogance. Il sont très-polis à l'égard des Européens, mais les traitent en égaux, et toute affectation de hauteur ou d'insolence provoquerait des représailles immédiates.

On peut voir par ce rapport officiel que Yakoub-Beg s'efforçait d'être à la hauteur de la tâche qu'il avait entreprise et qu'il poursuivait avec autant d'énergie que de sagacité. Depuis la signature de ce traité, il est resté fidèle aux engagements qu'il avait contractés avec la Russie, aussi bien qu'avec l'Angleterre. Lors des opérations des Russes contre le khanat de Khiva, les Turcomans envoyèrent des agents à Boukhara, à Khokand, et Kachgar, pour demander des secours contre l'ennemi de l'islam et pour chercher des chefs en même temps que des alliés. Ces agents proposèrent à Yakoub de se mettre à la tête d'une ghazaouat, guerre sainte ; il refusa, en invoquant les conventions qui le liaient à la Russie. Il fit une réponse analogue aux Khokandais, quand ils vinrent le prier de leur prêter son fils pour diriger un mouvement contre les Russes. D'un autre côté, le traité commercial qu'il avait conclu avec les Anglais fut exécuté avec soin, et quoique les obstacles provenant de la difficulté du transport des marchandises soient immenses, les exportations de Manchester et de Birmingham ont doublé dans une saison, et, de 150,000 francs, sont montées à 300,000. « C'est bien peu, comme le disait dernièrement un journal de Londres, mais c'est un petit ruisseau qui mérite d'être conservé ; de plus, pour la population de la Kachgarie, c'est une augmentation considérable; ce qui ne s'explique pas, par exemple, c'est que le gouvernement de Sa Majesté Britannique n'ait pas encore profité de l'article 14 du traité pour nommer, à Kachgar et dans les principales villes des Etats de l'émir, des agents chargés d'étudier le pays, et de surveiller la politique russe, ainsi

que les différentes phases de la lutte entre Yakoub-Beg et le gouvernement chinois. »

Les efforts tentés depuis six ans, par l'empereur des Ta-Tsing, pour réduire à l'obéissance ce puissant rebelle et pour reconquérir le Turkestan-Oriental, semblent prodigieux quand on connaît l'inertie chinoise. Depuis 1870, le trésor impérial a dépensé plus de 600 millions de francs destinés à l'entretien de l'armée de Tso-Tsong-Tang, et n'est parvenu, comme résultat, et en compensation de tant de sacrifices, qu'à reprendre, il y a un an à peu près, avec l'aide des Russes, trois villes du Kan-Sou, au-delà de Kia-yu-men. Pendant quelque temps, on douta de ce succès inattendu, lorsque parurent, dans le Kin-pao, deux décrets impériaux dont nous avons cru devoir donner ici la traduction, pour que l'on puisse bien juger de l'importance du caractère de cette guerre dont il est difficile de prévoir encore le dénoûment, malgré la mort si regrettable de l'émir que nous venons d'apprendre, au moment où nous écrivons ces lignes. Le premier de ces décrets était ainsi conçu :

« Le 9 de la septième lune (27 août 1876) Kin-Chin, général assistant du commandant en chef des armées de l'ouest, tou-tong d'Ouroumoutsi, nous a adressé le rapport suivant :

« J'ai l'honneur de rendre compte respectueusement à Votre Majesté que les troupes impériales ont livré, près de Manas, plusieurs combats avec les rebelles qui ont été défaits, ont perdu leur camp retranché, et dont le chef a été tué, en même temps qu'un grand nombre d'entre eux ont été faits prisonniers. Le 16 de la cinquième lune,

le tsong-ling, Kong-Tsay, commandant des troupes du Sy-Yu (province de Tsing-Hai ou Koukounor), arriva à Che-lu-tien, petit village situé au pied d'une colline à 10 lieues de Manas, et, après avoir établi solidement son camp, ordonna à tous les détachements isolés de le rejoindre dans le plus bref délai. Pendant trente et un jours, il n'y eut rien de nouveau. Le 17 de la sixième lune, Kong-Tsay, après avoir pris l'avis du hie-ling, He-Tchi-He-Tou, disposa l'artillerie de manière à pouvoir couper la retraite aux rebelles. Pour bien comprendre ce qui s'est passé ensuite, il faut savoir que, vingt-deux jours auparavant, Kong-Tsay avait su par un prisonnier rebelle, nommé Ma-Ouen-Yuen, que la place de Manas n'avait plus de vivres, et que 3,000 cavaliers, commandés par un chef andidjan au turban blanc, avaient formé le projet d'attaquer les convois impériaux. Kong-Tsay, à la suite de ces informations, décida avec le hie-ling, que le 6 de la sixième lune, au milieu de la nuit, on lèverait le camp, chaque soldat prenant des vivres frais et deux pieux plus ou moins grands, pour former un retranchement. Un hien-tsong, nommé Ping, eut l'ordre de former l'arrière-garde avec la cavalerie, et, à la pointe du jour, de se mettre en marche pour protéger l'infanterie et l'artillerie qui partirent vers les 8 ou 9 heures du soir ; il faisait assez obscur ; les troupes observèrent le plus grand silence. A minuit environ, elles arrivèrent à 3 lieues de la ville de Manas, en un endroit nommé Kan-ho, où elles se retranchèrent. Quand le jour parut, les travaux étaient terminés. Les rebelles sortirent alors de la ville, et attaquèrent nos troupes. Kong-Tsay ordonna

aussitôt à un tsien-tsong et à un commandant de cavalerie de se porter à droite. Le pang-tay-kouan de l'yng, (division plus ou moins forte) et le mandarin Lou, avec la cavalerie, se portèrent à gauche. Kong-Tsay, avec les yng de Ting-Sy-Tchin et Kien-Ou, s'avança au centre. He-Ty-Te-Tou formait l'arrière-garde. Le combat ne tarda pas à s'engager; l'artillerie qui accompagnait chaque yng ouvrit un feu bien nourri, et la mêlée devint générale. On se battit très-longtemps ; enfin, le chef des insurgés fut tué d'un boulet. Cette mort décida de la victoire. Les troupes impériales poursuivirent les rebelles qui rentrèrent dans leurs ouvrages extérieurs, derrière lesquels ils continuèrent à tirer sur nos troupes et blessèrent un certain nombre d'hommes. Kong-tsay ordonna de donner l'assaut à ces ouvrages. Un Tsan-ling, commandant les troupes de Kirim (1), nommé Kouen-Tchin, un cheou-py nommé Hong-Tchao-Hien, un pa-tsong, nommé Fong-Kouey, lancèrent leurs troupes à l'assaut. Kouei-Tchin arriva le premier sur le parapet et fut tué. Les rebelles se défendirent comme des démons ; mais à la fin abandonnèrent leur retranchement, et s'enfuirent en désordre. Les troupes impériales les poursuivirent et en firent un grand carnage. L'ouvrage extérieur enlevé, un détachement fut chargé de le garder. Le 6, on se reposa. Le 7, les rebelles recommencèrent une nouvelle attaque contre notre camp, en poussant des cris épouvantables. Kong-Tsay, avec le plus grand sang-froid, prit ses dispo-

(1) La province de Kirim ou Kirin comprend tout le pays au nord-est du Ching-King, borné par la mer du Japon et le golfe de Tartarie.

sitions de combat, tout en restant derrière les retranchements. Les rebelles, pensant que les troupes impériales n'osaient en venir aux mains avec eux, se retirèrent en grand nombre, pendant que les autres faisaient reposer leurs chevaux. Kong-Tsay, qui les observait, ordonna à He-Tchi-He-Tou de prendre deux yng et de commencer l'attaque pendant que le fou-tsiang Ho-Tchin-Tsing garderait le camp. Kong-Tsay, avec deux yng (au moins 2,000 hommes par yng), fit un mouvement tournant et tomba sur les derrières des rebelles qui, se trouvant surpris, se défendirent faiblement, et ne tardèrent pas à fuir en désordre en jetant leurs armes; la cavalerie les poursuivit, et un grand nombre d'entre eux furent atteints. Un chef des rebelles, habillé de rouge, eut la tête emportée par un boulet de canon. Les fuyards parvenus à un temple, se rallièrent et refirent un mouvement offensif; deux des nôtres, Tchao-Kin-Tchan, Touan-Tche-Tsien périrent victimes de leur courage; la cavalerie acheva la déroute.

« Dans ces trois jours de combat, nous avons tué à l'ennemi un de leurs chefs du grade de yuen-chouay, nommé Ma-Sin, plus 400 soldats. Nous avons fait prisonnier le deuxième chef, Ma-Te-Ming, et quatorze autres chefs d'un rang inférieur, etc. Nous avons pris quatre petits canons portés sur les épaules, et une centaine de chevaux, étendards, etc... Nous avons eu une vingtaine de soldats blessés ou tués. Les prisonniers ont été décapités le même jour. En même temps que j'apprenais cette première victoire, je recevais une dépêche du tao-tay de Sy-Ling, nommé Lieou-Kin-Tang, commandant un corps

du Hou-Nan, par laquelle il m'imformait que, conformément à mes ordres, il s'était mis en route pour venir me rejoindre. Aussitôt qu'il sera arrivé, ainsi que le détachement de cavalerie qui se trouve à Ma-Tsiao, nous attaquerons Manas. En attendant, je prie Votre Majesté de vouloir bien nommer Kong-Tsay, hy-ming-ty-tou et He-Tchi-He-Tou, hy-ming-fou-tou-tong, etc., etc.

« Pendant que nous obtenions ce premier succès, un officier commandant un détachement de cavalerie du Kirin et du He-Long-Kiang (province de Tsi-Tsi-Har, au nord-ouest de la Mandchourie), nommé Tcha-Te-Tou-Lin-Cha-Pan, a ramené de He-tse-ouo un convoi de vivres envoyé par les Russes. Le 11 de la lune intercalaire, Lieou-Ouen-Ko, commandant la cavalerie à Tong-fan, m'a rendu compte qu'un cheou-py sous ses ordres, nommé Tou-Te-Chan, ayant dans une reconnaissance rencontré un détachement de rebelles, l'a attaqué, battu et poursuivi jusqu'à Siue-pan, au pied d'une montagne où était établi un fort camp retranché des rebelles. Le cheou-py a été tué ainsi qu'un de ses officiers. Lieou-Ouen-Ko a enlevé ensuite le camp. J'ai donné des ordres pour qu'un pareil fait ne se reproduisît plus. Je recommande la famille du cheou-py à la bienveillance de l'Empereur.

« Décret : S. E. Y-Tso-Tsong-Tang, Kin-Tchai-Ta-Chen, Ta-Hio-Sze, gouverneur général du Sin-Kiang, vice-roi du Chen-Si et du Kan-Sou ; lo-tsing-pe de 1re classe, kin-kiue-tou-oey de 1re classe, nous a adressé le rapport suivant :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que les troupes impériales, après avoir battu les rebelles dans plusieurs affaires, leur ont pris les villes de Kou-mou-ty, Ty-hoa-

tcheou (Ouroumoutsi), et plusieurs autres moins importantes. L'armée sous mes ordres, quittant ses positions, le 23 juillet dernier, est arrivée, le 3 de la sixième lune, à Kou-tching. J'avais laissé, à Pa-ly-kuen (Barkal) et dans plusieurs autres endroits choisis d'avance, de forts détachements, de manière à prévenir toute surprise de la part de l'ennemi et couvrir la retraite, au besoin. Quelques jours après, j'ai reçu un rapport du mandarin Lieou-Kin-Tang, de Sy-ling, contenant les informations suivantes. Le 6e de la sixième lune (21 juillet), j'ai campé à Tsi-mou-sa avec toute l'infanterie et la cavalerie; là, après m'être concerté avec Kin-Chin, commandant des troupes d'Ouroumoutsi, nous nous sommes mis en route en nous dirigeant à l'ouest. Le 8 de la même lune, pendant que Kin-Chin occupait la ville de Fou-kang-tching, j'ai établi mon camp à l'est de cette même ville, dans un endroit nommé Kieou-yu-kai. Là, j'ai appris que le chef des rebelles, Py-Yen-Sou, s'était transporté de Hong-miao-tse à Kou-mou-ty, où se trouvait un autre chef mahométan, et que tous deux avaient résolu de livrer bataille en profitant des renforts qui leur avaient été envoyés d'Antsy-yen (Khokand). J'ai su, en même temps, que la récolte du blé et des pois venait d'être faite et que nous trouverions dans la place des vivres en abondance. Cette dernière nouvelle m'a décidé à agir rapidement et vigoureusement, sans attendre le restant des troupes; je me suis alors porté en avant de Fou-kang, à une petite localité nommée Hi-keou-ye. La distance entre ces deux points est de 70 ly (7 lieues), que l'on parcourt au moyen d'une grande route. On entre d'abord dans une

plaine boisée et marécageuse à l'extrémité de laquelle, à 20 ly, se trouve le village de Sy-chin-eul-to-tsee, traversé par un canal desséché, mais qui pourrait donner de l'eau par le moyen du drainage, pour l'usage de la troupe. On traverse ensuite un désert de 50 ly (5 lieues) au milieu duquel on rencontre un puits nommé Kan-tsuen-po, pouvant à peine fournir de l'eau pour 100 hommes par jour. Il ne fallait pas songer à s'arrêter là. Les habitants du pays m'avertirent qu'après avoir traversé Hi-Keou-Ye, en me dirigeant au nord-ouest, nous trouverions un peu d'eau bonne à boire et en grande quantité à un endroit nommé Houang-tien, non loin de Kou-mou-ty, seulement que les rebelles avaient construit, en cet endroit, un retranchement formidable avec des abattis. Le 19 de la sixième lune, je suis parti de Fou-kang ; après avoir marché pendant 10 ly, les troupes ont creusé une espèce de canal par lequel l'eau, fut amenée jusqu'à Sy-chin-eul-to-tse, où nous avons campé à la tombée de la nuit. Le lendemain, dans le but de donner le change à l'ennemi, j'ai envoyé un fort détachement de cavalerie près du puits de Kan-tsuen-pao. Les éclaireurs des rebelles de Houang-tien sont venus reconnaître le détachement. Le 21, on s'est reposé. Le 22, à minuit, j'ai fait lever le camp et les troupes se sont dirigées secrètement et rapidement contre Houang-tien. A 4 heures du matin, à la pointe du jour, elles étaient devant le fameux retranchement. Dès que nos troupes ont été aperçues par les vedettes des rebelles, celles-ci ont donné l'alerte et le son des trompettes venant de Kou-mou-ty nous a annoncé qu'on se préparait à la défense dans la ville. J'ai

fait occuper immédiatement les hauteurs voisines, et ordonnant en même temps à Kin-Chin de suivre la route de droite, j'ai pris moi-même celle de gauche, avec toute la cavalerie sous les ordres des tchen-tay Yu-Kou-Ngen et Tao-Ting. Un général de Ming-hie, nommé Tan-Po-Soui, un tao-tin-kung, un tong-fou-tsiang, un hie-tay, nommé Kiang-Tsun, ont été chargés de former l'arrière-garde. Le ti-tou Kouang-Ouan-Pong a pris une troisième route sur la droite avec un détachement de cavalerie, suivi par un corps d'infanterie, commandé par le général Tong-Chang-Kien et le ti-tou Siao-Yuen-Ken... L'artillerie était sous les ordres des ti-tou Tan-Hoey et Tang-Ho-Hoa; enfin la réserve était formée avec les troupes du tche-fou, Lo-Tchang-Fou et du tche-tcheou Yuen-Yao, du ti-tou Tchong-Tchuen-Fa et du hie-tay Tang-Si-ko. Yu-Kou-Ngen et Kouang-Ouan-Pong ont commencé l'attaque contre la cavalerie rebelle, qui, se retirant d'abord, est revenue à la charge soutenue par de l'infanterie. Yu-Kou-Ngen et Kouang-Ouan-Pong ont fait alors, chacun de leur côté, un mouvement à droite et à gauche, pour se porter sur les derrières de l'infanterie ennemie, pendant que l'infanterie impériale, commandée par Tan-Po-Soui et Tang-Chan-Lien, l'attaquait de front. On s'est battu avec acharnement, surtout devant la redoute, et un grand nombre de rebelles ont été tués. La cavalerie ennemie, se voyant menacée d'être tournée, a battu en retraite, suivie par toute l'infanterie, et les défenseurs de la redoute ont jeté leurs armes, en se sauvant en désordre. Les fuyards, poursuivis par notre cavalerie, sont rentrés, les uns dans la ville de Kou-Mou-Ty,

les autres se sont retirés vers Hong-miao-tsee. Pendant ce temps, Kin-Chin écrasait une colonne de rebelles, qui arrivait par la route de gauche au secours de la redoute. Ce même jour, je suis revenu à Houang-tien avec toutes les troupes. Le nombre de rebelles tués dans cette affaire a été considérable, nous avons fait 21 prisonniers. Nous avons pris 23 chevaux et quelques dizaines de pavillons, fusils, lances etc. L'armée impériale a eu, de son côté, 14 hommes tués et 38 blessés. Un prisonnier m'a informé que le chef des rebelles commandant la redoute était d'abord un mahométan du Chen-Si, nommé Pe-Kien Kou, et que le commandant de la place de Kou-mou-ty se nommait Ma-Ming-Tien ; que le chef andidjan, peu de jours auparavant, craignant qu'ils n'eussent des rapports secrets avec les impériaux, les avait envoyés dans le sud, et avait mis à leur place les nommés Kouang-Tche et Kin-Tchoung, qui étaient chargés, en dernier lieu, de la défense de Kou-mou-ty avec les mahométans indigènes (Tou-Hoey). Les prisonniers nous ont dit également que les cavaliers habillés de jaune, la tête ceinte du turban, étaient des (Tchan-Hoey) mahométans (au turban) du An-tsy-Yen, et du Nan-Lou.

« Le 23 de la sixième lune (12 juillet), j'ai campé avec l'armée à l'est et au nord de la place de Kou-mou-ty. Le 24, quelques milliers de cavaliers rebelles ayant été signalés à la pointe du jour du côté de Hong-miao-tsee, j'ai fait prévenir de suite Kin-Chin ; j'ai ordonné, en même temps, aux deux commandants de la cavalerie impériale de se former en bataille au pied de la montagne et d'attendre l'ennemi. Derrière la cavalerie, était rangée

une partie de l'infanterie; j'ai ensuite donné l'ordre à deux généraux de se porter, l'un contre une redoute nommée Nan-Kouan, l'autre contre une autre redoute qui était située sur un plateau à l'ouest de la place. A un signal convenu, l'artillerie a ouvert le feu contre les deux redoutes, qui ont été enlevées avec beaucoup d'élan par les troupes impériales; les rebelles qui les occupaient se sont enfuis en désordre dans la ville. La cavalerie rebelle, qui était arrivée au galop, a été repoussée par la cavalerie impériale et poursuivie jusqu'à Ka-tsu-ho. Le chef de la cavalerie rebelle, qui portait des vêtements jaunes, a été tué; l'ennemi a perdu dans cette affaire 500 ou 600 hommes. Nous avons fait prisonniers deux rebelles (au turban) d'An-Tsy-Yen, trois du Nan-Lou et d'Aksou, quatre de Yarkand, plus un grand nombre de Tou-Hoey, mahométans indigènes. Nous avons pris aussi 35 chevaux, des canons européens, fusils, lances, pavillons. Les troupes impériales ont eu, de leur côté, 29 tués et 159 blessés. Les prisonniers, m'ont appris que le chef des An-Tsy-Yen avait ordonné au commandant du Nan-Lou, nommé Otouan, de se porter au secours de Kou-mou-ty avec toute la cavalerie du Nan-Lou. Nous avons pris le cheval d'Otouan, un magnifique animal bai, dont la selle était couverte de pierreries. Le 29, nos troupes ont investi la ville de Kou-mou-ty (Tsin-hoan-tching). L'artillerie ayant ouvert le feu contre la muraille d'enceinte, après quelques heures, deux brèches larges de 10 à 15 pieds, ont été pratiquées à l'est et au nord de la ville. Le 28, une troisième brèche a été faite dans la partie sud, et les troupes ont été lancées à l'assaut.

Tong-Tsee-Ya a pénétré le premier dans la ville par la brèche de l'est, les troupes de Kin-Chin sont entrées ensuite par la même brèche. 500 ou 600 rebelles, qui se trouvaient dans la ville ont été tués. On a épargné les vieillards, les femmes et les enfants. Après la prise de la ville, ayant appris que les habitants d'Ouroumtsi étaient saisis d'une véritable panique, je résolus d'en profiter, et, le 29, à cinq heures du matin, l'armée s'est mise en route et est arrivée dans la même journée devant la place, après avoir détruit tous les obstacles qu'elle a rencontrés. Les rebelles ne se sont pas défendus, et ont pris la fuite. La cavalerie les a poursuivis pendant 30 lieues, jusqu'à un endroit nommé Yen-che-tin. Là, on est venu m'informer que les rebelles de Tchang-ky-hien avaient abandonné la ville pendant la nuit. Quant aux villes de Manas et de Kou-tou-pe, je n'ai pu savoir si elles avaient été reprises. Ouroumtsi et Kou-mou-ty peuvent être considérées comme les portes du Sin-Kiang; elles étaient défendues par les Ke-Hoey (musulmans du Chen-Si et des Tou-Hoey (musulmans indigènes). Le chef d'An-Tsy-Yen (Yakoub-Beg) a profité de nos troubles pour s'emparer du Nan-Lou, ce qui a causé un profond chagrin à Votre Majesté, qui, dans ces derniers temps, à envoyé à ses troupes tout l'argent et les vivres dont elles avaient besoin en encourageant les divers gouverneurs des provinces à venir à notre aide. Les troupes pour témoigner leur reconnaissance à Votre Majesté, en quatre mois, sont parvenues à reprendre ces villes. Il est vrai que la campagne n'est pas terminée, le chef du An-Tsy-Yen est fort audacieux, mais j'espère

que je finirai par le réduire, et je ne serai satisfait que lorsque j'y serai parvenu. Par ce rapport succinct, j'ai voulu seulement rendre compte à Votre Majesté des succès importants que nous venons d'obtenir. Aussitôt que j'aurai reçu les rapports détaillés de Kin-Chin et de Lieou-Kin-Tang, j'adresserai à Votre Majesté la liste de tous ceux qui ont mérité des récompenses et que je recommande d'avance à sa paternelle bienveillance. »

Ces rapports, dont nous avons cru devoir donner la traduction in-extenso, à cause de l'intérêt qu'ils présentent au point de vue militaire, signalent des faits extrêmement importants, qui indiquent l'inauguration d'une politique nouvelle, ayant pour objectif le renversement, du pouvoir de Yakoub-Khan. L'envoi d'un convoi de vivres par les Russes à l'armée de Tso-Tsong-Tang, convoi escorté par de la cavalerie et de l'infanterie russes, depuis le lac Dzaizan jusqu'à Gutchen, les renforts d'hommes expédiés à Tso, en même temps que l'emprunt forcé de 50 millions fourni par les banquiers du Chen-Si, coïncidant avec le mouvement en avant de l'armée du Nord-Ouest, suivi de la reprise de trois villes situées au-delà de la passe de Kia-yu-men, expliquent clairement ce qui a dû se passer entre les Chinois et les Russes au moment où le bruit courait dans tout l'empire que les troupes de Tso s'étaient retirées, parce qu'elles n'étaient pas payées de leur solde depuis plusieurs mois, et qu'il était question d'appeler les huit bannières à la défense de la capitale. Maintenant, si l'on veut connaître la cause de ce changement de politique de la part du gouvernement de Pétersbourg, qui, jusque-là avait soutenu pres-

que ouvertement l'émir, et qui, tout en l'aidant à organiser ses forces militaires, avait fait savoir à ses ennemis que toute attaque un peu sérieuse lui serait désagréable, il ne faut point la chercher ailleurs qu'en Europe, et se rappeler qu'à cette époque, la question d'Orient était entrée dans la période de crise aigüe, d'où est sortie la guerre actuelle, dont il est difficile de prévoir les fâcheuses conséquences.

Un instant, les hommes d'Etat qui gouvernent la Russie crurent qu'il leur serait possible de faire de la Chine un empire musulman, dont le souverain, comme les khans de l'Asie-Centrale, recevrait ses instructions de Pétersbourg, et Yakoub-Khan leur avait paru destiné à réaliser une partie de ce projet colossal. Ce plan, dont on retrouve les traces dans un remarquable écrit dû à la plume d'un des plus célèbres professeurs des universités russes, fut sinon abandonné, du moins ajourné après 1870.

La Russie voulut alors recueillir, avant tout, le fruit de sa neutralité et profiter des circonstances pour réaliser le rêve que forma, il y a un siècle et demi, un de ses plus grands monarques. L'invasion de la Turquie une fois décidée, on se mit résolûment à l'œuvre, et, pendant que la diplomatie préparait les voies, on organisa les moyens d'action, tout en prenant les précautions nécessaires pour ne pas être arrêté par quelque obstacle, au dernier moment. Le cabinet de Londres, aux aguets, voulut protester et menaça même par la presse. On lui répondit par l'annexion des principaux khanats de l'Asie-Centrale. L'Angleterre comprit, et laissa faire; la Russie continua ses prépara-

tifs, et, pour ne rien laisser au hasard, se décida à la fin à sacrifier Yakoub-Khan, dont elle avait pu apprécier l'intelligence et l'énergie, mais dont elle craignait le fanatisme religieux, ainsi que l'ambition, au milieu d'une lutte avec le commandeur des croyants, le chef religieux de la plus grande partie des musulmans. Or, pour paralyser l'influence et l'action de l'émir, il suffisait de le laisser seul aux prises avec le gouvernement des Ta-Tsing, qui redoubla alors d'efforts pour écraser ce terrible rebelle, et qui, avec l'aide des Russes, parvint à reconquérir les trois villes dont nous avons parlé plus haut.

Yakoub-Khan, en apprenant cette grave nouvelle, ne se découragea pas; il s'empressa d'expédier en Angleterre un de ses meilleurs agents, Sayid-Yakoub-Khan; puis, laissant la direction des affaires à son fils aîné Beg-Kouli-Beg, rejoignit son armée à Kourla, où il reçut la visite, au commencement de cette année, du capitaine Kourapatkine, qui avait été, sans doute, envoyé par le gouvernement russe pour juger *de visu* de la situation des choses. D'après le rapport officiel de cet officier, l'émir se trouvait, à cette époque, à la tête d'une armée de 35,000 hommes, dont une partie était sous les ordres d'un de ses fils, à Tog-soun. L'avant-garde de l'armée chinoise était à Ouroumoutsi, et l'on s'attendait à des événements importants qui n'ont pas tardé à se réaliser. Au commencement de mai, Yakoub-Khan est mort à Kourla, après quelques jours de maladie, laissant la couronne au fils de Bourzoug-Khan, Hakim-Khan-Toura, qui, sur l'avis des chefs les plus influents du royaume, a cédé ses droits à Beg-Kouli-Beg. Le pre-

mier acte du nouveau souverain a été de faire transporter le corps de son père à Kachgar. Ce devoir accompli, il a ordonné l'évacuation de toutes les places trop éloignées, telles que Kouhna-Tourfan, Pidjan, etc., et, se repliant sur Harachar, a concentré la plus grande partie de son armée autour de cette place. L'armée impériale, de son côté, s'est empressée de reprendre possession des places évacuées, et, aux dernières nouvelles, marchait contre Harachar. Quoique toutes les chances paraissent être maintenant en faveur des Chinois, il est difficile encore de préjuger de l'issue de la lutte, si les mahométans restant unis sont déterminés réellement à se défendre à outrance, et surtout, si, d'après ce qu'on dit, les Russes, sur la demande de Beg-Kouli-Beg, ont prohibé toute exportation de vivres dans les provinces occupées par les troupes impériales (1).

Quoi qu'il arrive, on ne peut nier, dès à présent, que la

(1) Si les Chinois parviennent à enlever Harachar, ils devront se diriger d'abord sur la petite place de Kouroungli ou Kouralia, et de là sur celle de Koutche, à 644 kilomètres, qui est défendue par un nombre considérable de petits forts. De Koutche, partent deux routes, dont l'une, celle du nord-ouest, conduit à Aksou, après un parcours de 338 kilomètres, et de là à Kachgar, située à 900 kilomètres plus loin. Aksou est une ville très-importante, dans une position très-forte, et que, depuis l'occupation de Gouldja par les Russes, Yakoub a entourée de retranchements formidables. La deuxième route partant de Koutche passe par Toutcha, Chayar, Karatal (à 320 kilomètres) et aboutit à Yarkand, qui est à 482 kilomètres de Karatal. A une petite distance de Karatal, se trouve un embranchement qui mène à Kachgar, par Bartchouk. De Tourfan à Kachgar, par la route d'Aksou, la distance est de 1,464 kilomètres, et, par celle de Karatal et Bourtchouck, de 1,616 kilomètres. Il faut ajouter à cela que

disparition de la scène politique de la grande figure de Yakoub-Khan ne soit, dans les circonstances actuelles, un événement d'une véritable importance, appelé à avoir une influence marquée sur le présent et sur l'avenir du mahométisme, aussi bien en Chine que dans tout le Turkestan.

tout ce pays, comme nous l'avons déjà dit, suffit à peine à l'entretien de sa population, et que les voies de communication sont très-difficiles, surtout pour une armée aussi mal organisée que l'armée chinoise.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE L'ISLAMISME

EN CHINE

Pendant que les mahométans du Turkestan-Oriental combattent pour leur indépendance, leurs coreligionnaires du Chen-Si et du Yun-Nan, encore tout meurtris des suites de leur dernière insurrection, ont repris leurs travaux habituels, et, à l'abri de l'amnistie qui les couvre, continuent à jouir des mêmes droits, des mêmes priviléges qui leur ont été concédés depuis un grand nombre de siècles.

Les mandarins évitent avec soin de les froisser pour ne pas les exciter de nouveau, et, en même temps, parce qu'ils savent que, grâce au lien religieux qui les unit tous entre eux, grâce à leur nombre et aux fonctions qu'ils remplissent dans le gouvernement, ils forment une véritable puissance avec laquelle l'autorité est obligée de compter.

Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, les mahométans chinois sont convaincus qu'il leur est réservé; que, tôt ou tard, la loi du Prophète dominera dans l'Extrême-Orient, et que le culte de l'Être suprême remplacera

dans les temples celui des faux dieux du paganisme, qui, battu en brèche par les progrès de la civilisation, tend à disparaître dans un temps peu éloigné. Un savant russe, M. le professeur Vasilieff, dont le nom et les travaux sont connus partout, a publié à ce sujet un mémoire en langue russe, intitulé : *Marche du mahométisme en Chine*, et qui contient sur cette question des appréciations d'une grande profondeur, que nous avons cru devoir reproduire ici, pour montrer que les musulmans chinois n'ont pas seuls confiance dans le triomphe de leur religion.

« Il est une question, dit M. le professeur Vasilieff, qui intéresse le monde entier, c'est de savoir si la Chine deviendra un jour un empire musulman. Si jamais un pareil événement venait à se réaliser, si la Chine, qui renferme au moins le tiers de la race humaine, venait à se convertir à l'islamisme, tous les rapports politiques entre les Etats du vieux monde se trouveraient modifiés. La religion de Mahomet s'étendant de Gibraltar à l'océan Pacifique, pourrait de nouveau menacer le christianisme ; en outre, l'activité pacifique du peuple chinois, activité si profitable à tous les autres peuples, se trouvant surexcitée, par un fanatisme énergique, pourrait peser comme un joug sur les autres nations. Ce n'est pas tout ; quel malheur pour l'humanité, si, aujourd'hui que la supériorité des idées avancées de l'Occident, par rapport aux pâles conceptions de l'Orient, est reconnue par tous les penseurs, de nouveaux obstacles venaient arrêter le développement du progrès fondé sur la science et sur les principes de la vraie civilisation.

« La découverte en Chine, dans ces dernières années, par les propagateurs de la foi, d'un nombre considérable de mahométans, inconnus jusqu'alors, a produit un étonnement général. A peine si dans toute la littérature chinoise que nous avons étudiée avec soin, on trouve quelques lignes sur l'islamisme, et l'on peut affirmer que, jusqu'à ce jour, les Chinois et les gouvernements tartares ou autres se sont fort peu préoccupés de l'existence de cette religion de l'Occident. Mais c'est le sort de toutes les grandes transformations qui, à leur naissance, n'éveillent que faiblement l'opinion publique. La question musulmane n'a pris une importance assez grande pour occuper la presse européenne, que depuis trois ou quatre ans. C'est, lorsque la Chine après avoir été bouleversée, pendant quinze ans, par les Tai-Ping, les Nien-Fey, les Miao-Tsee, et plus encore par les déprédations générales, ainsi que par les vengeances des partis ennemis, commençait à jouir d'une tranquillité relative, qu'un mouvement d'indépendance s'est révélé tout à coup dans les provinces du nord-ouest de l'empire, et que les musulmans de ces provinces ont fait leur apparition sur la scène. Leurs premiers succès ont été plus rapides qu'on aurait pu le supposer. Après avoir ménacé la ville de Sy-ngan-fou, ils ont pénétré jusqu'au Houang-Ho. Là, ils ont été battus et ont dû se retirer dans le Kan-Sou. Quoique cette province, égale par son étendue et le nombre de ses habitants, certains Etats européens, la dynastie des Ta-Tsing ne courrait pas un grand péril si elle venait à perdre ce magnifique fleuron de sa couronne. Mais il faut savoir qu'à l'ouest du Kan-Sou, s'étendent les vastes

territoires du Turkestan et de la Dzoungarie, qui appartiennent aux mahométans chinois, et on ne peut nier que le danger de ce côté ne soit réel. Quoi qu'il arrive, en admettant même que les armées impériales parviennent à soumettre les insurgés du Kan-Sôu, le mouvement insurrectionnel qui s'étend plus à l'ouest, sur une étendue de plusieurs milliers de kilomètres, n'en sera pas moins un sujet de difficultés extrêmement graves pour le gouvernement de Péking, qui, épuisé par des troubles continuels et dans l'impossibilité de satisfaire aux besoins impérieux du moment, aura une peine infinie pour rétablir sa suzeraineté sur ses anciennes possessions. Les mahométans, n'étant point inquiétés dans le Turkestan, et la Dzoungarie, formeront, dans ces pays, un véritable Etat, et ne manqueront pas de menacer sans cesse l'Empire chinois, dans l'intérieur duquel ils sont assurés de trouver des alliés parmi leurs coreligionnaires répandus sur toute sa surface.

« Il est certain que le mahométisme a établi, dans tout l'Empire chinois, des jalons dont il se servira un jour pour étendre sa domination. De nombreuses discussions se sont élevées dans ces derniers temps, au sujet du nombre réel de ces sectaires, qui a été fixé par les uns à quatre millions, et par d'autres à vingt ou trente millions. Rien n'est plus ridicule que ces calculs ne reposant sur aucune donnée sérieuse. Il est plus naturel, et nous ajouterons suffisant, d'en évaluer à peu près le nombre dans les lieux où s'est affermie leur religion, qui, tout en avançant lentement, marche d'un pas assuré, sans tenir compte des obstacles qu'elle rencontre.

« Pour la première fois, pendant l'insurrection actuelle, les musulmans chinois ont manifesté clairement leurs tendances et leurs espérances. Lors de la chute des Ming, ils cherchèrent à profiter des désordres de l'empire, et leur résistance fut beaucoup plus sérieuse que celle qu'ils opposèrent un siècle plus tard, à Lan-Tcheou. Cent ans se sont à peine écoulés, qu'ils apparaissent de nouveau. Cette patience des mahométans, ordinairement si fanatiques, prouve qu'ils ont su trouver la bonne voie, et qu'à un moment donné, ils atteindront leur but. Si les musulmans chinois n'étaient que des descendants d'étrangers, venus jadis en Chine, on pourrait douter que la Chine se convertisse un jour à l'islamisme, tandis que si l'on observe les progrès latents que, chaque jour. cette religion fait parmi les indigènes, on peut se demander où et quand ses progrès s'arrêteront. Les musulmans, laissés en liberté dans le Turkestan et la Dzoungarie, après avoir formé dans ces pays un immense Etat, ne manqueront certainement pas de menacer continuellement la Chine proprement dite, sur la surface de laquelle se trouvent répandus leurs coreligionnaires, et même si ces contrées rentraient sous la domination chinoise, le mahométisme en serait-il affaibli? La question ne serait remise que pour quelques années; pour dix ans peut-être, mettons même pour un siècle; mais l'islamisme pendant ce temps, continuera toujours ses progrès, et, guettant le moment favorable à la réalisation de ses projets, il finira par atteindre le but qu'il poursuit.

« Maintenant. si. un jour. l'islamisme étendant sa su-

prématie politique sur la Chine, veut s'imposer aux masses, trouvera-t-il de la résistance? Il nous semble que cela paraîtra, une chose infiniment plus facile aux Chinois que le changement de costume qui a eu lieu à l'avénement de la dynastie régnante.

« En Orient, on n'a pas du tout les mêmes idées qu'en Occident sur l'attachement à la religion. Dans ce pays les habitants vivent non par le cœur, mais sont tout entiers aux besoins matériels de la vie. Le confucianisme, le bouddhisme, le taoïsme n'ont pas de racines profondes dans les esprits. La doctrine de Bouddha et de Lao-Tsee, sont les croyances des sacrificateurs officiels plutôt que celles de la société civile. Aussi les religions de l'Occident peuvent-elles profiter facilement de cette indifférence en matière de religion, et nous croyons que, dans l'état actuel des choses, toutes les chances favorables sont du côté de l'islamisme; s'il ne triomphe pas, du moins il ne sera jamais extirpé de la Chine.

« Il n'appartient pas aux religions de l'Orient d'éteindre le feu allumé dans les cœurs par les idées de l'Occident; en second lieu, il est fort possible que le Chinois, devenu musulman, abandonne cette indifférence, cette apathie qu'il a montrées jusqu'à ce jour. C'est aux idées de l'Occident qu'il incombe de dominer celles de l'Orient. Pourquoi donc alors, l'islamisme, cette religion de l'Occident, plus pure et plus avancée que le bouddhisme, ne le remplacerait-il pas en Orient? Dans l'Inde, il s'est le plus propagé là où régnait le bouddhisme, et, dans le Turkestan, il l'a supplanté. Entré en Chine par les mêmes voies que le bouddhisme, c'est-à-dire par la

mer et par le nord-ouest de l'empire, il est appelé, et les écrivains musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Kakiamouni.

Les appréciations contenues dans ce mémoire, sur le mahométisme chinois, et les considérations du savant professeur Vasilieff au sujet de l'avenir qui lui serait réservé, ont produit, quand elles ont été connues en Europe, une véritable impression parmi ceux qui s'occupent de l'Extrême-Orient. On a cru voir, dans ce travail remarquable, l'expression de la pensée du gouvernement de Saint-Pétersbourg, et la continuation de la politique d'envahissement qui s'est affirmée, dans ces dernières années, par l'annexion des principaux Etats de l'Asie-Centrale. Nous sommes loin cependant d'admettre que les hommes d'Etat russes, si habiles diplomates, aient jamais songé sérieusement à donner la couronne de Chine à Yakoub-Khan; nous croyons plutôt que, depuis 1870, poursuivant la solution plus politique que religieuse de l'éternelle question d'Orient, ils n'avaient qu'un but en protégeant presque ouvertement l'émir de Kachgar : celui d'éviter, avec le gouvernement Chinois, toutes complications de nature à détourner leur attention et à paralyser une partie de leurs mouvements. Les Chinois, redevenus maîtres du Turkestan-Oriental, auraient été pour eux un sujet d'anxiétés perpétuelles, tandis que le voisinage de Yakoub-Khan, homme intelligent et énergique, leur permettait de maintenir leur position dans cette partie de l'Asie et les délivrait, d'un autre côté, de toute préoccupation jusqu'au jour où ils

auraient besoin de leur entière liberté d'action. Ce jour-là, il fallait que Yakoub pût être assez fort pour résister à la Chine, et, en même temps, assez occupé du soin de sa propre défense, pour ne pouvoir répondre à un appel qui serait fait à sa foi et à son ambition par ses coreligionnaires. Tout ce programme a été parfaitement exécuté; seulement, que va-t-il résulter de la mort imprévue de cet aventurier extraordinaire qui eût peut-être été assez habile, s'il eût vécu, pour se tirer, à son avantage, des difficultés et des obstacles sans nombre dont il était entouré? Que va faire son fils Beg-Kouli-Beg? Est-il de taille à lutter contre les Chinois et à déjouer les intrigues des khodjas, qui vont sans doute reparaître sur la scène? Cela nous paraît difficile à dire. Quoi qu'il en soit, le gouvernement des Ta-Tsing peut se réjouir d'être délivré d'un puissant ennemi, et ce serait, à notre avis, d'une plus sage politique de sa part, aujourd'hui qu'il n'a plus rien à craindre de ce côté, de laisser le Turkestan livré aux dissensions intestines qui ne tarderont pas à se produire, et se préparer à résister aux empiétements du colosse qui l'enserre de ses bras gigantesques.

Que nous sommes loin de l'époque où Pierre le Grand, qui désirait ouvrir, à travers les steppes immenses du Turkestan, un commerce réglé entre la Russie et les Indes, en replaçant l'embouchure de l'Oxus dans la baie de Balkan, envoya une expédition pour étudier cette question et pour rechercher le sable d'or qu'on croyait exister sur les bords de cette rivière, ainsi que dans le Turkestan-Oriental.

Aujourd'hui, on peut dire que tout le pays compris entre la mer Caspienne, qui est devenue un lac russe, la Kachgarie, l'Afghanistan et la Perse, dépend du Tzar bleu, qui, comprenant que, pour retirer un avantage réel de ses nouvelles conquêtes, tant au point de vue commercial qu'au point de vue militaire, il fallait les relier avec les provinces de l'intérieur de l'empire par des voies de communication, s'est empressé de faire commencer la construction d'un chemin de fer à travers la Sibérie jusqu'à Orembourg et Tachkend (1). Mais son gouvernement ne

(1) Cette tentative de Pierre le Grand, dans l'Asie-Centrale, fut très-malheureuse, par suite de l'imprudente confiance du prince Bekewitch dans les assurances amicales du khan de Khiva. Le prince, ses officiers et 4,564 soldats russes furent massacrés, et le restant du corps expéditionnaire obligé de se rembarquer et de retourner à Astrakan. Cet échec ne produisit qu'un effet insignifiant sur le prestige de la Russie dans l'Asie centrale. En 1730, les Kirghiz de la grande horde, avec leur khan Aboul-Khair, se soumirent à l'impératrice Anne. C'est alors que fut fondée Orembourg, et que le cours de la rivière Oural fut fortifié. Huit ou neuf ans s'étaient à peine écoulés, que le même Aboulkhair, élu khan de Khiva, reconnaissait la suzeraineté de la Russie, dont l'attention fut ensuite détournée par les grands événements qui ont signalé le commencement de ce siècle. Mais, immédiatement après l'apaisement général, elle se remit à l'œuvre. En 1819, le général Jermolow, commandant en chef de l'armée du Caucase, envoya à Khiva le capitaine d'état-major Mouraview, pour tâcher de donner plus de consistance aux relations de la Russie avec les Turcomans, et pour ouvrir une nouvelle route aux caravanes à travers le Khanat. Les renseignements que rapporta le capitaine Mouraview furent de la plus grande utilité pour son gouvernement. En 1839, un corps d'armée de 12,000 Russes eut ordre d'appuyer une demande, adressée au khan de Boukhara, au sujet des dépréda-

s'en est pas tenu là. Poursuivant le rève d'un de ses grands monarques, il s'est avancé plus à l'est, et, maître aujourd'hui de la plus grande partie de l'Asie-Centrale, menace l'Inde, la Kachgarie et la Chine, pendant qu'à l'ouest, profitant de l'état troublé de l'Europe, ses armées viennent d'envahir l'Empire ottoman. On se demande, malgré soi, où s'arrêtera ce colossal empire qui, né d'hier, pèse déjà de tout son poids sur les des-

tions eontinuelles des Kirghiz, qu'il ne eessait de soutenir. Cette expédition ne réussit pas mieux que celle du prinee Bekewiteh. Les Russes furent surpris près du lac Atgolon, à 6 milles de Kingral, par 10,000 cavaliers qui, profitant d'un froid extrême survenu subitement, les taillèrent en pièees. Le gouvernement de Pétersbourg dirigea alors son attention plus à l'est, vers la vallée du Syr-daria, et la Russie s'avança peu à peu le long du fleuve. Les khans de Boukhara et de Khokand voulurent en vain résister. En 1805, Taehkend, Samarkand et la plus grande partie de la vallée da Zarafehan furent annexées ; puis, à la fin de 1872, on profita de ee que le khan de Khiva refusait de rendre à la liberté quelques sujets russes eapturés par les nomades, pour lui déclarer la guerre et envahir son territoire. Au eommeneement du mois de juillet 1874, le khan vaineu se déelarait vassal de la Russie. Vint ensuite le tour du Khanat de Khokand, qui, aprés une courte eampagne du général de Kaufman, fut obligé de se soumettre, de sorte que tout le pays, sur la rive droite du Syr-daria, à partir de la frontière russe jusqu'à la rivière Marin, passa sous la domination moscovite. La seule opposition un peu sérieuse que rencontra la Russie dans ee travail d'annexions parfaitement méditées et admirablement eonduites, vint de la part de l'Angleterre, avec laquelle fut eonclue, à la fin de 1872, une convention fixant une ligne de démareation que la Russie s'est engagée à ne pas franehir, sans doute jusqu'au jour où ses intérêts politiques lui feront une néeessité absolue d'agir autrement. Stratégiquement et eommereialement parlant, on peut dire que lorsque les che-

tinées du monde entier, et qui, sans se préoccuper de ses embarras financiers et de la situation économique et sociale de ses peuples à peine sortis des langes de la barbarie, arborant la bannière de la civilisation, marche, marche comme poussé par le destin.

La Grande-Bretagne, cet autre conquérant qui a su se substituer dans l'Inde aux Mongols musulmans, et qui gouverne aujourd'hui une population asiatique de plus de 200 millions, dont 41 millions de mahométans, est d'autant plus préoccupée de cet état de choses qu'elle sent très-bien que, comme première puissance musulmane du monde, elle a des devoirs à remplir, mais que, d'un autre côté, en s'engageant trop, elle peut compromettre sérieusement les intérêts qui, jusqu'à présent, ont fait sa principale force. Les sujets musulmans de l'Inde, depuis que l'empereur du Mogol n'existe plus, sont disposés à considérer le sultan, le commandeur des croyants, trônant à Constantinople, comme le chef religieux de l'islamisme ; en outre, ils se regardent comme liés à leurs coreligionnaires de Turquie par une solidarité politique. Le conflit qui a éclaté entre la Russie et la Turquie ne peut donc les laisser indifférents, surtout si ce conflit tourne au désavantage de l'islamisme, et si un appel sérieux est fait à leur fanatisme endormi, mais prompt à se réveiller. Il ne faut pas oublier, en même temps, que la soumission de la population musulmane de l'Inde est pleine de colère contenue et que la secte des

mins de fer projetés seront terminés, cette grande puissance, qui a fait de la mer Caspienne un lac russe, sera maîtresse de tout l'ouest de l'Asie-Centrale.

wahabites est un danger permanent pour le vice-roi des Indes britanniques. «Nos ennemis du dedans, comme ceux du dehors, disait dernièrement un homme d'État éminent, sir Barthe Frère, fondent, sur cette secte et sur cette colonie hostile, installée sur notre frontière, tout leur espoir. Nous ignorons à quel moment nous pouvons nous trouver mêlés aux conflits dynastiques de l'Asie-Centrale, mais, sous peu, nous sommes menacés d'une nouvelle guerre avec l'Afghan. Le jour où elle éclatera, et, tôt ou tard, cela sera, la colonie rebelle sur nos frontières vaudra une armée pour nos ennemis. Ce ne sont pas les traîtres seuls que nous avons à redouter, mais encore les masses musulmanes, mécontentes et aigries, qui vivent au cœur de l'empire; ce sont aussi les tribus fanatiques des frontières que l'on a tant de fois soulevées contre nous.» Cette appréciation de la situation est très-exacte. En outre, il faut savoir que l'Hindoustan au sud a été doté, par la nature, de frontières maritimes inaccessibles jusqu'à nouvel ordre, tandis qu'une chaîne de hautes montagnes protège toute la frontière au nord accessible par terre. Au nord et au nord-est, cette chaîne est si élevée et d'une telle étendue que, sérieusement défendue, elle devient inexpugnable; au nord-ouest seulement, il existe quelques passages praticables de montagnes, par lesquelles la sécurité des Indes peut être compromise, en sorte que l'Hindoustan peut être comparé à une forteresse gigantesque offrant ce désavantage que les glacis ne sont pas au pouvoir de la garnison, tandis que quelques-uns des passages sont occupés par des alliés douteux qui, à un certain moment, pourraient

très-bien se déclarer en faveur du premier envahisseur en qui ils auront confiance.

L'Angleterre ne l'ignore pas, et ce qui la préoccupe par-dessus tout, c'est que, vivant dans des régions théoriques, ses hommes d'Etat, habituellement si prévoyants, se sont laissés surprendre par les événements qui, dans leur impitoyable logique, les contraindront d'agir lorsque l'heure sera sonnée. Maintenant que le mauvais génie qui plane sur l'Europe a ouvert la boîte de Pandore, Dieu sait quels maux vont en sortir.

Quel spectacle pour l'humanité que celui de ces deux grandes nations, qui regardent le monde entier comme leur domaine et qui (1) se vantent même de remplir une

(1) « The might which was our right. We must remember this point. Against the Aryan nations of the south is none the less the right of Russia against the Tatar peoples of the North. For each on his own side gives to a kindred race the blessings of civilisation in place of the curses of barbarism. »

« As we on the south side have been compelled to advance to the foot of the hills and excercise sovereign influence over their princes on our side of the great watershed of the Asiatic continent. So may we expect a like force to impel them on to similar positions on its north side. »

« In this place merely reminding the reader that the foreshadowed approximation of the frontiers of the two great Christian powers in Asia is an eventuality, the consummation of wich cannot be considered very remote from this time unless indeed the present rate of Russia's advance towards the intervening boundary receive an inforese en, however improbable such be, check. Ant that, what under any circunstances, concerns us is the appreciation of the nature of our own position on this same frontier of junction and the assurance that we are there prepared to keep our own rights and respect theirs. If in these points we are found to be as we ought to be, then we may shake

prétendue mission civilisatrice, entraînées fatalement par leurs conquêtes à un choc inévitable pour protéger ce qu'elles appellent leur droit !

Quelle leçon également et quel avertissement pour les peuples de l'Asie qui ont pu, jusqu'à présent, échapper à ce joug menaçant! La Chine, dans les conditions où elle se trouve, est à la merci de la première grande puissance dont ses richesses provoqueront les convoitises. Tous ceux qui l'ont habitée dans ces dernières années ont pu juger combien ce vieil édifice, lézardé du haut en bas, vacille sur sa base minée par le temps. Le respect de l'autorité qui, avec l'amour de la famille, l'avait soutenue jusqu'alors, a été considérablement affaibli par les insurrections sans fin qui ensanglantent son sol depuis Tao-Kouang. Le gouvernement central sans argent, et on peut dire sans moyens de répression, a mille peines pour se faire obéir par ses quatre cents millions de sujets, qui lui reprochent les maux qu'ils se sont attirés eux-mêmes. Il est, en outre, obligé de compter avec leurs superstitions et leurs préjugés séculaires. Dans les provinces, les gouverneurs s'épuisent en combinaisons afin de se procurer les fonds qui leur sont réclamés à chaque instant de Peking pour les besoins généraux de l'Etat ; de là le trafic des places, la vente de la justice, l'augmentation arbitraire des douanes, dont les revenus sont absorbés par les percepteurs, et, par suite, le mécontentement

hands across the passes with our northen neighbour and with the rest of the Christian World, bid him God speed in *his mission of civilisation in the greatest sinks of iniquity in all Asia.* » (Kashmir and Kashgar.)

général alimenté par les intrigues incessantes des sociétés secrètes, ainsi que par les paroles et les écrits des lettrés, cette classe légère, ignorante et orgueilleuse, qui prend l'égoïsme pour du patriotisme et ne songe qu'à tout renverser au lieu d'employer son intelligence et son influence au salut du pays (1). Quant au peuple, en général, livré à ses instincts, à ses passions, découragé par tout ce qu'il souffre, entend et voit, il commente, au jour le jour, les rumeurs et les prédictions (2)

(1) Ce qui a sauvé jusqu'à présent la Chine, c'est son admirable organisation municipale basée sur le suffrage, par famille, cent fois plus rationnel et plus pratique que le suffrage universel. « La famille est un petit Etat dans l'Etat; le chef y est souverain comme l'empereur dans l'empire; il répond de tous les membres qui la composent et il est passible lui-même des châtiments que quelques-uns d'entre eux pourraient encourir. Le principe social, qui est en vigueur depuis plus de quatre mille ans, est en opposition complète de l'individualisme des sociétés modernes, qui porte en lui-même un grand principe de liberté, mais en même temps un grand principe de destruction.

(2) Parmi ces prédictions, il en est une très-connue dans tout l'empire et qu'on attribue à Lieou-Pe-Ouan, astrologue de l'empereur Tai-Tsong, des Ming. Cette prédiction contient dix-sept pages, que nous avons traduites et qui renferment un résumé des principaux événements de chaque règne jusqu'à nos jours. Ce qui, dans ces derniers temps, a ramené l'attention sur cette prédiction, c'est que l'on a cru découvrir la mort du dernier empereur et de l'impératrice, décédés, l'un la treizième année de Tong-Tche, l'autre la première année de l'empereur actuel, Kouang-Su. Voici ce qui est annoncé pour cette année 1876 et les années suivantes : « En 1876, il se passera, en Chine, quelques événements assez graves, mais sans une importance décisive. En 1878 (il n'est pas question de 1877), il n'y aura pas un endroit où l'on pourra trouver la tranquillité. Une femme tartare gouvernera le pays au nom d'un enfant. Huit bannières

que l'on fait circuler dans les campagnes aussi bien que dans les villes, et tremble en songeant aux calamités que lui réserve encore l'avenir.

(sur les seize) ne pourront garantir le soleil (l'empereur) et songeront à retourner dans le Leang-Yang, leur pays d'origine. L'ouest adorera le Ky (Etoile du Lion). L'occident adorera Teou (la grande Ourse); le sud ne voudra plus de Lou (Etoile du Nord); le nord ne voudra plus de l'Etoile du Lion, et le sud, le nord, l'est et l'ouest se diviseront. Un homme extraordinaire viendra du royaume Tson (quel est ce royaume ?), parcourra à cheval mille lieues et s'arrêtera dans un endroit tranquille. (Les Chinois disent Tchang-ngau-fou, capitale du Chensi). Alors la femme, l'enfant et toute la dynastie courront les plus grands dangers. 240 ans (4 mouky) se sont écoulés depuis le commencement de la dynastie jusqu'à sa fin. Le ciel et la terre ne seront plus les mêmes. Les eaux (la nouvelle dynastie) s'élevant prendront la place des montagnes (de l'ancienne dynastie qui vient des monts Houang-nieou-chan), qui descendront. En 1879, au printemps, des rouges pénétreront dans le royaume du Milieu. Malheur alors aux animaux de toutes espèces et au peuple qui, dans certaines parties du royaume, mourront en grand nombre de faim. En 1880, le sang coulera par suite de combats terribles, mais les récoltes seront si abondantes que, pour une sapèque, on pourra acheter un teon de riz. Seulement, peu de personnes pourront en profiter. Quand le père ou la mère mourra, les frères seront obligés de porter leurs parents en terre. En 1881, 1882, 1883, les troubles continueront. Les vingt-huit constellations (c'est-à-dire les hauts mandarins) demanderont un maître. Alors un Mong (peut-être Mongol) apparaîtra, et tout le peuple, à ses pieds, le proclamera roi à la place de l'ancien. L'empereur ayant alors demandé à Lieou-Pe-Ouan ce que deviendraient les Hou. Des mains, répondit Lieou, armées de sabres d'acier, réunies en grand nombre, massacreront tous les Hou. Les canons tonneront, et il y aura tellement de feu et de fumée que la route sera difficile à reconnaître. Les uns fuiront au nord, les autres au sud, où ils resteront dix-huit ans. Ils auront de grandes difficultés pour franchir le col de Yu-men-Kouan (Chen-Si). 18,000 cependant

Comme on le voit, la situation de la Chine, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est loin d'être satisfaisante, et si le prince éclairé et intelligent qui la gouverne pendant

pourront trouver un abri dans les cavernes de la montagne Houang-nieou-chan (d'où sort le Ya-long-kiang). Ils devront se hâter, autremeut la retraite leur sera coupée. La mortalité sera très-grande parmi les populations, puis le feu et le vent se fixeront.(On suppose que le nouvel empereur aura, dans le caractère de son nom, du feu et du vent.) L'étoile Nieou-Sing (Aquarius) prendra la place de Nieou-che, c'est-à-dire la constellation. Tche-ning sera la constellation de la nouvelle dynastie. L'étoile de feu (l'Empereur) descendra jusqu'à terre et détruira tous les anciens palais et les anciennes maisons. Un grand général (Hou), monté sur un cheval, protégera les populations et les rassurera. Toutes les vieilles coutumes seront changées et le peuple se réjouira. De tous les points on viendra se soumettre à l'empereur. Il y aura abondance et prospérité dans l'empire. Les Kin et les Moen seront nombreux; les lettres fleuriront; la joie sera universelle. Puis, à gauche, il y aura un empereur, et à droite un autre empereur, descendant des anciennes dynasties. Ce sera le bon empereur des cinq cents ans (qui a été prédit par Mong-Tsee). Il sera rempli de sainteté; il ne choisira, pour traiter les affaires, que des hommes droits, vertueux et aimant leur pays. Le sud produira de grands généraux. Ce saint empereur, aussi intelligent qu'habile, changera tout ce qui sera défectueux; les étrangers viendront de très-loin lui offrir leurs hommages et des présents. Toutes les femmes de la cour travailleront. On ne se servira, pour les transactions commerciales, que de monnaie d'or. Dans le nord, il y aura une révolte de Hou, mais des généraux du sud, envoyés par l'Empereur, les réduiront. Un homme à cheval ira alors à l'extérieur du royaume et exhortera les peuples. Les soldats garderont les trois étoiles; l'administration, le gouvernement du royaume seront réorganisés. Les fonctionnaires devront remplir leurs devoirs : les mœurs, les rites, les vêtements, tout sera perfectionné. Depuis l'époque des troubles jusqu'à cette époque, soixante-douze ans se seront écoulés. La

la minorité de l'Empereur ne se prépare pas pratiquement aux éventualités futures, il est à craindre que, comme un navire fatigué par de trop longs voyages et sans direction, cet immense empire ne sombre bientôt au milieu des tempêtes qui se préparent, en engloutissant souverain, dynastie et peuple.

Mais, dira-t-on, que peut faire le Gouvernement mandchou, en présence de tant de difficultés, augmentées encore par les exigences souvent impolitiques des étrangers? Certes, sa tâche n'est pas facile, mais elle n'est pas au-dessus des ressources et des moyens dont il dispose. Le sol de la Chine renferme dans son sein les métaux les plus précieux; sa population, plus nombreuse que celle de toute l'Europe, est douée de qualités solides. Intelligente, douce, industrieuse, laborieuse, animée d'un grand esprit d'assimilation et d'imitation, elle supporte aisément les fatigues, les privations, et ne craint pas la mort; enfin, son territoire, par sa situation géographique, et par la nature de ses frontières, offre un accès difficile aux attaques du dehors. Elle possède donc tout ce qu'il faut pour devenir une grande puissance militaire, et pour former une armée et une flotte dont elle est à peu près dépourvue jusqu'à ce jour. Les troupes si vantées de Ly-Hong-Tchang, qui couvrent

paix régnera jusqu'à ce qu'un chef, aussi distingué par ses connaissances militaires que littéraires, fera couler le sang sur un espace de cent lieues. Le peuple fuira; cependant il l'aimera comme son enfant. Il fera une nouvelle capitale et rétablira l'ancienne capitale. Voilà tout ce que j'avais à dire : ceux qui vivront pourront s'assurer si mes prédictions se réaliseront. »

la capitale, et qui ont un semblant d'organisation européenne, sont composées en partie de soldats du Hou-Nan, d'un caractère intraitable, et dont la soumission ou la fidélité au gouvernement est plus que douteuse. L'armée du nord-ouest, qui guerroie dans ce moment sur les frontières du Kan-Sou, n'est pas animée d'un meilleur esprit, si l'on doit s'en rapporter aux récits des voyageurs qui l'ont vue de près, et qui la représentent comme une force indisciplinée et sans consistance sérieuse. Quant aux garnisons des provinces, ce n'est qu'un ramassis de Yong racolés dans la rue, mal armés et commandés par des officiers dont toute la science consiste à savoir lancer une flèche, monter à cheval, et soulever un poids énorme. Restent les sept bannières tartares et les Mongols, sorte de hordes redoutables au temps de Gengiskhan et de Tamerlan, mais que quelque coups de canon, comme nous en avons eu la preuve à Chang-kia-ouan, disperseraient au premier choc. On a fait grand bruit, dans ces dernières années, de quelques forts construits par des ingénieurs européens, et d'un certain nombre de canons, fusils, mitrailleuses, torpilles, de tout calibre et de tout modèle, achetés en France, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis. Mais, où sont les bras pour servir ces terribles engins de destruction, et où sont les têtes pour diriger ces bras? Non, nous le répétons, l'Empire chinois, quelque riche, quelque populeux, quelque étendu qu'il soit, ne peut compter encore, à cause de sa faiblesse militaire, parmi les grandes nations (1), et il

(1) The more one knows of this country and its people more does a mingled feeling of disgust and pity fill the heart. A patient,

en sera ainsi tant qu'il voudra conserver sa vieille routine, sans se préoccuper des inconvénients et des périls qu'elle présente dans un temps où le progrès marche à pas de géant pour le bonheur ou le malheur des peuples. Mais, comment réveiller les Chinois, qui ne vivent que dans le passé, et les amener, sans secousses trop violentes, à jeter de côté un système, qui, fonctionnant depuis quatre mille ans, leur a permis de grandir toujours, et de résister aux révolutions, ainsi qu'aux ravages du temps, pendant que, durant ces quarante longs siècles, les autres nations naissaient, vivaient et disparaissaient de la scène du monde ! D'un autre côté, croit-on que le spectacle de nos luttes, de nos dissensions et de nos guerres fratricides ne soit pas fait pour donner à réfléchir aux hommes d'Etat appelés à diriger ces masses, qui, tout en jouissant de la liberté la plus étendue, ont conservé, jusque dans ces derniers temps, l'amour de la famille et le respect de l'autorité. Laissez-nous étudier vos inventions, vos innovations modernes, nous disent-ils, et nous verrons ce que nous ferons; autrement, nous courrons le risque de nous briser et de tout détruire sans rien améliorer. Il n'y aurait rien à répondre à un pareil raisonnement, si nous ne vivions à une époque troublée, où la force prime le droit, et où les plus grands malheurs sont réservés au

capable people, a rich and fruitful country in every thing that pertains to resources for sustaining a large population and developing great power, China stands at zero, almost in the worlds scale. It is very sad and very bad and makes ones very heart sick to think it. So much for moralising; I suppose the application is, le tus each in his way do all he can to help on to a better day. (*Daily News*, 8 june 1877.)

pays qui n'est pas préparé à faire face à toute complication pouvant surgir spontanément, ou à toute combinaison machinée contre lui. La question d'être ou de ne pas être, *to be or not to be*, fait une nécessité impérieuse au Gouvernement mandchou de se hâter et de trouver le plus tôt possible les deux premiers éléments d'une bonne administration, à savoir : l'argent et la force. Les ressources actuelles du pays sont très-considérables, et pourraient se développer facilement. Seulement, pour que le gouvernement pût en profiter, il faudrait tout d'abord établir un contrôle sérieux qui lui permît de surveiller les agents des services publics ayant pour objet l'assiette des impôts, la perception des revenus et la gestion des différentes branches de la fortune publique; 2° Veiller à ce que le montant intégral des perceptions rentrât dans les caisses de l'Etat ; 3° Nommer des commissions composées d'hommes éclairés et prudents, qui seraient chargés d'étudier les richesses minérales et agricoles de la contrée, en même temps que les avantages à retirer des progrès de la science moderne appliquée à la Chine. Le gouvernement impérial a déjà pu juger de ce que peut produire ce système par les cent millions de francs que lui procure annuellement l'inspectorat des douanes maritimes confié à des étrangers, et dont l'extension à l'intérieur pourrait rendre les plus grands services. En attendant les résultats de ce plan, qui ferait indubitablement de la Chine une des contrées les plus prospères du monde, le gouvernement impérial, une fois entré franchement dans cette voie, trouvera aisément, en invoquant les circonstances et la modicité

de la dette nationale qui, pour ainsi dire, n'existe pas, à emprunter ce dont il aurait besoin, soit à l'Angleterre, soit à la France, les deux seules nations assez riches pour prêter le superflu de leurs capitaux, et qui toutes deux sont intéressées au développement des richesses de la Chine. La question financière, la plus difficile de toutes, une fois résolue, la réorganisation militaire pourrait marcher rapidement, en prenant exemple sur une grande puissance de l'Occident, et en faisant appel à son concours, comme a fait le Japon, qui possède déjà une petite armée, bien disciplinée, instruite et assez forte pour ne pas craindre la Chine tout entière.

Quand cette œuvre de réorganisation sera accomplie, le gouvernement impérial pourra alors, appuyé sur son épée et sur le droit des gens, opérer toutes les réformes qu'il jugera nécessaires dans l'intérêt de ses peuples, et demander en même temps la vraie place qui leur revient dans la grande famille des nations. Si, d'un autre côté, persistant dans son immobilité et sa politique stationnaire, il attend pour se mouvoir que le flot qui monte l'ait envahi, il est probable, qu'il sera entraîné malgré lui, et que tout l'empire se morcellera en un certain nombre de royaumes qui finiront par tomber sous le joug étranger.

Reste à savoir, comme conclusion de ce travail, quel rôle seront appelés à jouer les mahométans chinois au milieu de cette transformation ou de ce bouleversement social. Sans vouloir nous poser en prophète, nous croyons que, si, pour son malheur, la Chine se divise, les musulmans des provinces dans lesquelles domine l'isla-

misme, en profiteront pour former un ou plusieurs Etats, dont la durée dépendra de la capacité, de la sagesse de leurs gouvernants, et surtout de la volonté d'Allah. Si, d'un autre côté, la Chine régénérée parvient à reconstituer ses forces, de manière à devenir une des premières puissances du globe, on peut supposer que, dans ce travail de réorganisation, une fois maîtresse d'elle-même et plus éclairée par son contact avec l'Occident, elle s'empressera de rejeter ses cultes d'erreur et de déception, pour embrasser une religion ayant pour base l'adoration de l'Etre suprême, et que, dans ce cas, elle adoptera dans le principe, de préférence, l'islamisme, qui, déjà représenté sur son sol par plus de vingt millions d'adhérents, concorde plus que toute autre religion de l'Occident avec le sensualisme et l'épicurisme matérialiste de l'Extrême-Orient.

Mais, si jamais ce grand fait venait à s'accomplir, que l'Europe se rassure. L'islamisme dans le Céleste-Empire aurait à compter avec le caractère essentiellement pacifique du peuple chinois, et avec la raison qui tend de jour en jour à faire triompher les principes de la tolérance religieuse. Par cette double pondération, les explosions du fanatisme musulman, qu'appréhendent les savants russes, ne seraient pas à redouter. Nous ajouterons même que les mœurs s'épurant et la vérité pénétrant de plus en plus avec la science dans les masses, il est permis d'espérer, après avoir vu Rome qui fut jadis le centre du paganisme, devenue aujourd'hui le pivot du monde catholique, que l'islamisme chinois, qui a déjà emprunté au christianisme ses dogmes

les plus élevés, finira à son tour par s'absorber entièrement dans cette doctrine, qui, comme lui, rend à la divinité, le culte qu'on lui doit, mais qui, de plus, a pour but la régénération, le salut de l'humanité, en même temps que le développement des progrès de la vraie civilisation.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES



Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau



REVUE PAR LES SOINS DE LA REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE

ERRATA

DU PREMIER VOLUME

Page	Ligne	Au lieu de	Lisez
10	15	Turc occidental	Turc oriental
15	10	Hoten	Khoten
100	9	âge	sage
142	2	places	palais
256	9	qui sont mahométanes	qui sont lamaïstes
279	21	Marin	Naryn
310	19	kourela	Kourla
326	18	en opposition de	en opposition avec

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

